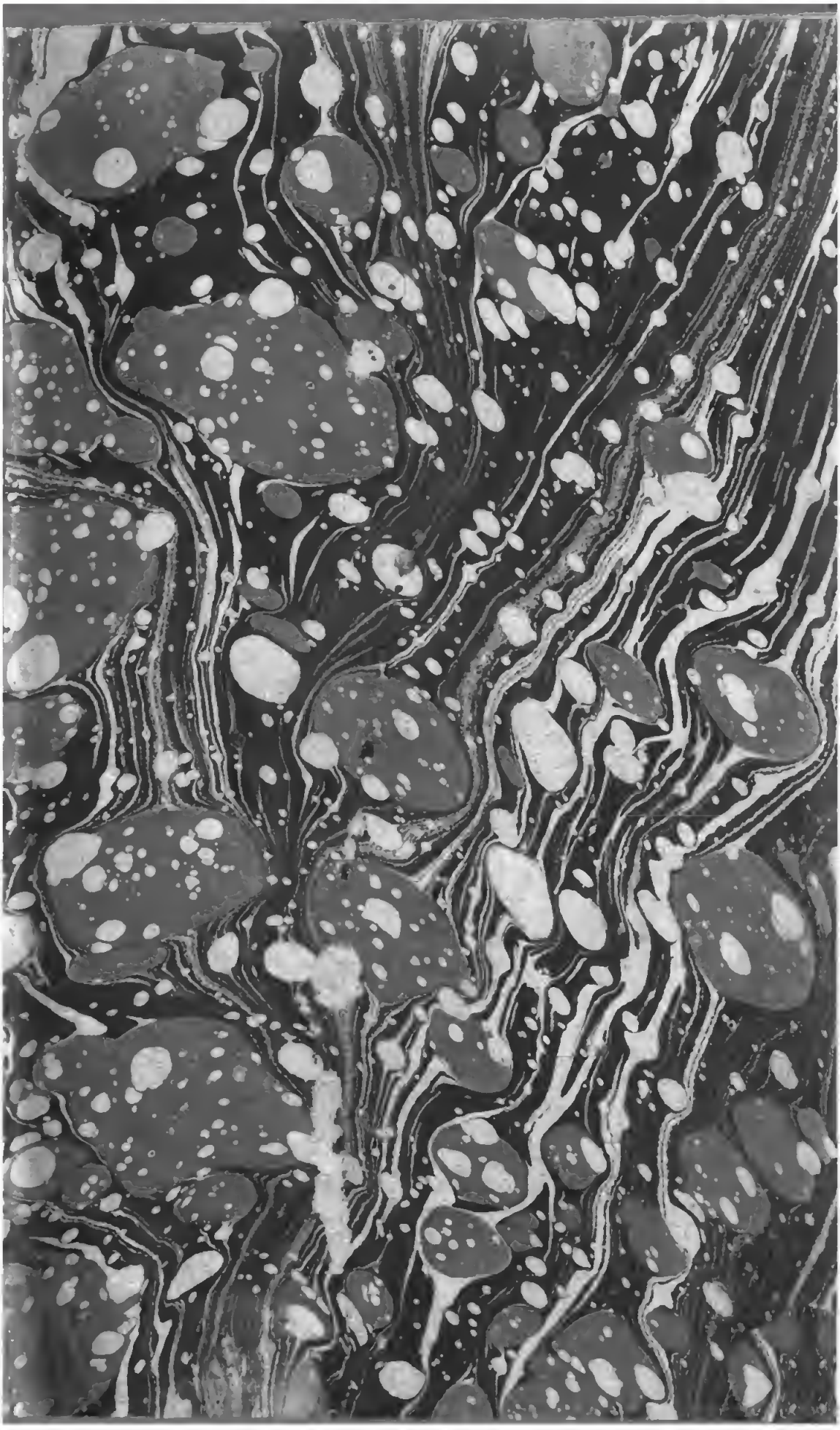
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
175 (1
POLI



Y81. I

II Suppl. Patent. B 175 (1)

MÉLANGES

ACADÉMIQUES,

POÉTIQUES, LITTERAIRES,

PHILOLOGIQUES,

CRITIQUES ET HISTORIQUES.

TOME I.

Loi sur les Contrefacteurs.

Conformément à la loi du 19 juillet 1793 (an 2), j'ai déposé à la Bibliothèque Impériale deux exemplaires des *Mélanges académiques, poétiques, littéraires, philologiques, critiques et historiques*, par M. Gaillard. Les lois m'en assurant la propriété, je la place sous leur sauvegarde. Je traduirai devant les tribunaux tout *contrefacteur* ou *débitant* d'édition contrefaite, et je récompenserai généreusement les personnes qui voudront bien me les faire connaître.

H. Agasse.

BN
Soc 2

MÉLANGES

ACADÉMIQUES,

POÉTIQUES, LITTÉRAIRES,

PHILOLOGIQUES,

CRITIQUES ET HISTORIQUES;

PAR M. GAILLARD,

DE LA CLASSE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE ANCIENNE DE L'INSTITUT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1806.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Des circonstances étrangères au respectable auteur de ces *Mélanges* en ont retardé quelque tems la publication, et ils étaient prêts à paraître lorsque nous avons eu la douleur d'apprendre sa mort. Il était né à Ostel, village de l'ancien diocèse de Soissons, le 26 mars 1726, et il a terminé sa longue et honorable carrière à Saint-Firmin près Chantilly, le 13 février 1806, âgé de quatre-vingts ans moins un mois. Aussi (comme il le dit dans la préface qu'il a mise en tête de ces *Mélanges*) est-il vraisemblable qu'il était le doyen de la littérature française. Écrivain infatigable et laborieux, il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *l'Histoire de François I, celle de la Rivalité de la France et de l'Angleterre, et celle de Charlemagne; le Dictionnaire historique de l'Encyclopédie méthodique par ordre*

de matières, dont il a fait plus des trois quarts; *des Mélanges académiques, littéraires, historiques, etc.* Plusieurs de ses *Mémoires* sont insérés dans le Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dans la notice des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il a eu part au *Journal des Savans* depuis 1752 jusqu'en 1792, et a fourni beaucoup d'articles au *Mercure*, depuis 1780 jusqu'en 1789. Couronné plusieurs fois à l'Académie française, et honoré de la même distinction dans quelques-unes des plus célèbres Académies de province, il a cultivé avec succès différentes branches de la littérature. Ses productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent l'homme instruit, l'écrivain guidé par des sentimens nobles et élevés, l'observateur judicieux qui connaît les hommes, et sait peindre les vices et les vertus avec les couleurs qui leur sont propres.

Étranger à toute espèce de parti, il a consacré sa vie presque toute entière au

travail et à la retraite, ne se permettant guère d'autre délassement que la société de quelques savans et gens de lettres ses amis, à la plupart desquels il dit avoir eu le chagrin de survivre. Sa mémoire était prodigieuse, et il a eu le rare bonheur de la conserver jusqu'au dernier moment. Elle donnait à sa correspondance et à sa conversation un intérêt également agréable et instructif par une multitude de faits piquans et d'ingénieuses allusions. De mœurs extrêmement douces, et d'un caractère plein d'aménité en société, il faisait de son savoir, l'usage qu'un homme riche, inspiré par la bienveillance, peut faire de sa fortune.

L'*Aurea mediocritas*, qui était le vœu d'Horace, était aussi le terme de l'ambition de M. Gaillard, qui n'a jamais eu qu'une honnête aisance. Des fruits de ses économies il avait acquis une petite maison et un modeste jardin à Saint-Firmin, village qui est dans une situation charmante, près la cascade du canal de Chan-

tilly, et en face de sa belle forêt. Il avait choisi cette maison dans un emplacement tel, qu'il ne fût pas distrait de ses travaux par le magnifique aspect qui est au devant du village. C'est là qu'il a passé les tems les plus désastreux de la révolution, dans la retraite la plus obscure. Pour échapper au récit des calamités qui se multipliaient tous les jours, et n'être pas témoin des dégradations qu'éprouvait successivement ce domaine unique de Chantilly, dont le château avait été converti en prison, cet homme sensible s'enfonçait dans le plus épais de la forêt. Il s'y rendait dès la pointe du jour, avec des livres, du papier, des plumes, de l'encre et quelque nourriture, s'y installait au pied d'un arbre, et y travaillait jusqu'au soir. Même lorsque le calme commença à se rétablir en France, il a continué cette manière d'être qui s'était tournée chez lui en habitude, et qui a fini par lui être funeste. Tout entier à ses méditations et à ce qu'il écrivait, il oubliait les intempéries des saisons et des

jours. Souvent une pluie abondante le surprenait dans cet asyle sauvage, et il revenait sur la nuit avec les habits trempés d'humidité. Cette imprudence paralysa, il y a quelques années, une partie de son corps, et il fut obligé de renoncer à cette singulière existence qui semblait faire son bonheur. Astreint à une vie plus sédentaire, la goutte vint augmenter ses infirmités; et comme elle ne tarda pas à se fixer dans les genoux, il ne lui fut plus possible de marcher.

Mais au milieu de toutes ses infirmités, il conservait une tête saine, et, comme nous l'avons déjà fait observer, une mémoire imperturbable; il travailla encore toute la matinée la veille de sa mort. Avec une constitution aussi robuste que la sienne, il n'y a pas de doute qu'il n'eût fourni une plus longue carrière s'il avait pu se déterminer à renoncer plus tôt à l'habitude dangereuse qu'il avait contractée dans un âge très-avancé. Une goutte remontée l'a emporté le jeudi 13

février 1806; il est mort dans les bras de sa sœur, à laquelle il n'avait cessé de donner des preuves de la plus tendre affection, et d'une religieuse respectable et âgée à laquelle il avait donné asyle au milieu du naufrage, et qui par son testament sera désormais à l'abri de tous besoins.

La maison de M. Gaillard n'était pas loin de celle où avait péri d'une manière si tragique le célèbre abbé Prevost. L'abbé Prevost avait eu subitement une attaque d'apoplexie dans cette même forêt de Chantilly, où M. Gaillard avait été atteint de sa paralysie. Un pareil rapprochement avait frappé ce dernier, qui craignait le sort du romancier (1). M. Gail.

(1) Voici comme ce terrible accident est raconté dans l'*Essai sur la vie de l'abbé Prevost*, qui est en tête de la collection in-8°. de ses Œuvres publiées en 1783, rue et hôtel Serpente à Paris.

« Comme il (l'abbé Prevost) s'en retournait seul à » Saint-Firmin le 23 novembre 1763, par la forêt » de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie subite, » et demeura sur la place. Des paysans qui survinrent » par hasard, ayant aperçu son corps étendu au pied

lard en parlait quelquefois avec inquiétude, et par précaution il avait ordonné que, lors de son décès, son corps fût gardé intact pendant trois jours sans être enseveli : cette dernière volonté a été rigoureusement observée.

M. Gaillard avait été membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, et à sa mort il était membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut.

» d'un arbre, le portèrent au curé du village le plus » prochain. Le curé le fit déposer dans son église en » attendant la justice, qui fut appelée, comme c'est l'u- » sage lorsqu'un cadavre a été trouvé. Elle se rassembla » avec précipitation, et fit procéder sur-le-champ, par » le chirurgien, à l'ouverture. Un cri du malheureux » qui n'était pas mort, fit juger la vérité à celui qui di- » rigeait l'instrument, et glaça d'effroi les assistans. Le » chirurgien s'arrêta ; il était trop tard ; le coup porté » était mortel. L'abbé Prevost ne r'ouvrit les yeux que » pour voir l'appareil cruel qui l'environnait, et de » quelle manière horrible on lui arrachait la vie, etc. »

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Lorsqu'en 1671, à la mort de M. de Lyonne, ministre des affaires étrangères, Louis XIV, malgré ses préventions contre Port-Royal et le jansénisme, nomma M. de Pomponne à la place de ce ministre, M. Arnauld d'Andilly, père de M. de Pomponne, étant allé à la cour en l'absence de son fils, alors ambassadeur en Suède, où Louis XIV avait encore eu le mérite de l'aller chercher, le roi fit à M. d'Andilly un accueil, non-seulement honorable, mais plein de grâce et d'amabilité; c'est un récit qu'il faut laisser faire à la plus aimable des Jansénistes, madame de Sévigné.

« Le roi causa une heure avec le bon » homme d'Andilly, aussi plaisamment, » aussi bonnement, aussi agréablement » qu'il est possible; il était aise de faire » voir son esprit à ce bon vieillard, et » d'attirer sa juste admiration; il témoigna

» qu'il était plein du plaisir d'avoir choisi
» M. de Pomponne, qu'il l'attendait avec
» impatience, qu'il aurait soin de ses af-
» faires, sachant qu'il n'était pas riche.
» Il dit au bon homme, qu'il y avait de la
» vanité à lui d'avoir mis dans sa préface
» de Josèphe, qu'il avait quatre-vingts
» ans, que c'était *un péché;* enfin on
» riait, on avait de l'esprit. »

Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni aussi Janséniste ni aussi saint que M. d'Andilly, je ne l'imiterai que dans son *péché;* je me vanterai, comme lui, d'avoir quatre-vingts ans au moment où je publie ces *Mélanges*, ou, si l'on veut, je m'en accuserai; mais je me complais dans mon péché, car je me glorifie encore (de quoi ne se glorifie-t-on pas?) d'être, et depuis long-tems, le doyen de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où je suis entré en 1760, et presque doyen de l'Académie française, où je suis entré en 1771, et où je ne vois au dessus de moi que M. de Bissy, qui

a cinquante-cinq ans de réception, et M. l'archevêque de Malines, qui n'est mon ancien à l'Académie que d'un mois ou deux. Je vais même plus loin ; je soupçonne que je pourrais bien avoir dès à présent le triste honneur d'être le doyen de la littérature française, et vraisemblablement de la littérature universelle, à compter de la publication de mon premier ouvrage, car ce titre exclusif m'est acquis s'il n'existe actuellement personne qui ait fait imprimer un livre, ou en 1745, ou dans quelque année antérieure, car cette année 1745 est celle où j'ai pris possession dans le public, de l'état d'homme de lettres.

Voilà donc une carrière littéraire de soixante ans que j'ai fournie, bien ou mal, je n'en sais rien : ce n'est pas à moi d'en juger.

J'ajoute seulement, parce que c'est un fait, que ce livre, imprimé en 1745, est de tous mes ouvrages celui dont le débit a été le plus fort, et dont il s'est fait le plus

d'éditions, graces à des considérations particulières, car d'ailleurs ce n'était et ce ne pouvait être que l'ouvrage d'un écolier.

Mais tous ces titres de vieillesse que j'étale avec tant de complaisance, sont-ils donc des titres de recommandation pour ces *Mélanges* que je publie dans un autre siècle? Non sans doute; mais aussi les pièces qui forment ce Recueil ne sont pas toutes des fruits de ma vieillesse. Par exemple, la première partie, comprise sous le titre de *Mélanges académiques*, contient, 1°. des ouvrages, tant en prose qu'en vers, envoyés aux divers concours pour les prix des Académies, avant que j'eusse l'honneur d'en être membre. J'avais alors pour concurrens, dans ces combats littéraires, les Thomas, les Laharpe, les Chamfort, les Delille, les Bailly, etc.

Si quæritis hujus
Fortunam pugnæ, non sum superatus ab illis.
Metam. lib. 13.

C'est-à-dire qu'on me vit, tantôt seul vainqueur, tantôt partageant la victoire, tantôt vaincu, mais, dans ma défaite, me tenant toujours à côté du vainqueur, et le tenant toujours en haleine. J'étais alors dans la force de l'âge.

2°. Cette même partie *académique* offre des discours prononcés à l'Académie française depuis mon admission dans cet illustre corps; discours de réception en 1771; discours du directeur en recevant M. le duc d'Harcourt à la place de M. le maréchal de Richelieu en 1789; harangue au roi sur son sacre en 1775, etc.; tout cela est ancien.

Les autres ouvrages de ce Recueil ont été composés à différentes époques. Tous ont été récemment revus, corrigés, augmentés, et quelquefois (ce qui vaut bien mieux) diminués par d'utiles suppressions.

Quant à la partie de ce même Recueil, la plus moderne, et qui pourrait le plus se ressentir de la faiblesse de l'âge, je ne

sais quelle vanité, d'auteur ou de vieillard, me flatte en secret de l'espérance qu'on ne distinguera pas les nouvelles des anciennes, ou qu'on s'y méprendra, ou que, si l'on y trouve quelque différence, elle pourra quelquefois être à l'avantage des pièces les plus voisines de ce tems-ci.

Pour laisser lieu à ces obligeantes méprises je me réserve le secret de la date de chaque pièce, autre que celles qui sont datées ci-dessus.

La dernière de toutes, qui a paru à part et avant ce Recueil, parce qu'à raison de sa briéveté elle a été plus tôt imprimée, est l'*Éloge de M. de Malesherbes* (1). J'aime à terminer ma carrière littéraire par cet hommage rendu au meilleur des hommes, et c'est là que je me promets de la borner, à moins que le *scribendi cacoethes et consuetudo mala* (dont j'ai taxé, dans une des pièces de ce Recueil,

(1) Cet Éloge se trouve à Paris, chez Xhrouet, rue des Moineaux.

divers écrivains modernes), maladie plus forte que mes résolutions et que la crainte des représailles, ne m'entraîne à mon tour malgré la décrépitude qui va venir, et, achevant de lasser la patience du public, ne fasse retentir à mes oreilles le terrible *solve senescentem*, *etc.* d'Horace.

Errata du Tome premier.

Page 29, ligne 3, obligé, *lisez :* soulagé.
Page 57, ligne 3, ou, *lisez :* oui.
Page 81, ligne 4 de la note, faits, *lisez :* fait.
Page 194, troisième vers de la note, avec moi, *lisez :* avecque moi.
Page 250, *lisez* ainsi les deux vers de la note :

Pulcherrima primùm
Præmia Dii moresque dabunt.

MÉLANGES

MÉLANGES

ACADÉMIQUES, POÉTIQUES, LITTÉRAIRES, PHILOLOGIQUES, CRITIQUES ET HISTORIQUES.

DISCOURS

Qui, au jugement de l'Académie française (1), *a remporté le prix en l'année* 1765, *par M.* GAILLARD.

ÉLOGE DE RENÉ DESCARTES.

LES premiers hommages sont dus aux hommes utiles qui ont servi la patrie ; les seconds, aux

(1) Ce prix fut partagé avec M. Thomas ; mais il faut savoir se rendre justice, et se remettre à sa place quand on a été trop bien traité. Le discours de M. Thomas, contenant toute la substance de la philosophie de Descartes, était plus profond, plus savant, d'une éloquence plus nerveuse, plus imposante : il avait vu son sujet de plus haut, l'avait creusé plus à fond, l'avait plus richement embelli, avait une touche plus mâle et plus fière ; c'était l'ouvrage d'une bien forte tête : il méritait d'avoir seul le prix, et, pour n'être pas

hommes sublimes qui ont éclairé l'humanité. La reconnaissance a dû se tourner d'abord vers ce héros

---

trop modeste, je crois que le mien méritait seul l'*accessit*, et un de ces *accessits* qui valent un prix ; mais la continuité des succès attire toujours trop d'envie. On s'ennuyait de voir M. Thomas remportet tous les prix, comme à la cour on s'était ennuyé des victoires accumulées du grand Condé ; et, pour l'en punir, on lui avait ménagé habilement l'échec de Lérida : de même à l'Académie on avait bien résolu de saisir la première occasion de donner un dégoût à M. Thomas, et j'eus le malheur de fournir cette occasion. Le parti qu'on nommait *philosophique* dans l'Académie, se déclarait hautement en faveur de M. Thomas : par conséquent le parti des d'Olivet et des Batteux, qui n'était pas celui dont j'ambitionnais le plus le suffrage, montra beaucoup de zèle pour moi, sans savoir pour qui il s'intéressait. Or, ce parti était plus nombreux qu'il ne paraissait l'être, parce que beaucoup d'académiciens doux et modérés, qui n'épousaient aucun parti, se joignaient souvent à celui-ci par une aversion secrète pour le ton un peu tranchant des philosophes. M. Duclos m'a dit avoir vu le moment où j'allais avoir une très-grande pluralité de voix ; ce qui vraisemblablement n'aurait réussi dans le public, ni à l'Académie ni à moi, lorsqu'un académicien ouvrit l'avis du partage, qui fut à l'instant embrassé unanimement par l'assemblée comme un moyen terme où les antiphilosophes voyaient toujours un demi-échec pour M. Thomas. N'être plus seul au dessus de tout était pour lui la levée du siége de Lérida. Puisse la franchise avec laquelle je prononce ici contre moi-même, m'obtenir le droit de réclamer contre un autre jugement de l'Académie, qui m'a été moins favorable !

étranger, naturalisé par ses victoires (1), qui a sauvé, vengé, illustré la France; vers ce chef de la magistrature (2), en qui nous avons vu revivre le savant Lhopital, qui nous a donné comme lui des lois sages, et qui, par l'exemple de ses vertus, a peut-être retardé parmi nous la chute des mœurs; vers cet homme singulier qui, dans la décadence de la marine française (3), a su lui rendre l'éclat de ses plus beaux jours; vers ce ministre (4) auquel tous les autres n'ont plus qu'à ressembler, et qui a cru ne pouvoir mettre le sceau à la gloire du meilleur des rois que par la félicité du meilleur des peuples.

Après ce tribut payé aux bienfaiteurs de la patrie par la reconnaissance, l'admiration se tourne aujourd'hui vers l'homme qui a le plus perfectionné la raison humaine, qui a le plus détruit de préjugés, qui méritait le plus d'arracher à la nature ses secrets peut-être impénétrables. En effet, combien d'erreurs tour-à-tour maîtresses des esprits, tour-à-tour honorées de la faveur publique et décorées du

(1) M. le maréchal de Saxe.

(2) M. le chancelier d'Aguesseau.

(3) M. du Gué-Trouin.

(4) Le fameux duc de Sully.

Tels sont les sujets des quatre premiers discours de M. Thomas, qui tous avaient été couronnés.

beau nom de vérités le tems n'a-t-il pas vu naître, tomber, renaître sous cent formes nouvelles et avec des succès divers! Les vérités révélées, seules fixes, seules immuables, surnagent constamment sur cet océan des âges où s'abîme et s'engloutit tout ce qui n'est que système et opinion. Le monde est livré aux disputes des hommes, mais ces disputes ne sont pas absolument vaines; elles étendent l'esprit, elles exercent la raison. De ce choc d'opinions partent quelques traits de lumière, quelques étincelles de vérité : les contradictions préviennent l'engourdissement de l'âme, et l'empêchent de s'endormir dans de trop honteuses erreurs. L'homme a besoin de croire, parce qu'il a besoin de savoir; et croire, c'est presque savoir, du moins jusqu'à ce que l'erreur soit soupçonnée. La faiblesse de l'esprit humain cherche un point fixe pour s'appuyer, et sa paresse aime à se persuader qu'elle l'a trouvé. La crédulité dispense d'un examen toujours difficile, souvent infructueux; mais cette crédulité affermirait trop l'empire de l'ignorance si le doute salutaire ne prenait soin de la troubler, si la nouveauté audacieuse, et qui a droit de l'être dans tout ce qui n'intéresse ni la foi ni le gouvernement, ne venait de tems en tems détruire et reconstruire, ou du moins changer et modifier. A travers cette fermentation des esprits et cette mobilité des idées, il est difficile de

prévoir jusqu'à quel point le tems respectera les débris du Cartésianisme, déjà ébranlé par de si grands coups ; mais on peut assurer que la gloire personnelle de Descartes est au dessus des révolutions, que son nom à jamais illustre dans les fastes de la philosophie survivrait au règne du Cartésianisme, comme un héros ne cesserait point d'être admiré pour avoir été vaincu, ni un grand roi pour avoir été détrôné.

Nous avons deux hommes à considérer dans Descartes, l'homme privé, et l'homme public ou le philosophe. La postérité ne s'occupe de l'homme privé que quand l'homme public a frappé ses regards : de là vient que tant de vertus modestes et utiles meurent dans l'obscurité où elles se sont cachées ; que leur mémoire s'éteint pour jamais, et que leur exemple est perdu pour le monde : de là vient que ce sexe, auquel nous avons presque interdit la gloire pour ne lui laisser que la vertu, est trop rarement proposé pour modèle. C'est l'éclat des talens qui met la postérité sur la trace des vertus ; elle veut savoir si elle peut estimer ce qu'elle doit admirer : c'est pour l'homme de génie une raison de plus d'être vertueux. Il doit aux talens qui font sa gloire, de les rendre respectables par leur réunion avec les vertus ; et qu'il sache que l'œil vigilant de l'envie, que l'œil équitable et sévère de l'avenir, seront toujours ouverts sur lui.

L'estime est la base naturelle de l'admiration. Voyons donc d'abord quel était Descartes par les qualités qui ne produisent que l'estime; dépouillons-le pour un instant de sa gloire; voyons-le tel que ses parens, ses concitoyens, ses amis, ses domestiques l'ont connu avant que l'Europe l'admirât.

PREMIÈRE PARTIE.

La noblesse du sang est un avantage que la philosophie même ne peut s'empêcher de regarder comme réel, s'il en résulte une obligation plus étroite d'être vertueux. René Descartes eut cet avantage et ne le dédaigna point (1).

L'amour de la vérité fit toujours son caractère : tout ce qui peint un tel caractère est noble. Ne négligeons donc point de remarquer que Descartes cachait, autant qu'il pouvait, le jour de sa

(1) René Descartes naquit à la Haye en Touraine, le 31 mars 1596, de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, et de Jeanne Brochard, fille du lieutenant-général de Poitiers. Sa famille, une des plus anciennes de la Touraine, avait étendu ses branches dans le Berry, le Poitou, l'Anjou et la Bretagne : illustrée par de grandes alliances, long-tems distinguée par le service militaire, elle venait d'entrer dans la magistrature; elle a produit depuis un grand nombre de conseillers au parlement de Bretagne.

naissance par une aversion, mêlée de mépris, pour les faiseurs d'horoscopes, dont on autorise, disait-il, ou la charlatanerie, ou l'erreur lorsqu'on fournit à leur chimérique talent l'occasion de s'exercer.

Descartes étudia au collége de la Flèche : il fit ses humanités avec succès ; il montra du goût, même du talent pour les lettres, et en particulier pour la poésie ; mais il n'eut de passion que pour la philosophie.

Il vit transporter à la Flèche (1) le cœur de Henri IV, ce cœur que la rage de la superstition venait de percer. Descartes entrait alors dans cet âge où l'esprit cherche à connaître, où le cœur cherche à s'intéresser, où l'œil parcourt avidement les objets dont il est entouré, mais où les événemens publics n'attachent encore que par le spectacle qu'ils présentent : le deuil de la France consternée, ce grand tableau de douleur et d'effroi rendu plus imposant par la majesté lugubre de cette auguste cérémonie, fut le premier qui frappa ses yeux déjà observateurs. Sa première leçon de philosophie fut que le monde n'était pas digne du bonheur, ou du moins que le bonheur n'était pas fait pour le monde.

(1) 1610.

La philosophie scholastique de ces tems-là offrait peu de charmes à un esprit ami des idées simples et des notions claires : Descartes avait trop compté sur ses magnifiques promesses ; il ne les trouva pas remplies ; elle l'instruisit peu et le satisfit encore moins. Des mots vides de sens, des objets mal conçus, mal définis, mal divisés ; des abstractions perpétuelles, des qualités occultes, des formes substantielles, des chimères plus éloignées de l'existence que ces êtres moraux, créés par l'imagination des poètes, de l'obscurité, de la barbarie, c'est à quoi les philosophes et les savans étaient parvenus à réduire l'étude de la sagesse. Descartes fit des objections, proposa des difficultés : ses compagnons d'étude ne les entendirent pas, ses maîtres s'en étonnèrent : la philosophie vulgaire n'avait pas de quoi les résoudre.

Ce n'était point la philosophie, mais c'en était le fantôme, et c'était beaucoup pour Descartes : il sut en tirer parti en rectifiant, en réduisant, en se frayant pour son instruction particulière des routes nouvelles.

L'étude des mathématiques surtout le transporta : la vérité qu'elles montraient avec évidence malgré les maîtres, était le digne aliment de son âme ; l'analyse des Anciens, l'algèbre des Modernes, firent ses délices ; il les perfectionna ; il les épura ;

il s'en fit une clef à la faveur de laquelle les mathématiques n'eurent plus pour lui de trésors cachés. Bientôt les plus grands mathématiciens de l'Europe le reconnurent pour leur maître.

Au reste, quelque défectueuse que fût la manière d'enseigner la philosophie dans les écoles françaises, la comparaison que Descartes eut lieu d'en faire dans la suite avec la méthode des pays étrangers, surtout avec celle de la Hollande, le rendit très-indulgent pour la première; il lui donna même d'assez grands éloges (1) que la reconnaissance lui dictait peut-être autant que la justice. Cette reconnaissance, en effet, est un des premiers devoirs de l'homme: tout disciple ingrat est presque un fils dénaturé. Nos parens sont nos premiers bienfaiteurs; nos maîtres sont de seconds parens qui nous font naître pour la science et pour la vertu: nous leur devons non-seulement ce qu'ils nous ont donné, mais encore ce qu'ils nous ont mis en état d'acquérir. Si, trompés eux-mêmes, ils nous trompent quelquefois, ne développent-ils pas en nous les facultés qui pourront un jour reconnaître et corriger l'erreur? Eh! qui peut évaluer des services dont l'heureuse influence embellit le cours entier

(1) Lettre de Descartes à un de ses amis, qui le consultait sur l'éducation de son fils.

de la vie ? Descartes livra son cœur à cette douce reconnaissance ; elle régla ses démarches les plus importantes : en voici un trait qui peut-être a quelque mérite. Descartes, créateur d'une philosophie nouvelle, contre laquelle l'école soulevée employait toutes les ressources de l'autorité, de l'intrigue et de la calomnie, ne se permit jamais une réfutation formelle de la philosophie scholastique : tous ses sectateurs, tous ses amis, la lui demandaient ; elle paraissait nécessaire pour rendre sensible l'utilité de la nouvelle philosophie par le contraste des abus de l'ancienne ; mais Descartes voulut respecter dans la philosophie scholastique, les maîtres qui la lui avaient enseignée.

Parmi ces maîtres il en est un qui, par une direction pleine de sagesse et d'intelligence, s'est peut-être acquis des droits, non-seulement à la reconnaissance de son élève, mais encore à celle du genre humain que cet élève a éclairé. C'est le P. Charlet, recteur de la maison de la Flèche. Cet homme pénétrant démêla bientôt dans le jeune Descartes un esprit méditatif qui le distinguait des enfans de son âge et même des hommes de son siècle ; il vit que la trempe particulière de cet esprit demandait un genre d'étude particulier. Sous prétexte de la faiblesse de sa santé il le dispensa de la règle commune ; il lui permit de consacrer une partie des

matinées à ses méditations ; il sentit qu'il fallait faire travailler les écoliers ordinaires, mais qu'il fallait laisser penser Descartes. C'est peut-être à cette habitude de réfléchir, contractée dès l'enfance, que nous devons Descartes tout entier.

En effet, nul autre génie ne s'est tant formé de lui-même et sans secours étrangers. Il pouvait dire dans un sens plus étendu qu'un autre homme de génie du même siècle : *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.*

En général, l'esprit des hommes, surtout celui des savans, est presque tout factice, parce qu'ils ont beaucoup plus appris qu'ils n'ont pensé ; ils ne sont point eux-mêmes ; ils sont tout ce qu'ils ont lu ou tout ce qu'on leur a enseigné. Non-seulement le fond de leurs idées est étranger à leur esprit, mais encore la forme est empruntée : ces idées sont entrées pour ainsi dire toutes armées dans leur cerveau : de là vient qu'on trouve si rarement chez eux cette grâce naturelle, cette énergie originale, cette aisance douce et piquante, qui charment dans une femme d'esprit qui n'est point bel esprit, car alors ce n'est plus qu'un homme, et même ce n'en est pas un. Descartes suivit d'abord la route commune ; il lut. Il espéra de trouver dans les livres ce qu'il avait en vain cherché dans ses cahiers de philosophie ; mais lorsqu'au lieu de la science qu'on

lui promettait, il ne rencontra presque partout que des idées de convention, que des erreurs et des erreurs répétées, il passa de l'ennui au dégoût et au mépris; il quitta la lecture; il abjura l'étude; il foula aux pieds la science, ou plutôt il cessa d'y croire; il se persuada qu'elle n'existait point, qu'elle n'avait jamais existé, que ce n'était qu'un nom inventé par des charlatans orgueilleux ou prononcé par des dupes méprisables; il renonça au commerce des livres comme une âme simple et innocente qui aurait cherché dans le monde les douceurs de la société, la paix, l'amitié, la vertu, renoncerait au commerce des hommes pour n'avoir rencontré que des cœurs faux, frivoles ou méchans.

Mais ces dépits ne sont jamais que passagers: celui de Descartes le fut; il reconnut qu'il fallait avoir la même indulgence pour les livres que pour les hommes, puisqu'enfin ils sont leur ouvrage; qu'on ne peut se passer entiérement ni des uns ni des autres; que si l'on n'en tire pas tout le fruit qu'ils promettent, on en tire pourtant quelques fruits, dont le principal est peut-être de les estimer leur juste valeur.

Descartes vient à Paris (1): la foule des plaisirs

(1) En 1613. Il y vint à l'âge de dix-sept ans, presque sur

assiége sa jeunesse, mais l'amant de la vérité n'était pas fait pour être l'esclave des plaisirs. Il s'y prêta sans goût et s'y arracha sans effort; ils l'ennuyèrent autant qu'avaient fait les livres. En effet, ils ne sont pas moins faux, mais ils sont plus dangereux. Il se ressouvint alors de la philosophie qu'il avait négligée; elle vint se présenter à lui, non sous ces ornemens étrangers, sous ces voiles grossiers, sous ce masque défigurant dont le pédantisme et l'ignorance l'avaient chargée, mais avec tous ces charmes, avec ce noble privilége de rendre l'homme meilleur et plus heureux. Les maîtres, les livres, l'avaient trompé; mais qu'était-il besoin, et de maîtres, et de livres? Le grand maître, le grand livre, la nature, n'était-elle pas sous ses yeux?

Pour l'étudier sans obstacle et sans interruption, il se dérobe à ces importuns qui se disaient ses amis, parce qu'ils prenaient une société d'amusemens pour l'amitié, comme ils prenaient le mouvement pour le plaisir; il se ménage dans Paris même, à l'extrémité d'un faubourg, un asyle inaccessible à tout autre qu'à deux ou trois sages, dignes de l'aimer et de l'encourager. Hommes de génie, mortels privilégiés, qui devez compte de vos talens et de

---

sa bonne foi, n'ayant pour gouverneur qu'un valet-de-chambre, pour surveillans que des domestiques.

vos lumières au ciel qui vous les a donnés, à la terre qui en a besoin, entrez dans la retraite pour éclairer les hommes, et n'en sortez que pour les servir! Qu'attendez-vous du monde? Qu'il vous enivre? qu'il vous enchaîne? qu'il épaississe sur vos yeux le bandeau des préjugés? qu'il verse dans vos cœurs le poison des voluptés, le feu dévorant des passions? La solitude vous appelle, et la sagesse vous y attend : c'est là que, dans le calme des sens, dans la paix du cœur, dans le silence des passions, vous entendrez la voix de la nature, et que la vérité pourra quelquefois descendre jusqu'à vous!

Mais l'heure de Descartes n'était pas encore arrivée. Un de ces importuns qu'il avait écartés le rencontra, et le rengagea dans le monde comme un déserteur qu'on ramène au drapeau. D'ailleurs, une retraite philosophique à vingt ans ne paraissait pas l'acquitter envers sa patrie et envers sa famille; il crut leur devoir, il crut se devoir à lui-même de prendre un emploi digne de sa naissance. Le parti des armes parut d'abord lui plaire; mais les conjonctures étaient peu favorables. Henri n'était plus, Sully ne gouvernait plus, l'État était déchiré, une reine imprudente était égarée par un ministre (1) ennemi de Henri IV. (Ce titre dis-

(1) Le maréchal d'Ancre.

pense de lui chercher des vices, et empêcherait de lui trouver des vertus.) Les princes, les grands, disons plus, les meilleurs serviteurs du roi étaient soulevés contre ce ministre. Qui fallait-il servir? Le roi, sans doute; mais son nom sacré était devenu un mot de ralliement pour les deux partis : le roi était enfant, sa mère était toute-puissante, et cependant ce ministre qu'elle protégeait et qui la tyrannisait, fut massacré sous ses yeux (1) par les ordres du roi son fils, qui avait déjà ses favoris et ses créatures. Au milieu de ce flux et reflux de l'autorité incertaine, Descartes fit ce que faisait alors la jeune noblesse française, ce que fit dans la suite Turenne lui-même; il alla en Hollande apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau; mais ce fut le seul trait de conformité qu'il eut avec les héros guerriers de son tems : le philosophe effaça toujours en lui tout autre caractère.

La profession militaire ne fut pour lui qu'une occasion d'observer les hommes sous un point de vue particulier, qui n'est sans doute ni le moins brillant ni le moins propre à fournir des réflexions. Ses devoirs d'ailleurs furent remplis avec exactitude, mais sans un éclat assez marqué, ou du moins assez

(1) 1617.

constaté pour qu'on en fasse ici la matière de son éloge.

Il servit successivement et toujours comme simple volontaire en Hollande, sous le prince Maurice (1); en Allemagne, sous le duc de Bavière contre l'Électeur palatin (2), dans cette funeste guerre distinguée entre toutes les autres par sa durée, d'où elle a même tiré son nom (3).

Enfin, en Hongrie, contre cet aventurier brillant (4), Béthlem Gabor, usurpateur fortuné de la Transilvanie, perturbateur dangereux de la Hongrie. Descartes servait dans les troupes de Ferdinand II, sous ce brave comte de Buquoi, qui, blessé, malade, et porté de rang en rang dans sa litière, avait tant contribué à la victoire de Prague (5) avant d'aller périr en Hongrie. Descartes le vit l'année suivante (6), au combat devant Neuhausel, courir à cheval d'escadron en escadron, donnant à ses soldats effrayés l'exemple d'un courage trop mal imité; il le vit, abandonné de toute sa troupe, coupé, enveloppé par quinze Hongrois,

(1) 1617, 1618, 1619.
(2) 1619, 1620.
(3) La guerre de trente ans.
(4) 1621.
(5) 1620.
(6) 1621.

se

se défendre seul contre eux avec une intrépidité digne d'un meilleur sort ; il le vit, percé de coups, renversé de cheval, se relever, se dégager, se traîner tout sanglant vers ses indignes soldats ; il le vit, coupé de nouveau par une troupe de Hongrois plus nombreuse que la première, se débattre mourant au milieu d'eux, mordre la terre, renversé par deux nouveaux coups de lance, expirer enfin sous la décharge qu'ils firent tous à la fois sur lui, comme si cette réunion de leurs derniers efforts eût suffi à peine pour accabler cet indomptable ennemi.

Dans la vie d'un observateur tel que Descartes, c'est par les spectacles qu'on distingue les époques : celle-ci termina sa carrière militaire. La profession des armes n'avait servi que de prétexte à ses voyages et à ses observations ; il les continua sans prétexte. Dans les villes il étudiait les hommes, dans les campagnes il étudiait la nature ; et la solitude et le monde servaient également à sa philosophie.

Il fit quelques perquisitions (1) sur cette confrérie des Rosecroix, aussi invisible que célèbre alors dans toute l'Allemagne ; mais il n'avait que trop vu la philosophie s'envelopper de mystères et de ténèbres : il aurait voulu ôter à la vérité ses voiles, et non lui en donner de nouveaux ; il ne

(1) 1619, 1620.

fit pas plus de cas de ces philosophes mystérieux, que des *Alumbrados* ou Illuminés d'Espagne, dont la folie ténébreuse tendait, vers le même tems (1), à occuper les esprits.

Descartes avait déjà quitté (2) la profession des armes lorsque la plus périlleuse aventure de sa vie sembla prouver ce que dit un poète philosophe, qu'au milieu des déserts, des monstres et des dangers de toute espèce, l'innocence est la garde la plus puissante et la défense la plus sûre. Descartes passait par mer d'Embden dans la West-Frise; il était seul avec un domestique parmi des matelots, maîtres du vaisseau, maîtres de son sort, et qui joignaient la scélératesse à une rusticité barbare. Descartes observait, méditait, parlait peu, ne parlait qu'à son domestique, et ne parlait que français : les matelots de leur côté l'observaient aussi, et malheureusement ils le jugeaient riche; ils projetèrent de le tuer, de le voler er de le jeter dans la mer, persuadés que personne ne réclamerait un étranger inconnu; ils tenaient conseil devant lui, croyant qu'il ignorait la langue du pays : l'air calme et serein de la sécurité qui brillait sur son visage pendant leur entretien, les confirmait dans leur

(1) 1623.
(2) 1621.

erreur. Tout à coup cet air change : Descartes fond sur eux l'épée à la main, terrible, menaçant, armé de toute la supériorité du courage et de la vertu sur la bassesse et le crime : les matelots, surpris, effrayés, condamnés par leur propre cœur, se croient foudroyés par un Dieu qui lit dans les âmes et qui punit les pensées coupables ; ils oublient l'avantage du lieu et du moment ; ils retournent en tremblant, au gouvernail et à la manœuvre ; ils rampent, ils obéissent, et Descartes, toujours en leur pouvoir, leur fait grace.

Il parcourut en divers tems la Hollande, la Flandre, l'Angleterre, le Danemarck, la Suisse, surtout l'Italie, où l'on peut juger combien les Alpes et l'Apennin fournirent d'observations à sa physique, et Rome à sa morale. Ce qui lui arriva de plus singulier en Toscane fut de ne pas voir Galilée.

Ses voyages furent interrompus par divers séjours en France (1) : il vint de nouveau à Paris ; il rentra dans la retraite ; il en sortit encore, et pour aller à la cour ; il revit son pays natal et ses parens, et voulut se fixer dans le Poitou par l'acquisition de la charge de lieutenant-général de Châtelleraut. Ses services ne lui avaient point acquis (2) le droit

(1) 1621, 1636.
(2) 1618.

de rester inutile (on ne peut jamais l'acquérir), et son âge ne lui permettait pas encore le repos; il parcourait d'un œil scrupuleux les diverses professions dans lesquelles il pouvait servir sa patrie; il consultait son cœur; il interrogeait ses inclinations; il sondait ses forces : la probité lui exagérait les devoirs qu'il aurait à remplir dans chaque état; la modestie diminuait à ses yeux ses talens et ses ressources : il masquait de bonne foi du nom d'insuffisance l'indifférence involontaire, peut-être l'aversion secrète qu'il éprouvait pour chaque état; il flottait dans une incertitude douloureuse, parce qu'il n'osait se rendre le témoignage qu'il était un de ces élus de la sagesse, à qui elle a dit : *Vous ne serez qu'à moi seule; je vous conduirai par des routes solitaires et inconnues; je vous ferai servir les hommes par des moyens qu'ils ignorent.* Quelquefois elle empruntait la voix de ses amis pour lui tenir ce langage : les Mydorges, les Mersennes, ces savans chrétiens et citoyens, lui répétaient sans cesse : *Vous instruirez l'Univers malgré vous : c'est là votre destinée, c'est là l'état où Dieu vous appelle.* Le pieux Bérulle lui disait : *Craignez de troubler l'ordre de la Providence; craignez de vous opposer aux vues adorables de sa bonté pour les hommes, si vous refusez de consacrer à leur instruction ce grand dépôt de lumières qu'elle vous a confié pour cet usage.* Des-

cartes les écoutait et n'osait les croire ; cependant il purgeait de plus en plus son âme, et d'erreurs, et de passions ; il acquérait ou augmentait toujours quelques vertus, quelques lumières ; il perfectionnait, et son intelligence, et sa volonté, mais il ne corrigeait point son irrésolution.

Oui, Descartes était irrésolu. La même trempe de génie qui porte au doute philosophique dans les matières de spéculation, doit porter à l'irrésolution sur ces grands objets d'où dépend le destin de la vie. Il était même inconstant. Osons montrer nettement ses défauts, et en prononcer durement le nom : les dissimuler serait une affectation ridicule. Que dis-je ? ce serait une profanation dans son éloge. O vérité sainte ! vérité pure ! que jamais ma langue ni ma plume ne te fassent perdre aucun de tes droits ! que mon cœur te consacre tous ses sentimens, mon esprit toutes ses pensées ! que mes lèvres courageuses te reproduisent sans cesse ! Tu dois régner partout, mais surtout tu dois triompher ici : je parle de Descartes. Indigne de louer ses vertus si j'avais déguisé ses faiblesses, cette ombre heureuse au sein de la vérité, objet éternel de son amour, rejetterait son vil panégyriste. « Tu oses » vanter un homme simple et vrai, me dirait-elle, » et tu n'oses être simple et vrai comme lui. Garde » pour les grands, pour ces idoles trop encensées,

» trop peu respectées, tes ménagemens injurieux » et ton silence adulateur. Ose avouer que mes » goûts furent trop changeans, mes résolutions » trop flottantes, mes études mêmes trop peu ré- » glées; ose observer que, né, nourri, élevé en » France, j'ai trop vécu en Hollande, et que je » suis mort en Suède; conviens, si tu veux, que » peu d'hommes auraient résisté aux invitations » flatteuses qui m'attirèrent à Stockholm; que le » plus grand, le plus illustre de mes disciples me » demandait des leçons de philosophie, d'où pou- » vait dépendre le bonheur d'un grand peuple; » que ce disciple était une femme au dessus de son » sexe, une reine au dessus de sa couronne, la fille » de Gustave-Adolphe, Christine, en un mot; » mais ose reconnaître que, pour justifier encore » plus ses empressemens, il aurait fallu s'y refuser; » que la gloire d'un homme de génie est d'être » appelé par l'étranger, et de se conserver à sa » patrie, fût-elle indifférente ou ingrate. O ma » patrie! jamais je ne cessai de t'aimer, jamais » mon cœur ne fut absent de toi. Non, je ne t'ai » point préféré une terre étrangère: nul autre séjour » n'a pu me plaire ni me fixer. J'ai erré loin de » toi, ma vie a été une course continuelle; mais » si mes vœux eussent été exaucés, tu en aurais été » le terme. Ces parens vers qui la nature rappello

» toujours par un cri si tendre ; ces amis, appui
» nécessaire de notre faiblesse, dont les services
» me furent si utiles, dont les lettres, au défaut
» de leur conversation, consolèrent ma vie er-
» rante, me doivent du moins le témoignage que
» jamais l'amitié n'éprouva mon inconstance. Mais
» en m'éloignant d'eux, en changeant chaque jour
» ma demeure toujours inconnue, ce n'étaient pas,
» comme je le disais, les importuns que je fuyais.
» Ces insectes de la gloire, qui, bourdonnant au-
» tour de son char, semblent vouloir en retarder
» la course par leurs hommages fatigans, on les
» trouve partout, mais on leur échappe partout.
» Je fuyais ces engagemens peut-être inévitables,
» ces chaînes que le cœur aime à porter, et qui
» nuisent toujours à la liberté de l'esprit..... Je ne
» les ai portées qu'une fois, qu'un instant..... Com-
» bien la dissolution de ces nœuds fut douloureuse!
» Triste destin de l'homme ! il n'est point pour lui
» de bonheur sur la terre sans quelque engagement,
» et il ne peut en former sans multiplier sous ses
» pas les sources du malheur. Ma fille, fruit in-
» nocent d'un amour (1) peut-être coupable, fut
» frappée dès l'enfance entre mes bras. Dans le

(1) L'engagement qui donna la naissance à Francine Descartes, fille du philosophe, fut, selon Baillet, *une tache de son célibat*. (Baillet, *Vie de Descartes*.)

» même tems un coup non moins affreux m'en-
» leva mon père. Hélas ! égaré dans une terre
» étrangère (1), mes mains ne purent fermer ses
» yeux, mon cœur ne put recueillir ses derniers
» soupirs, ces soupirs paternels dont j'étais l'objet.
» Voilà mes malheurs, ou plutôt, voilà mes fautes.
» En voici peut-être l'excuse.

» Mon enfance avait vu finir les jours heureux
» du règne de Henri IV, sans avoir pu en sentir le
» prix ; il ne me fut point donné de voir les jours
» glorieux du règne de Louis-le-Grand ; ce fut
» parmi les orages de la minorité éternelle de
» Louis XIII et de l'enfance déjà auguste de
» Louis XIV, qu'un ascendant invincible m'en-
» traîna vers la philosophie. Alors des peuples
» mutins, des ministres tyrans, des rois sans au-
» torité armés contre leurs sujets, des grands sans
» soumission armés les uns contre les autres ; le
» despotisme, l'anarchie, le fanatisme religieux,
» les factions politiques, déchiraient et boulever-
» saient la France. La main terrible de Richelieu,
» en écrasant les têtes des grands, voulut rétablir
» le calme par les tempêtes : le sang coula sur les
» échafauds, pour ne plus couler dans les guerres
» civiles. Les conjurations succédèrent aux révoltes

(1) 1640. Descartes était alors en Hollande.

» étouffées : l'œil de Richelieu perça encore ces » mystères, et sa main les punit. Cependant cette » main foudroyante caressait et relevait les arts ; » mais trop d'intérêts, trop de passions, agitaient » son âme pour que la tranquille philosophie pût » lui plaire ; Richelieu me négligea.

» Mazarin m'appela ; il m'offrit un port dans la » France moins agitée ; mais bientôt de nouvelles » tempêtes le forcèrent de chercher lui-même un » asyle étranger. Je crus aussi que la philosophie, » sœur de la paix, demandait un séjour plus tran- » quille. Ce fut alors que Christine daigna me » sourire : Chanut, le sage Chanut, mon respectable » ami, l'ami des arts et des vertus, ministre fidèle » du roi, confident discret de Christine, Chanut » m'appelait auprès d'elle. J'oubliai trop peut-être » que les mêmes charmes qui m'y attiraient, pour- » raient avoir la force de m'y retenir : je partis. » L'hôtel de l'ambassadeur de France fut mon » asyle ; j'y mourus (1) dans le sein de l'amitié, » dans les bras de mes concitoyens : tel fut mon » sort. Les hommes, qui ont toujours tant besoin » d'indulgence, et qui savent si peu en user, pour- » ront me condamner. Toi qui entreprends de me » louer, tu ne dois rien leur taire. »

(1) En 1650.

Non, Descartes, non, mon maître, je ne leur tairai rien; mais flatte qui voudra leur malignité; moi, je les avertirai que les grands-hommes ne doivent pas toujours être jugés sur les règles communes, que les exceptions sont faites pour eux, que c'est leur privilége, que tu n'en as pas besoin. Je dirai que jamais de si rares vertus, de si grands talens, ne payèrent à la nature un si léger tribut d'imperfection et de faiblesse : je dirai qu'à l'expérience anticipée de la vieillesse, qu'aux lumières d'un être supérieur à l'homme, tu joignis la simplicité d'un enfant, simplicité sublime dans Descartes; que ta philosophie, modeste, respectueuse, n'a fait que diriger, qu'affermir tes pas dans le sentier de la foi; que rendre ton hommage envers l'Être suptême, plus libre et plus pur, en le rendant plus éclairé : je dirai que, né pour la gloire, tu te condamnais à l'obscurité; que la gloire t'a conquis malgré toi; que, si tu n'as pu lui dérober tes talens, tu lui dérobais cette pratique constante et journalière de toutes les vertus, si supérieure aux talens et à la gloire. L'éclat des vertus trop célébrées m'est suspect. Est-il des vertus sans la modestie ? et la modestie les cache. Je crois aux bienfaits avoués par celui qui les a reçus, ou publiés par celui qui les a connus. Descartes, je révélerai avec une volupté sensible ces actes secrets de bienfaisance, que ta

modestie et ta générosité avaient cachés à tous les yeux. Je n'emprunterai pas, pour les célébrer, le secours d'une vaine éloquence ; je répéterai fidellement cet éloge naïf, ce cri de la reconnaissance d'un malheureux (1) que tes bienfaits avaient arraché à la misère et rendu aux ressources d'un art utile. « *Descartes*, disait-il, *est une divinité descen-* » *due du ciel pour le bonheur du genre humain.* »

J'ajouterai que tous tes amis furent malheureux ou vertueux, que tes ennemis furent tes envieux, que tu les supportas, que tu leur pardonnas, que tu fus toujours prêt à les aimer, à embrasser le dur Roberval, le fanatique Voëtius, l'infidèle Régius, le plagiaire Beekman, l'opiniâtre Bourdin, et ce qui coûte peut-être plus à la faiblesse humaine, ton rival de gloire (si tu en eus), Gassendi.

Je croirai dire encore plus, je croirai couronner ton éloge en publiant que plusieurs de tes domestiques furent tes amis, que tu les avais faits dignes de l'être, que tu leur avais rendu le service inestimable d'élever leur âme, de la rendre éclairée et sensible ; que le moindre de tes bienfaits fut de leur procurer des établissemens nobles et avantageux. Non, ils n'étaient point tes domestiques, nous

(1) Lettre de Gassendi à Reneri, au sujet du sieur Fertier, datée du 22 novembre 1630.

pouvons épargner ce titre à la délicatesse orgueilleuse des oreilles peu philosophiques ; ils étaient tes disciples. De cette école de vertu et de doctrine étaient sortis Étienne de Villebressieux, médecin à Grenoble, fameux par ses machines et ses expériences ; Gérard Gurschowen, professeur de mathématiques dans l'Université de Louvain ; Gillot le jeune, qui enseigna aussi les mathématiques avec éclat dans l'armée du prince d'Orange et à Paris.

Mais parmi ces âmes dont l'élévation, ouvrage sublime de Descartes, démentit si noblement l'abjection de leur premier état, nous devons surtout distinguer le sensible, le tendre Schluter, son dernier valet-de-chambre, le plus fidèle témoin de ses vertus secrètes. O vous qui cherchez l'homme dans le philosophe ! vous qui voulez connaître si Descartes savait aimer et se faire aimer, interrogez le cœur de Schluter, voyez couler ses larmes véritables, voyez de quel effroi il est saisi lorsque Descartes, à peine sorti d'un long évanouissement, avant-coureur du sommeil éternel, fixe sur lui ses yeux éteints, égarés et nageans dans la mort, lui tend ses bras exténués, et lui fait d'une voix mourante ses derniers adieux ; voyez ce serviteur, cet ami fidèle embrasser le tombeau de ce maître adoré, s'y attacher, s'efforcer d'y descendre. Il fallut l'en arracher : ses yeux ne voulaient plus d'autre spec-

tacle, son cœur ne pouvait le soutenir; ce cœur oppressé allait se fendre et se déchirer si un torrent de larmes ne l'eût obligé en soulevant un peu le poids immense de sa douleur. Rendu à la vie par le tems qui affaiblit tout, par la raison qui modère tout, par la religion qui se soumet à tout, il se consacra tout entier aux seuls amis de son maître et à la vertu qu'il lui avait inspirée : c'était presque vivre encore avec lui. Descartes sembla le protéger du haut des cieux; il prospéra : le reste de sa carrière fut heureux et presque brillant, mais son bonheur ne fut jamais pur; il ne voyait pas Descartes en être témoin.

Ah ! puisque Descartes a mérité d'être aimé ainsi, puisqu'il était vertueux et bienfaisant, qu'il soit grand ! qu'il soit immortel ! La base de sa gloire est inébranlable : notre admiration sera pure; elle ne sera point troublée par ce regret que laisse toujours à une âme honnête le spectacle des grands talens séparés des vertus. Puisque nous aimons l'homme privé, il nous sera doux de respecter le philosophe, et nous l'envisagerons avec un nouveau plaisir sous ce second point de vue.

SECONDE PARTIE.

On s'est apperçu sans doute qu'en voulant ne montrer dans Descartes que l'homme privé, j'ai

présenté presque partout le philosophe ; c'est que la philosophie était dans Descartes ce que la matière subtile est dans le monde, tel qu'il l'a conçu, occupant tous les interstices, se mêlant à tout, remplissant tout. L'unique différence qu'il y ait entre Descartes homme privé, et Descartes homme public, c'est que le premier se contenta d'être philosophe pour lui-même, et que le second consentit enfin de l'être aussi pour les autres.

Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance. Écrire, publier des livres, c'était se montrer, et il avait pris pour devise : *Bien vivre, c'est se bien cacher* (1). Dans le loisir que lui avaient laissé ses voyages militaires et philosophiques, il avait composé quelques écrits, entre autres son *Traité de la musique ;* mais il ne les publia point, et ce ne sont point là ses titres de gloire.

Les défauts de l'ancienne philosophie commençaient à frapper quelques yeux. Bâcon en Angleterre, Galilée en Italie, Gassendi en France, cherchaient à tirer la raison de sa vieille enfance. Descartes enfin entra dans la carrière.

Que vois-je ? Ses premiers pas sont des chutes. L'enthousiasme le saisit : il s'égare ; il a des vi-

(1) Maxime ancienne : *Benè qui latuit, benè vixit ; nec vixit malè qui natus moriensque fefellit*, a dit Horace.

sions (1); il explique des songes. O honte de l'esprit humain ! O amis de la vérité ! détournez vos regards de ces faiblesses d'un grand-homme ; n'imitez pas cet insensé, dont le rire insolent et impie outragea un père respectable, qui s'était oublié une fois ; couvrez, comme ces deux fils pieux et justes, couvrez du manteau de la pudeur et du respect la faute de votre père ; souvenez-vous que Descartes vous apprit à penser : vous le verrez bientôt, dégagé de cette faible éclipse, s'élancer dans sa course admirable, et remplir l'Univers de son éclat ; mais de nouveaux obstacles l'arrêtent (2). Galilée est condamné.

Toutes les idées sur cet événement sont fixées aujourd'hui, et les réflexions seraient superflues. L'orage se calma : on cessa de confondre la théologie avec la philosophie, l'immuable empire de la vérité avec le mobile domaine de l'opinion. La liberté naturelle de l'esprit humain allait rentrer dans les droits qui lui sont propres : la *Méthode* de Descartes parut (3).

---

(1) Descartes a lui-même rendu compte de ces visions dans un écrit intitulé *les Olympiques*, ouvrage qu'il a laissé imparfait.

(2) En 1633.

(3) En 1637.

Elle était accompagnée de *la Dioptrique*, du *Traité des météores et de la géométrie :* c'était donner le précepte et l'exemple à la fois. Le discours de la *Méthode* traçait, à la raison, la route qu'elle devait suivre pour chercher la vérité dans les sciences, et l'auteur suivait cette route dans les trois Traités (1).

---

(1) Par la dioptrique l'auteur rendait la philosophie recommandable, en la montrant d'abord appliquée à la connaissance des arts utiles à la vie. Quant aux météores, le phénomène des quatre parélies, vu à Rome le 20 mars 1629, et qui rappelait un phénomène entiérement semblable, vu en Angleterre le 8 avril 1223, avait quelque tems occupé les esprits. Le Père Scheiner l'avait observé; le cardinal Barberin l'avait annoncé aux savans; Peiresc, leur correspondant et leur bienfaiteur presque universel, leur en avait envoyé la figure; Gassendi l'avait expliquée; Descartes l'expliqua aussi. Cette explication et les observations qu'il avait faites autrefois dans les Alpes sur d'autres objets, fournirent les principaux matériaux de ce *Traité des météores*.

Le *Traité de géométrie* achevait de rendre sensibles les avantages de la *Méthode*, en montrant que Descartes lui devait des connaissances qu'on n'avait point eues jusqu'alors. L'auteur ne reproduisait point les notions déjà répandues dans les autres Traités de géométrie : il partait de ces idées élémentaires, dont il supposait ses lecteurs nourris, et il les élevait à des idées supérieures, d'où il offrait encore à leur active intelligence une vaste et riante perspective d'idées

Ils

Ils parurent sous le titre modeste d'*Essais*. L'envie ne les regarda point comme tels, à en juger par son déchaînement. Je ne confonds point, parmi ceux à qui ce vil motif mit alors la plume à la main, le sage et célèbre Fermat, dont la dispute avec Descartes, sur divers points de dioptrique et de géométrie, n'aurait produit que des éclaircissemens utiles si le savant, mais aigre Roberval, en y intervenant, ne l'eût fait dégénérer en une querelle (1), dès-lors indigne de Descartes et de Fermat qui l'abandonnèrent. La fin de ce petit procès de philosophie (Descartes l'appelait ainsi, et il y eut des juges nommés et un bureau établi pour le juger) fut que Fermat adopta la philosophie de Descartes, obtint son amitié, lui donna la sienne. Quand pourront toutes les disputes littéraires et philosophiques se terminer ainsi ?

---

nouvelles à acquérir par sa *Méthode*. On a reproché de l'obscurité à cette géométrie : nous venons peut-être d'en dire la raison.

Le choix des sujets de ces trois Traités n'était pas indifférent. Le premier joignait la physique aux mathématiques ; le second était de pure physique ; le troisième, de mathématiques pures. Leur réunion semblait prouver qu'il n'y avait point d'objets que la nouvelle méthode n'embrassât, et auxquels elle ne s'appliquât sans effort.

(1) En 1637 et 1638.

Il ne se passait plus rien dans l'empire de la philosophie, dont Descartes ne fût instruit : les auteurs le consultaient sur leurs livres, les spéculateurs sur leurs découvertes. La solution des problêmes de géométrie les plus difficiles avait été un des jeux de son enfance ; mais depuis qu'il avait saisi la philosophie en grand, il ne descendait plus guère jusqu'à ce badinage mathématique. Cependant le fameux problême de la roulette et de ses dépendances devint la grande affaire des géomètres : Descartes y donna quelques momens de son loisir ; il s'en amusa plutôt qu'il ne s'en occupa ; il s'y distingua du moins, ainsi que le modeste Mersenne son ami, par la modération et la générosité. Mersenne, qui le premier avait remarqué cette ligne devenue si célèbre sous le nom de la roulette, fit peu d'efforts pour s'assurer cet honneur. Descartes voulut bien sacrifier à Roberval la gloire de quelques découvertes qu'il aurait pu réclamer. Les plus grands géomètres de l'Europe ajoutèrent à l'éclat de leur nom par d'autres découvertes toujours relatives à la roulette. Fermat et Roberval se distinguèrent parmi eux ; Pascal les effaça tous.

La gloire naissante de ce jeune Pascal, dont Descartes avait estimé le père, frappa ses regards, et n'excita point son envie. Descartes dans son

midi, Pascal dès son aurore, étaient faits pour s'admirer : leur estime réciproque était leur prix le plus flatteur. Descartes, quoique persuadé que tout est plein dans la nature, fit la plus grande attention aux expériences de Torricelli et de Pascal sur le vide ; il fit naître à ce dernier l'idée de ses expériences sur la pesanteur de l'air.

Jusque-là Descartes pouvait avoir des rivaux même dans son siècle : ses *Méditations métaphysiques* parurent, et il n'en eut plus même dans l'antiquité. Ses *Principes de physique* (1) vinrent encore l'affermir sur le trône de la philosophie qu'Aristote lui céda, malgré les efforts de l'école pour y maintenir ce prince des philosophes, dont elle adorait la doctrine parce qu'elle l'avait défigurée.

Ces deux grands ouvrages de Descartes étaient le fruit de trente ans de réflexions. Tout y appartenait à l'auteur : le choix des idées, leur ordre, leur progression, leur enchaînement, leur développement. Un philosophe ordinaire sait, en sortant du collége, sous quels drapeaux il doit se ranger, quelle secte il doit embrasser, quelles opinions il doit soutenir ; il passe le reste de sa vie à graver dans sa tête la liste accablante des autorités qui

(1) En 1644.

confirment ses préjugés ; l'étude et la science deviennent les complices et les instrumens de l'ignorance profonde où il se plonge de plus en plus : fier de mettre chaque jour quelque barrière nouvelle entre la raison et lui, il croit avoir fait les argumens qu'il répète ; il s'imagine avoir pensé tout ce qu'il a cru. Descartes prit une route toute contraire ; il commença par vider son âme de toutes les opinions qui avaient pu s'y introduire, de peur que quelque vieux levain d'erreur ne corrompît les vérités pures qu'il voulait y verser : l'origine de toutes ses idées lui fut suspecte ; les préjugés de l'enfance et de l'éducation furent arrachés jusque dans leurs racines ; le témoignage même des sens fut rejeté. Descartes, pour tout connaître enfin, ignora tout : pour s'assurer de l'existence de chaque chose, il supposa que rien n'existait ; il soumit tout à un nouvel examen ; il cita tout au tribunal de la raison, et ce fut la raison elle-même qui prit soin de renvoyer les hommes à l'autorité sur les objets de la foi.

Mais sur les matières philosophiques, le sens intime devint la base de toute connaissance. De cette proposition si simple et si évidente, *je pense, donc je suis*, on vit s'élever, par une progression géométrique, des idées toutes déduites les unes des autres, et les notions exactes qu'on avait pu avoir jusqu'alors, mais qui, posant sur un fondement

ruineux ou arbitraire, avaient été privées de l'avantage de la démonstration, et une foule de notions nouvelles, dont au moins quelques-unes sont démontrées. De cette vérité première, tige robuste et féconde de vérités, sortirent deux rameaux immenses, qui embrassèrent, et le monde intellectuel, et le monde matériel.

Le siècle de Descartes, quoique déjà préparé, ou à l'admirer, ou à le combattre, fut étonné. Des yeux faibles, accoutumés à d'obscurs préjugés, furent éblouis de cette lumière nouvelle, et ne purent en soutenir l'éclat; des yeux prévenus et jaloux s'en indignèrent, et s'y fermèrent volontairement; mais elle pénétra, comme un jour doux et favorable, dans les yeux dignes de la recevoir. L'école se partagea, c'était beaucoup; et remarquons que personne ne resta indifférent; tout petit parti; tout philosophe de goût ou de profession fut partisan zélé ou ennemi violent de la nouvelle doctrine.

La Faculté de théologie de Paris reçut la dédicace des *Méditations;* le duc de Luynes les traduisit; la princesse palatine, Élisabeth, s'honora de la dédicace des *Principes*, et se déclara hautement disciple de Descartes. Christine voulut apprendre cette philosophie, et l'admira quand elle l'eut apprise. Arnauld l'approuva et la vanta; il la trouvait conforme à la doctrine de saint Augustin. La Congrégation

de l'Oratoire ne se montra pas moins favorable au Cartésianisme. Descartes attendait avec inquiétude le jugement des Jésuites ses anciens maîtres. Quelques-uns d'entr'eux écrivirent ou parlèrent contre la nouvelle philosophie ; les plus sages l'adoptèrent, et, pour la réconcilier avec l'école, lui donnèrent la forme scholastique. Plusieurs membres distingués de la société applaudirent aux succès de Descartes, et si plusieurs professeurs jésuites continuèrent d'enseigner le Péripatétisme, ce fut seulement jusqu'à ce que le tems eût imprimé au Cartésianisme ce caractère d'autorité que lui seul peut donner. On soutenait des thèses cartésiennes jusque dans les Universités de Hollande, qui, plus voisines de Descartes, étaient plus fatiguées de sa gloire et plus agitées par l'envie. Déjà même des poètes alors distingués, les Zuytlichem (1), les Montmort (2), les Lelaboureur (3), rendaient à la nouvelle philo-

(1) Constantin Huyghens, seigneur de Zuytlichem, gentilhomme hollandais, père du célèbre Huyghens.

(2) Henri-Louis Habert, seigneur de Montmort, maître des requêtes et membre de l'Académie française. Son poëme sur le Cartésianisme était intitulé, comme celui de Lucrèce, *De rerum naturâ*.

(3) Lelaboureur, bailli de Montmorenci, dans son poëme *de Charlemagne*. Un ange expose la doctrine du Cartésianisme.

sophie le service ou du moins l'hommage de la mettre en vers, preuve naïve d'admiration et d'enthousiasme.

Mais, d'un autre côté, la haine et l'envie soulevaient contre Descartes les Revius, les Triglandius, les Schoockius, noms obscurs, parmi lesquels s'élève, avec un éclat odieux, ce Voëtius, fameux, comme Érostrate, par le mal qu'il a fait. Gomariste fougueux, il s'était signalé au synode de Dordrecht : sa fanatique éloquence avait contribué à la condamnation des Arminiens et à la mort de ce vénérable Barnevelt, victime d'un zèle vertueux pour les lois de son pays. Voëtius étalait partout cet indigne triomphe; il exigeait les respects et les hommages dus à un défenseur heureux de la vérité; il se nommait, il se faisait nommer *la gloire et l'ornement des églises belgiques*. Son impudent orgueil ne rougissait pas de prendre ce titre dans des écrits publics. Un maintien grave, l'air du recueillement et de la mortification, une négligence étudiée dans son extérieur, une morale austère, des déclamations cyniques contre les grands, un emportement, qu'on croyait saint, contre tous les vices de la mollesse, tandis qu'il se permettait tous ceux de la dureté; un enthousiasme analogue à l'esprit de la réforme, des mœurs pures et sauvages, du zèle et de l'exactitude à remplir des devoirs qu'il

aimait, parce qu'il croyait y trouver l'occasion de paraître avec avantage, voilà ce qui lui avait attiré la faveur et l'estime du peuple. La discorde était partout sur ses pas ; il avait besoin de combattre et de haïr, comme une âme honnête et tendre a besoin d'aimer et d'obliger ; il fallait qu'il poursuivît un ennemi, qu'il s'acharnât sur une proie..... Tigres, déchirez-vous ! Les élémens qui vous font la guerre, les chagrins qui vous rongent, le tems qui vous entraîne, la mort qui vous attend et qui vous surprend toujours, ne vous auront pas assez tôt détruits ! Voëtius consuma une carrière de quatre-vingt-sept ans dans les pénibles hostilités d'une argumentation barbare. Superficiel dans son érudition, incohérent et souvent absurde dans ses raisonnemens, bas dans ses idées, violent dans son style, atroce dans ses calomnies, quelquefois souple dans ses intrigues, ennemi-né des talens, des grâces, des vertus, de la gloire, tel fut l'ennemi de Descartes.

Il le devint pour l'avoir entendu loner et sans l'avoir jamais vu, comme ce paysan de l'Attique condamnait Aristide à l'ostracisme sur sa seule réputation de vertu et d'équité.

Ce Voëtius, ce tyran des esprits, ministre et professeur en théologie à Utrecht, repoussa d'abord, avec sa violence naturelle, la lumière du Cartésia-

nisme, qui commençait à y pénétrer ; il persécuta les professeurs favorables à cette nouvelle doctrine ; il fit et fit faire des livres, des recueils de calomnies contre Descartes ; il le décria dans des thèses publiques ; il l'attaqua dans des tribunaux. L'Université était en feu, les magistrats s'alarmaient : Voëtius leur persuada aisément que tous ces troubles étaient l'effet des nouveautés dangereuses dont Descartes était l'auteur. Mortels, qui jugez vos semblables, défiez-vous de ces accusations si spécieuses, armes trop ordinaires du mensonge, sous lesquelles tant de justes et de sages ont pensé succomber ! La lumière paraît, les amis de la vérité courent au devant d'elle, les enfans de la nuit s'arment contre eux du sein des ténèbres : attribuez-vous cette guerre odieuse aux rayons bienfaisans de la lumière ? *Nouveauté ! nouveauté !* on n'entend que ce cri du pédantisme contre la raison. Eh bien ! qu'a donc ce mot, qu'a donc la chose de si révoltant ? Devrait-on jamais écrire quand on n'a rien de nouveau à dire aux hommes ? Équivoque honteuse ! On abuse de ce que la nouveauté, en matière de foi, est criminelle, parce qu'elle ne peut attaquer que des vérités révélées ; de ce qu'en matière de gouvernement elle est dangereuse, parce qu'elle attaque des opinions qui, vraies ou fausses, règlent la conduite des peuples et assurent la tranquillité publique : on

dissimule qu'en matière de philosophie la vérité ne peut venir que sur les pas de la nouveauté ; que si une idée nouvelle est inutile ou fausse, elle tombera d'elle-même ; que la nouveauté ne peut donc faire aucun mal, et qu'elle peut produire un grand bien.

Mais il faut que l'iniquité se démente, il faut que la calomnie soit absurde et contradictoire : les mêmes ennemis qui accusaient Descartes de ce crime qu'ils appelaient *nouveauté*, l'accusaient aussi d'un plagiat universel : c'était se contredire, mais c'était multiplier contre Descartes les chefs d'accusation, et lui nuire par plus de moyens : telle est la logique de la haine. Descartes n'avait fait que piller, et les Anciens, et les Modernes : rien n'était à lui ; il avait pris aux Académiciens leur doute, aux Stoïciens leur morale, à Zénon en particulier son plein, à Épicure ses tourbillons, à Roger Bâcon sa dioptrique, au chancelier Bâcon une foule d'idées ; à l'archevêque de Spalato (1) ses météores, à Tycho Brahé sa génération des comètes, à Viète et à Thomas Harriot leurs équations, à Snellius ses lois de la réfraction, à Péreira son système sur les animaux (2), etc. etc.

---

(1) Marc-Antoine de Dominis.

(2) Ce système, si conforme aux principes de Descartes, qu'on a cru qu'il en était une suite, quoiqu'il les eût pré-

Mais c'était peu d'enlever à Descartes des objets de détail, c'était surtout de sa grande hypothèse du Monde qu'il fallait le dépouiller. On cita le témoignage d'un mort qui avait montré à d'autres morts un vieux livre de physique qu'on ne retrouvait plus, dont on ne savait ni l'auteur ni le titre, et qui contenait tout ce système : Descartes y avait joint quelques idées prises à un Jordanus Brunus, brûlé vif à Rome pour ses opinions (1), et on insinuait qu'un sort pareil était dû à son copiste.

Descartes avait prouvé l'existence de Dieu, jamais on n'avait eu des idées plus nobles de l'Être suprême, jamais on n'avait parlé de sa puissance avec plus de grandeur ; n'importe, Descartes était athée. Si l'on demandait comment un athée écrivait contre l'athéisme, la haine citait l'exemple de Vanini, pour avoir encore le plaisir d'en promettre le sort à son imitateur prétendu.

Cependant les juges d'Utrecht informaient contre Descartes, recevaient les dépositions de ses ennemis, brûlaient ses écrits apologétiques, et Descartes, paisible jusqu'alors parmi ces ennemis de la paix, n'était plus en sûreté dans son désert si l'autorité

cédés dans l'ordre de la génération de ses idées ; ce système contre lequel nos sens s'élèvent avec tant de force, était ce que Pascal admirait le plus dans la philosophie de Descartes.

(1) Le 9 février 1600.

qu'il invoqua et qu'il éclaira, ne fût venue à son secours. Ce ne fut pas la seule fois qu'il fut obligé d'y recourir, et que les ambassadeurs de France le dérobèrent aux injustes procédures des tribunaux de Hollande.

En Suède il retrouva les mêmes contradictions, suites trop communes de la gloire, et dont la gloire console toujours. L'envie des philologues y avait remplacé l'envie des philosophes; mais Descartes avait un appui solide dans Christine, et ce furent plutôt les ennemis de cette grande reine, que ceux de Descartes, qui publièrent qu'après l'avoir appelé, elle l'avait négligé. Christine disputa toujours avec la princesse palatine, de zèle pour le Cartésianisme, et d'amitié pour Descartes. A l'ombre de sa puissance et de sa bonté, Descartes écrasa ses ennemis, non par des écrits polémiques, encore moins par la faveur dont il ne savait pas faire un tel usage, qu'il abandonnait aux courtisans de profession, mais par de bons ouvrages de philosophie. Il publia le *Traité des Passions de l'âme* (1); il continua d'écrire ces lettres qui sont le fondement de son histoire, et où les divers points de sa philosophie sont éclaircis et développés; il composa ou mit en ordre une multitude d'autres écrits, dont

(1) En 1649.

quelques-uns, tels que le *Traité de l'Homme* et le *Traité de la formation du Fœtus*, imprimés après sa mort, sont au nombre de ses ouvrages célèbres, et d'autres sont restés imparfaits. Christine voulait qu'il rassemblât ces matériaux, pour en former un corps complet de philosophie; elle l'engagea aussi à dresser les statuts d'une Académie des sciences qu'elle voulait établir, et dont elle avait dessein de lui confier la direction; mais Descartes, pour désarmer l'envie, pour l'appaiser du moins, se donna l'exclusion, par les premiers articles, en la donnant à tous les étrangers. Ses envieux évitèrent de remarquer ce trait de modestie et de prudence: Christine le sentit et l'admira; elle aima toujours Descartes; elle le pleura sincérement (1); elle honora sa mémoire; et nous, Français, nous qui avons dérobé à la Suède cette cendre illustre (2), comment l'avons-nous honorée? Rois, ministres, vous ne pouvez tout voir et tout connaître! Le mensonge, l'erreur, vous obsèdent, et Dieu s'est réservé le privilége de n'être jamais trompé. Un ordre de la cour défend de prononcer l'oraison funèbre que le zèle des chanoines réguliers de Sainte-Géneviève avait préparée pour Descartes. Trente

(1) En 1650.
(2) En 1666.

ans après la mort de ce philosophe, le Péripatétisme régnait encore parmi nous : une de nos Universités proscrivait la philosophie de Descartes et la faisait accabler par les coups de l'autorité. On demandait au parlement de Paris un arrêt qui rejetât toute autre philosophie que celle d'Aristote, c'est-à-dire, qui défendît de penser et de faire des expériences. Peut-être ne fut-il pas inutile alors que Boileau employât contre cette chaleur des esprits, le ridicule, cette arme si redoutée, dont l'abus est si dangereux, mais dont un usage bien réglé pourrait servir la raison.

Nous pouvons avouer aujourd'hui des erreurs si pleinement expiées; mais ayons-les toujours devant les yeux pour n'y retomber jamais. Instruits par nos fautes, évitons tout excès, même celui de trop louer Descartes : souvenons-nous de sa modestie; retranchons-lui plutôt quelques titres de gloire, que de lui en donner de faux ou d'incertains; écartons de son éloge tout ce qui concerne ses idées particulières, tout ce qui est du ressort de l'opinion, tout ce qui peut être la proie du tems; ne louons que ce qui ne périra point. C'est Descartes qui a fixé pour jamais les bornes souvent confondues avant lui, de la métaphysique et de la physique; c'est lui qui, saisissant et dans l'esprit et dans la matière le trait distinctif, le caractère essentiel, a posé

entre ces deux substances, unies et distinctes dans l'homme, cette barrière que rien ne peut renverser, et qui empêchera toujours d'attribuer à l'une la moindre portion de l'héritage de l'autre; c'est lui qui a détruit le règne des mots, qui a fait rentrer la raison dans ses droits, qui l'a établie juge souverain des choses sur le rapport de l'évidence; c'est lui qui est le créateur, sinon de la vraie philosophie, du moins de la vraie manière de philosopher, de cette méthode géométrique qui marche d'idée en idée, de preuve en preuve; qui, joignant par un nœud intime et progressif toutes les parties d'un raisonnement, d'une démonstration, d'un ouvrage entier, les fortifie les unes par les autres, et rapporte tout à l'unité. Eh! qui peut dire jusqu'où s'est étendue cette heureuse influence? Elle ne s'est point bornée à la philosophie. Il s'est fait dans les esprits une révolution générale : la raison et la méthode ont pénétré dans tous les genres; c'est depuis Descartes que les ouvrages sont bien faits, que les objets y sont présentés dans l'ordre qui leur convient le mieux, dans le jour qui les embellit; que l'érudition est sobre, que le bel-esprit est décent, que le style est précis, que le génie est sage, que le goût est pur, que tous les arts peignent la nature et se rapprochent de la vérité; c'est cet amour du simple et du vrai, dont Descartes a donné

l'exemple, qui a préparé ce siècle admirable de Louis XIV ; c'est cet ascendant qu'il a su rendre à la raison, qui nous a valu le siècle philosophique de Louis XV : la pensée et le doute, ces deux fondemens de la philosophie, sont deux bienfaits de Descartes envers les hommes qui, depuis tant de siècles, savaient seulement croire et répéter ; c'est lui qui leur a rendu l'usage des deux premières facultés de l'esprit, en les avertissant que Dieu ne les leur avait pas données pour qu'elles leur restassent inutiles. A ces deux bienfaits joignons-en un troisième, l'ordre, cet ordre si nécessaire, qui a tant débrouillé le chaos des idées, qui a tant facilité les connaissances en tout genre. On peut avoir été plus loin que Descartes, mais c'est dans la route qu'il a tracée ; on peut s'être élevé plus haut, mais c'est en partant du point d'élévation où il a porté les esprits ; on peut enfin l'avoir combattu lui-même avec succès, mais c'est en se servant des armes qu'il a fournies. Voilà ce que le tems ne saurait lui enlever, voilà ce que son siècle voulut lui contester ; parce qu'il faut, pour l'épreuve du génie comme pour celle de la vertu, que les contemporains soient injustes ; voilà enfin ce qui lui mérite aujourd'hui l'hommage de l'Académie, et ce qui lui assure l'admiration et la reconnaissance éternelle des hommes.

DISCOURS

DISCOURS

QUI, au jugement de l'Académie française, ont remporté les prix au mois de janvier 1767.

UN anonyme a fait remettre à l'Académie, au mois de mars 1766, les fonds nécessaires pour une médaille d'or, destinée à celui qui, au jugement de cette Compagnie, aurait le mieux traité le sujet suivant :

« *Exposer les avantages de la paix, inspirer de* » *l'horreur pour les ravages de la guerre, et inviter* » *toutes les nations à se réunir pour assurer la tran-* » *quillité générale.* »

Ce prix a été adjugé à la pièce n°. 17, qui a pour devise : *Humanum paucis vivit genus*, et dont l'auteur est M. de Laharpe.

Parmi les autres pièces qui ont concouru, il s'en est trouvé une qui a fait regretter à l'Académie de n'avoir pas de second prix à lui donner. Un nouvel anonyme, instruit de cette disposition de la Compagnie, lui a fait remettre les fonds nécessaires pour une autre médaille. En conséquence elle

a adjugé le second prix à la pièce n°. 1, qui a pour devise :

Pax omni anteferenda bono, qua scilicet omnem
Exuperat sensum, et grato sale condit amara,

et dont l'auteur est M. Gaillard, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres (1).

---

(1) C'est à ce jugement que, toutes réflexions faites, il m'est impossible de me soumettre. M. de Laharpe, tant de fois vainqueur, laisse à ceux qui l'ont ou approché ou balancé, des places assez honorables, et dont il n'y a personne qui ne puisse se contenter; mais pour cette fois j'ose croire qu'il n'avait mérité que le second prix, et que le premier m'était dû. Il serait tout simple sans doute que l'amour propre me fît illusion sur cet article; mais j'ai été confirmé dans mon avis par une multitude de gens de lettres, et d'excellens juges dans l'Académie et hors de l'Académie. M. Duclos ne revenait pas de cette décision, et la qualifiait durement; je rabache volontiers ces vieilles anecdotes, parce qu'il n'y a plus guère que moi de qui elles soient encore connues; d'autres académiciens m'ont aussi été favorables, les lecteurs bien davantage, et il n'y en a aucun à qui je n'ose dire : *Non ego Daphnim judice te metuam.* En effet, si, après avoir de moi-même cédé à M. Thomas une victoire qui ne lui avait point été adjugée, il peut m'être permis de la réclamer ici sur M. de Laharpe, il me semble que dans mon discours le sujet est traité plus intimement, creusé plus profondément, plus appuyé sur les exemples et l'autorité de l'Histoire; que ce discours abonde en traits de sentiment et d'énergie qui annoncent un cœur pénétré de l'intérêt de son sujet, enflammé de l'amour du genre humain,

DISCOURS

QUI, au jugement de l'Académie française, a remporté le prix en janvier 1767, par M. GAILLARD.

LES AVANTAGES DE LA PAIX.

A TRAVERS les cris de l'ambition et de la fureur, j'entends une voix qui s'élève en faveur de l'humanité. Un ami des hommes voudrait enfin leur persuader qu'ils sont frères ; il appelle la paix, la paix, mère des vertus et du bonheur ; il réclame les secours de l'éloquence ; il excite la voix des orateurs par l'appât de la gloire..... Ah ! la véritable éloquence est celle du zèle qui l'anime ; la vraie gloire est d'aimer ses semblables. Il se cache, ce bienfaiteur modeste des mortels, cet homme que les hommes auraient besoin de connaître ; il se

et auprès desquels le discours didactique de M. de Laharpe paraît un peu vide et un peu froid. C'est ainsi qu'en pense un de ses plus constans admirateurs et de ses plus fidèles amis, plusieurs fois vaincu par lui, et qui l'en estimait plus sans s'en estimer ni plus ni moins. Les discours de M. Thomas et de M. de Laharpe sont imprimés dans leurs œuvres et dans le recueil de l'Académie française.

cache, et les destructeurs du monde étalent partout l'orgueil de leurs indignes triomphes!

Sages, qui les premiers avez secondé les vues bienfaisantes de ce sage, vous dont l'équité va dispenser le laurier pacifique qu'il offre à nos efforts, heureux celui qui pourra mériter votre suffrage et son estime! mais mille fois heureux celui qui, instruit par vos leçons et par vos exemples, enflammé comme vous du saint amour de l'humanité, pourrait en faire sentir les charmes à tous les cœurs, qui détruirait tous les préjugés cruels, qui renverserait toutes les barrières que l'orgueil et la folie opposent à la paix, et dont enfin le Père des humains daignerait se servir pour éclairer et réunir tous ses enfans!

O mes amis! ô mes frères! *aimez-vous les uns les autres, car vous êtes tous frères.*

Vérité usée, dira-t-on. Hélas! qu'elle est neuve dans la pratique! Quoi! toujours reconnue, et toujours foulée aux pieds! Non, je ne cesserai point de la répéter jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans tous ses droits; j'en fatiguerai les oreilles superbes et dénaturées de ce grand qui se croit formé d'un autre limon que moi, de ce riche qui est à peine un homme, de cet ambitieux qui dévore la terre, et qui en consume les habitans; je la redirai à ce ministre qui prépare la guerre, à ce roi qui l'or-

donne, à ce général qui la prolonge, à ce héros éclairé qui la condamne et qui l'aime (1); je dirai aux faibles, aux malheureux : *Oui, nous sommes tous frères; souffrons, mais conservons la dignité de notre être; gardons-nous de flatter, de ramper, de nous avilir.* Je dirai aux tyrans, aux oppresseurs, aux persécuteurs : *Oui, vous êtes mes frères; tout méchans que vous êtes, je ne puis l'oublier; mais vous, ne vous en souviendrez-vous jamais?*

Perse souhaitait, pour tout supplice aux ennemis de la vertu, de voir le bien dont ils s'étaient privés (2); les Lacédémoniens montraient à leurs enfans l'horreur du vice étalée sur le front hideux de leurs Ilotes : montrons d'abord aux hommes, toujours enfans sur leurs intérêts, les maux de la guerre, comparés aux douceurs de la paix.

Nous examinerons ensuite si les passions ont laissé à la raison des moyens de fixer la paix sur la terre, et si les efforts de quelques hommes vertueux, pour assurer ce bienfait au genre humain, méritent d'être suivis.

---

(1) Ce dernier trait désignait alors le grand roi de Prusse, Charles-Frédéric. M. de Voltaire m'écrivait un jour : « Je » vous avertis qu'il y a dans le monde un grand roi, à qui » nos déclamations contre la guerre ne plaisent point du » tout. »

(2) *Virtutem videant intabescantque relictâ.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ouvre les annales du genre humain, et je voudrais les refermer pour toujours. Quoi ! le premier homme qui éprouve la mort, la reçoit de la main d'un frère ! Dieu ! détournez les maux dont un tel crime est le présage ! Que ce signe, imprimé sur le front du meurtrier, que ce caractère effrayant, et de vengeance, et de bonté, avertisse les hommes de respecter l'humanité jusque chez le monstre qui donna le premier l'exemple de l'outrager !

L'Univers se peuple et se divise ; les familles se multiplient et se haïssent ; les sociétés se forment et s'attaquent ; les grands empires, fruits des grandes dévastations, s'élèvent, s'accroissent et s'écroulent, écrasés par leur propre poids. Égyptiens, Phéniciens, Babyloniens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Carthaginois, Romains, Germains, tous s'arrachent tour-à-tour le sceptre du monde ; des tyrans féroces renversent des tyrans efféminés ; des peuples grossiers accablent des peuples corrompus ; la force règne par la guerre. Les Sauvages se détruisent et mangent les vaincus. Les Barbares offrent bien d'autres horreurs. Un père brûle, dans une grange, son fils rebelle qu'il pouvait soumettre (1) ;

(1) Il y brûle en même tems une femme peut-être inno-

des oncles impitoyables poignardent leurs neveux tremblans presque sous les yeux de leur mère commune ; un roi assassine un roi prisonnier, et jette son cadavre dans un puits (1) ; la férocité gagne jusqu'au sexe à qui la faiblesse sert d'ornement, et dont l'empire est fondé sur la douceur. Une reine criminelle égorge son criminel mari après lui avoir fait égorger son frère ; une mère, pour s'assurer le malheur de régner, corrompt, divise, empoisonne ses enfans. Avançons. Un prince (d'ailleurs pieux) crève les yeux au fils de son frère pour envahir ses États ; il est dépouillé et déshonoré par ses propres fils. Le tems ramène les mêmes révolutions sans instruire les hommes, ou si quelques lumières percent ces ténèbres, quel en est le fruit ? L'art de se détruire est réduit en système. Des ambitieux dictent des lois de sang ; des flatteurs les interprètent ; des bourreaux courent les exécuter. Oh ! sous combien de formes horribles et nouvelles la destruction se reproduit de toutes parts ! Guerres étrangères, voisines ou lointaines, sur la terre, sur l'onde, au-delà des monts, au-delà des mers ; guerres de suc-

---

cente et des petits enfans sûrement innocens. Cette femme est sa bru, ces enfans sont ses petits-fils.

(1) Il faut toujours sous-entendre que la femme et les enfans du roi assassiné ont le même sort. C'était un usage presque invariable dans ces tems-là.

cession, guerres de commerce, guerres de *bienséance*, guerres de *vanité*, guerres d'*intrigue* (1), guerres civiles, chefs-d'œuvre de rage, proscriptions, massacres publics et particuliers, incendies..... Où suis-je? Siècles, peuples, climats, tout se confond à mes yeux; je ne vois plus qu'un chaos de crimes et qu'une mer de sang. Rome a plus d'une fois ses Marius et ses Sylla, la France ses Armagnacs et ses Bourguignons, l'Espagne ses Goths et ses Maures, l'Angleterre ses Roses cruelles. Mithridate signe un ordre, et cent mille Romains sont tués de sang froid dans l'Asie. Un étourdi insulte une femme, et tous les Français disparaissent de la terre de Sicile : leurs enfans, brisés sur la pierre, vomissant le lait avec le sang, exhalent leurs innocentes âmes dans le sein de leurs mères déchirées.

---

(1) J'appelle guerres de *bienséance* celles que nous faisons sans un intérêt direct, pour un allié qui demain en fera autant pour nous si par hasard il est fidèle.

J'appelle guerres de *vanité* celle, par exemple, qu'Alexandre alla faire à Porus au fond de l'Inde, et peut-être celle que Louis XIV fit aux Hollandais en 1672.

Je pourrais appeler guerres d'*intrigue* presque toutes les guerres; mais pour fixer cette idée, je donnerais plus particuliérement ce nom, parmi les guerres étrangères, à celle que la Ligue de Cambrai fit en 1509 à la république de Venise, et, parmi les guerres civiles, à notre guerre de la Fronde.

Un roi insensé veut que la moitié de ses sujets aille égorger l'autre dans les bras du sommeil ; il donne l'ordre, le signal et l'exemple. Oui, l'exemple ; ou lui-même, enivré d'un zèle fanatique..... Je m'arrête. Quoi ! le monde a connu des guerres sacrées ! O religion sainte ! ô consolatrice du genre humain ! est-ce vous qui armez ces furieux ? Est-ce vous qui transportâtes, sous un autre ciel, ces brigands croisés, ces vengeurs forcenés d'un Dieu qui pardonne ? Non, non, ce sont les hommes qui, superstitieux et impies, consacrent, par le sacrilége, leurs passions et leurs erreurs. Rien n'assouvit cette foif de carnage : talens, génie, lumières, c'est au meurtre que tout vient aboutir ; et si l'industrie humaine découvre un nouveau monde, la fureur l'aura bientôt dévasté. Ciel ! avec quelles recherches, avec quels raffinemens d'horreur ! Ici, la cruauté, gênée par de certaines conventions, semblait connaître quelque frein ; là, elle se déploie en liberté ; elle goûte à longs traits le plaisir d'exterminer : mais peut-être ces ravages passent comme des torrens. Non, la tyrannie sait fixer le crime, et l'esclavage, fils de la guerre, se charge de perpétuer les outrages faits à la nature. O flatteur ! voilà ce que tu encenses, voilà cette gloire des conquérans tant vantée dans tes lâches discours et dans tes honteux écrits ! Serpent qui caresses des tigres, va donc

boire, avec Alboin, dans le crâne sanglant de Cunimond ; va de tes dents cruelles déchirer, avec les Tentyrites (1), les membres crus et palpirans du prisonnier d'Ombos ; va disputer à une mère furieuse les horribles alimens (2) que sa rage et sa faim viennent d'arracher à la nature épouvantée ; plonge-toi vivant dans l'outre où Thomyris baigne à plaisir la tête de son ennemi mort ! De rels festins te sont réservés : ces dégoûtantes horreurs attendent tes vils éloges.

Mais voulez-vous des tems, des mœurs, des guerres moins barbares ? Le plus aimable des tyrans vient d'humilier le plus orgueilleux des citoyens ; la fortune de César abaisse à Pharsale le destin de Rome et de la liberté. Le plus grand, le plus vertueux des Anglais voit l'impétuosité française se briser à Crécy contre sa valeur naissante, et laisser devant Poitiers un grand roi dans ses fers. Louis XI et son bouillant rival viennent de s'effrayer l'un l'autre dans les champs de Mont-Lhéri ; tous deux allaient fuir, et tous deux étaient vainqueurs. Le généreux Bourbon, forcé enfin d'être implacable, enchaîne à Pavie le roi trop vaillant sous lequel il avait

(1) Juvénal, sat. xv.

(2) On sait ce qui arriva aux siéges de Jérusalem, de Paris et de Sancerre.

vaincu à Marignan. Condé, à vingt-deux ans, a détruit l'infanterie espagnole, et battu trois fois Merci en six jours. L'indomptable Guillaume d'Orange, toujours vaincu, jamais détruit, ensanglante l'olive de Nimègue, et, forcé de recevoir la paix, force Luxembourg à le vaincre encore une fois. Voilà de dignes rivaux, de nobles guerriers : le vainqueur est illustre, le vaincu est auguste ; leur siècle les admira, la postérité les révère, la politique les cite, la gloire les avoue. Eh bien ! transportez-vous sur un de ces théâtres illustrés par tant d'exploits : la mort vient d'y frapper cent mille victimes ; l'ami a marché au trépas sur le corps de son ami, le frère sur le corps de son frère ; ils expirent, l'un en poussant un soupir douloureux vers sa patrie (1), l'autre en mordant la terre qu'il croyait conquérir ; d'autres en pleurant sur une épouse chérie, sur une amante adorée, sur de faibles enfans qu'ils laissent sans appui, sur des parens infirmes qu'ils laissent sans consolation. Aux traits dont ils meurent se joignent, en ce dernier moment, tous les traits dont leur mort va percer les cœurs qui les aiment. Cet autre, plus malheureux, écrasé, mutilé, se débattant, et contre la vie, et

(1) *Et dulces moriens reminiscitur Argos.*
ÉNÉID.

contre la mort, demande le dernier coup à la cruauté de ses ennemis, à la pitié de ses amis, et ne l'obtiendra que de l'avidité qui veille pour le dépouiller. Tous, éclairés enfin sur le néant de la gloire, détestent les querelles des rois, les erreurs des peuples et la barbarie des héros.

Ce n'est pas tout : j'ai presque dit *c'est peu.* Suivez la guerre dans sa marche cruelle : la contagion et la famine sont à ses côtés ; tous les fléaux forment son escorte. Entrez dans les hôpitaux où l'on vient de traîner ces misérables restes à peine échappés au carnage ; voyez l'humanité, rassasiée de tourmens et de langueur, succomber lentement sous le poids des maux et sous celui des secours.

Mais un héros vient sur nos terres défier le héros que nous servons ; il faut mettre un désert entre lui et nous ; il faut sacrifier une partie de l'État au salut de l'État entier. Province infortunée, que la patrie rejette en gémissant ; enfans qu'elle aime et qu'elle opprime, ah ! ne lui imputez point vos larmes, et, s'il se peut, restez-lui fidèles ! Il faut que nos mains désespérées brûlent ces murs que nous ne pouvons défendre, ces vivres que nous ne pouvons consommer. S'il est quelque démon ennemi des hommes, qui veille à leur ruine et qui s'engraisse de destruction, qu'il triomphe : il n'y a d'avantage ici que pour lui seul. Mais ces malheu-

reux qui voient le feu dévorer l'asyle de leur misère et tous les fruits de leurs travaux, s'élancent en rugissant au milieu des flammes et des soldats, pour retenir, pour arracher un aliment nécessaire. Contenus, repoussés, ils présentent le sein à toutes les épées; ils s'épuisent en efforts superflus : ce sont leurs concitoyens, leurs défenseurs qui les traitent ainsi; ils n'ont pas même, dans leur désespoir, le triste droit de haïr leurs oppresseurs.

Une valeur téméraire a triomphé de la résistance d'une ville fidelle : les biens, la vie, l'honneur des vaincus, tout appartient au vainqueur. Sa pitié s'empressera sans doute de consoler ces martyrs du devoir, de ranimer ces spectres desséchés par la faim. Non, le soldat vient d'acquérir le droit illimité de faire du mal; il va l'exercer sans mesure. Le glaive s'abreuve des restes d'un sang glacé; le feu consume ce que le brigandage n'a pu absorber; les ruines écrasent des vieillards, des enfans que le fer lassé a dédaigné de moissonner; une incontinence féroce abuse de tout sexe et de tout âge; la nature, outragée par la cruauté, l'est encore plus par le plaisir (1). Va maintenant, panégyriste flatteur, chante la gloire des héros.

---

(1) Sont-ce les mœurs des Cannibales que je viens de peindre? Non, ce sont celles des nations polies. Je n'ai rien dit

On a dit que Trébie et les mânes de Flaminius, Cannes et l'ombre de Paul-Émile environnaient et gardaient Annibal à table parmi ses ennemis (1); que Rocroi, Fribourg, Nortlingue et Lens suivaient Condé à Chantilly : ce cortège était imposant sans doute; ces deux hommes avaient servi leur patrie; mais (que la gloire me le pardonne !) j'eusse aimé mieux voir assises à leurs côtés la modération, la justice, l'image du bonheur public; j'eusse aimé mieux voir la paix fertiliser sans éclat les campagnes dévastées par leurs conquêtes. Je voudrais que le doux, le vertueux Turenne eût refusé sa main au dur Louvois pour l'embrâsement du Palatinat; je voudrais effacer de la vie du Grand-Condé ce mot inhumain qui lui échappa, dit-on (2), dans l'ivresse du carnage de Senef; je voudrais que l'humanité fût surtout respectée par ceux qui en sont l'honneur. Laissons le barbare Sylla insulter aux cris des malheureux qu'on massacre par ses

---

que les lois de la guerre n'autorisent, et que le droit des gens ne permette.

(1) *Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat*
Majestas æterna ducem.
Cannas et Trebiam antè oculos Thrasymenaque busta
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.
SIL. ITAL. *de Bello Punico, lib. ij.*

(2) *Une nuit de Paris remplacera cela.*

ordres ; trouvons toujours les pertes de l'humanité affreuses, irréparables, et plaignons-la du moins si nous ne pouvons la soulager.

J'oserai le dire encore : je voudrais que Fleuri, que Walpole, ces ministres ennemis de la guerre, eussent plus de part à l'estime publique ; je voudrais, malgré Saint-Évremond, que la paix de Westphalie et celle des Pyrénées (1) élevassent Mazarin au dessus des guerriers : surtout je lui érigerais des autels lorsque, jeune encore, inconnu et sans autre autorité que celle de la raison, il s'élance (2) entre deux armées qui déjà étaient aux mains, en leur criant : *Vous êtes hommes, vous êtes*

(1) Il me semble que l'humanité ne peut songer sans plaisir et sans reconnaissance à tant de haines étouffées, à tant d'intérêts conciliés, à tant de droits fixés par le traité de Westphalie. C'est au traité des Pyrénées que la maison de France est redevable de ses droits à la monarchie d'Espagne. Pourquoi deux batailles gagnées feraient-elles un plus grand nom que ces deux traités mémorables ? Les hommes aiment-ils donc tant ou à tuer ou à être tués ?

(2) Cet événement si glorieux pour Mazarin, et qui n'a point été assez célébré, arriva le 26 octobre 1630 devant Casal. Spinola commandait les Espagnols, le maréchal de Schomberg les Français : Mazarin, quoiqu'on tirât sur lui, sépara les armées comme s'il n'eût séparé que deux combattans ; il ménagea d'abord une trêve qui, par ses soins, fut bientôt suivie de la paix.

frères; je vous défends, au nom de l'humanité et de la paix dont j'apporte ici les conditions, d'oser vous égorger. Mais..... ô injustice humaine ! ô hasard des réputations ! on se souvient que Mazarin trompa les hommes, on oublie qu'il les désarma.

Dispensateurs de la renommée, connaissez le prix de votre encens et la dignité de vos devoirs : historiens, orateurs, poètes, plaidez toujours la cause toujours trahie de l'humanité. O Virgile ! ne flatte point Auguste, n'égare point sa vertu ! Que parles-tu de foudres lancées sur les bords de l'Euphrate (1) ? Ah ! qu'il se borne à fixer la paix sur les bords du Tibre, ou si sa noble ambition veut embrasser l'Univers, qu'il l'enchaîne donc par les bienfaits. Oui, César, c'est par-là que ta route est tracée vers l'Olympe. Le bonheur, voilà la loi ; les bienfaits, voilà les fers qu'il faut donner aux Parthes et aux Germains. Que l'amour te rapporte les drapeaux arrachés à la haine ; venge Crassus, rends heureux ses vainqueurs. Ne redemande plus aux mânes humiliés de Varus les légions que ton orgueil seul immola par les mains d'Arminius. Pourquoi

(1) ..... *Cæsar dum magnus ad altum*
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
GÉORG. L. iv.

irritais-tu,

irritais-tu, dans leurs repaires sanglans, ces lions qui doivent un jour dévorer ton empire?

Le fer ne peut percer ces forêts immenses, mais la bienfaisance pourrait y pénétrer : la paix rendue aux nations pourrait en changer la face ; ces champs seraient cultivés, ces landes défrichées : le respectable laboureur nourrirait de ses bras robustes des rois qui le protégeraient, des peuples qui l'honoreraient ; la terre équitable fournirait à d'innombrables habitans une subsistance aisée ; le sol, ingrat et rebelle, céderait aux efforts de l'industrie encouragée ; le sable infertile serait forcé de produire ; ces montagnes se couvriraient de futaies majestueuses, ces coteaux de vignes exquises, ces prairies de troupeaux immenses ; des cités florissantes orneraient ces déserts étonnés ; des ports heureux, vivifiant ces plages stériles, recevraient les richesses étrangères pour les répandre. Les mers libres, les fleuves unis par des canaux, les empires traversés par des routes commodes, feraient rouler rapidement, d'un bout du monde à l'autre, les productions diverses, le superflu respectif et l'abondance universelle. Le commerce des esprits, plus vif, plus animé ; la communication des lumières plus vaste et plus prompte ; les talens dirigés vers le bien général ; les procédés des arts corrigés et simplifiés ; les secrets de la nature découverts, publiés, deve-

nus le trésor commun des nations ; les cœurs partout rapprochés, les mœurs partout adoucies ; l'amour de la patrie étendu, ennobli par l'amour de l'humanité..... Ah ! reposons-nous sur ces riantes images ; elles rafraîchissent l'âme comme une douce rosée pénètre le sein de la terre altérée..... Songes heureux, trompez-moi toujours, et que la vérité ne revienne plus m'entourer de héros et de victoires !

O Nations ! ô familles dispersées sur ce globe ! branches de la famille universelle, enfans du même père, ouvrage du même Dieu, sortez du cercle des petites vues et des petits intérêts ! élevez vos idées, planez sur les tems et sur les lieux, voyez les hommes toujours égaux par la naissance, par la mort, par le malheur qui remplit l'intervalle de ces deux points ; considérez l'imbécillité de l'enfance, les tempêtes de la jeunesse, les troubles de l'âge mûr, les regrets de la vieillesse, les langueurs de la caducité, le mal physique qui attaque nos jours, le mal moral qui les empoisonne ; voyez que tout homme peut avoir besoin de tous les hommes, et concluez que leur intérêt éternel est de se réunir, de s'aimer, de rassembler leurs forces et leurs ressources.

L'impétueux Xerxès roule au sein de la Grèce le torrent de l'Asie en armes ; il s'arrête ; il contemple du haut d'une montagne ces guerriers amon-

celés comme les flots : une grande pensée vient saisir son âme : *Encore un peu de lustres, et le tems aura dévoré cette multitude.* Il s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux..... Arrête, la nature te parle, tu l'entends, et tu fais la guerre ! L'humanité désavoue tes larmes ; tu n'es pas digne de pleurer sur elle. Poursuis ta course. Avec l'infâme desir de nuire, tu n'en auras pas même le méprisable pouvoir. Va, superbe enfant, étale à des enfans l'orgueilleuse petitesse de tes grandeurs et l'effrayante fragilité de ta puissance ; va, dans tes jeux insolens, châtier l'Hellespont, qui, dans ses jeux terribles, a englouti ta flotte ; frappe l'élément aveugle et insensible, fuis devant les hommes, et va tomber sous les coups d'un esclave.

Ainsi puissent périr tous les ennemis de la paix ! Mais la paix pourrait-elle un jour se voir sans ennemis ? C'est ce qu'il faut examiner.

SECONDE PARTIE.

N'avons-nous pas assez vécu sous l'empire de la force ? Ne serait-il pas tems de vivre enfin sous l'empire de la raison (1) ? Défenseurs de la patrie,

(1) M. Penn, dit l'auteur de *l'Esprit des lois*, est un véritable Lycurgue, qui a eu la paix pour objet, comme l'autre a eu la guerre. (L. IV, c. VJ.)

vengeurs généreux de vos frères, qui pourrait vous refuser son admiration, son amour, sa reconnaissance? Mais plus votre sang est précieux, plus l'auteur d'une guerre injuste (1) est coupable. La justice des hommes n'a point prononcé de peine contre lui. Quel supplice eût pu expier un tel crime? Dieu n'en a commis qu'à lui seul le châtiment; il le tient en réserve dans le trésor de ses vengeances éternelles, et l'enfer serait nécessaire quand il n'aurait point d'autre objet.

Oui, dit-on, la guerre est horrible, mais elle est inévitable.

Ah! s'il est ainsi, rompons tous les nœuds de la société; que l'homme fuie à l'aspect de l'homme: cavernes sombres, forêts profondes, recevez-nous, cachez-nous les uns aux autres, sauvez-nous de l'horreur d'être égorgés par nos frères, de l'horreur plus grande de les égorger!

Mais pourquoi donc la guerre serait-elle inévitable?

Est-ce par le délire des passions?

Nous examinerons bientôt s'il est impossible de les soumettre au frein.

---

(1) Remarquons qu'il n'y a point de guerre qui ne soit injuste au moins d'un côté.

Quand les rois sont armés, il en est un coupable;
Souvent ils le sont tous.

Est-ce que la guerre serait un moyen sûr (1) de remplir l'objet de la politique ?

Quel est-il, cet objet? La possession paisible (2). Eh bien ! le livre de l'Histoire est ouvert : montrez-moi cet objet une seule fois rempli par la guerre ; j'y vois le contraire écrit en lettres de sang à chaque page ; je vois le monde tourner sans cesse

---

(1) Cette question pourrait être poussée plus loin. La guerre étant un moyen affreux, il faudrait que ce fût absolument le seul moyen de remplir l'objet politique ; mais on n'en demande pas tant ; on demande seulement si c'est un moyen efficace, et l'expérience de tous les siècles démontre que non.

(2) La politique est juste ou elle est injuste. Injuste, elle veut conquérir ; juste, elle veut conserver. S'il ne s'agissait que de conquérir ou de conserver pour le moment, il faudrait bien que la guerre remplît l'un ou l'autre objet ; mais on veut avec raison s'assurer une possession paisible, et voilà l'objet que la guerre ne remplit jamais. Si la guerre laisse deux puissances rivales au même point relatif, il est évident qu'elles n'ont fait que s'affaiblir et se ruiner en pure perte ; si une des puissances a un avantage marqué, l'autre fait ce qu'on appelle *une paix honteuse*, c'est-à-dire, une trêve perfide pour se préparer à une guerre plus heureuse ou pour attendre des conjonctures plus favorables. Si enfin l'une des deux puissances détruit l'autre entièrement, elle ne tardera pas à être détruite ou considérablement affaiblie à son tour, soit par la jalousie de ses voisins, soit par les vices intérieurs qui minent sourdement les États trop vastes.

dans un cercle de vicissitudes funestes et de variations ruineuses. Tous sont vainqueurs, tous sont vaincus. Annibal fait trembler Rome, Scipion écrase Carthage, et un autre Scipion la détruit. Henri V règne à Paris, Louis VIII un moment à Londres, Pierre Ier. fuit devant Charles XII, Charles XII devant Pierre Ier. On eut autrefois la manie des grands empires : l'État vaincu, devenu un cimetière, accroissait à l'État vainqueur, devenu un désert ; je ne vois là que des pertes de toutes parts. Il est clair que les États subjugués ont tout perdu, et que la guerre n'a pas été pour eux une sauve-garde suffisante ; mais l'État vainqueur, qu'a-t-il gagné si ce colosse ne s'est formé de la substance de cent royaumes engloutis que pour périr plus infailliblement et plus promptement, en proportion de son immensité ? Or, c'est la révolution que l'Histoire ramène à chaque pas, et la philosophie en voit aisément les causes dans l'origine violente de cette puissance, dans la discordance des parties qui composaient malgré elles ce tout bizarre, dans l'impossibilité de porter le sang et la vie jusqu'aux extrémités d'un si vaste corps, dans l'indifférence pour une patrie qui, commune à tous, n'est propre à personne ; dans l'amour de la nouveauté, suite de cette indifférence ; dans l'amour de la liberté, sentiment inné que la tyrannie n'étouffe jamais ;

dans les vices, enfans du luxe, qui infectent toujours plus un grand État qu'un petit; dans l'envie et la crainte qu'excite l'agrandissement d'une puissance voisine; dans la contagion de l'exemple, qui multiplie les conquérans et les arme les uns contre les autres.

Alexandre paraît : *la terre*, dit le grand livre, *se tut devant lui.* O silence de terreur et de mort! a-t-on vu le monde se taire ainsi devant Titus? Qu'arrive-t-il de ce bruit et de ce silence? Alexandre meurt à trente-trois ans, son empire meurt avec lui. C'était bien la peine de le former!

Ses chefs, dit le même livre, *prirent tous le diadême après sa mort, et les maux se multiplièrent sur la terre.* C'était bien la peine de le détruire!

O Rome! ambitieuse et injuste Rome qu'on voit avec tant de plaisir humiliée par les Samnites, prise par les Gaulois, étonnée par Pyrrhus, effrayée par Annibal, fatiguée par Mithridate, déchirée par tes propres enfans, en vain, dans ton projet suivi d'envahir l'Univers, ta politique épuise tous les moyens de force pour conquérir, tous les moyens d'adresse pour conserver! Le droit du glaive t'a soumis les nations, le droit du glaive te soumet aux Barbares (1).

(1) On ne parle point ici de toutes les révolutions de

O Charlemagne ! ô le plus grand de nos rois ! avec quel effort tes bras victorieux joignent à l'empire français la Germanie, l'Italie et l'Espagne ! Placé au centre, mais toujours forcé de courir aux extrémités, tu as trop vaincu pour n'avoir pas toujours à vaincre ; tu meurs en combattant, quoique désabusé de la guerre ; l'Univers sait le sort de ton empire et de ta race (1).

---

détail, de tous les troubles intérieurs qu'entraîna et que devait entraîner l'immense étendue de l'empire romain.

(1) Ces exemples n'ont point été choisis : on pourrait expliquer, par les mêmes raisons ou par des raisons semblables, la chute de tous les grands empires, et prouver que cette chute était nécessaire : mais il faut expliquer ce qu'on entend ici par *un grand empire*. C'est une puissance qui éclipse ou absorbe toute autre puissance, qui menace évidemment la liberté de ses voisins, que rien ne balance ; qui semble exister seule, et ne laisser aux États plus faibles qu'une existence précaire toujours prête à cesser. Tels étaient les empires de Cyrus et d'Alexandre ; tel était l'empire romain La Russie, la Turquie et les vastes empires de l'Asie ne sont point dans le même cas, parce que chacun de ces États est balancé par d'autres États à peu près égaux. L'Asie en effet paraît avoir sa balance naturelle aussi bien que l'Europe, et c'est peut-être ce qui fait subsister ces empires. Mais il est toujours vrai que, plus ils sont vastes, plus au dehors ils donnent de prise aux invasions, plus au dedans les ressorts du gouvernement sont détendus et les lois méprisées. « Tandis » que tout peut être nerf, force et action dans une petite

Laissons les petits politiques attribuer ces changemens à des causes passagères et bornées; remontons aux lois éternelles, universelles, nous verrons que le démembrement des États trop vastes est nécessaire au jeu de la machine politique, comme l'écarnement des cubes le serait au système physique du mouvement dans le plein.

Mais ces idées gigantesques d'empire du monde, de monarchie universelle, sont abandonnées. En Europe surtout les États, plus égaux, plus bornés, comprimés par une gravitation réciproque, ne s'élancent plus guère au-delà de leurs limites; ils se balancent, ils s'agitent sans se détruire entiérement. Unis par mille nœuds, la discorde ingénieuse tire de ces nœuds mêmes et des droits compliqués qui en résultent, des semences de haine et des principes de guerre. On n'engloutit plus des empires; on s'arrache une ville, un bailliage. Deux grandes puissances prennent, perdent, reprennent une petite province, et toutes deux, avec le secours des mêmes alliés, qui, sous prétexte d'empêcher l'agrandissement du plus fort, ou de s'aguerrir parce que leurs

---

» république, un grand empire paraît frappé de paralysie, » a dit dans un excellent ouvrage un excellent écrivain, s'il était moins humoriste, moins républicain, moins orgueilleux. (*Entretiens de Phocion*, quatrième entretien.)

voisins s'aguerrissaient, sont venus prendre part à la querelle, et la rendre générale. Ils ont mille fois passé de l'un des partis à l'autre : les intérêts ont tellement varié, qu'on ne les reconnaît plus ; la guerre a changé de forme et d'objet, mais elle se fait toujours ; les bras tombent enfin de fatigue et d'épuisement : on fait des traités, on les rompt, on épie un moment de sommeil ou de langueur, ou d'embarras dans son ennemi ; on le surprend, on est surpris, parce qu'on dort ou qu'on languit à son tour, ou parce que des ligues nouvelles prévalent sur les anciennes (1). Mais, sans parler du sang inappréciable des hommes (car qui est-ce qui s'en occupe ?), qui calculerait ce qu'ont coûté ces guerres pour ne rien produire, verrait avec effroi les plus vastes États abîmés dans cette petite province, dont rien n'assure encore la propriété à son possesseur.

Voulez-vous cependant revoir de plus grands objets de cupidité ? Le partage du Nouveau-Monde trouble plus que jamais l'Ancien. La fureur des grands empires, plutôt réprimée qu'étouffée en Europe, ne demande qu'à renaître en Amérique.

---

(1) A peine peut-on compter combien de fois Gênes, Milan, Parme, Naples, etc. ont changé de domination dans l'espace de trois ou quatre siècles.

La monarchie universelle cherche à se reproduire sous les noms d'empire de la mer, de commerce exclusif. Ce nouvel ordre de choses accélère encore la ruine des États, étend le domaine de la guerre, et multiplie les têtes de cette hydre : il faut combattre à la fois dans toutes les parties du monde, et sur toutes les portions de l'élément qui les sépare. Voilà comment la guerre remplit l'objet politique. Non moins inutile qu'horrible, non moins l'opprobre que le fléau de l'humanité, les passions seules la perpétuent.

Voyons si la raison peut enchaîner les passions.

Les guerres naissent des passions, les passions des intérêts. On peut examiner ces intérêts et ces passions, ou chez les peuples, ou chez les rois.

Plus les intérêts sont pressans et vivement sentis par les peuples, plus en général les guerres doivent être cruelles : de là peut-être cette violence achatnée des guerres de religion, où chacun croit combattre pour un grand intérêt qui lui est propre. Dans les guerres ordinaires de la politique et de l'ambition, les peuples ont rarement un intérêt bien sensible, à moins qu'elles ne soient défensives, car alors c'est pour soi, c'est pour les siens que chacun combat. Eh ! qui ne deviendrait un héros quand il s'agit de tout ce qu'on aime ? O mon père ! je ne souffrirai pas que d'indignes fers flétrissent ton auguste

vieillesse ! O vertueuse épouse ! un soldat impie ne profanera point notre sainte union ! Mes enfans ! vous jouirez de ces biens que je vous ai acquis, de ces champs que j'ai cultivés : cette cabane que j'ai construite vous sera conservée ; ces arbres que j'ai plantés vous couvriront de leur ombre ; je mourrai pour vous défendre, et si l'oppresseur triomphe, du moins je n'aurai pas vu vos malheurs !

Un intérêt si tendre n'anime point les soldats de l'agresseur ; ils obéissent sans empressement ; ils massacrent sans haine. Si quelquefois la politique les enflamme d'une fureur factice, voulez-vous voir à quoi tient l'illusion ? Les soldats de César vont combattre en Espagne ceux de Pétréius ; leurs chefs les ont enivrés de haine, leurs cœurs ne respirent que le carnage, leurs cris appellent le signal..... Non, insensés, non, vous ne vous haïssez pas : un moment de trève va vous dévoiler le fond de vos cœurs : la tendresse y renaît, les deux camps se confondent : on s'embrasse, on pleure de joie et de douleur, on déteste la guerre civile. O mon père ! mon frère ! mon ami ! quoi ! nous allions nous percer le sein !..... Mais le cruel Pétréius paraît (1) ; il fait siffler de nouveau les serpens de la discorde ; il rappelle les meurtriers au drapeau, la trompette

(1) *Lucan.* lib. iv.

sonne, ces malheureux courent s'égorger en frémissant.

Les haines des nations rivales n'ont pas de fondemens plus solides ni de racines plus profondes. Voyez les Anglais et les Français réunis sous le même drapeau par Élisabeth et Henri IV; voyez l'Espagne recevoir des Français pour maîtres.

Les intérêts, les passions des rois, voilà le principe de la guerre. Mais les rois, combien on les trompe! combien ils se trompent eux-mêmes sur ces passions et ces intérêts! Ils ne haïssent point les peuples qu'ils vont opprimer; ils ne desirent pas même la province qu'ils vont conquérir : sa possession, sans ajouter à leur bonheur, ajouterait aux embarras du trône : la guerre d'ailleurs ne leur en assure ni la conquête ni la conservation : nous l'avons vu, et ils le savent. Mais combien d'idées étrangères, éloignées entrent dans la composition de l'idée qui les détermine à la guerre! Splendeur de la couronne, droits prétendus inaliénables qu'on croirait honteux d'abandonner, vain desir d'une vaine gloire!.... Des passions excitées par des motifs si faibles seraient-elles invincibles? Non : osons ne pas désespérer de la nature humaine, osons reconnaître que la philosophie, dont les abus mêmes attestent les progrès, pénètre insensiblement jusque dans le cabinet des ministres, jusqu'à la cour des

rois, et que le vœu de Marc-Aurèle est en partie exaucé. Le malheur des hommes n'illustre plus tant les princes (1), les conquérans, dont les vertus n'ont pas effacé les exploits. Attila, Gengis-Kan, Tamerlan, ne sont restés dans la mémoire des hommes que comme les tempêtes et les tremblemens de terre. Cyrus serait confondu parmi ces fléaux s'il n'eût fait que substituer l'empire des Perses à celui des Mèdes ou à celui des Babyloniens; il est grand, parce qu'il fut juste et bon autant qu'un conquérant peut l'être. Est-ce le destructeur de Tyr, de Thèbes, de Persépolis qu'on admire aujourd'hui dans Alexandre? C'est le héros généreux qui couronne la fermeté de Porus, qui respecte le malheur de Darius, la douleur de sa mère, la beauté de sa femme, l'innocence de ses filles; qui venge sur le perfide Bessus ce roi lâchement trahi, qui veut venger sur lui-même l'indiscret Clitus, qui sent l'amitié, qui l'ennoblit, qui dit à Sysigambis : *Vous ne vous trompez point, ma mère, Éphestion est aussi Alexandre* (2). On a presque oublié que Titus acca-

(1) Comparez les siècles, vous verrez que les idées sur la gloire se réforment, et que l'humanité a gagné quelque chose au moins dans la théorie; mais le passage de la théorie à la pratique ne se franchit pas en un jour.

(2) Pardonnons au même Alexandre d'avoir soumis les Bactriens, puisqu'il abolit chez eux l'horrible usage de faire

bla les malheureux Juifs, que Trajan triompha des Parthes et des Germains, que Marc-Aurèle dissipa je ne sais quels Quades et quels Marcomans : on se souviendra toujours que ces princes furent, par leurs bienfaits, les images de la Divinité.

Avouons-le pourtant. Les idées pacifiques n'ont pas germé dans toutes les têtes : un vieux respect pour la gloire des armes entraîne le vulgaire, et décide encore de quelques réputations modernes ; mais je crois voir, de siècle en siècle, une lente et pénible succession d'efforts tendans à la paix générale. On est parvenu à former un droit des gens trop imparfait sans doute (1) : systême de l'équilibre, actes de partage, pragmatiques-sanctions, traités garantis par les puissances, tout est tenté, mais sans succès. Pourquoi ? C'est que les moyens ne sont point proportionnés à la fin. Le systême de

---

dévorer les vieillards tout vivans par de grands chiens ; pardonnons à Gélon, roi de Syracuse, d'avoir vaincu les Carthaginois, s'il fit avec eux ce traité admirable où, stipulant leurs intérêts et ceux de l humanité, il exigea, dit-on, qu'ils renonçassent à la coutume d'immoler des enfans.

(1) L'esprit général de ce droit des gens est de faire dans la guerre le moins de mal, dans la paix le plus de bien possible. Comment s'est-on arrêté dans cette route heureuse ? Comment n'a-t-on pas compris que le droit des gens ne pouvait absolument admettre l'état de guerre ?

l'équilibre est un système de résistance, par conséquent d'agitation, de choc et d'explosion (1).

Quant aux traités particuliers des rois, s'ils sont toujours violés, c'est qu'ils peuvent toujours l'être impunément : il faut que les hommes soient forcés à être modérés et justes ; mais qui pourra y forcer

(1) Le premier des intérêts est de n'être pas détruit. On aime mieux une existence pénible qu'une inexistence absolue : voilà ce qui a tant accrédité, dans tous les tems, le système de la balance, qui peut du moins empêcher quelquefois la destruction des empires. Les ligues des Grecs si connues n'avaient point d'autre objet. C'est dans le même esprit qu'Annibal cherchait à soulever les Antiochus, les Prusias, les Philippes contre l'énormité de la puissance romaine, et l'on sait que le système de l'équilibre a été l'objet favori de la politique moderne en Europe. Mais ce système a deux grands inconvéniens : l'un, qu'il entretient l'état de guerre au lieu de le faire cesser ; l'autre, qu'il y a toujours une puissance qui se charge de tenir la balance pour la faire pencher de son côté, jusqu'à ce que son agrandissement avertisse ses voisins de tourner contre elle cette même balance. Si Annibal, avec le secours de ses alliés, fût parvenu à opprimer Rome, il est certain qu'il eût fallu alors se réunir contre Carthage. Chez les nations modernes, Venise s'était emparée de la balance de l'Italie, il fallut la lui arracher. Ses usurpations forcèrent l'Europe d'oublier tout autre intérêt pour former contre elle cette étonnante ligue de Cambrai. La France a depuis tenu la balance contre l'Autriche, l'Angleterre contre la France : toutes ces puissances ont pour le moins causé des alarmes à leur tour.

les

les rois? Qui? Eux-mêmes. Seuls ils ont ce droit et ce pouvoir. Dieu, qui tenez leurs cœurs dans vos mains, faites qu'ils veuillent enfin le bonheur du monde! La guerre entre particuliers eût détruit la race humaine en son berceau; les hommes se sont unis, et les familles se sont étendues. La guerre eût encore détruit ces familles; elles se sont encore unies, et les sociétés se sont formées. Que reste-t-il, sinon que les chefs de ces sociétés, s'unissant à leur tour, forment la société universelle (1)?

(1) Comment les sociétés se sont-elles formées? Par la renonciation absolue au droit que la nature semblait donner à tout homme sur toutes choses, par le sacrifice des intérêts particuliers faits à l'intérêt public, par la réunion de toutes les volontés en une volonté unique, armée du pouvoir coactif et coërcitif, chargée de rendre justice à tous. C'est par les mêmes nœuds et sous les mêmes conditions qu'il faut que les chefs des sociétés s'unissent. Sans un tribunal politique des rois, pareillement armé du pouvoir coactif et coërcitif, tous les traités de puissance à puissance n'ont pas plus de force que n'en auraient les contrats entre particuliers sans les tribunaux de justice qui les font exécuter. En Europe, les fréquentes alliances ont fait de toutes les maisons souveraines une seule famille; mais c'est dans le sein des familles que naissent les procès, et jusqu'à présent les guerres ont été les procès des rois, comme elles le sont entre particuliers dans l'état sauvage: il faudrait qu'elles se réduisissent enfin à des procès ordinaires, qui fussent jugés sans appel à la diète perpétuelle des rois. Ce projet d'un nouveau tribunal amphictyonique, ce projet conçu par Henri IV, approuvé

Mais cette union aura des conditions ; l'or-

par Sully, formé long-tems auparavant par Élisabeth (qui paraît en avoir donné l'idée à Henri IV), adopté de leur tems par plusieurs souverains, goûté depuis par des princes éclairés (tels que le duc de Bourgogne, père de Louis XV), développé par l'abbé de Saint-Pierre, exposé avec plus d'énergie et de précision par un homme éloquent, ce projet paraît être jusqu'à présent ce que l'homme a imaginé de mieux pour le bonheur de l'homme.

Des personnes éclairées pensent que l'influence de certains arts sur l'art de la guerre, que les progrès de l'artillerie, par exemple, pourraient amener naturellement la pacification générale, en démontrant la certitude ou l'impossibilité du succès, et en soumettant les événemens au calcul par l'évaluation des forces. Diverses raisons m'empêchent de le croire.

1°. Le jeu de la politique fera varier sans cesse, par les négociations et les intrigues, la somme des forces respectives ; et d'ailleurs tant de succès du petit nombre contre la multitude, et de la minorité de forces contre la majorité, font que cette inégalité ne produit presque rien en faveur de la paix.

2°. Les découvertes de détail, les ressources imprévues des talens particuliers, les divers degrés d'industrie dans la manière d'employer les mêmes arts, se refuseront au calcul, comme les divers degrés de valeur s'y refusaient autrefois.

3°. Le génie des généraux, l'activité, la vigilance, les intelligences, les surprises, peuvent encore procurer des avantages difficiles à évaluer. N'y eût-il que les caprices de la fortune, ils peuvent démentir tous les calculs, et il n'en faut pas davantage pour nourrir les erreurs de l'espérance et l'illusion des passions qui conseillent la guerre.

Mais l'idée que l'on combat ici offre du moins une obser-

gueil du diadême subira donc des lois (1) ? Non ; mais les rois, pour l'intérêt général, pour

vation importante. On ne peut se dissimuler que la découverte de la poudre et les progrès de l'artillerie n'aient entièrement changé l'idée de la valeur. La valeur était autrefois la juste confiance qu'inspiraient à un guerrier la force et l'adresse, qualités toujours très-exercées chez les héros de l'antiquité. Aujourd'hui c'est l'inébranlable intrépidité avec laquelle ce guerrier attend dans son poste une mort souvent inévitable par les lois de la physique. La valeur était autrefois du courage, aujourd'hui c'est proprement de la fermeté, de la résignation. Or, les procédés des arts étant ainsi substitués aux qualités personnelles, et les balles, dont le sifflement formait une musique si agréable aux oreilles de Charles XII, pouvant, dans une direction différente, casser la tête d'un héros tel que lui en partant de la main d'un poltron même mal-adroit, il est évident que la guerre est devenue beaucoup plus absurde pour nous qu'elle ne l'était dans son origine sauvage et barbare, où la supériorité était du moins décidée par les qualités personnelles, et c'est une raison de plus de rechercher la paix.

(1) Eh ! dans l'état de guerre les rois ne subissent-ils pas tous les jours les lois de la force et de l'injustice ? On leur propose de s'imposer eux-mêmes les lois de la raison et de l'équité, et on leur en montre le prix : la possession sûre et paisible de leurs États, leurs droits réglés sans délais, sans incertitudes, sans dépenses, sans risques, la paix au dehors et au dedans, l'accroissement de richesses, etc. Ce qu'on dit ici des rois s'étend évidemment à tous les chefs ou représentans des sociétés, quelle que soit la forme du gouvernement.

leur intérêt particulier, se soumettront librement au tribunal des rois, dont ils seront tous membres, et dont chacun d'eux sera le chef à son tour.

Mais qui se chargera de former cette union, de rassembler tous ces rois dans une ligue commune ? Qui ? Celui qui en sera digne, le plus grand des rois sans doute, puisque ce sera le plus bienfaisant. O petit-fils de Henri IV, ne cédez à personne un honneur auquel le sang et la vertu vous donnent tant de droits ! Français, vous vous attendrissez au nom de Henri IV : vous savez s'il voulait vous rendre heureux. Ah ! pour l'aimer encore davantage, songez qu'il voulait fonder votre bonheur sur celui de l'Europe ! songez que, sans le couteau de Ravaillac, il allait consommer ce grand ouvrage d'une paix éternelle ! Mais son plan lui survit, son ami nous l'a tracé. Que le préjugé oppose ses routines antiques, le bel esprit ses dédains superficiels, la philosophie même ses doutes sévères : Sully les a prévenus : sa foi passa par toutes ces épreuves. A peine son maître pût-il obtenir de lui sur cet article quelques momens d'attention. Des respects forcés, un éloge presque ironique, furent tout l'accueil dont il honora les premières ouvertures de cette généreuse entreprise ; mais il comprit enfin que Henri IV, s'occupant du bonheur des

hommes, méritait d'être écouté par Sully; alors la vérité le subjugua, ou plutôt elle le pénétra d'une lumière délicieuse : il répara pour toujours, par une admiration réfléchie, les torts d'une prévention téméraire. Élisabeth, la plus éclairée, la plus impérieuse des souveraines, qui gouverna l'Angleterre en monarque absolu, voulut donner l'exemple de se soumettre au conseil amphictyonique.

Maintenant, raisonneurs aimables et frivoles, si, dans vos conversations légères, vous connaissez mieux les ressorts du cœur, l'art de régner et les bornes du possible, qu'Élisabeth, Henri et Sully, allez, rampez dans la route du crime, suivez la trace du sang, égorgez-vous. Moi, je ne cesserai de protester contre cette indifférence paresseuse et coupable, qui s'obstine à faire du mal parce qu'on en a toujours fait, qui craint de faire le bien parce qu'il est sans exemple. Esclaves de l'autorité, vous voyez du moins qu'il a de grands noms en sa faveur. Enfans de la raison, je vous avertis qu'un citoyen respectable, dont on n'a vanté que le zèle, et dont on aurait pu traiter plus favorablement les lumières, a porté jusqu'à la démonstration la possibilité, la nécessité même d'exécuter le projet de Henri IV. Que ne puis-je exposer ici ses raisons, et, les animant d'une force nouvelle, les graver en traits de feu dans toutes les âmes! O mortels! je

vous mène du moins à la source du bonheur (1) ; c'est à vous d'y puiser. Peuples, relisez avec le

(1) On ne prétend pas nier que ce projet n'ait des difficultés, dont la plus grande sera toujours de vouloir fermement l'exécuter ; mais que l'on veuille seulement, et les difficultés s'applaniront ; que les esprits soient sans cesse tournés vers la modération, la justice et la bienfaisance, on verra la paix naître de la paix, comme la guerre renaît à tout moment de la guerre. Peut-on se défier de l'industrie humaine, après les prodiges qu'elle a opérés en tout genre ? Eh ! que n'a-t-elle pas imaginé dans cet art fatal de détruire ? Ne sera-t-elle impuissante et stérile que dans l'art de conserver ?

La frivolité, pour se dispenser de tout examen, répète nonchalamment les mots de *république de Platon*, de *rêves d'un bon citoyen*. République de Platon ! Eh bien ! cette république même, est-ce tellement une chimère, que le gouvernement de Lacédémone ne l'ait fait voir en partie réalisée long-tems avant Platon ? Rêves d'un bon citoyen ! Eh bien ! s'ils sont d'un bon citoyen, ne méritent-ils pas au moins qu'on s'efforce de les effectuer ? L'utilité du projet de Henri IV est sensible : le duc de Sully et l'abbé de Saint-Pierre ont démontré la possibilité de l'exécution ; ils ont fait voir, dans le plus grand détail, que l'intérêt particulier de chaque puissance était parfaitement d'accord sur cet objet avec l'intérêt général. On ne répétera point ici leurs raisons : ce serait la matière d'un ouvrage, et cet ouvrage est fait ; mais on croit devoir s'arrêter sur une objection qui paraît dissimulée ou du moins un peu négligée dans l'abbé de Saint-Pierre.

Le tribunal amphictyonique a, dit-on, été peu utile à la

vertueux Saint-Pierre, ce monument de l'âme d'un bon roi : arrosez-le de vos larmes ; que vos vœux, que vos soupirs en demandent sans cesse l'exécution aux rois qui vous gouvernent, au Dieu qui gouverne les rois. Préparez de loin cet heureux ouvrage par la culture des vertus sociales, par l'attention à entretenir la paix avec tous les hommes, par l'observation scrupuleuse de ces égards mutuels, qui

---

Grèce ; il n'a point coupé la racine des guerres dans l'étendue de sa juridiction.

Je réponds : 1°. Que cet établissement n'était qu'un essai, fort éloigné de la perfection dont il est susceptible, et que les lumières actuelles pourraient lui donner.

2°. La Grèce était entourée de voisins qui influaient trop sur ses affaires, et qui traversaient l'exécution des arrêts du tribunal amphictyonique, comme l'abbé de Saint-Pierre l'observe relativement aux troubles du Corps germanique, qui naissent de la même source. Il en est de même de toutes les républiques fédératives. Sans les influences du dehors, la confédération procurerait à tous les États qui la composent, la paix, la sûreté qu'on voit régner parmi les citoyens d'un même État. La Suisse, à la faveur des lois de sa confédération, est libre et heureuse dans ses montagnes, parce que sa stérilité excitant peu ses voisins, les influences étrangères agissent peu sur elle. Au contraire, la fertile Italie a toujours tendu à former une république fédérative sans avoir pu y parvenir, parce que de trop grandes puissances ont toujours eu un trop grand intérêt à la troubler ; mais dans toute confédération, tout le bien vient de l'union des membres,

sont le lien des cœurs et le charme de la vie ! Réservez pour la modération les éloges trop prodigués à la turbulence ; placez la bienfaisance sur les autels de la gloire ; que votre jeunesse, nourrie de rendresse et de vertus, en retrouve partout des leçons et des exemples, et que votre vieillesse honorée, consolée, en recueille les fruits. Méritez surtout par votre amour pour vos rois, qu'ils s'occupent

---

tout le mal vient de la jalousie de leurs voisins. Or, dans le plan de pacification universelle, point de voisins jaloux ou inquiets qui soient à portée d'exciter des troubles.

3°. Il serait injuste d'exiger que le tribunal amphictyonique eût fait cesser toutes les guerres dans la Grèce ; il suffit, pour prouver son utilité, qu'aucune puissance amphictyonique n'ait pu en braver l'autorité sans être accablée par les forces de l'association. Or, c'est ce que je vois presque toujours arriver. Les Dolopes refusent de payer l'amende à laquelle le tribunal amphictyonique les a condamnés ; ils sont chassés de l'île de Scyros. Les Phocéens résistent à un pareil arrêt rendu contre eux par le même tribunal ; ils sont écrasés, et leur place parmi les amphictyons est remplie par les Macédoniens. C'est ainsi que la tribu de Benjamin succomba autrefois sous l'effort des autres tribus réunies ; c'est ainsi que les lois de l'association doivent toujours prévaloir. Il serait inutile d'objecter que l'arrêt rendu contre les Phocéens, pour avoir labouré un champ consacré à Apollon, était injuste et superstitieux : l'autorité, même lorsqu'elle se trompe, a toujours droit de faire respecter et exécuter ses arrêts, et le rebelle a toujours tort.

de vos intérêts, qu'ils travaillent à votre bonheur!

Rois, méritez d'être les instrumens du bonheur public, préparez chez vous la pacification universelle par la douceur d'un gouvernement modéré, dont l'Univers puisse voir les principes et les ressorts! C'est au vice, c'est au mensonge à craindre et à se cacher. La vertu ne connaît que les voiles de la modestie et non ceux de la défiance. J'aime à voir le consul Lævinus promener dans tout son camp les espions de Pyrrhus; j'aime encore plus à voir Louis IX réduire toute la politique à la simple équité, et dire aux Nations : *Voyez et jugez*. Que parlez-vous, princes machiavélistes, de secrets d'État, de mystères politiques? Eh! rendez vos peuples heureux, et donnez votre secret à tous les rois. Que vos ennemis (mais bientôt vous n'en aurez plus), que vos voisins vous observent, ils verront un père qui fait du bien, et une famille immense qui le bénit. Que ce spectacle leur serve de supplice! S'ils ne savent que l'envier, qu'il leur serve d'exemple s'ils sont dignes de l'imiter!

DISCOURS

QUI, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, a remporté le prix d'éloquence donné en 1768 *par monseigneur le duc* DE HARCOURT, *gouverneur de Normandie, et protecteur de l'Académie, par M.* GAILLARD.

ÉLOGE DE PIERRE CORNEILLE.

CÉLÉBRER la gloire des grands-hommes est le plus noble emploi de l'éloquence ; c'est un usage utile et saint, ami des vertus et des talens, favorable à l'émulation, précieux à la reconnaissance : l'antiquité le pratiqua, des sages l'ont renouvelé parmi nous, et des succès illustres l'ont justifié. Si telle est la malheureuse et coupable faiblesse de notre nature, que le mérite vivant blesse toujours nos yeux, et n'arrache qu'avec peine une faible partie des hommages qui lui sont dus, payons-lui du moins ce tribut entier d'amour et de respect quand la mort a désarmé l'envie et détruit la rivalité. Les contemporains les plus justes nous auront laissé toujours quelque injustice à réparer, quelques

torts à expier. Voyez Richelieu déchaîner contre la palme du *Cid* la haine servile d'un Scudéry, qui osait se croire jaloux de Corneille ; voyez ce grand-homme, fatigué d'intrigues et de revers, sortir en fureur de la carrière que lui seul avait ouverte, que lui seul avait remplie, n'y rentrer qu'à la voix du généreux et infortuné Fouquet, et s'y traîner de dégoûts en dégoûts, soutenu seulement par les bienfaits de Colbert.

On ne devait pas sans doute aux fruits de la vieillesse de Corneille la même admiration qu'avaient obtenue ses chefs-d'œuvre, mais on lui devait des égards ; on devait se souvenir que c'était Corneille qu'on jugeait. Le goût, toujours créé par le génie, a pourtant droit de le juger, c'est sa fonction ; mais il doit le respecter, même en le condamnant. Que dis-je ? Ces juges, autrefois si indulgens, ces admirateurs débonnaires des Garnier et des Hardy, où avaient-ils pris le droit de devenir si sévères ? Qui leur avait formé le goût ? Qui leur avait seulement appris qu'il y en eût un ? N'était-ce pas Corneille ? Ingrats, est-ce pour outrager vos maîtres, que vous retenez leurs leçons ? Eh quoi ! dans la langueur d'un talent épuisé pour vous plaire, dans la décadence d'un âge consumé à vous servir, les précepteurs du monde, les bienfaiteurs de l'humanité, n'auront-ils plus que vos mépris pour salaire ?

Je dis les bienfaiteurs de l'humanité : oui, je range dans cette classe auguste cet homme qui a montré à l'homme toute sa dignité, qui, le conduisant à la vertu par le plaisir, lui a prouvé de quels efforts le cœur est capable, et combien il lui est doux de se vaincre.

Ce grand-homme fut votre compatriote, Messieurs ; c'est aussi dans votre heureuse province, berceau de tous les créateurs de notre poésie, *qu'enfin Malherbe vint.* Mais la naissance du père de notre théâtre fut le plus grand bienfait de la nature envers vous. C'est dans ces murs qu'il naquit ; c'est sur ces bords qu'il pensa ; c'est ici que l'éducation et l'étude formèrent cette âme qui trouva en elle-même de quoi peindre toutes les grandes âmes ; c'est ici qu'il médita ses productions sublimes ; c'est ici surtout qu'il aima : l'amour, qui le fit poète, qui en a fait tant d'autres, n'en fit jamais de plus illustre. Mélite (1) l'enflamma ; il chanta Mélite, et Corneille s'annonça. Sa gloire, Messieurs, vous appartient à tous les titres. L'Univers, sensible et éclairé, applaudit au choix que vous faites de ce grand nom pour le sujet de nos éloges. Si vous eussiez été

(1) Corneille, dans sa première pièce, donna ce nom à l'objet de sa première inclination, qui fut long-tems distingué dans Rouen par ce nom de *Mélite*.

prévenus, c'eût été une tache à votre gloire ; c'en serait une à l'honneur de la nation si ce prix n'était disputé par nos plumes les plus éloquentes.

Un grand-homme, vous le savez, a critiqué ce grand-homme en l'admirant : à travers la sévérité de son goût, on voit éclater son respect, on sent l'impression que le génie fait sur le génie. Ce serait à ce censeur, ce serait à lui seul peut-être à entreprendre cet éloge, ou plutôr il l'a déjà fait par sa critique même, comme l'Académie française acheva d'immortaliser le *Cid* par la sienne ; il l'a fait encore d'une manière plus noble et plus digne de lui par ses bienfaits envers la famille du grand Corneille, qu'il n'appartenait qu'à lui d'adopter.

Si pourtant l'honneur de te louer érait abandonné aujourd'hui à mes faibles talens, divin génie ! viens m'enflammer ; prête-moi ces crayons sûrs, cette touche mâle er fière qui ne fut qu'à toi. Tu peignis Auguste, et César, et Cornélie ; j'oserai te peindre.

J'offrirai d'abord le tableau de ton âme. Heureusement tu la peignis toi-même dans tes écrits.

Je m'occuperai ensuite plus particuliérement de tes ouvrages et des révolutions qu'ils ont opérées.

PREMIÈRE PARTIE.

L'âme de Corneille.

L'âme de tout écrivain qui en a une, est con-

signée dans ses écrits. En effet, quel autre motif d'écrire, que le besoin d'épancher son âme ? « Mais, » dira-t-on, à travers cette variété infinie de caractères que l'imagination des poètes crée en se » jouant, et fait contraster selon les règles de l'art, » ou que leur exactitude copie fidellement d'après » l'Histoire, quel est celui qui leur ressemble ? » Auguste est dans un même ouvrage à côté de » Maxime, Phocas à côté d'Héraclius, Antiochus » à côté de Cléopâtre, Sévère à côté de Félix. Si » le poète aime la vertu lorsqu'il la peint avec tous » ses charmes, il aime donc aussi le vice qu'il » retrace avec la même vérité. »

Cette objection, souvent répétée dans nos conversations légères, prouve seulement qu'on n'entend point la maxime très-vraie, qu'*un auteur se peint dans ses ouvrages*. Il s'y peint, et par le choix des sujets, et par la manière de les traiter, et par les mœurs qu'il retrace, et par les sentimens qu'il exprime, et par son coloris propre ; mais ce n'est point par des détails équivoques ni par des traits épars qu'il faut le juger ; c'est par le recueil de ses ouvrages, par la masse entière de ses compositions. On demande quel est, parmi les caractères qu'a tracés un poète dramatique, celui qui lui ressemble le plus. Je réponds : c'est celui qu'il reproduit le plus souvent et avec le plus de complaisance, celui

dont le trait distinctif se retrouve partout, vous frappe partout, et vient s'adapter naturellement aux caractères mêmes qui semblent le repousser. Ouvrez Corneille, partout l'image de la grandeur est sous vos yeux ; une majesté imposante, une fierté sublime, vous forcent au respect ; vous n'y verrez point la flexible délicatesse d'un talent enchanteur caresser les faiblesses, sourire aux passions, les parer, les ennoblir, et pénétrer dans l'âme par tous ses endroits faibles. Le génie tonne ; il écrase ou il entraîne. Sans déguisement, sans ménagement dans sa franchise altière, la vertu se montre ; elle se montre et elle règne ; elle transporte l'homme étonné ; elle l'arrache à lui-même ; il frissonne d'admiration et d'amour ; son âme s'élève, tout son être s'agrandit, les rayons de la gloire l'environnent, le feu de l'héroïsme coule dans ses veines et les embrâse. Tel est l'ascendant du génie. Mais le génie raboteux, inégal, indocile aux leçons du goût, néglige dédaigneusement les détails, mêle les grands défauts aux grandes perfections, brille, s'éclipse, brille encore, s'écarte, s'élève, retombe, admirable dans ses élans, respectable jusque dans ses chutes. Voilà Corneille. Fierté de pinceau, énergie de sentiment, élévation de pensées, vigueur d'expression. A travers toutes ses inégalités, une noblesse constante et

variée distingue tous ses personnages. Rome renaît dans ses écrits, plus auguste, plus maîtresse du monde que jamais : toutes les nations y reconnaissent leur caractère avec plaisir, parce qu'il y est toujours ennobli.

Comme le vice même s'y relève par la grandeur ! Comme Félix rougit d'une bassesse qui ne le rabaisse après tout qu'au niveau des âmes vulgaires, et qui dans nos mœurs lui laisserait encore le droit de prétendre à l'honneur! Comme Maxime se repent et s'accuse! Combien Cléopâtre, dans *Rodogune*, est imposante et terrible! Combien Phocas, dans *Héraclius*, est sombre, pressant et pénétrant ! Comme Exupère s'illustre par un grand crime ! Comme enfin tout étincelle d'orgueil, de vertu ou de grandeur ! Doutez-vous que Corneille ait eu l'âme fière et sensible ? qu'il ait détesté l'esclavage et la tyrannie ? qu'il ait foulé aux pieds les bassesses de l'intérêt et les fourberies de l'intrigue ? Croyez-vous que rien de vil ou de petit ait pu entrer dans cette grande âme ? Croyez-vous qu'il se soit jamais permis, à l'égard d'un homme, cet outrage, le plus sanglant de tous et le plus pardonné, la flatterie ?

Si ce Richelieu, dont l'énorme puissance se confondait avec celle de son maître qu'elle absorbait toute entière, a reçu de Corneille quelques hommages,

hommages, souvenons-nous que Richelieu avait à ces mêmes hommages un droit plus auguste que la puissance, *les bienfaits*. Oui, ce même Richelieu qui enviait la gloire de Corneille, encourageait ses talens, récompensait ses travaux. Eh ! comment pourrions-nous oublier ou dédaignerions-nous d'observer que Corneille amoureux (1) osa confier à Richelieu l'état de son âme, et que ce fier ministre daigna le servir et assurer son bonheur ?

Si quelquefois, irrité par les persécutions que le même Richelieu lui suscita, ou révolté des violences trop familières à ce ministre terrible, Corneille laissa échapper quelques mouvemens d'indignation, soyons indulgens et justes, ne condamnons, dans un grand-homme, ni la reconnaissance ni la sensibilité, et s'il eut des faiblesses, détournons-en nos regards.

Pardonnons-lui encore d'avoir repoussé, avec trop de soin et trop d'aigreur, les honteuses injures, les indignes reproches, les critiques amères que l'envie exhalait contre lui. Cette ardeur polémique à laquelle il se prêta, fut un défaut du tems, plus que de son caractère. Ce siècle était contentieux, les lettres étaient querelleuses ; ne pas répondre, c'était s'avouer vaincu : on n'avait pas

(1) *Voyez* la vie de Corneille, par M. de Fontenelle.

compris encore qu'il n'est permis de se défendre que quand on est attaqué sur l'honneur ; qu'il est ridicule de combattre pour les intérêts de la vanité ; que le talent se prouve par de bons ouvrages, et non par la controverse ; que, pendant qu'on s'amuse à soutenir qu'on a fait une bonne tragédie, on en ferait une meilleure ; qu'on obtiendrait des applaudissemens plus mérités, et des critiques encore plus injustes, espèce d'hommage dont il faut savoir sentir le prix.

Cherchons Corneille dans des traits qui soient plus à lui, et qui ne soient qu'à lui. On sait quel fut Richelieu ; il avait abattu tout ce qui s'élevait ; nul n'osait plus être grand ni par la puissance ni par la gloire : Corneille seul, coupable d'avoir éclipsé, par un chef-d'œuvre, tous les ouvrages où Richelieu se glorifiait d'avoir mis la main, ne s'empresse point d'expier ce crime par des bassesses politiques, ni de donner, pour contrepoids à la gloire de ses talens, l'avilissement de son caractère. Quoique protégé par la sagesse des réglemens et par la faveur du public, il permet fièrement à l'Académie de le juger, et, sans respecter ni braver son jugement, il dit du ton de Socrate : *La même raison qu'on a eue pour le rendre, m'empêche d'y répondre.*

Richelieu et une autre personne trop puissante

par lui, préparent contre *Horace* le même orage que contre le *Cid*. *Horace*, dit Corneille, *fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple*. Mot doublement hardi, et comme ingénieux, et comme républicain.

Amans de la gloire (et c'est aux gens de lettres que je parle), apprenez à quel prix elle dispense ses faveurs; apprenez que la première qualité qu'elle exige en vous, est le courage; mais apprenez aussi à placer ce courage et à le régler. Corneille brava l'injustice, mais il respecta tout ce qui a droit à nos respects; il sut se respecter lui-même; il fit plus, il sut se juger, talent dont l'amour propre semble avoir privé tous les hommes.

Avec quelle grandeur et quelle simplicité il analyse ses ouvrages! comme il en montre les défauts! comme il les prononce! comme il les étale! comme il enlève à l'envie la douceur de les découvrir! comme il force l'ignorance même à les voir, et l'indulgence à les condamner! comme l'aveu qu'il en fait est pour lui un engagement de les éviter dans la suite! Où sont ces artifices de la vanité qui cherche à se tromper elle-même? qui voudrait du moins cacher aux autres l'endroit faible qu'elle ne peut se déguiser? qui, chargeant l'aveu hypocrite des imperfections générales pour nier tout défaut particulier, et n'accordant rien en paraissant ac-

corder tout, voudrait avoir le mérite de la modestie avec tous les profits de l'orgueil ? On ne verra rien ici de semblable : c'est Corneille qui se juge.

Il serait indigne de lui de dissimuler les beautés qui balancent ou effacent ces mêmes défauts : Corneille dit tout, et les éloges qu'il se donne par franchise et sans orgueil sont un nouveau garant de la sincérité de ses critiques. Si Richelieu n'avait voulu que faire juger le *Cid* pour les intérêts du goût, il eût pu s'en rapporter à l'auteur, et il lui devait cet égard ; mais il voulait humilier Corneille, et ce fut une assez grande gloire pour l'Académie d'avoir été peu injuste avec un si grand motif de l'être beaucoup.

Corneille ne voulut pas même savoir si elle l'était ; il se tut, et il oublia ; il pardonna sincérement à Scudéry ; il lui rendit son amitié ; il tâcha de ne se rappeler de Richelieu que ses bienfaits. Celui qui peignit la clémence d'Auguste, le pardon généreux d'Agésilas, l'ignorance plus généreuse de Pompée (1), qui ne veut pas même savoir s'il a des ennemis, ne pouvait avoir une âme implacable.

Osons pénétrer plus avant dans cette âme, et

(1) Dans *Sertorius*.

ne craignons pas qu'elle devienne indigne de nos regards. « Corneille, dira-t-on, pouvait aisément » pardonner à Scudéry, à Chapelain, à Cerizai, à » Cerisy, même à Richelieu, dont les bienfaits » réparaient les injustices; mais il fut jaloux de » Racine. Eh! qui ne l'eût été? Corneille cepen- » dant devait-il l'être? Il le fut, et en homme » vulgaire. Voyez ces plaintes contre les *Modernes* » *illustres*; voyez les autres monumens de cette » triste faiblesse. »

Si c'étaient les contemporains de Corneille qui lui fissent ce reproche, voici ce que je leur répondrais :

« Les torts de Corneille sont les vôtres; c'est » vous qui avez mis la jalousie dans le cœur de ce » grand-homme par votre inconstance et votre » frivolité, par l'oubli ingrat de tout ce qu'il avait » fait pour vous, par votre amour excessif pour la » nouveauté, par la témérité de vos jugemens » exclusifs, par cet enthousiasme destructeur, qui » ne peut aimer un objet sans lui sacrifier tous les » autres. Quoi donc! l'âme de l'homme est-elle si » étroite, a-t-elle une mesure si bornée d'estime » et d'admiration, qu'elle ne puisse en trouver pour » Corneille et pour Racine, et pour ceux qui naî- » tront d'eux ou sans eux? Leurs moyens de plaire » sont différens. Eh! pourquoi voudriez-vous qu'ils

» fussent les mêmes ? Les sources de vos plaisirs » sont-elles trop multipliées, trop variées ? A la » variété féconde, préférez-vous l'ennuyeuse uni- » formité ? Que vous demande Corneille ? Que, » malgré les justes succès d'un rival, la vieille » admiration pour ses chefs-d'œuvre reste sans » atteinte, et qu'on accorde quelque estime à ses » derniers ouvrages. Est-ce trop exiger ? Je vous » ai dit que Corneille était fier, sensible et grand ; » je vous ai dit qu'il aimait la gloire : vous ai-je » dit qu'il fût un dieu, et que sa gloire pût se » passer de vos hommages ? Hommes injustes et » légers ! c'est de vos vains caprices qu'elle dé- » pend ; et quand un grand-homme vous demande » le prix de ses travaux, quand il réclame ses droits » à votre estime, vous l'accusez de jalousie.

» Eh bien ! je vous l'accorde : vos froideurs, vos » injustices, ont rendu Corneille jaloux. Voyons » ce qu'a produit cette jalousie. Ce qu'elle produit » chez les grands-hommes, où on l'honore du » nom plus beau d'émulation. Je vois, pour mieux » combattre ses rivaux, Corneille déjà vieillissant, » lutter contre Sophocle dans *Œdipe*, contre Tite- » Live dans *Sophonisbe*, contre Tacite dans *Othon*. » Je le vois peindre son auguste vieillesse (1) dans

(1) *Voyez* Pulchérie.

» *Martian*, et l'éclat de ses belles années dans » *Suréna*. Puissent encore à ce prix tous les grands-» hommes être jaloux ! »

Dira-t-on que Corneille ait employé l'intrigue ? Il ne la connut jamais ; ou le crédit ? Il ne daigna point en avoir ; ou seulement l'autorité de son grand nom pour arrêter les progrès de son rival ? Il ne lui échappa jamais contre Racine qu'un seul mot de critique : cette critique était juste et modérée. Corneille parlait à un ami, et il demanda le secret.

Racine s'abaissa une fois jusqu'à soupçonner Corneille ; mais il apprit à le connaître, et les traces de ce soupçon trop injurieux à deux grands-hommes furent entiérement effacées.

Pour la bonne compagnie, on sait que quand elle voulut cabaler contre Racine, ce fut en faveur de Pradon, et non en faveur de Corneille.

Corneille la connaissait peu et en était peu connu ; il était trop grand pour elle ; il s'occupait sans cesse de la grandeur de l'âme : elle s'occupe à peine de l'esprit ; elle a d'ailleurs un modèle unique, toujours donné par la vanité ou par la mode, et auquel elle exige que tout se conforme ; il lui faut des esprits souples, qui, n'étant presque rien, en soient d'autant plus propres à ressembler à tout, et à prendre sans effort la forme convenue. Corneille

avait trop d'énergie dans l'âme et un caractère trop prononcé ; il était trop lui-même.

Il parlait peu. Eh ! que peut dire un homme de génie dans nos cercles ? Descendra-t-il jusqu'aux bagatelles importantes qui nous gouvernent ? Comme il en parlera sans intérêt, il en parlera sans grâce ; il s'y prêtera, et il faut s'y livrer ; il sera contraint et mal-adroit. Voudra-t-il élever jusqu'à sa hauteur des âmes qui ont leurs raisons pour ramper toutes uniformément ? Son langage étranger, sauvage, tout roide de choses, tout animé de philosophie et de sentiment, sera relégué au théâtre où l'on est convenu de porter pendant deux heures une âme d'emprunt pour juger, d'après certains principes donnés, des vertus inconnues et des talens qu'on croit inutiles.

Le monde avait décidé que Corneille *n'avait point de monde*, et c'était avoir prononcé contre lui un anathême terrible. On disait qu'il n'était bon qu'à lire, car la vanité aime à lire un homme supérieur parce qu'elle croit le juger ; mais elle craint de l'entendre parce qu'elle sent trop alors qu'il l'instruit.

Où vivait donc Corneille quand la gloire ne le ramenait point à Paris, ni des devoirs importuns à la cour ? Il vivait où les gens de lettres devraient toujours vivre, où tous les hommes de

génie aiment à vivre, dans la retraite. C'est là que l'âme ne s'abâtardit jamais, et que les années mêmes laissent quelque vigueur au talent; c'est là qu'on fortifie son cœur contre les passions, et son esprit contre les préjugés; c'est là que les morts illustres nous environnent, et nous instruisent par leurs travaux et par leurs fautes; c'est là qu'on pense et qu'on travaille: on ne fait que s'amuser et se tromper dans le monde. O solitude! ici les chimères de la grandeur, les songes de la fortune, s'évanouissent; l'insolence du crime heureux, les triomphes de l'erreur, la tyrannie de l'usage n'éblouissent et n'affligent plus nos regards; les affections désordonnées, les fureurs de parti, les haines barbares, ne nous arrachent plus aux doux mouvemens de la bienfaisance et de l'humanité; la raison s'exerce, le sentiment s'épure: on aime sans trouble, et l'on ne hait plus; on plaint le méchant, on ne le voit que malheureux. Ici, dans le calme des sens et dans la paix du cœur, l'homme s'approche de la Divinité, converse avec elle, écoute les leçons de la nature et les oracles de la vérité. C'est là que Corneille s'est formé et qu'il s'est conservé; c'est là qu'il a élevé un fils digne de lui, un fils qui marchait sur ses traces; c'est là qu'il a pleuré ce fils trop tôt moissonné, sur la mort duquel le P. de la Rue, son ami, lui adressa des consolations que le nom

de Corneille a fait passer jusqu'à nous ; c'est là enfin que Corneille a pratiqué, depuis le berceau jusqu'au tombeau, tous les devoirs, toutes les vertus d'un fils soumis, d'un disciple reconnaissant, d'un mari fidèle, d'un père tendre, d'un ami officieux, d'un citoyen vertueux. Ce témoignage (1) que lui ont rendu la nature et l'amitié, et qui n'a pas été démenti par l'envie, doit nous rendre ses sublimes talens encore plus précieux ; il est bien doux d'aimer et de respecter ce qu'on admire.

SECONDE PARTIE.

Les Œuvres de Corneille et leur influence.

Jusqu'ici nous n'avons cherché dans les ouvrages de Corneille que le caractère de son âme : nous allons y chercher celui de ses talens. Le premier trait qui nous frappe d'abord fut toujours la marque distinctive du génie ; c'est le caractère de réformateur, de créateur. On sait dans quel état les Jodelle, les Baïf, les Garnier, les Hardy, avaient laissé la scène française. Sans passions dans la tragédie, sans caractères dans la comédie, sans régularité dans les plans, sans action dans la marche, sans bienséance dans les mœurs, sans dignité dans

(1) *Voyez* la vie de Corneille, par M. de Fontenelle.

le langage, elle eût été trop heureuse alors *d'être en proie à Pradon.* Bien plus heureuse, elle tomba entre les mains de Corneille.

Ne nous arrêtons pas à montrer le ridicule de ses prédécesseurs admirés de nos aïeux, et qui dûrent l'être ; nous ne ferions qu'exciter un rire très-peu philosophique parmi ceux qui ne savent pas par quelle lente et pénible succession d'efforts et de travaux le goût pénètre pas à pas sur les traces du génie ; combien le naturel, le beau, le vrai, sont difficiles à saisir, et qu'on n'y arrive ordinairement qu'après avoir épuisé le mauvais goût et parcouru le cercle entier des erreurs. Le sort de ces auteurs aujourd'hui si décriés sera toujours celui de ces petits illustres, qui, uniquement taillés pour leur siècle, et ne voyant rien au-delà, ont tous les succès de la mode, et ne se doutent pas que l'oubli les attend à leur mort pour les dévorer tout entiers. La mode passe, le génie reste, et ses productions sont immortelles.

Mais que d'obstacles n'a-t-il pas à vaincre ! Son sort est d'être toujours traversé : on commence par vouloir l'empêcher de naître ; les lettres n'ont presque point eu de grand-homme qui n'ait d'abord été détourné de sa route par les vues de sa famille. Corneille, destiné à la profession d'avocat, en fit l'essai et se hâta d'y renoncer. L'excellence des pro-

fessions les plus honorables ne suffit pas pour retenir le génie dont le caractère est l'indépendance, et qui ne peut se plier à aucune espèce de contrainte.

On sait que le génie doit être libre, et toujours on veut l'asservir. Dès que Richelieu eut apperçu les talens de Corneille, il crut devoir l'associer à Colletet, à Bois Robert, à l'Étoile pour la composition de je ne sais quels petits chefs-d'œuvre de commande, aussi applaudis alors qu'oubliés depuis. Parmi ces coopérateurs de Richelieu et de Corneille, distinguons Rotrou; il fit *Venceslas;* il fit plus, il sentit d'abord la supériorité de Corneille, et il la publia.

Le génie est une espèce d'instinct. A deux mille ans, à deux mille lieues de distance il inspire les mêmes choses. Corneille entre dans la carrière, l'amour lui fait faire *Mélite*, et déjà le génie lui découvre que toutes les parties d'un drame, tous les personnages qu'on y introduit, doivent avoir un lien commun, que l'action doit être une, et l'intrigue simple : bientôt cette unité d'action entraînera l'unité de lieu et celle de tems, et voilà les lois du théâtre retrouvées. Je dis *retrouvées*. En effet, quoique l'antiquité les eût recommandées et observées, quoiqu'Aristote et Horace les eussent consacrées, elles étaient tellement oubliées, que

quand le génie qui les approuve, puisqu'il les inspire, les eut fait découvrir à Corneille, on les traita comme on traite la nouveauté ; on s'en moqua d'abord, on les combattit ensuite plus sérieusement, on se plaignit de ce joug imposé au talent, et l'on finit par s'y assujettir.

Corneille n'eut besoin que de la pureté de son âme pour rappeler d'abord la scène aux lois de la bienséance, pour la purger de ces familiarités, de ces transports trop libres, de ces embrassemens, de ces caresses qu'un siècle grossier avait presque érigés en ornemens du théâtre sous prétexte de vérité. Au lieu de cette vérité choquante et qui n'était bonne qu'à supprimer, il en introduisit une autre dont on avait besoin, et qui forma dans la suite la bonne comédie ; il produisit sur la scène la conversation des honnêtes gens. La comédie jusque-là n'avait rien imité. On avait pour toute source de comique quelques personnages bas et burlesques, des Jodelets, des Capitans, des valets ivres ou stupides qui outraient tout et ne peignaient rien. Corneille supprima tous ces monstres insipides ; il instruisit la comédie à retracer nos passions, nos ridicules, notre langage ; et le germe de toutes ces réformes est dans cette *Mélite* si imparfaite, dont il nous a depuis autorisés à rougir pour lui, mais qui est aussi supérieure à la meilleure pièce de Hardy, que

Tartuffe ou le *Misanthrope* est supérieur à *Mélite.*

Nos guerres continuelles contre l'Espagne, suspendues de momens en momens par des alliances avec la Maison d'Autriche, qui devenaient de nouvelles sources de guerre, avaient donné à la littérature espagnole la plus grande influence sur la littérature française; notre comédie surtout avait emprunté des Espagnols leurs intrigues sans vraisemblance et toujours répétées, leurs situations romanesques, leurs enlévemens, leurs billets équivoques, leurs lettres interceptées : Corneille ne corrigea point ce défaut; il orna seulement ce mauvais genre : ses contemporains trouvaient toujours, d'une pièce à l'autre, les marques du progrès et les nuances du mieux : ces nuances se confondent à nos yeux; nous enveloppons toutes ces comédies de Corneille dans une même proscription, et nous ne distinguons que *le Menteur* et *la suite du Menteur.* C'est que nous y voyons encore une création nouvelle et le germe d'un nouveau genre, du vrai genre de la comédie, du comique de caractère. C'est principalement par *le Menteur* que Corneille mérite d'être regardé comme le précurseur de Molière, et certainement il n'y a pas si loin du *Menteur* aux chefs-d'œuvre de la scène comique, que de Molière à lui-même dans le *Dépit amoureux* et dans les *Femmes savantes.*

Corneille eut un modèle dans *le Menteur*, et toujours un modèle espagnol; mais il eut le double mérite de l'avoir bien choisi et de l'avoir embelli. Il n'y avait qu'un homme de génie, qu'un homme sentant les vrais besoins du théâtre, qui, à travers le chaos de mauvaises pièces d'intrigue qu'offraient les auteurs espagnols, pût aller saisir une pièce de caractère, et une pièce qui plaçât le comique dans la bouche d'un homme du monde. Le Dorante de Corneille est brillant, fécond, plein d'esprit, de grâces et de ressources. C'est un trait moral de l'avoir exposé à un duel par un effet de ses mensonges; c'est un trait plaisant de lui avoir fait oublier le nom qu'il avait donné au hasard à son prétendu beau-père, et cet oubli le met dans une situation vraiment comique. La colère du père, lorsqu'il a découvert tous les mensonges de Dorante, est celle d'un vieillard, d'un gentilhomme et d'un homme juste : on y reconnaît le vrai ton de Corneille.

Dans *la suite du Menteur*, tous les mensonges de Dorante corrigé sont autant d'actions vertueuses; il est sublime lorsqu'aux dépens de sa liberté et de sa sûreté, il ment pour sauver la vie à un brave homme; il est honnête et aimable lorsqu'il ment pour sauver l'honneur à sa maîtresse. Cette pièce s'annonce d'ailleurs avec un intérêt dont le goût

de Corneille, formé par l'expérience de son siècle et du nôtre, eût pu tirer un grand parti. Tel est Corneille considéré comme poète comique. Non moins inventeur (1) parmi nous de la comédie que de la tragédie, s'il n'a point rempli cette première carrière, c'est lui qui l'a ouverte; il y a introduit des caractères, des situations, un langage, sinon châtié, du moins chaste et honnête; enfin Corneille a remis à Molière la scène comique épurée, ennoblie, et quand le beau est créé, je ne suis plus en peine qu'il soit perfectionné. N'en respectons pas moins le génie qui perfectionne; mais que rien n'affaiblisse notre reconnaissance pour le génie qui invente.

Dans la tragédie, Corneille invente et perfectionne; il ouvre la carrière et il la remplit; il se déclare dès *Médée*; déjà il s'élance jusqu'au sublime, mais il a encore besoin d'appui : dans la marche de sa pièce, il corrige Euripide et Sénèque; mais pour

(1) Est-ce la peine d'observer que quand on appelle Corneille inventeur de ces genres, ainsi que de quelques autres dont on parlera dans la suite, cela ne signifie pas que ces genres fussent inconnus avant lui, mais seulement qu'il est le premier qui les ait tirés du chaos de la barbarie, et qui les ait traités avec succès? C'est encore être créateur par rapport à nous, que d'avoir transporté dans notre langue des beautés étrangères, et de les avoir effacées.

les

les pensées, les sentimens et l'expression, quand il suit Sénèque, c'est déjà Corneille; quand il marche sans guide, ce n'est encore qu'un poète du tems. Bien différent, un jour dans *Pompée* il embellira Lucain, et s'il le quitte, il restera toujours à sa hauteur, souvent même il s'élevera plus haut. Mais alors *le Cid*, si supétieur à l'original espagnol, que les Espagnols eux-mêmes (1) n'ont plus voulu le voir que traduit d'après la copie française, *le Cid* aura élevé Corneille au dessus de ses rivaux; *les Horaces*, *Cinna*, l'auront élevé au dessus de ses modèles, *Polyeucte* au dessus de lui-même.

La gloire littéraire n'est pas moins difficile à conserver qu'à obtenir : le tems flétrit les plus beaux lauriers si l'on ne prend soin de les renouveler. *Rodogune*, *Héraclius*, affermirent Corneille sur le trône de la tragédie, *Nicomède* et *Sertorius* l'y soutinrent, et quels restes de la vigueur cornélienne et de la grandeur romaine jusque dans *Othon* et dans cette *Sophonisbe* qui, sans ajouter beaucoup à la gloire de son auteur, acheva d'arracher au malheureux Mairet les restes d'une réputation usurpée !

(1) On traduisit en espagnol *le Cid* de Corneille, quoique Corneille eût travaillé d'après la pièce espagnole de Guillen de Castro.

Si, pareil à ce Charondas (1) et à ce Zaleucus (2) immolés à l'exécution de leurs propres lois, Corneille, dans *Théodore*, fut la victime de cette décence rigoureuse qu'il avait établie au théâtre; si l'honneur d'avoir peut-être fourni quelques situations à Andromaque ne put défendre *Pertharite* d'une chute dont Corneille fut bien vengé par le succès de cet *Œdipe* si heureusement surpassé de nos jours, laissons là tous ces arrêts ou tous ces caprices du goût, toutes ces vicissitudes de faveurs et de disgraces inévitables dans une longue carrière; attachons-nous au caractère général des ouvrages de Corneille, nous y retrouverons partout l'inventeur; nous le verrons ajouter à la tragédie un ressort nouveau, la magnanimité, mère de l'admiration. Ces grands sacrifices du cœur qui s'immole au devoir, ces triomphes illustres de la vertu qui dompte la sensibilité sans l'étouffer, ces élans sublimes de la faible nature vers la perfection morale, paraissent avoir été peu connus des Grecs; ils n'ont guère excité d'autres passions que la terreur et la pitié. L'admiration, sentiment moins pénible que la terreur, moins touchant que la pitié, trouble moins que la première, attendrit

(1) Législateur des Thuriens.
(2) Législateur des Locriens.

moins que la seconde ; mais elle transporte, elle enflamme, elle rend l'homme plus grand et meilleur : le cœur qui a senti l'enthousiasme du bien, l'heureuse ivresse de la vertu, n'admet plus rien en lui de faible ni de bas.

Homère crut pouvoir abaisser ses dieux jusqu'aux passions humaines ; Corneille, remplissant les vœux de Cicéron (1), éleva les hommes jusqu'aux vertus divines ; il prouva, en nous les inspirant, qu'elles n'étaient point au dessus de notre nature. Quand Polyeucte, détaché de tout pour Dieu seul, résigne Pauline à Sevère ; quand Pauline, plus sublime encore, mer Polyeucte sous la garde de Sevère, et détruit par devoir les secrètes espérances de son cœur, quelle femme, à ce touchant exemple, oserait s'avouer qu'elle ne l'imiterait pas ? ou quel homme, pour répondre à la noble confiance de Pauline, ne courrait s'armer pour son rival, comme Sevère ? Quelle veuve, ayant à venger un mari tel que Pompée, sur un ennemi tel que César, et voyant la perfidie lui préparer par le crime une vengeance indigne, ne s'écrierait avec Cornélie : *César, prends garde à toi !* Quel fils, ayant à prononcer entre un père et une maîtresse, ne perdrait Chimène comme Rodrigue ? Quel père,

(1) *Humana ad Deos transtulit, divina mallem ad nos.*

républicain ou seulement citoyen, ne répète en frémissant le *qu'il mourût* du vieil Horace ? Quel frère, outragé par un frère impétueux et injuste, ne voudrait en prendre une aussi noble vengeance qu'Attale dans *Nicomède ?* Quel monarque enfin ne voudrait avoir dit dans les mêmes conjonctures qu'Auguste : *Soyons amis, Cinna ?*

L'admiration est donc un sentiment plus moral dans ces effets, que cette terreur et cette pitié qui disparaissent au théâtre avec l'image fugitive d'un faux danger et d'une douleur feinte : la vertu est toujours réelle, et ses impressions sont durables. Tel est l'avantage immortel du théâtre de Corneille sur celui des Anciens, qui, malgré tous les efforts des commentateurs idolâtres pour assurer aux Grecs toutes sortes de gloire, n'a que des moralités de détail, et n'offre point de résultat moral dans l'ensemble de chaque pièce.

« Mais, dit-on, si l'admiration qu'excite la » vertu est un sentiment moral, ce n'est point » un sentiment tragique. »

Que veut dire cela ? Quoi ! parce que les Grecs n'ont inspiré que la terreur et la pitié, il sera défendu d'exciter d'autres passions ! On ne pourra point être moral parce qu'Eschyle ne l'a point été, et la tragédie rejette l'admiration parce qu'elle n'a point appris des Anciens à l'exciter ! Elle rejette

donc aussi la tendresse que Racine a introduite sur la scène, et qui était encore plus inconnue aux tragiques anciens que l'admiration ! Ennemis de vos plaisirs et des progrès de l'art, oh ! jusqu'à quand érigerez-vous en règles vos préjugés superstitieux ? Ne vous lasserez-vous jamais de borner, d'étouffer, de porter partout la contrainte et la mort ? Élevez vos âmes, étendez vos vues, concevez combien ce qu'on croit parfait peut se perfectionner encore ; combien le tems, l'étude, le génie, peuvent ouvrir de routes nouvelles et produire de beautés inconnues. Eh ! qui êtes-vous pour dire au talent : *Tu ne feras plus de progrès*, et à la nature : *Tu n'auras plus de ressources ?*

J'insiste sur cet article, car l'erreur gagne, et déjà on ose dire hautement que Corneille n'est point tragique. Peut-être ce blasphême n'est-il pas encore écrit, car la plume est toujours plus sage que la langue ; mais nos cercles raisonneurs poussent jusqu'à cet excès la témérité de leurs décisions. Pour que ce jugement bizarre pût seulement avoir un prétexte, il faudrait que Corneille, borné au sentiment que lui seul savait inspirer, eût sacrifié la terreur et la pitié à l'admiration ; mais il aimait trop son art pour l'appauvrir d'un côté en l'enrichissant de l'autre ; c'est sans lui ôter le jeu attachant des passions tumultueuses qu'il lui a donné

le mérite utile de la moralité. Où trouverez-vous un plus grand appareil de terreur que dans le cinquième acte de *Rodogune?* Ne frémissez-vous pas du choix que Phocas peut faire dans *Héraclius?* N'en frémissez-vous pas pour Phocas lui-même? Votre confiance dans l'âme profonde et impénétrable de Léontine peut-elle vous défendre du trouble impérieux qui naît d'une situation terrible? Horace ne vous fait-il point passer mille fois de l'espérance à la crainte, et de la joie au désespoir? Ne voyez-vous pas la foudre qui menace, qui fuit, qui revient en grondant, qui s'éloigne encore, qui éclate enfin et frappe à la fois tous ces personnages illustres et infortunés? Si le *qu'il mourût* ne vous paraît qu'une horreur sublime, si vous ne sentez pas les larmes paternelles que la nature mêle en secret à cette férocité romaine, si cet autre soldat romain, qui dit à son beau-frère :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

vous étonne sans vous toucher, attendrissez-vous donc au moins avec ce Curiace qui s'écrie :

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue;

avec ce Curiace

Qui rend graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Pleurez sur cette tendre Sabine, qui ressent à la

fois tous les dangers, tous les malheurs d'Albe et de Rome, et dont le cœur sensible est percé de tant de coups; versez des larmes de sang avec cette Camille dont le frère a tué l'amant, partagez sa fureur, insultez avec elle aux triomphes de Rome, irritez avec elle le bras dénaturé qui va la réunir à Curiace. Suivez votre cœur, il retrouvera Corneille jusque dans ce cinquième acte, dont le grand défaut est de n'être qu'éloquent; il entendra ce cri si paternel et si romain, ce cri du vieil Horace :

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice!

Raisonneurs malheureux ! que je vous plains si vous ne plaignez pas vous-mêmes Rodrigue et Chimène ! si ce mot :

Ah Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te haïr d'avoir fui l'infamie !

ne remplit pas votre âme d'une douleur noble et délicieuse ! si cet autre mot :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

n'y verse pas la consolation et l'espérance ! si vous ne vous attendrissez pas sur Pauline et Sevère ! O Pauline ! ô femme céleste, femme sublime et tendre ! pourquoi, quand mon cœur t'admire, mes yeux sont-ils baignés de larmes? N'est-ce pas offenser la vertu généreuse, que de pleurer sur elle? Non, reçois mon hommage, mes larmes sont

pures comme ta vertu même, mes larmes t'honorent : c'est l'admiration qui les fait couler.

Vous qui regardez l'admiration comme un sentiment froid, désavouez-vous les larmes du grand Condé au cinquième acte de *Cinna ?* Sur qui pleurait-il ? Auguste avait pardonné, Cinna épousait Émilie, tous deux étaient aux pieds de leur bienfaiteur, tout le monde était transporté de joie ; mais l'admiration a ses larmes : c'est une nouvelle source d'attendrissement.

Reconnaissez donc deux vérités importantes que ces exemples doivent vous avoir prouvées ; l'une, que Corneille n'a point négligé ces grands effets de terreur et de pitié dans lesquels seuls vous voudriez faire consister le tragique ; l'autre, que l'admiration se mêlant à ces mêmes effets, les rend plus puissans, plus sensibles ; qu'elle augmente les forces tragiques par l'activité d'un nouveau ressort qui anime encore tous les autres.

Ce serait peut-être ici le lieu de rajeunir le parallèle usé de Corneille et de Racine ; mais tous leurs traits de ressemblance, tous leurs traits distinctifs ont été saisis depuis long-tems, et l'Académie ne nous charge pas aujourd'hui de répéter ce que tout le monde a dit. Nous ne les distinguerons point, comme on l'a fait quelquefois, par la différence de l'esprit au génie, car ils eurent l'un et l'autre ces

deux qualités dans un degré à peu près égal ; mais ils en firent un usage différent, parce qu'ils eurent sur la tragédie des systèmes opposés. Racine, ayant pour but principal d'inspirer la tendresse, s'attacha au développement des passions et donna le premier rang à l'amour. Corneille, voulant surtout exciter l'admiration, étala les triomphes de la vertu; il ne montra l'amour que sacrifié; il le peignit toujours comme une faiblesse, Racine en fit presque une vertu. Lequel faut-il préféter? Ni l'un ni l'autre peut-être. Eh ! pourquoi des préfétences ? pourquoi des exclusions ? Profitons de tout et n'excluons rien. Nous observerons donc, mais seulement comme un point d'histoire, que Corneille, témoin des succès de Racine, succès qu'on attribuait à son système et qu'il ne fallait attribuer qu'à son talent, refusa toujours de se prêter à un principe qui, selon lui, dégradait la tragédie. Il se trompait *peut-être*, j'ai presque dit *sans doute;* mais était-il naturel qu'accoutumé à sa passion favorite, l'admiration, il la quittât à soixante ans pour la tendresse ? Il pouvait dire comme un des héros de Racine lui-même :

Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?

D'ailleurs, voici le raisonnement qu'il faisait peut-être : vous me montrez Oreste, Hermione, Pyrrhus, livrés à l'amour. J'en vois les futeurs dans

Oreste et dans Hermione, j'en vois les malheurs dans Pyrrhus; mais lequel de ces personnages me proposeriez-vous à imiter? Je vous montre Pauline et Sevère sacrifiant l'amour à la vertu; mes personnages sont aussi touchans que les vôtres, et de plus il n'est personne à qui je ne puisse les proposer pour modèles.

Avoir nommé Pauline et Sevère, c'est avoir prouvé que si Corneille dédaigna de plaire par les mêmes moyens que Racine, ce fut par principe et non par impuissance. Si cette vérité avait encore besoin de preuves, j'en trouverais de bien fortes dans *le Cid;* je citerais de plus rare de belles scènes des quatre derniers actes de *Psyché*, surtout cette tirade admirable.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature;

et celle-ci :

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!

J'oserais assurer que Racine, à trente ans, ne donna jamais à l'amour un langage plus pénétrant ni plus enflammé, et que, soit par le genre, soit par le style, Corneille, âgé alors de soixante-quatre ans, fut encore le précurseur de Quinault (1).

(1) Il est certain que dans *Psyché*, Corneille fut pour le style, supérieur à Molière, et presqu'égal à Racine, et qu'il sembla donner le ton à Quinault.

Est-ce un avantage que j'accorde ici à Corneille sur son rival ? Non : ce rival, nourri de tendresse, sut à son tour s'élever jusqu'à l'admiration, et Corneille eût envié *Athalie*, comme Racine sans doute enviait *Polyeucte*.

Mais Corneille n'a-t-il donc pas sur Racine un avantage reconnu, celui de la variété, de la vérité des caractères, de l'observation fidelle du *costume ?* Racine ne peint que ce qu'il a sous les yeux, les Français de la cour de Louis XIV. Corneille est présent à tous les tems, à tous les lieux ; il a vécu avec tous les hommes et chez toutes les nations ; il retrace avec la même sûreté de pinceau, et l'énergie romaine, et la mollesse asiatique (1), et l'orgueil espagnol (2), et la grandeur féroce des Barbares (3), et le despotisme jaloux de l'Orient (4), et l'impétueuse ardeur d'un jeune disciple d'Annibal (5), et l'expérience courageuse du vieux rival (6) de Sylla. Sans doute. Mais disons tout. Corneille rejetterait un panégyriste qui n'oserait avouer ses défauts ni rendre une justice entière à son rival.

(1) *Voyez* Prusias dans *Nicomède*.
(2) *Voyez le Cid* et *Don Sanche d'Arragon*.
(3) *Pertharite*, *Attila*.
(4) *Suréna*. *Voyez* Orode et Pacorus.
(5) Nicomède.
(6) Sertorius.

Corneille peint tous les hommes; il distingue tous leurs traits; il ne produit guère cependant qu'un sentiment principal, la fierté; sentiment inflexible, qui n'a pour ainsi dire qu'une expression, et qui ne varie que dans le degré. Racine, si l'on veut, ne peint qu'un seul homme, mais c'est l'homme de tous les tems, de tous les lieux, de toutes les conditions, l'homme amoureux : et combien cette passion n'a-t-elle pas de ressorts ! Quels mouvemens ! quels développemens ! Comme elle parcourt tous les extrêmes, et avec quelle rapidité ! Comme elle s'irrite et comme elle s'appaise ! Comme elle menace et comme elle prie ! Comme elle est fière et timide ! Comme elle élève et comme elle abat ! Comme elle anime à la vertu, et comme elle est prête de pousser au crime ! Comme elle fait les héros et les lâches ! Certainement elle ne perd rien de sa souplesse entre les mains de Racine, et cette vérité variée que Corneille met dans la peinture des caractères, ne peut-on pas dire qu'elle se retrouve chez Racine dans l'expression des sentimens, et que tout est à peu près égal ?

Ne répétons pas que, sans Corneille, Racine n'eût point été, car qui peut le savoir ? Racine eut tout ce qui manquait à Corneille, et ces deux génies ayant suivi des routes différentes, il semble que la nature pouvait les placer indifféremment l'un avant l'autre; mais convenons que Racine a pris son vol

de bien plus haut que Corneille ; que c'est Corneille qui l'éleva d'abord à cette hauteur ; que Racine imita plus que Corneille, qu'il imita Corneille lui-même, au moins dans des détails. Une comparaison réfléchie des deux théâtres prouverait aisément que Racine ne doit guère moins à Corneille, que Virgile à Homère. Serait-ce être injuste envers Racine, que de trouver entre Corneille et lui le même rapport qu'entre Homère et Virgile, qu'entre Bossuet (ce Bossuet que Corneille semble avoir formé par ses élans, ses écarts et ses chutes mêmes), entre Bossuet, dis-je, et son rival ? non ce Fléchier, qui, toujours froidement fleuri, ne fut éloquent (1) qu'une fois, mais ce Fénélon, qui eut plus que Bossuet même les divers caractères de l'éloquence, mais qui doit lui céder le palme du sublime ; enfin ne faut-il pas avouer que Racine fut moins créateur que Corneille ?

Corneille, persuadé que les faiblesses de l'amour étaient indignes de la tragédie, et voyant bien pourtant que cette passion avait des transports et des élans supérieurs au ton de la comédie ordinaire, inventa un genre mitoyen, dont il sembla former à l'amour un domaine particulier ; c'est la comédie héroïque ; mais toujours entraîné par son pen-

(1) Dans l'*Oraison funèbre* de M. de Turenne.

chant à l'élévation, il ne permit encore à l'amour d'y paraître qu'éputé, embelli; il lui laissa ses transports, mais il lui ôta ses fureurs. *Psyché*, qu'il n'inventa point, mais qu'il exécuta en inventeur, c'est-à-dire, avec toutes les ressources du génie, appartient à ce genre, aussi bien que *Don Sanche.*

Quel que soit ce suffrage illustre qui, en se refusant à Don Sanche, lui enleva des applaudissemens mérités, et quels que puissent être le prix et l'influence de tout suffrage particulier, la postérité en a bien dédommagé Corneille. Don Sanche est jugé un des plus sublimes caractères qu'il ait créés. Ces deux reines, amantes d'un héros sans naissance; ces grands de Castille, si fiers et si jaloux, rivaux généreux (mélange adroit d'orgueil et d'élévation), n'opposant aux vertus de Don Sanche que les préjugés de leur pays et ceux de la grandeur, forment un tableau d'une ordonnance majestueuse et d'un intérêt attachant. Molière paraît l'avoir copié à quelques égards dans les *Amans magnifiques.*

Corneille ouvrit encore à l'amour un autre asyle qui ne lui a pas manqué depuis, l'*Opéra*, dont on ne peut méconnaître l'origine dans les pièces à machine, telles qu'*Andromède*, *Médée*, et encore *Psyché.*

Il fallait que Corneille inventât: nous lui devons

non-seulement tant de genres qu'il a créés, mais encore des subdivisions importantes de ces mêmes genres. En voici une, par exemple, qui vaut un genre entier. La plupart des poètes dramatiques n'ont qu'un nœud pour toutes leurs pièces : des tyrans dans la tragédie, des parens ridicules ou injustes dans la comédie, forment ce nœud par les traverses qu'ils suscitent aux personnages intéressans. Ce ressort trop usé serait un défaut s'il n'était souvent nécessaire. Corneille a donné l'idée d'un nœud plus puissant, qui tient plus aux choses qu'aux caractères ; qui, sans aucune injustice de la part des hommes, sans qu'un tyran opprime ou menace l'innocence, sans qu'il en coûte à l'auteur de souiller son pinceau par des couleurs noires et des traits coupables, en n'admettant enfin que des personnages honnêtes et vertueux, met un obstacle invincible au bonheur par le seul concours des conjonctures, par la seule opposition des devoirs et des penchans. C'est ainsi que Rodrigue et Chimène et tous les personnages de la tragédie des *Horaces*, parce qu'ils font tout ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils sont tous vertueux, sont tous infortunés. Les pièces où cette espèce de nœud domine, l'emportent de beaucoup sur les autres par le charme de l'intérêt ; aussi ce genre a-t-il été suivi et perfectionné. *Zaïre*, la touchante *Zaïre*, qui jamais n'a manqué son effet sur l'âme

la plus froide, en est peut-être le chef-d'œuvre.

Mais ce genre a dû être inventé par Corneille : c'est une suite naturelle du principe qui le portait à exciter toujours l'admiration. Dans ce système, n'avoir à peindre que des caractères honnêtes, était un avantage inestimable, et les penchans, mis en opposition avec les devoirs, devaient toujours leur être immolés.

Il nous reste un mot à dire des dernières pièces de Corneille, ou plutôt ce mot est dit : Saint-Évremond nous a prévenus. « *Corneille*, dit-il, *dans la* » *chaleur de l'âge, exprimait les mouvemens de la* » *nature ; dans sa vieillesse, il en découvre les ressorts.* » *Autrefois il donnait tout au sentiment ; il donne* » *plus aujourd'hui à la connaissance ; il ouvre le cœur* » *avec tout son secret ; il le produisait avec tout son* » *trouble.* »

En général, Corneille, politique profond et penseur sublime, disserte beaucoup, et dans ses dernières pièces, et dans les précédentes. L'action sans doute est préférable aux discours ; mais qu'on nous donne beaucoup de dissertations, comme celle où Cinna et Maxime étalent à Auguste les raisons d'abdiquer ou de conserver l'empire ; celle où Sertorius et Pompée traitent des intérêts de la république et des leurs ; celle même où Attila délibère avec deux rois ses alliés ou ses esclaves, s'il doit

s'unir

s'unir à l'empire qui tombe ou à la France qui s'élève, et nous pourrons nous consoler du défaut d'action.

Quant aux dernières pièces de Corneille, ou, si l'on veut, ses derniers discours dramatiques, osons dire avec un critique sévère et qui a droit de l'être, que le début de *Pulchérie* est imposant, et avec le sage Fontenelle, que le cinquième acte de cette même *Pulchérie* est très-beau; disons que Suréna est un caractère plein de noblesse, que celui d'Euridice est grand jusqu'au sublime; qu'une très-belle scène entre Pacorus et Euridice paraît avoir été le modèle d'une scène semblable entre Mithridate (1) et Monime; que l'art du raisonnement est poussé si loin entre Pacorus et Suréna (2), que le lecteur, qui sait pourtant que Suréna ne peut avoir tort, serait fort embarrassé de répondre à sa place, et voit avec étonnement que Suréna trouve à répondre; remarquons enfin que la pièce finit par ce mot plus que sublime d'Euridice :

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.

---

(1) Voir d'un côté la seconde scène du second acte de *Suréna*, de l'autre la quatrième scène du quatrième acte de *Mithridate*.

(2) *Suréna*, acte quatrième, scène quatrième : nous en disons autant de la seconde scène du troisième acte, entre Orode et Suréna.

et que ce mot fut le dernier de Corneille; c'est ainsi que ce grand-homme termina une carrière de soixante ans de travaux.

Nous ne parlerons point de ses poésies fugitives, tant latines que françaises; elles feraient la gloire d'un autre; elles se confondent chez Corneille, dans une gloire plus grande. Il traduisit *l'Imitation*. Ce fut à ce livre de consolation et d'amour qu'il alla demander du soulagement dans ses disgraces et dans ses douleurs; mais son âme était plus forte, plus élevée que tendre, et sa simplicité n'était pas celle d'Akempis ou de Gerson : le beau défaut de sa traduction est qu'on y reconnaît trop Corneille.

Il imprimait à tous ses écrits le caractère de son âme; il l'imprima même à toute la France. Un auteur qui ne peint que son siècle, plaît à ce siècle qui sourit à son image, mais il ne le réforme pas. Corneille, en s'élevant au dessus des climats et des âges, força les âmes à s'élever, à s'étendre avec la sienne. Les maximes dont il est rempli fournitent des principes à la morale; ses sentimens, plus efficaces encore, donnèrent de l'activité à la vertu. Il fit pour la verru ce que Descartes fit pour la raison. Ces deux hommes, si semblables à tant d'égards, tous deux simples, grands, vertueux, amis de la retraite, faits pour éclairer le monde et pour le fuir, sont sans doute les deux têtes françaises, peut-

être les deux têtes humaines qui ont le plus pensé. La France, si souvent taxée de frivolité, peut les opposer avec succès aux nations les plus philosophes. « *On sait écrire et parler en France*, disait le célèbre Waller; *mais il n'y a que Corneille qui sache penser.* » Il eut sur Descartes un grand avantage; il pensa dans sa patrie et pour sa patrie; il eut peut-être aussi une influence plus prompte et plus universelle.

Descartes pensait avec le sang-froid de la sagesse, Corneille avec la chaleur du génie : les pensées d'un grand poète se tournent presque toujours en sentiment, et s'impriment plus fortement dans l'âme. Ces pensées fécondes, ces sentimens actifs, germaient et fructifiaient : la jeunesse s'en nourrissait. Corneille formait l'esprit général. Si la clémence d'Auguste développa la sensibilité généreuse du grand Condé; si la cour de Louis XIV espéra que la grace d'un coupable illustre (1) pourrait être le fruit d'une représentation de *Cinna*; si Turenne crut avoir reçu dans *Sertorius* des leçons sur la guerre, doutons-nous que les Colbert et les Louvois aient trouvé dans Corneille des leçons de politique, et tous les grands-hommes des leçons d'héroïsme ? Doutons-nous que cet esprit de décence,

(1) Le chevalier de Rohan.

ce goût de la vertu, cette énetgie de l'âme toujours soumise au devoir, cet amour de l'ordre, cette obéissance éclairée des peuples, ce zèle vigilant des ministres, cette majesté paternelle du plus imposant des monarques, enfin cette tendance universelle vets le grand, le beau et le juste, aient été en partie l'ouvrage de Corneille ? Doutons-nous que ses sentimens aient pu former le siècle miraculeux de Louis XIV ? que ses pensées aient pu préparer de loin le siècle philosophique de Louis XV ? Ignorons-nous le pouvoir des écrits et l'ascendant du génie ? O ciel ! si ta providence a résolu la durée de cet empire, si tu daignes soutenir et ranimer parmi nous l'amour du grand, la valeur antique, et cet honneur, père des vertus, conserve-nous, suscite-nous des hommes de génie, multiplie les Corneille, les Condé ne nous manqueront jamais.

« J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre. »

Suréna, acte iv, scène iv.

Quem..... esse natum et nos gaudemus, et hac Civitas dùm erit latabitur.

Cic. *de Amic. c. iv.*

(M. Bailly, si célèbre depuis par de bons ouvrages et par ses malheurs, eut l'accessit dans ce concours.)

DISCOURS

QUI, au jugement de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle (1), *a remporté le prix par M. GAILLARD.*

M. MERCIER DUPATY, avocat-général au parlement de Bordeaux, ayant pensé qu'un discours solennel qui rappellerait les vertus, les talens et les bienfaits de Henri IV, pourrait n'être pas inutile aux rois et aux peuples pour les attacher plus fortement les uns aux autres, et voulant d'ailleurs honorer la Rochelle sa patrie en consacrant les monumens de l'affection de Henri IV pour cette ville où ce grand roi avait passé une partie de sa jeunesse, fit frapper exprès, à un coin particulier,

(1) L'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle tint une assemblée publique et extraordinaire le 28 décembre 1768, pour adjuger le prix qu'un de ses membres avait destiné au meilleur éloge de Henri IV. Ce prix est une médaille d'or de la valeur de 600 liv., frappée exprès : elle représente d'un côté le portrait de ce roi si cher à la nation, avec cette légende : *Henri IV, roi de France et de Navarre, le bien bon ami des Rochelais*, paroles que ce grand prince avait adoptées. On lit sur le revers : *Prix adjugé par l'Académie royale de la Rochelle, en* 1768.

cette médaille, la plus belle qu'ait faite le célèbre Duvivier. Il n'en existe qu'une en or; c'est celle qui a été adjugée pour le prix : du moins M. Dupaty m'a plusieurs fois assuré que diverses personnes ayant demandé à en avoir qui fussent d'or, en fournissant les fonds, il les avait toujours refusées, en alléguant que cette distinction devait être réservée pour celui qui avait remporté le prix; il en permit quelques-unes en argent, et en distribua en bronze autant qu'on en voulut.

L'importance de ce prix excita un concours extraordinaire parmi les orateurs du tems; l'intérêt du sujet multiplia les concurrens : il y a d'ailleurs aussi des anecdotes concernant ce prix. M. de Chamfort, aussi jaloux de tout talent et de toute gloire que s'il n'eût pas été si bien partagé sur ces deux points, d'ailleurs fort dédaigneux à l'égard des talens qu'il croyait ne devoir pas craindre, va trouver M. de Laharpe, qu'il avait déjà voulu engager à lui céder la carrière des prix académiques : « Mon ami, lui dit-il, il n'y a que nous qui puis-» sions nous nuire l'un à l'autre; arrangeons-nous » pour ne pas nous trouver en concurrence; par-» tageons le monde comme les triumvirs; je vous » défère le choix comme à mon ancien. » Laharpe, plus philosophe et ayant plus réfléchi sur les événemens, savait que la fortune n'exerce pas

moins son empire sur ces combats littéraires que sur ceux qui ensanglantent nos terres et qui ébranlent les États; il savait que, soit dans les talens des auteurs, soit dans les décisions des juges, elle amenait quelquefois des combinaisons imprévues; il savait, par exemple, que M. de Voltaire avait plusieurs fois disputé des prix et n'en avait jamais obtenu. M. de Laharpe accepta cependant la proposition et fit son choix. « Je me réserve, dit-il, » l'Académie française et le prix de la Rochelle. » Il envoya en effet à l'Académie de la Rochelle un discours plein des plus grandes beautés, et comptant sur la distance qu'il y a de Paris à la Rochelle pour qu'on ignorât dans cette dernière ville qu'il violait la loi de toute Académie, laquelle défend de se faire connaître avant le jugement, il remplit tout Paris de la réputation de son ouvrage par les fréquentes lectures qu'il en fit dans des cercles nombreux. Elles lui attirèrent les plus grands applaudissemens; on le félicitait d'avance sur son infaillible victoire; tous lui promettaient le prix, et c'érait, disait-on, la moindre gloire que lui procurerait cet ouvrage. Il se le promettait sans doute lui-même, et il y était bien autorisé. A la nouvelle du jugement, il se fit un plaisir d'être le premier à m'apprendre lui-même que c'était à moi que le prix était déféré.

ÉLOGE DE HENRI IV.

Tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt,
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo.
VIRG. Egl. v.

MON âme va goûter une joie pure ; je vais parler d'un roi qui aima son peuple. Qu'un sentiment si naturel ait pu distinguer un roi, qu'il puisse n'être pas toujours dans le cœur de tous les souverains, je ne le comprends pas sans doute ; mais l'Univers est sous mes yeux. J'y vois la tyrannie appesantir son bras de fer sur le malheureux genre humain ; j'y vois la multitude immolée au petit nombre, et le sang des hommes répandu sur la terre comme l'eau. J'entends les cris de la liberté qu'on opprime, de la faiblesse qu'on écrase, de l'innocence qu'on égorge, de la misère qu'on dépouille encore, de la nature entière qu'on méprise et qu'on outrage. Vingt monstres à forme humaine ont dit : « L'humanité » fut créée pour nous ; qu'elle serve et qu'elle » meure ; ses biens, ses travaux, son sang, tout » est à nous. » Le ciel les entend, et la foudre les épargne ! Mais quelquefois ce ciel plus doux permet que l'humanité respire, un bon roi alors est le plus précieux de ses bienfaits. Il aima la France, il lui donna le pieux Louis IX, le sage Charles V,

le vertueux Louis XII, et ce Henri IV, le plus aimé des rois, le plus digne de l'être, ce Henri IV en qui tout fut aimable jusqu'aux faiblesses. C'est lui, c'est votre ami, ô Rochelais ! c'est votre père, ô Français ! que nous allons célébrer. L'éloquence du cœur pourrait-elle nous manquer dans un pareil sujet ? Ce n'est point le génie que le goût va juger, c'est la sensibilité que le patriotisme va couronner. Le prix en sera plus flatteur : tout citoyen, tout homme, peut y prétendre.

Recevez notre hommage, ô vous citoyen généreux, ami de la vertu (1), qui nous invitez à la peindre et à l'inspirer ! Puissions-nous remplir de si nobles vues ! Puissent nos travaux répondre à votre zèle ! Mais quels que soient nos succès, vous aurez servi la patrie et l'humanité : rappeler le souvenir de Henri IV, c'est avertir les rois d'être bienfaisans, et les peuples d'être fidèles.

Quand nous voulons nous représenter l'Être suprême sous des traits qui excitent notre amour, qui animent notre confiance, *il entend*, disons-

(1) Cet ami de la vertu, de la patrie et de l'humanité, ce zélateur du bien public, auquel on avait rendu cet hommage sans le connaître, n'a que vingt-deux ans. C'est ce même magistrat, ce même directeur de l'Académie de la Rochelle, dont on vient de parler dans l'avertissement.

nous, *les soupirs de l'humble qu'on outrage ; les larmes de l'innocence sont précieuses devant lui ; son peuple est toujours présent à sa mémoire.* A cette image d'un Dieu clément et juste on reconnaît Henri IV. S'il fut guerrier, ce fut pour sauver son peuple; s'il fut roi, ce fut pour le rendre heureux.

Si nous le considérons dans la vie privée, son affabilité populaire oublie l'orgueil du rang, et ne se souvient que de l'égalité des hommes : il respecte ses semblables; il les aime ; il veut leur plaire; il cherche à s'en rapprocher. Héros humain dans les combats, maître bienfaisant sur le trône, homme sensible, aimable, digne de servir de modèle aux particuliers mêmes dans le commerce de l'amitié, tel fut Henri : nous allons l'envisager sous ces trois principaux points de vue.

PREMIÈRE PARTIE.

Henri à la tête des armées et dans les troubles civils.

Je l'ai juré à l'humanité, jamais l'éloge des conquérans ne souillera ma plume ; je hais leurs talens funestes et leurs affreux succès : la guerre n'est à mes yeux que la plus ancienne, la plus honteuse et la plus horrible des extravagances humaines. Qu'un ambitieux, traînant à sa suite une foule de brigands, ravage cent provinces pour en usurper

une, et fasse des millions de malheureux sans rien faire pour son propre bonheur, ou que du sein de la mollesse un imbécille tyran, pour des intérêts qu'il ignore, envoie les derniers sujets qui lui restent, périr dans des déserts qu'il n'a jamais vus et qu'il ne verra jamais, combien cette rage serait ridicule si elle n'était abominable ! Mais qu'un grand roi, réclamant le trône de ses pères et le droit de rendre son peuple heureux, ait pour ennemi ce peuple qu'il aime ; qu'il voie le fanatisme repousser son amour et sa clémence ; qu'il pleure sur ce peuple et qu'il soit forcé de le combattre, on plaint les enfans rebelles, on plaint surtout le père qui va les châtier.

La fatalité des conjonctures décide impérieusement de nos destinées ; elle commande aux inclinations, elle force le caractère : Henri sera donc un héros ; il eût voulu n'être que le bienfaiteur des humains : ami de la paix, il naît pour la guerre. D'un côté, des discordes intestines, mal contenues par l'autorité, n'attendent qu'un gouvernement faible pour désoler la France ; de l'autre, les maisons de Foix et d'Albret, dépouillées de la Navarre par l'injuste Ferdinand, avaient transmis à la maison de Bourbon leurs droits violés et leur haine impuissante. Le respectable Henri d'Albret, qui, de son mariage avec l'illustre Marguerite, sœur

de François Ier., n'a eu qu'une fille, attend le moment où *sa brebis enfantera un lion* (1). Ce moment arrive : *voici mon vengeur*, s'écrie Henri d'Albret. Il s'empare de cet enfant; il lui donne son nom; il se charge seul du soin de ses premières années, ou plutôt il l'abandonne à la nature, la plus tendre des mères, la plus sage des institutrices. Cet enfant, confondu parmi ceux du peuple, vêtu des mêmes habits, nourri des mêmes alimens, exerçant avec eux ses organes naissans, foulant comme eux de ses pieds nus les neiges et les rochers des Pyrénées, offrant sa tête découverte aux ardeurs du soleil, aux agitations des vents, aux intempéries des saisons, c'est le prince de Navarre. Loin cette délicatesse superbe qui énerve les enfans des rois, et ces respects prématurés qui les empoisonnent! Ne craignons plus pour Henri la dureté ni la mollesse : enfant, il a connu le mal; il voudra le soulager dans les autres; il saura le supporter pour lui-même. Il perd trop tôt l'aïeul qui le forma sur de tels principes; mais l'impression est faite, elle ne s'effacera jamais : le bienfait de l'éducation est éternel.

Henri s'élève, ses yeux s'ouvrent; ils cherchent

(1) Ce sont les propres termes de Henri d'Albret : ils font allusion à une plaisanterie des Espagnols sur la naissance de Jeanne d'Albret sa fille.

sur la terre la vertu et l'humanité : des guerres de religion sont le premier spectacle qui vient les frapper.

La conjuration d'Amboise, le massacre de Vassy, ont donné le signal ; les Guises paraissent défendre le trône qu'ils ébranlent, et la religion qu'ils dédaignent. Henri marche contre eux sous les drapeaux de Condé son oncle ; il a perdu un père vertueux et vaillant (1), mais faible et incertain. Condé lui tient lieu de père ; Condé et Coligny sont ses maîtres dans l'art de la guerre ; mais à treize ans il juge ses maîtres et les instruit. « Attaquez, leur » dit-il à Loudun : ne voyez-vous pas que si le » duc d'Anjou avait des forces comme il a l'avan- » tage du lieu, il s'empresserait de vous attaquer » lui-même ? Gardez-vous de combattre, leur di- » sait-il à Jarnac (2) : vos troupes sont dispersées, » celles du duc d'Anjou sont réunies. » Ah ! s'écria-t-il à Montcontour, indigné du soin qu'on prenait de le ménager mal-à-propos : « Nous perdons notre » avantage, et la bataille par conséquent ! » Au combat d'Arnay-le-Duc, il assure la victoire à son parti.

---

(1) Antoine de Bourbon, roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret.

(2) Condé fut tué à cette bataille.

La paix vint suspendre ces exploits, ces fautes et ces calamités ; la paix ! Puis-je honorer de ce nom le chef-d'œuvre du crime, l'exécrable monument des perfidies de Médicis ? O Rochelais ! veillez sur votre ami. Ce prince au dessus de son âge, sa mère au dessus de son sexe, Coligny, tous vos chefs, sont dans vos murs, ne souffrez pas qu'ils en sortent ; osez leur résister et leur désobéir ; opposez votre tendresse et vos craintes à leur confiance héroïque. Hélas ! ils ne soupçonnent pas seulement qu'on puisse trahir, ni que la haine survive à la guerre : l'hymen les appelle ; ils vont former ces nœuds que Henri détestera toujours et qu'il sera forcé de rompre ; ils volent à l'esclavage et à la mort : Jeanne d'Albret expire, Coligny est égorgé, tous ses amis périssent, le fanatisme s'enivre du plaisir d'exterminer ; les Guises et Médicis s'abreuvent de sang ; le roi ! le roi lui-même..... O jour affreux ! opprobre du nom français ! plaie éternelle faite à la religion, à l'État, à l'humanité ! Oublions-la, dit-on. Non, non, souvenons-nous-en toujours, pour toujours craindre le fanatisme.

Arrêtons-nous à considérer par quelles épreuves l'âme sensible de Henri est exercée. Cette nuit, ce réveil, ce sang ami ruisselant à ses yeux, ces cris qui retentissent jusqu'à lui au fond du Louvre ; ces deux haies d'assassins qui lui présentent la mort

sans la lui donner ; ces imprécations d'un roi (1) terrible, devant qui le roi de Navarre n'est qu'un sujet ; ces abjurations forcées que la tyrannie arrache à la bouche tremblante et que le cœur désavoue en silence ; cette nécessité de feindre ; tantôt la captivité la plus dure, tantôt une fausse liberté qui n'est qu'un piège de plus ; et parmi tant d'horreurs la volupté parée par les mains de Médicis, qui sourit perfidement au jeune Henri, et verse dans son cœur tous ses poisons. En est-ce assez ? et cette cour criminelle a-t-elle épuisé toute l'industrie de la persécution ? Non, l'art de nuire est inépuisable. O Rochelais ! un supplice nouveau est réservé à ce prince qui vous aime : on vous le ramène armé contre vous : le duc d'Anjou le traîne à sa suite devant vos murs ; il veut que votre ami soit l'instrument de ses vengeances et l'auteur de votre ruine. Quel ôtage ! et dans quelles mains il est remis ! Tremblez également, et de vous soumettre, et de vous défendre ! Tous les pas de Henri sont comptés, tous ses coups sont mesurés et pesés, ses talens sont calculés : on en exige tout le produit. D'où naîtra votre salut et le sien ? De la gloire même de votre oppresseur. Son nom, immortalisé par vos illustres disgraces, vient de lui mériter une

(1) Charles IX.

couronne étrangère : les ambassadeurs polonais viennent lui offrir ce prix de sa valeur, ce gage de l'estime d'un grand peuple. Il part affligé, mais flatté. Bientôt Charles IX, succombant sous le crime et le remords, vomit son sang comme il avait versé celui de ses sujets ; il meurt en maudissant sa mère et ses frères, en s'accusant lui-même. Sa femme et sa fille ont seules tous ses regrets ; il les recommande en ce dernier moment. A qui ? A ce même Henri qu'il a rassasié d'outrages, et qu'il doit croire implacable. *Vous devez me haïr*, lui dit-il, *et je vous confie tout ce que j'aime ; mais je vous connais, je n'ai trouvé qu'en vous de l'honneur et de la foi.* O amis de la vertu ! reprenons courage en voyant qu'elle règne au milieu des fers et jusque dans le séjour du vice.

Fuis pourtant, généreux prince ! fuis d'une cour où des frères veulent emprunter ton bras pour s'entr'assassiner (1), et croient t'engager au crime par l'espérance d'en profiter ; d'une cour où, pour s'assurer le malheur de régner, Médicis, nouvelle

(1) Le duc d'Alençon avait voulu assassiner Henri III son frère ; le roi de Navarre l'en avait empêché. Henri III, se croyant empoisonné par le même duc d'Alençon, voulut le faire assassiner par le roi de Navarre : *En me vengeant*, disait-il, *vous montez au trône de France.* Le roi de Navarre était bien incapable d'y monter par un pareil moyen.

Brunehaut,

Brunehaut, corrompt, divise, empoisonne ses enfans. Qu'a de commun ton âme avec le crime et l'intrigue? Romps tes fers : tu le peux, tu le dois; tes sujets t'appellent, tes amis t'attendent; les mânes de Coligny et de Condé te demandent vengeance; l'œil de la tyrannie se ferme ou se détourne. Ta valeur est libre : je respire, je te vois rendu à tes amis dans la Rochelle.

Cependant la Ligue éclate, monstre dont la mémoire fait frémir encore tout bon Français, monstre qui renverse les trônes au nom de la religion. Rome le caresse, l'Espagne le nourrit, la Lorraine et la Savoie le servent à genoux, Guise le conduit, Henri III s'en croit le chef, en est l'esclave et en sera la victime.

L'évasion du roi de Navarre, sa retraite à la Rochelle, son crédit dans le Parti protestant, tous les cœurs qu'on voit voler au devant de lui, voilà ce qui détermine la Ligue à se déclarer. Mais son esprit ravageait sourdement la France depuis un demi-siècle; il dictait ces lois dénaturées; il allumait ces feux impies contre des infortunés, tout au plus contre des gens séduits, dont il fallait seulement plaindre les erreurs et réprimer les excès; il les forçait à la révolte; il rendait un jeune roi l'assassin de son peuple. Maintenant il bouleverse la France, il multiplie les crimes; et si les armes

des guerriers viennent à lui manquer, les poignards des fanatiques ne lui manqueront pas.

C'est à ce monstre que le roi de Navarre déclare la guerre : il prend la défense des hommes ; il embrasse la querelle des rois. Son œil pénétrant voit l'avenir dans le passé ; il voit d'où l'on part, où l'on est, où l'on veut aller : de beaux prétextes, des mots sacrés, ne lui en imposent pas ; il sait que, dans le langage des passions, venger Dieu n'est souvent que perdre un ennemi ou écarter un concurrent.

Le destin du roi de Navarre est de combattre ceux qu'il veut défendre. Henri III a flétri la gloire du duc d'Anjou. A dix-huit ans c'était un héros dans les batailles ; à trente ans ce n'est qu'un enfant sur le trône. La superstition et la volupté l'ont dégradé du caractère d'homme. Des moines l'intimident ; des mignons le gouvernent, les Grands le méprisent, son peuple le hait. Tyran invisible, dévot profanateur au fond de son palais, il fait des processions, institue des confréries, et forge des édits ruineux. Sa conduite flottante étale tous les embarras de l'incertitude, tous les combats de l'irrésolution, et ce délire des inconséquences qui annonce la chute des rois et les révolutions des États. La Ligue qu'il brave et qu'il ménage toujours mal-à-propos, l'attache à un joug qu'il déteste ; elle

lui nomme ses amis et ses ennemis. Le duc de Guise, qui profite de tout, l'aide chaque jour à se détruire lui-même ; il le force de s'armer contre le roi de Navarre, qui ne s'arme que contre la Ligue. Les négociations se joignent aux hostilités : on fait, on défait, on confirme, on viole des traités selon le besoin du moment ou le caprice de la tyrannie. La Ligue établit cette maxime digne d'elle : *qu'on ne doit rien aux hérétiques, pas même la bonne foi.* Malheureux ! pouvez-vous cesser de vous la devoir à vous-mêmes ?

Médicis, qui depuis long-tems ne se doit plus rien, veut encore essayer sur le roi de Navarre l'artifice usé de sa politique, et l'attrait toujours nouveau de la volupté. Cent jeunes beautés qui l'accompagnent, exercées dans l'art de plaire et de trahir, viennent attaquer ce cœur qu'on connaît tendre et qu'on croit faible ; elles demandent la paix en inspirant l'amour : la paix dont elles célèbrent les charmes, en paraît plus desirable.

Mais..... ô contraste ! ô mélange de galanterie et de fureur ! les plaisirs, les fêtes, embellissent cet asyle que la guerre respecte à peine, et qu'elle entoure de toutes parts. A travers le son des instrumens et le mouvement léger des danses, on peut entendre au loin le bruit des armes, les hennissemens des chevaux et les cris des mourans. Médicis

embrasse Bourbon avec une gaîté folâtre, mais c'est pour s'assurer s'il offre un corps sans défense aux poignards qu'elle aiguise. Au milieu des jeux et des festins elle surprend une place, elle séduit un sujet, elle nuit, elle trompe : on lui rend gaiment ses perfidies. De jeunes courtisans ouvrent un bal, et tandis que l'œil les cherche encore dans le tumulte de l'assemblée, leur sang coule dans les combats. Blessés, vainqueurs, ils reviennent en riant déposer leurs lauriers aux pieds de leurs maîtresses indignées. Voilà nos guerres civiles : toutes les nations sont égales pour le crime ; elles ne varient que dans la manière de le commettre : le fond d'atrocité est le même ; les couleurs seules sont différentes.

Bourbon n'a pu être séduit, sera-t-il plus aisé à vaincre ? La Ligue espère l'accabler sous le nombre des ennemis : en quatre ans elle envoie contre lui jusqu'à dix armées. Bourbon connaît l'infériorité de ses forces ; il compte peu sur les secours faibles, tardifs et dangereux de l'étranger, qu'il ne néglige pas. Ses principales ressources sont en lui-même. Sa pitié pour Henri III, son indignation contre la Ligue, la nécessité de vaincre, quelques amis résolus à mourir avec lui, voilà ses soldats et ses armées. Il les multiplie par son activité ; il les enflamme par sa confiance : sa valeur intelligente,

tantôt les guide avec précaution, tantôt les précipite avec furie, et toujours les mène à la victoire par des chemins différens. Il approfondit cet art destructeur, dont le chef-d'œuvre est de conserver. Le barbare ne sait que massacrer et brûler; le guerrier évalue les circonstances, calcule les hasards, combine les forces physiques avec l'impulsion morale, prépare l'attaque, prolonge la défense, et produit les plus grands effets avec le moins de ressorts possible. Voilà ce qui, chez toutes les nations, forme le guerrier et le général. Chez les Français il faut encore qu'il soit gai, confiant, aimable; il faut que les soldats lisent sur son front le présage de la victoire; et s'il peut être soldat avec eux, s'il les mène aux dangers au lieu de les y envoyer, s'il prodigue son sang en ménageant le leur, si enfin ce soldat est un roi, et un roi opprimé, il faut bien qu'il soit invincible. Non, la force n'est rien; le nombre nuit plus qu'il ne sert : comptez les cœurs et non les bras; la réputation du chef, les dispositions du soldat, voilà ce qui enfante les prodiges. Un roi qu'on aime est un Dieu tout-puissant. Bourbon doit triompher; il voit ses enfans dans tous ses soldats; il est toujours avec eux, le premier à la charge, le dernier à la retraite : les plus grands périls, il se les réserve; il les réclame comme un privilége de son rang : voyez cette colère obligeante

contre ses amis qui s'exposent toujours trop à son gré, tandis que son courage les fait à chaque instant trembler pour lui-même : c'est la seule injustice de Bourbon. Ciel ! ô ciel ! veillez sur ce prince intrépide ! sa conservation est un miracle continuel de votre providence !

Eaulse, Marmande, Nérac, Cahors, Amiens, Laon, la Fère, Rouen, vous vîtes ces témérités brillantes, ces phénomènes du courage, ces ressources du désespoir, ces exploits que la fable n'eût osé imaginer !

La Ligue a irrité Henri III en le méprisant ; elle l'appaise en l'effrayant. Il envoyait Joyeuse contre elle ; c'est contre Bourbon qu'il l'envoie à présent. Bourbon, entouré des trois armées de Joyeuse, de Mayenne et de Matignon, n'a ni troupes ni argent, et va les combattre ; il commence par Joyeuse. L'audace et l'allégresse éclatent dans les yeux de Bourbon.

Les princes de son sang sont autour de lui : *Je n'ai rien à vous dire, vous êtes de la Maison de Bourbon, et, vive Dieu ! je vous montrerai que je suis votre aîné.*

Le zèle s'empresse à défendre, à couvrir une tête si chère et si souvent hasardée : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas ; je veux paraître.*

Joyeuse croit l'envelopper de ses nombreux ba-

taillons, qui déjà poussent des cris de victoire ; trois canons bien disposés ébranlent cette multitude, Bourbon l'entame et la dissipe : ce changement est l'ouvrage d'une heure.

Un avis infidèle annonce qu'on voit paraître l'armée du maréchal de Matignon : *Allons, mes amis, ce sera ce qu'on n'aura jamais vu, deux batailles en un jour.*

Henri III a reçu le dernier outrage : la Ligue l'a chassé du trône et de Paris. Insensé ! il s'est réduit à l'horrible ressource du crime : le crime l'a vengé, mais en le plongeant plus avant dans l'abîme. C'est toujours au généreux Bourbon que les malheureux s'adressent. Henri III implore son appui et tremble encore de l'obtenir. Bourbon vole à son secours : souvenir des injures, crainte des trahisons éprouvées, rien ne l'arrête ; mais du sein de la tombe les Guises frappent leur assassin par la main d'un moine ; les Valois ne sont plus (1) !

Henri IV (donnons-lui désormais ce nom sous lequel l'amour l'a gravé dans le cœur de tous les Français), Henri IV est roi de France, mais il a tout son royaume à conquérir : Mayenne veut venger ses frères, c'est-à-dire qu'il veut régner. Et qui ne le veut pas alors ? Qui n'a pas des droits,

(1) Le duc d'Alençon était mort avant Henri III.

quand les droits légitimes sont méprisés ? Renverser la barrière éternelle que la loi salique a mise entre le trône français et les femmes et les étrangers, ce n'est qu'un jeu pour la Ligue. Philippe II, *ce démon du midi*, ne dit-il pas insolemment : *Ma ville de Paris, ma ville d'Orléans ?* et c'est à des Français qu'il parle. Ne destine-t-il pas ce trône à sa fille ? Rome n'en a-t-elle pas exclu les Bourbons ? Les États ne s'assemblent-ils pas pour en disposer ? La Ligue a jeté ses ténèbres sur les yeux les plus saints ; elle a égaré les cœurs les plus fidèles : la Ligue règne jusque dans le camp de Henri ; elle y souffle la discorde et la révolte : tous veulent commander, nul ne veut obéir ; tous proposent des conditions, dicrent des lois, mettent un prix aux services qu'ils ne rendent pas ; des sujets croient avoir le droit de dire à leur maître : *Pensez comme nous, ou vous ne régnerez point. Jamais*, leur répond Henri, *je ne forcerai la conscience du moindre de mes sujets ; qui êtes-vous pour forcer la mienne ?* Cette réponse vertueuse les confond et les irrite. Catholiques, Protestans, tous s'observent d'un œil jaloux : nul concert de vues, nul concours pour le bien : ambition, intérêt, fureur de secte, voilà ce que Henri voit autour de lui : contraint dans sa religion, contraint dans l'amitié, obligé de se cacher pour parler à Sully, c'est du sein de cet

esclavage qu'il faut s'élever au trône ; c'est avec ces sujets indociles qu'il faut combattre des sujets rebelles.

Cependant Mayenne le pousse du centre du royaume aux extrémités, et bientôt Henri, *roi sans royaume, mari sans femme, guerrier sans argent*, comme il le dit lui-même, n'aura plus que la mer pour asyle : le voilà pourtant qui s'arrête sous les murs d'Arques. Henri, quelle est ton espérance ? Ces trois mille hommes épuisés de travaux et de fatigues, qui peuvent à peine porter leurs armes, attendront-ils trente mille conquérans que Mayenne conduit en triomphe sur ses pas ? Le comte de Belin, soldat de Mayenne, mais admirateur de Henri, pris par un détachement, est amené devant ce prince ; il cherche des yeux une armée.... *Vous ne voyez pas tout*, lui dit Henri : *comptez-vous pour rien la cause que nous défendons, et Dieu qui combat pour nous ?* Belin se tait et admire. La bataille s'engage, le prince est partout. *Mon compère*, dit-il au colonel Arreguer, *je viens mourir ou acquérir de la gloire avec vous. Mon père*, dit-il au colonel Galati, *gardez-moi ici une pique ; je veux combattre à la tête de votre bataillon.* Un tel prince pouvait-il ne pas vaincre ? Mais le nombre l'accable ; partout des troupes fraîches opposées à ses troupes abattues ; du moins un brouillard favo-

rable leur épargnait encore le spectacle décourageant de la supériorité de l'ennemi : le soleil perce, et dissipe ce reste d'illusion. La force, la faiblesse, tout paraît au grand jour. Henri ! ce dût être ta perte, tu sais que ce sera ton salut : à ta voix le canon d'Arques a tonné sur Mayenne. Vois ces files emportées, ces rangs éclaircis, ces bataillons ouverts. Il voit rout, il s'élance, il renverse, et le destin de Coutras s'étant encore déclaré dans les plaines d'Arques, il écrit ce billet si connu, qui suffirait pour le peindre. *Pends-toi, brave Crillon ; nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas.*

L'éloquence n'a rien à faire pour l'éloge de Henri : toute l'éloquence humaine est dans ses actions et dans ses discours. Que dirions-nous, faibles orateurs, qui transportât les hommes, comme cette vive et sublime harangue qui le fit vaincre à Ivry ? « Mes amis, nous courons même fortune : » si vous perdez vos enseignes, ne perdez point de » vue mon panache blanc ; vous le trouverez tou» jours au chemin de l'honneur et de la victoire. » Cette bataille d'Ivry fut encore un triomphe du petit nombre sur la multitude. *Plus d'ennemis, plus de gloire* : c'était le mot de ce prince.

Sages, qui le condamnez d'avoir attaqué à Aumale, avec cent hommes, une armée entière, et une armée commandée par le prince de Parme,

ou de s'être jeté seul et sans casque au milieu de six escadrons pour ramener la victoire à Fontaine-Française, songez combien il importe à un roi qui a son peuple à conquérir, de donner à ses exploits l'empreinte du merveilleux et une sorte de caractère magique : songez combien la réputation augmente les forces, combien l'enthousiasme change les hommes et les choses. « *Je ne puis faire autre-* » *ment*, disait Henri lui-même à Sully ; *je combats* » *pour ma gloire et pour ma couronne.* »

A Fontaine-Française on le voit sans ressources ; on ose lui proposer la fuite : la fuite à Henri IV ! *Je n'ai pas besoin de conseil, mais de secours ; il y a plus de danger à la fuite qu'à la chasse.*

C'est avec ces maximes et cette conduite qu'on triomphe et qu'on règne. Le pénétrant Sixte-Quint promit d'abord l'empire et la victoire à cette activité intrépide. Farnèse (1) seul pouvait la déconcerter ; Farnèse, qui avec des forces supérieures, déployant des talens peut-être égaux, ne formait point de projets dont il n'eût assuré l'exécution ; Farnèse qui pouvait dire à Henri : *Je vais déboucher la Seine et la Marne, prendre Lagny et Corbeil ; tâchez de m'en empêcher.* Il vint en France, et il délivra Paris : il y revint, et il délivra Rouen.

(1) Alexandre de Farnèse, prince de Parme.

Henri peut le défier, l'assaillir, le fatiguer, jamais l'entamer ni le vaincre; et la postérité doute encore lequel acquit plus de gloire, ou de Henri en surprenant Farnèse à Caudebec, ou de Farnèse en échappant alors à Henri.

Gloire déplorable ! talens malheureux ! tristes avantages ! lauriers teints d'un sang trop cher ! je ne vous célébrerais pas si Henri ne vous avait pleurés, si son humanité n'avait surpassé sa valeur, si elle n'en avait été quelquefois le principe, si, quand *il prodigue sa grande âme* (1), et s'abandonne lui-même au milieu du péril, je ne le voyais veiller sur ses amis et sur ses ennemis, sauver la vie à la Curée au combat de Fontaine-Française, à Biron au passage de l'Aine; dire à Béthune de ce ton d'intérêt qui lui était propre : *Votre cousin Sully est étourdi comme un hanneton; voyez où sa folie l'emporte : allez, ramenez-le moi, et les autres aussi;* si je n'entendais toujours au moment de la victoire ce cri de son cœur : *Sauvez, soulagez, consolez les vaincus, épargnez le sang, et surtout le sang français;* si lorsqu'engagé dans Eaulse, comme Alexandre dans la ville des Oxidraques, et ayant entendu des voix féroces s'écrier : *Tirez à ce panache blanc, c'est le roi de Navarre*, il n'eût arrêté les bras prêts à le

(1) *Animæque magnæ prodigum Paulum.*

venger, et borné la punition de ces méchans aux remords que devait exciter en eux sa clémence ; si la duchesse de Montpensier, dans son humiliation, n'eût trouvé en lui, après tant d'outrages, des égards respectueux et tendres ; si, après avoir fatigué le duc de Mayenne à la promenade, il ne lui eût dit ce mot divin : *Mon cousin, c'est la seule vengeance que je prendrai de vous.*

Siége de Paris, monument d'horreur sous le plus doux des princes ! mânes de trente mille furieux consumés en un mois par la faim ! mère forcenée ! alimens détestables ! nature outragée ! Dieu, qui connaissez les cœurs ! Dieu juste, imputez-vous à Henri ces malheurs et ces crimes ? Qu'a-t-il dû faire pour les prévenir ? Son cœur est déchiré, ses yeux sont baignés de larmes : « Laissez, s'écrie-t-il, » laissez venir à moi ces malheureux : les Ligueurs » les Espagnols peuvent les voir périr d'un œil sec ; » ils n'en sont que les tyrans ; je sens que je suis leur » père. Qu'importent mes intérêts et l'espérance » d'un succès incertain ? Est-il d'autre intérêt, » d'autre succès que de sauver mes enfans ? » Il ordonne de nourrir tous ceux qu'un mépris barbare de l'humanité désigne sons le nom de *bouches inutiles ;* il permet que la compassion s'étende jusque sur ceux que la contrainte ou la fureur retient encore dans la ville. Les lois de la guerre envoyaient

au gibet deux paysans qui avaient porté du pain à une poterne : le roi les rencontre ; ils tombent à ses pieds : *Nous n'avions pas*, disent-ils, *d'autre moyen de gagner notre vie. Je leur fais grace*, s'écrie le roi les larmes aux yeux, *ou plutôt je les approuve ; ils ont nourri des hommes :* il leur donne tout l'argent qu'il avait sur lui. *Le Béarnais est pauvre*, ajoute-t-il ; *s'il en avait davantage, il vous le donnerait.*

Poursuis, prince aimable, remplis ta destinée : les cœurs changés vont se soumettre, Paris va bientôt te recevoir avec transport : l'humanité attendrie applaudit à tes exploits, tes ennemis te les pardonnent. *Grand roi !* s'écrie le duc de Feria lui-même en fuyant de Paris, *Grand roi ! l'empire du monde t'est dû !* O Henri ! ta valeur et ta clémence t'ont du moins reporté sur ton trône ; voyons comment tu vas le remplir.

SECONDE PARTIE.

Henri IV sur le trône.

« Mon peuple a souffert, il faut le soulager ; il » respire, ce n'est pas assez ; il faut qu'il soit heu- » reux. » Voilà toute la politique de Henri IV ; voilà le soin qui remplit tout son règne : la guerre et la gloire ne furent pour lui que des moyens, le bonheur public est la fin qu'il se propose ; il n'a

voulu être illustre que pour être bienfaisant : sa conduite va justifier ses conquêtes. Peuple trop long-tems aveuglé, tu reconnaîtras enfin que c'est pour toi qu'il a vaincu !

L'objet le plus important est celui qui l'occupe le premier, la religion. C'est le plus doux lien des hommes, c'est le plus puissant ressort du bonheur. Il est affreux, sans doute, de haïr et de persécuter ceux qui ne peuvent penser comme nous ; mais qu'il serait consolant d'être réunis dans un même culte et dans une même croyance ! de ne compter que des frères dans l'ordre de la religion, comme dans celui de la nature ! d'offrir tous ensemble les mêmes vœux et le même cœur à ce Dieu de paix et d'amour, *qui se trouve toujours au milieu des mortels assemblés en son nom !*

Henri sait que la foi qu'il a reçue de ses pères n'est pas celle de ses aïeux ; il voit du côté de l'Église romaine l'antiquité et l'autorité ; il considère ce qu'ont produit les innovations des derniers tems : la Ligue en est le fruit. L'empire de la haine s'accroît, celui de la charité s'éteint, et le sang coule pour des opinions. Henri veut d'abord s'instruire, desir toujours digne d'un homme et d'un roi. Dieu sans doute se manifeste à ceux qui le cherchent avec un cœur si simple et si pur ; Henri méritait d'en être éclairé. « *Jamais*, disait un de ses admirateurs

» catholiques, *je ne pardonnerai à la nouvelle reli-*
» *gion de nous avoir enlevé cet excellent prince.* »

Sectateurs heureux de la vérité ! dissipez vos craintes, Henri n'a pu vous être enlevé pour toujours ! et vous qui n'adorez que l'intérêt, vous qui ne méritez de croire ni à la foi ni à la vertu, si, jugeant du cœur de Henri par le vôtre, vous l'osez soupçonner d'hypocrisie, songez que celui qui n'a jamais trompé les hommes, n'a pu vouloir mentir à Dieu; songez que quand les Catholiques exigèrent de lui ce sacrifice à la mort de Henri III, il refusa leurs services à ce prix; songez que c'est le vainqueur de Coutras, d'Arques et d'Ivry qui abjure aujourd'hui volontairement; songez qu'il est incertain que son intérêt politique soit d'abjurer; qu'il va perdre par cette démarche la confiance des Protestans sans acquérir celle des Catholiques; songez qu'en se livrant sans réserve aux premiers, il eût trouvé dans le redoublement de leur zèle, dans la chaleur des intérêts de parti, dans l'explosion de l'enthousiasme, dans la fin des divisions de son armée, bien plus de ressources qu'il n'en aurait perdu par la diminution de ses troupes; songez enfin que si la bonne foi n'est pas dans le cœur de Henri, il faut renoncer à la trouver sur la terre. Mais vous, ses premiers frères et ses premiers amis, croyez que son cœur ne sait point oublier ce qui lui fut

fut cher : en se soumettant à la vérité, il ne vous sacrifie point à vos adversaires ; cessez de l'outrager et de vous déshonorer par d'indignes défiances. Que craignez-vous ? Sully est aux pieds du trône. Mais ces agitations criminelles, ces complots séditieux, ces projets de partager la France, ne vous flattez pas d'en rendre Sully le complice : pour l'intérêt de sa religion même, il combattra vos factions ; et puisque vous voulez avoir d'autres intérêts que ceux de votre maître, ce sera dans les mains de Sully que votre père remettra ses intérêts contre vous.

Dans quelles inconséquences jette l'esprit de parti, et comme les extrêmes se rapprochent ! C'est avec la Ligue, c'est avec l'Espagne que les Protestans vont conspirer contre un roi qui les protège, qui s'épuise pour verser en secret sur eux des bienfaits ignorés des Catholiques ; c'est au moment où la perte imprévue d'Amiens répand la consternation dans tout le royaume, qu'ils menacent de prendre les armes si un édit honteux ne leur accorde l'indépendance. Le roi ne leur doit que la liberté et la sûreté ; il leur assurera l'une et l'autre lorsqu'ils cesseront de menacer. Il ne peut être ingrat, mais il ne souffrira pas qu'on abuse du malheur public pour le forcer à une reconnaissance excessive ; il perdra plutôt la couronne, que de

souffrir qu'elle perde entre ses mains la moindre prérogative. Il reprend Amiens ; il repousse l'ennemi étranger ; il contient l'ennemi domestique ; il donne à la fois la paix, et aux provinces françaises que la Ligue troublait encore, et à l'Espagne qui si long-tems troubla la France entière, et aux Protestans qui voulaient encore la troubler. Il la donne aussi à cet adroit et opiniâtre duc de Savoie, qui rend Biron infidèle, qui séduit tout, excepté Sully, et qui serait le plus redoutable ennemi de la France si sa force égalait son artifice. Vervins, Nantes, Lyon (1), je vous atteste ; soyez mes garans ; publiez avec moi que ce roi si célèbre par la guerre, aima toujours la paix ; qu'entraîné dès l'enfance dans une guerre inévitable, il n'attendit pour l'éteindre, que les premiers momens de l'autorité renaissante. Ah ! si Henri n'était qu'un héros, si la guerre avait pour lui des charmes, manquerait-il de prétextes, de motifs même pour la prolonger ou pour la renouveler ? L'Espagne, désarmée par faiblesse, cesse-t-elle de lui prodiguer la haine et l'outrage, de soulever ses sujets, de menacer sa vie ? Aux mouvemens furieux de ce tigre enchaîné, à ses cris de rage étouffés, ne voyons-

(1) Paix de Vervins en 1598. Édit de Nantes de la même année. Traité de Lyon avec le duc de Savoie en 1601.

nous pas la Ligue ranimer de toutes parts ses têtes écrasées? Au dedans, au dehors tout fermente. Le clergé, le parlement, tous les Catholiques révoltés contre l'édit de Nantes, ne respirent que la guerre. Henri, la sérénité dans les yeux, la paix dans le cœur, oppose aux flots tumultueux une fermeté sans roideur, des ménagemens sans faiblesse, l'art de calmer et de contenir. *Je vous prie*, dit-il au parlement, *d'enregistrer mon édit; le rejeter, c'est déclarer la guerre à mes sujets protestans; je ne la leur ferai certainement pas; je vous enverrai la faire à ma place.*

Enfans inquiets d'un père si pacifique, ne portez plus l'horreur au sein de sa famille! jouissez de sa tendresse et de ses bienfaits!..... Mais l'Univers entier n'est aussi qu'une famille..... Je vois Henri s'enflammer du saint amour de la paix et de la bienfaisance. Oh! s'il pouvait en pénétrer tous les peuples et tous les rois! s'il pouvait établir la paix sur des fondemens éternels! A cette idée il tressaille de joie et d'espérance; il la médite, il l'approfondit: les difficultés s'applanissent, la possibilité se montre, son plan se forme, et sans le couteau de Ravaillac il allait consommer ce grand ouvrage. Mais son plan lui survit; son ami nous l'a tracé, l'ayant lui-même, après quelques préjugés et quelques répugnances, ap-

prouvé, admiré, jugé aussi possible qu'utile (1).

Si telle est pourtant ou la perversité ou la folie humaine, que la réunion des rois et la pacification du monde soient impossibles, Henri du moins rendra son peuple heureux, son règne sera un règne de restauration. O ciel ! en quel état les Valois ont transmis aux Bourbons le patrimoine de saint Louis! Quel abus et quel mépris de l'autorité ! A quel degré était parvenu le désordre des finances, mal qui contient en soi tous les maux politiques ! Que d'insolentes fortunes élevées entre les besoins du roi et la misère du peuple ! Quel chaos ! quel labyrinthe de brigandages profonds et de déprédations savantes ! Que l'intérêt a de talent pour commettre le mal et pour le déguiser ! Mais jusqu'où la corruption avait pénétré, et quels noms l'or avait souillés ! Dormez dans vos tombeaux antiques, ombres criminelles, et puissent la tombe et l'oubli engloutir avec vous jusqu'au dernier de vos imitateurs ! Je n'étalerai point ici votre opprobre et vos crimes : Sully, qui sut les dévoiler et les réparer, est aussi le seul qui ait su les tracer. Celui qui n'a pas vu ce tableau effrayant dans les Mémoires de ce grand-homme, ignore jusqu'à quel point les rois

(1) *Voyez* à ce sujet le *Discours sur les avantages de la paix et les malheurs de la guerre.*

peuvent être trompés, et les peuples opprimés; il ignore aussi ce que peuvent le travail et la vertu pour le bonheur des hommes, et combien il reste de ressources où tout est désespéré. Cette réforme incroyable et jugée impossible par les artisans du mal, la gloire de Henri est de l'avoir entreprise, celle de Sully est de l'avoir exécutée. Mais Sully nous dira lui-même que jamais il n'eût réussi sous un roi qui eût moins aimé son peuple et moins secondé son ministre : il nous dira que les travaux de Henri dirigèrent les siens, que les lumières de ce grand roi l'éclairèrent, que son courage le soutint, qu'un ministre ne peut faire le bien que sous un roi qui voit tout, qui sait vouloir et qui fait agir.

D'Épernon ose menacer Sully, parce que Sully ose défendre contre lui les droits du peuple. Henri déclare qu'il servira de second à Sully.

Dans ces combats de la cupidité contre la justice, les princes du sang, la sœur même du roi, sont sacrifiés à l'intérêt public. Henri prend Sully pour juge entre le peuple et les grands, et Sully se dévoue à la haine des grands pour assurer à Henri l'amour du peuple.

Ce sentiment paternel est toujours dans le cœur, et sur les lèvres de Henri. *Je veux que mon peuple soit riche ; je veux qu'il soit content. Mon peuple est*

tout pour moi. Qui s'attaque à mon peuple, s'attaque à moi-même. Eh ! qui me nourrira si mon peuple est ruiné ? qui acquittera les charges de l'État ? qui paiera vos pensions, Messieurs, disait-il aux courtisans ?

Ce peuple apprend qu'il est compté pour quelque chose. Si long-tems flétri par l'oppression, il relève sa tête libre et protégée ; il ranime, il exerce ses bras encouragés : l'agriculture renaît, tous les arts utiles marchent à sa suite, la marine sort du néant, le commerce fleurit, des manufactures s'établissent ou se perfectionnent, la circulation s'étend et devient plus rapide : on dégage les grands chemins des ronces qui les couvraient, on songe à unir les fleuves et les mers par des canaux, on fortifie les frontières, on relève les édifices publics : avec l'ordre et la police, tout reprend le mouvement et la vie, la face de la France est embellie, le roi est enrichi et le peuple soulagé.

La maladie et la pauvreté trouvent de nouveaux asyles plus sains et plus sûrs ; le soldat, qui a consumé ses belles années au service de l'État, voit l'État reconnaissant se charger de sa vieillesse et de sa misère. Henri IV et Sully donnent à Louis XIV et à Louvois l'idée de cet établissement immortel, où l'éclat le plus imposant décore l'utilité.

L'instruction gratuite dans l'Université, l'École

militaire, ces nobles projets si heureusement exécutés de nos jours, avaient été conçus par Henri IV. Tout le bien qu'on peut faire aux hommes, Henri IV l'a fait ou l'a projeté.

La réforme de la justice fut l'objet de tous ses vœux; elle l'est encore aujourd'hui des nôtres.

Henri voudrait guérir l'humanité de toutes ses maladies, et la sauver de toutes ses fureurs. La manie meurtrière du point d'honneur dépeuple sa cour; le sang de la noblesse, qui, graces à Henri et à la paix, ne coule plus dans les batailles, se dissipe dans ces combats volontaires et stériles. Le duel immola sous ce règne (le croira-t-on?) plus de quatre mille victimes. Henri applique à ce mal invétéré des remèdes violens, des lois de mort et d'infâmie; mais le faux honneur, aussi bien que le vrai, ne craint point la mort, et il est bien difficile de flétrir le courage. Louons le zèle de Henri, mais n'attendons que du pouvoir du tems et de la douce influence des mœurs ce que la rigueur des lois n'a pu produire encore.

L'homme injuste, le débiteur infidèle, est un ennemi public; il trouble l'économie politique, il engorge les canaux de la circulation: s'il est faible, ce n'est qu'un voleur ordinaire; s'il est puissant, c'est de plus un tyran. Malheur au siècle qui deviendrait indulgent sur ce crime que le clément

Henri IV jugea digne de mort ! *Je paie mes dettes*, dit-il ; *je veux que mes sujets paient les leurs.* L'autorité tire sa plus grande force de l'exemple qu'elle donne.

Les lettres, ornement d'un règne heureux, reprennent quelque éclat sous Henri IV ; les talens ont leur récompense ; Casaubon est fixé en France par des bienfaits. Le Collége royal, cette noble institution *du père des lettres*, s'était ressenti des malheurs publics : les professeurs, privés du fruit de leurs travaux, le redemandent à Henri IV. Voici sa réponse ; on l'y reconnaîtra : *Qu'on diminue de ma dépense, qu'on ôte de ma table pour payer mes lecteurs ; je veux les contenter ; Sully les paiera.* Sully les paya. Ce n'était pas sur de pareils objets que s'exerçait la sévère économie de ce ministre ; il savait qu'il est du devoir des rois de réprimer les courtisans et les financiers, et qu'il est de leur grandeur de récompenser les savans qu'on enrichit à si peu de frais.

Henri est faible !.... Ce sera sa gloire. S'il est plus sûr et plus heureux d'ignorer les faiblesses, il est plus grand de les dompter. Eh ! quel est donc ce roi que l'amour entraîne et n'aveugle jamais ? qui peut dire à une maîtresse adorée et digne de l'être : *Je renoncerais plutôt à dix maîtresses comme vous, qu'à un ami comme Sully ?* Quel est ce roi dont un

sujet combat impunément toutes les passions ? ce roi aux yeux duquel on peut déchirer une promesse de mariage qu'il a faite et qu'il communique ? ce roi à qui on peut dire, dans l'enthousiasme d'une action si hardie : *Oui, je suis fou, et plût à Dieu que je le fusse tout seul en ce moment ?* O sublime colère ! ô courageuse amitié ! ô que le prince est grand, qui a pu mériter un tel ami et sentir le prix d'un tel emportement !

Henri est faible !..... O peuple qu'il aime, respecte à jamais ces faiblesses qu'il t'a sacrifiées, ces faiblesses qui t'ont prouvé son amour ! Ce prince nourrit et combat une passion invincible et funeste ; un desir généreux, un espoir perfide, se sont glissés dans son cœur ; il a cru qu'il pouvait être permis à un roi de se rendre heureux en couronnant ce qu'il aime ; il a cru pouvoir élever sur le trône celle qui règne sur son âme. Le sévère Sully l'a désabusé. Mais du moins ce trône ne sera point partagé avec une autre femme (1) ; c'est sa dernière espérance. Sully la lui enlève encore ; il lui porte les vœux d'un peuple dont l'amour attend des rejetons de cette race sacrée. Henri se tait et gémit ; Sully avance : *Nous vous avons marié, Sire* (et le nom

(1) Son mariage avec Marguerite de Valois avait été déclaré nul en 1599, du consentement de cette princesse.

de Médicis, déjà si fatal à la France, est celui que la politique a choisi pour l'unir au nom de Henri IV). Ce prince reste un moment comme frappé de la foudre; mais revenant à lui et reprenant sa grandeur : *Eh bien !* s'écrie-t-il avec un transport qui exprime, et ses combats, et sa victoire, *puisque mon peuple le desire, puisque c'est le bien de mon royaume et le vœu de mes amis, je suis prêt à tout.* Prince aimable ! puisse la tendresse de ce peuple à qui tu t'immoles, suffire à ton cœur, et lui payer un tel sacrifice ! Puisses-tu y trouver le bonheur que l'amour et l'hymen t'ont vainement promis !

Une maladie dangereuse semble ouvrir à Henri les portes du tombeau. Sully tremble, le peuple est consterné, la cour songe à l'avenir. « O mon ami ! » dit le roi à Sully, vous savez si c'est la mort que » je crains; vous m'avez vu mille fois la chercher » avec vous au milieu des hasards; mais mon peu- » ple n'est pas encore heureux; j'espérais achever » mon ouvrage : vous savez quels étaient mes pro- » jets pour sa félicité. » Oui, prince, et ce peuple éperdu le sait aussi. Une tradition fidelle nous a transmis ces projets divins; nos laboureurs gémissans les ont appris de leurs pères, et les redisent à leurs enfans. Dans toutes leurs misères, ton nom sacré est le seul qu'ils réclament, ton exemple est

le seul qu'ils proposent à tous les rois. Ils savent ce que tu fis et ce que tu voulus faire ; ils savent que tu fus le meilleur des rois comme le plus grand des guerriers. Nous allons voir que tu fus encore le plus aimable des hommes.

TROISIÈME PARTIE.

Henri IV dans sa vie privée.

L'égalité naturelle des hommes, vérité vulgaire dans la rhéorie, moins reconnue dans la pratique, et surtout peu familière aux rois, fut pour Henri IV une vérité de sentiment fortifiée par l'éducation. Sa vie entière n'est qu'un hommage perpétuel rendu à cette vérité. Sa grandeur n'emprunre rien de l'orgueil du diadême : je vois toujours l'homme en lui, jamais le roi, ou plutôt je le vois le plus grand des rois, parce qu'il est le plus simple des hommes. J'ignore si, *en le voyant, le monde eût reconnu son maître ;* mais l'humanité eût reconnu son ami. Sa cour est un peuple d'égaux, où l'on ne distingue le roi qu'au bien qu'il fait, et qu'à un soin plus marqué de plaire. Un ambassadeur d'Espagne, accoutumé dans la cour de son maître à ces barrières que le respect mettait entre les grands mêmes et le prince, s'étonne de la liberté avec laquelle la noblesse française entourait et pressait son roi. *Vous*

ne voyez rien, répond le roi ; *ils me pressent bien autrement dans les batailles.*

Le corps de ville de Paris vient féliciter le roi sur ses victoires ; Henri montre Biron qui a eu l'honneur d'y contribuer, Biron qu'il aime et qui lui doit la vie, Biron qui le servit bien avant de le trahir deux fois : *Voici*, dit-il, *un homme que je présente volontiers à mes amis et à mes ennemis.* C'est avec cette grâce sublime qu'il savait remercier ses sujets d'avoir fait leur devoir. Quels services un tel mot ne récompenserait-il pas ?

Pourquoi négligerions-nous d'observer que la vivacité, la grâce, la gaîté, la finesse noble, tous les agrémens de l'esprit français se trouvent dans ses lettres, dans ses saillies, dans ses bons mots, et qu'à cet égard même il peut passer pour modèle ?

La France me vaut ce que je veux, disait-il au duc de Savoie. Rois, apprenez par ce seul mot à mériter l'amour de vos peuples.

Il vous rendait surtout le même témoignage, ô Rochelais ! *Je peux tout à la Rochelle*, disait-il, *car je n'y veux jamais que ce que je dois.*

O jour que cette ville n'a point oublié ! jour consacré aux douceurs de la confiance et de l'égalité ! Les députés de la Rochelle sont présentés à Henri par Sully : ce n'est point un roi qui reçoit l'hommage de ses sujets, c'est Henri qui, après tant

d'années, revoit *ses bien bons amis*. Avec quelle tendresse et quels pleurs de joie il les embrasse! Comme il renaît avec eux par le souvenir du passé! Comme il leur rappelle les travaux, les malheurs qu'ils ont soufferts ensemble! Comme le voilà redevenu leur compagnon et leur élève! Rochelais, vous l'aviez bien pensé, sa foi est changée, mais son cœur ne l'est pas : vous avez dû en juger par les vôtres.

Dans les camps, ce n'était pas seulement par la valeur qu'il était soldat, c'était encore par cet amour de l'égalité qui lui est propre. Les historiens nous le représentent (répétons leurs termes et gardons-nous d'embellir la vérité) « assis au » corps-de-garde avec les soldats, couché comme » eux sur la paille, tenant d'une main un morceau » de pain bis qu'il mange, de l'autre un charbon » avec lequel il dessine un camp et des tranchées; » ils nous le montrent prenant le pic, fouillant la » terre, ouvrant lui-même ces tranchées qu'il a » tracées. »

Henri cherche le peuple autant que d'autres rois semblent le fuir; il aime à voir la vérité sortir sans effort de ces bouches grossières. Mêlé dans les hôtelleries avec les marchands et les voyageurs, dans les cabanes avec les laboureurs et les bergers, nouveau Germanicus, il jouit de sa renommée, il

recueille ces éloges que l'art du courtisan n'a point préparés. Si une faible plainte, un léger reproche perçant à travers les bénédictions de la reconnaissance, lui indiquent quelque plaie de l'État à fermer, ou quelque victoire à remporter sur lui-même, le vœu de son peuple n'est jamais trompé. J'aime à me représenter ces courtisans étonnés de reconnaître un grand roi au fond d'une chaumière, ces paysans confus d'avoir reçu leur roi, de l'avoir jugé, de l'avoir loué, de l'avoir *grondé*, qui accusent l'indiscrétion de leurs discours, la familiarité de leurs louanges, l'audace de leurs critiques; et Henri, qui, les larmes aux yeux, leur sourit, les caresse, jouit de leur surprise, de leur amour et des bienfaits dont il les a comblés. Plaisirs dignes de Henri! popularité qui sied à l'héroïsme, bonhomie adorable (1) qui embellit la gloire!

Les courtisans, redoutant ou pour le roi les dangers qu'il peut courir, ou pour eux les vérités qu'il peut entendre, le conjurent de ne plus tromper leur vigilance, de ne point s'éloigner des secours de leur zèle : *Eh! qu'ai-je besoin de secours*, dit-il, *au milieu de mes enfans? Ai-je mérité de les craindre?*

Après l'amour de l'égalité, le trait qui me frappe

(1) Ce mot a déjà été appliqué à Henri IV, et il le caractérise.

le plus dans ce prince, c'est la clémence. On lui parle d'un ennemi farouche et fanatique, dont sa bonté n'a pu encore fléchir la haine : *Je lui ferai tant de bien*, dit-il, *que je le forcerai de m'aimer.*

Quel est cet homme auquel il aime à confier le soin de sa vie, qu'il a voulu, malgré Vitry, recevoir au nombre de ses gardes, dont il exalte la valeur et la fidélité, qu'il montre avec estime à tous ses amis? C'est le soldat qui l'a blessé au combat d'Aumale.

Parmi les furieux qui attentèrent à ses jours, il sauva tous ceux que le moindre prétexte put dérober à sa justice; et malgré la nécessité de couper la racine des conspirations toujours renaissantes et d'éteindre le feu des factions dans le sang d'un coupable puissant, il avait pardonné à Biron; il lui aurait pardonné encore si Biron l'avait permis.

Dois-je remarquer que Henri fut un père tendre? Je remarquerai du moins que tous les sentimens de la nature avaient dans cette âme aimante et sensible, un degré de chaleur et d'énergie inconnu aux autres hommes, et des mouvemens naïfs surtout inconnus aux rois. Également ami de ses peuples et de ses enfans, il les met pour ainsi dire sous la garde les uns des autres; il veut qu'ils s'entr'aiment autant qu'il les aime. Le ciel lui donne un dauphin; Henri le montre à son peuple; le berceau

découvert de cet enfant précieux est porté dans Paris aux acclamations de ce peuple enchanté, qui croit voir le bonheur public renaître et se perpétuer avec Henri.

Le respect est l'ouvrage des hommes; il gêne l'esprit, il glace le cœur : l'amour est le chef-d'œuvre de la nature; il enflamme, il transporte. C'est par l'amour que Henri veut être honoré de ses peuples et de ses enfans; il ne veut être connu de ses fils qu'en qualité de père et non de maître ; il les accoutume à ces noms qui expriment les rapports sacrés de la nature; il rejette ceux qui ne rappellent que le rang et l'autorité. C'est aux sages à sentir l'importance de ces bagatelles qui tiennent aux mœurs et aux sentimens.

Je l'avoue avec amertume : la vertu n'est pas le bonheur. Henri n'est point heureux : la jalousie, la discorde, l'intrigue, qui devraient au moins ne troubler que sa cour, désolent l'intérieur de sa maison. Une cabale ennemie de Henri IV gouverne Médicis, et Médicis hait son mari parce que des valets le lui commandent. Henri commande à son cœur de l'aimer, et tandis que la sécheresse hautaine et l'aigreur impérieuse de cette femme le fatiguent de plaintes et l'accablent de reproches, il la comble de bienfaits. Ses attentions délicates, sa sérénité caressante, ses soins empressés, imitent

les

les transports de l'amour, et n'excitent que les fureurs de la haine. Quand, succombant aux travaux pénibles du gouvernement, Henri, plein du desir de plaire à la reine, attend de son entretien et de sa tendresse un délassement nécessaire, repoussé par une froideur glaçante, ou rebuté par des cris importuns, il sort, la mort dans le cœur, la douleur sur le front, et dans ces momens le plus puissant roi de l'Europe n'a pas même un asyle. Cœur tendre et malheureux, je ne te renverrai point aux perfides consolations de l'amour ! Ton amour pour Verneuil n'est qu'un malheur de plus: cette insolente et ambitieuse maîtresse n'est pas digne de toi. Mais, ô vous ses vrais amis et ses intimes confidens ! doux, mais faible Sillery ! vertueux, mais austère Sully ! sage et généreuse de Guise ! vous qui réparâtes tous les torts de ce nom illustre et funeste, ouvrez vos cœurs aux douleurs de ce grand roi, de cet homme excellent; versez dans le sien toutes les consolations de l'amitié, toutes les tendresses de la compassion, et que l'auteur de la félicité publique soit soulagé du moins s'il ne peut être heureux.

L'inflexible Sully lui conseille toujours la fermeté; il s'étonne qu'un monarque qui a pacifié l'Europe, ne puisse fixer la paix dans sa maison; qu'un héros que nul péril n'a jamais fait pâlir, se

trouble et frémisse aux cris d'une femme ; Sully s'indigne d'une telle faiblesse, et moi (oserai-je le dire ?), je rends graces au ciel de n'être point Sully, pour conserver le droit d'estimer cette faiblesse intéressante.

Henri est de tous les rois, c'est peu dire, il est de tous les hommes celui qui a le plus senti le besoin de l'amitié, et qui en a le mieux connu le prix. Les Mémoires de Sully sont un monument érigé à cette amitié d'un roi et d'un sujet. Dans ces Mémoires où Sully, plus grand que modeste, ne s'est pas peint sans doute à son désavantage, on respecte, on admire ce Sully, mais c'est Henri IV qu'on aime.

C'est lui qui aime le plus : discours, actions, tout respire en lui le sentiment, tout émeut et attendrit. Sully a l'ascendant d'un sage, Henri a le cœur d'un ami. Voyez comme il tremble devant Sully quand il a quelque faiblesse à lui montrer ! comme il prévient son juge ! comme il bégaie avec embarras sa timide confidence ! comme il veut en retenir une partie ! comme elle lui échappe toute entière ! comme il s'irrite ! comme il s'appaise ! comme tous ses mouvemens sont vrais et bons !

Après ces petits orages qui, dans l'amitié même, naissent de l'opposition des caractères, c'est toujouts Henri qui s'empresse à revenir. Il

sait que dans tout commerce de cœur entre inégaux, c'est au plus grand à faire les avances, ou plutôt il sent que son cœur a besoin de les faire. « Nos petits débats, dit-il à Sully, ne doivent » jamais passer les vingt-quatre heures. » Un jour il sort furieux du cabinet de Sully, et prononce ces terribles paroles devant les courtisans, qui en triomphent : « Non, je ne peux plus vivre avec » cet homme; il m'est insupportable par sa ru- » desse et ses contradictions; je ne le verrai de » quinze jours. » (Sa colère même ne lui faisait pas prévoir un plus long éloignement.) Le lendemain la première voix qui frappe les oreilles de Sully au fond de ce cabinet où l'aurore le trouve occupé à servir ce maître irrité, c'est celle de Henri qui vient, osons le dire à sa gloire, demander pardon à son ami, et rougir en grand-homme de son emportement. Puis se tournant vers les courtisans, dont la veille il avait remarqué la maligne joie : « Il y a, dit-il, des gens assez simples pour croire » que quand je me fâche contre Sully, c'est tout de » bon; qu'ils sachent qu'entre Sully et moi il n'y a » que l'amitié de durable, et que c'est pour la vie. »

Peu de tems auparavant, une calomnie *travaillée de main de courtisans*, selon l'expression de Sully lui-même, avait sappé les fondemens de cette amitié respectable : on avait représenté Sully

comme dangeteux, comme prêt à s'armer contre son maître des bienfaits de son ami; on avait cité les exemples de tant d'ingrats et de traîtres dont ces tems malheureux abondaient; les avis étaient si multipliés, si détaillés; toutes les circonstances avaient été rassemblées avec tant d'art, qu'elles avaient ébranlé Henri. Déjà son cœur se resserre et s'éloigne : Sully voit le progrès de la calomnie, peut l'arrêter d'un seul mot, et ne daigne pas le dire. Henri attend ce mot et ne l'exige point : la douce familiarité, le badinage aimable, la liberté, la confiance, avaient fui de leurs entretiens; Henri n'était plus que poli, Sully n'était plus que respectueux; le ministre n'était pas renvoyé, mais l'ami était disgracié. Qu'il est dur et difficile de cesser d'aimer ! Henri jette de tems en tems sur celui qu'il aima, des regards de tendresse et de regret; et s'il voit sur son visage quelques traces de douleur, s'il croit reconnaître à quelque marque son fidèle Sully, son cœur ne se contient plus, ses bras vont s'ouvrir, il va se jeter au cou de son ami; une mauvaise honte, un reste de défiance, et toujours ce fier silence de Sully, le retiennent encore..... Il succombe enfin : « Sully, lui dit-il, n'auriez-vous rien » à me dire? Quoi ! Sully n'a plus rien à me dire. » Eh bien ! c'est donc à moi de parler. » Il lui dévoile alors son âme toute entière avec tous les com-

bats qui l'ont agitée et toutes les douleurs qui l'ont affligée : « Cruel, comment pouviez-vous laisser à » votre ami le désespoir de vous croire infidèle? » Sully, pénétré de ce tort, le seul qu'il ait pu avoir, veut tomber aux pieds de Henri..... « Que faites-» vous, Sully ? lui dit le roi : vos ennemis vous » voient, ils vont penser que je vous pardonne; ne » leur donnez point la satisfaction de vous avoir » cru coupable. » Alors leurs embrassemens sont leur seul langage; ils versent dans le sein l'un de l'autre ces larmes dont la douceur est inexprimable. Deux cœurs qui ont ainsi pleuré ensemble, ne peuvent plus être enlevés l'un à l'autre.

Il est une manière de réparer ses torts, bien supérieure à l'avantage de n'en avoir point eu. Henri a tout préparé pour la bataille d'Ivry; il va donner le signal; il se souvient que la veille un mouvement d'impatience lui arracha un mot désobligeant pour le colonel Schomberg; il court à lui, et l'embrassant avec tendresse : « Nous voici, lui dit-il, dans » l'occasion; je peux y rester; il n'est pas juste que » j'emporte au tombeau l'honneur d'un brave » homme tel que vous; je viens réparer mon in-» justice, et déclarer que je vous reconnais pour un » des plus vaillans et des plus honnêtes hommes » de mon armée. » — « Sire, » répond le colonel pleurant d'admiration, d'amour et de reconnais-

sance, « je vais me justifier en mourant pour vous ; » si j'avais mille vies, il faudrait à présent vous les » sacrifier toutes. »

Courtisans malheureux, voilà ce roi que vous avez pu ne pas aimer! Comment donc étaient faits vos cœurs, orgueilleux d'Épernon ; grand, mais factieux Bouillon ; indifférent Nevers, impétueux Biron, ambitieux d'Entragues, perfide d'Auvergne, intrigant Concini ; et vous turbulent Soissons ! vous l'amant aimé de la sœur de votre maître ! vous à qui un caractère plus sûr et plus doux eût mérité l'honneur d'être son beau-frère ! et vous, femmes plus inconcevables encore, vous Verneuil qu'il aima tant, vous Médicis qu'il eût aimée si vous l'aviez voulu ! Ennemis de Henri IV, ce titre vous a condamnés aux yeux de la postérité. Je m'arrête ; je ne veux point savoir ce que l'Histoire ignore ; je veux croire que le coup qui plongea la France au cercueil, n'eut d'autre auteur qu'un scélérat imbécille, ni d'autre principe que la superstition. Votre mémoire est assez chargée du crime d'avoir haï un si bon prince, sans qu'on vous accuse encore..... Mais il est percé sous vos yeux, à vos côtés, presque entre vos bras : il meurt, et la joie horrible du Louvre étincelle à travers le masque qui la déguise : il meurt, et Concini règne, et Sully est forcé à la retraite : il meurt, et l'on insulte à sa mémoire

en renversant tous ses projets : l'Espagne est notre alliée, et la victoire enfin est restée à la Ligue.

C'est donc à toi de pleurer, ô peuple toujours juste quand tu n'es pas trompé, toujours bon quand tu n'es pas opprimé ! peuple fidèle et tendre, peuple digne de Henri, et dont Henri fut si digne ! Que j'aime ta douleur vertueuse et ton désespoir reconnaissant ! Ce deuil vrai, ces cris du cœur, ces fureurs contre l'assassin, ces chevaux fournis pour le déchirer, ce passage rapide et continuel des transports effrénés de la rage aux langueurs stupides de l'accablement, voilà les honneurs que la cendre de Henri a mérités. Ombre adorée ! ombre sans doute heureuse ! jouis de ce spectacle, recueille ce prix de ta bienfaisance ! Vois tous tes Français s'attendrir encore à ton nom et pleurer à ton souvenir ! Vois de quel œil ils contemplent ta statue offerte à leur amour, dans un lieu que cet amour même semble avoir choisi ! Bénis du haut des cieux ce peuple qui t'aime ! Ange tutélaire de la France, détourne loin d'elle le courroux céleste et les fléaux destructeurs ; et s'il faut qu'elle soit éprouvée par des calamités passagères, obtiens du moins qu'elle ne succombe jamais aux maux dont tu avais su la délivrer.

Sis bonus ô felixque tuis !

VIRG.

DISCOURS

Qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu l'accessit en 1769 *ou* 1770.

Si quandò resipiscant.

ÉLOGE DE MOLIÈRE.

Un homme en qui l'on a reconnu, sinon du goût, du moins des lumières et de la critique, Baillet, dans ses *Jugemens des Savans*, commence l'article de Molière par ces mots :

« Monsieur de Molière est un des plus dange-
» reux ennemis que le siècle ou le monde ait suscités
» à l'Église de Jésus-Christ. »

Il s'agit bien là de l'Église et de ses ennemis, et du siècle ou du monde !

Boileau a dit que Molière,

Peut-être de son art eût remporté le prix, etc.

Un contemporain pouvait en parler avec cette réserve, mais la postérité a prononcé ; il n'y a plus là de *peut-être*. Molière est l'esprit le plus original et le plus utile qui ait jamais honoré et corrigé l'espèce humaine.

Le point de vue est changé, la philosophie demande l'éloge de Molière, et la France applaudit, la raison attend le portrait de son vengeur, la société celui de son législateur, et l'Église, en jugeant que le théâtre peut toujours avoir besoin de réforme, et Molière de corrections, ne verra point l'éloge d'un ennemi dans un hommage rendu à un grand-homme.

Nous allons contempler en lui la philosophie qui observe, et le talent qui exécute, l'œil du sage et la main du génie.

PREMIÈRE PARTIE.

Molière observant, ou Études de Molière.

Corriger les hommes est le plus digne emploi de l'homme : s'il est un moyen de les rendre plus heureux, c'est de commencer par les rendre meilleurs. Le citoyen ne désespère jamais de la république, ni le sage du genre humain. L'homme fut formé d'argile, une main savante le pétrit et le façonne à son gré. Amis de l'ordre, amans de l'humanité, unissez vos efforts ! Orateurs, tonnez contre nos passions et nos vices : moralistes, retracez-nous toujours des devoirs toujours oubliés ; mais qu'un préjugé barbare, qu'une jalousie coupable, ne vous arme point contre un art innocent,

qui peut animer vos leçons et les graver dans l'âme par l'attrait du plaisir et par la crainte du ridicule.

En jetant un regard sur l'esprit humain, caustique et orgueilleux, aimant à rire et redoutant le ridicule, c'est sur cet amour du rire et sur cette horreur du ridicule que Molière fonde l'espérance de réformer l'homme. De ces deux principes, l'un fera le charme de ses leçons, l'autre en assurera le succès : chacun voudra n'avoir ri que des autres, et craindra qu'on ait ri de lui-même; les délicatesses de l'amour propre en corrigeront les injustices.

Pour attaquer le vice avec avantage, il vaut mieux en étaler le ridicule que l'horreur; il faut qu'une nation soit encore vertueuse pour que les déclamations terribles de Juvénal la fassent rougir ou trembler; il suffit qu'elle soit vaine, pour que les plaisanteries de Molière la corrigent. Tel est le but de la comédie : c'est par-là qu'elle devient un objet intéressant dans l'ordre social, et digne de l'attention du gouvernement : où le vulgaire ne voit qu'un amusement, le sage voit un remède aux maux de la société, et l'homme profite en croyant ne faire que jouir.

Chez les Grecs, Aristophane avait fait de la comédie une satyre politique, un spectacle de haine ou d'envie, où un peuple effréné allait rire de ses

chefs et de lui-même, et pardonnait tout au poère, qui ne pardonnait rien à la république. Tous les citoyens étaient déchirés et nommés. Les Alcibiades, les Périclès, n'étaient pas plus ménagés que les Cléons et les Hiperbolus, et la mémoire d'Aristophane ne sera jamais lavée du crime d'avoir fourni aux Anitus et aux Mélitus les armes fanatiques sous lesquelles succomba Socrate. Remarquons qu'Aristophane osa se plaindre du public qui avait accueilli froidement cette indignité.

La superstition de quelques prêtres grecs nous a privés des comédies de Ménandre : les éloges que l'antiquité lui prodigua, ne nous laissent que des regrets et qu'une raison de plus d'abhorrer le fanatisme, ce destructeur du génie. Ménandre, dit-on, revit en partie dans Térence, comme Aristophane dans Plaute : tous revivent dans Molière, qui ne ressemble à aucun d'eux.

La majesté du Peuple romain n'avait permis ni à Plaure ni à Térence d'insulter le gouvernement par ces satyres qu'Athènes applaudissait dans Aristophane ; ils artaquaient les mœurs des citoyens, non les délibérations du sénat ou l'administration des consuls : la comédie se rapprochait de son objet véritable, et ce genre qui avait aussi été celui de Ménandre, fut celui de Molière, qui lui donna plus d'étendue et d'utilité.

Il est peut-être difficile d'apprécier le métite des deux comiques latins, au bout de deux mille ans, dans une terre étrangère, à travers la différence des usages et dans un genre où les usages sont tout. Les finesses de la langue, les familiatités heureuses, les allusions, les bons mots, tous ces ornemens naturels de la comédie, sont souvent perdus pour nous, et nos suppositions gratuites les remplaceront toujours mal en les exagérant. Horace parle des admirateurs de Plaute, comme nous parlerions de nos aïeux qui applaudissaient Cyrano de Bergerac et l'auteur des *Visionnaires*; César ne loue dans Térence, que la douceur et la pureté du langage.

Quant à la conduite des pièces, le bon sens de tous les siècles semble pouvoir en juger. Tétence, qui passe pour le meilleur de ces deux modèles, fait souvent marcher de front deux actions différentes dont la liaison n'est pas assez intime, défaut qui paraît tenir à l'enfance de l'art, et que Molière a eu tort d'imiter dans les *Fourberies de Scapin*, où les amours d'Octave et d'Hyacinthe, de Léandre et de Zerbinette ne sont liés qu'au dénoûment; et dans *l'Avare*, où ceux de Valète et d'Élise, de Cléante et de Mariane, ont le même inconvénient.

Térence, malgté le petit nombre de ses pièces,

met une assez grande variété dans la nature de ses sujets, et quand il sait se contenter d'une seule action, comme dans *l'Hécyre*, il est intéressant jusqu'aux larmes. Molière étend à l'infini cet intérêt et cette variété; il a des pièces de tous les genres et de tous les tons; cependant le vulgaire dit *le genre de Molière*, comme si Molière n'en avait qu'un. Il est assez remarquable que Pradon, éclairé par le desir de contredire Boileau, ait mieux vu que ce grand arbitre du goût, combien les farces de Molière sont estimables. Ces détracteurs de toute nouveauté, qui ne cherchent qu'à borner et resserrer les genres que tout nous invite à étendre et à varier, ont prétendu opposer ce qu'ils appellent *le genre de Molière*, à la comédie touchante, qu'ils ont regardée comme une invention de nos jours, et dont ils n'ont combattu les succès que parce qu'ils l'ont crue sans appui du côté de l'antiquité : comment ont-ils pu n'en pas voir le modèle dans *l'Andrienne*, et plus encore dans *l'Hécyre* de Térence ? Et comment n'en ont-ils pas trouvé des traces chez Molière dans des scènes de *Psyché*, de *Mélicerte*, d'*Amphytrion*, du *Misanthrope*, du *Prince jaloux*; dans la reconnaissance d'*Anselme* avec ses enfans, etc. ?

Térence ne connaît que les caractères généraux qui résultent du sexe, de l'âge, de la condition.

Point de caractères personnels. Ses vieillards, ses jeunes gens, ses femmes, ses esclaves, se ressemblent; il paraît avoir cru que tous les hommes étaient les mêmes dans les mêmes conjonctures. On pourrait seulement faire une exception en faveur des *Adelphes*, où même les deux frères ont plutôt des principes opposés sur l'éducation des jeunes gens, que des caractères véritablement différens.

Molière a senti que l'art de dessiner les caractères consiste à saisir les différences qui distinguent les hommes, à combiner les caractères généraux avec les caractères particuliers et personnels. Il ne faut pas sans doute faire parler *un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard;* mais c'est encore les faire parler *au hasard* que de donner un même langage à tous les vieillards, à tous les jeunes gens.

Molière rendit aux Anciens tout ce qu'il leur devait; il les imita et les réforma; il prit d'Aristophane des détails, des traits, des nuances de caractères, des momens de situations. Sganarelle, transformé tout à coup de *Fagoteux* en médecin, est, si l'on veut, l'Agoracrite *des Chevaliers*, qui de charcutier devient le maître de la république. Le monologue qui fait l'ouverture du *Malade imaginaire* paraît imité, à quelques égards, de celui de Strep-

siade dans *les Nuées*, et l'on trouve dans Thomas Diaforus quelques traits de Philippède, fils de Strepsiade. L'arrivée de Cléon sur la scène dans *les Chevaliers* est préparée avec un art qui peut avoir guidé Molière dans la manière dont il prépare l'arrivée de Tartuffe. Plaute lui donna l'idée de *l'Avare* et la marche de *l'Amphytrion*, et l'on ne peut méconnaître dans *les Fourberies de Scapin* le *Phormion* de Térence, ni dans *l'École des maris* le plan général des *Adelphes*.

Horace est, de tous les poètes non dramatiques, le plus dramatique en effet, le plus semblable à Molière pour la connaissance des hommes, pour l'art de voir et de peindre en moraliste. Molière lui doit la première scène des *Fâcheux*, et peut-être l'idée entière de la pièce.

Parmi les Modernes, le théâtre espagnol usurpa quelque tems l'honneur de servir de modèle. Lope de Vega embarrassa la scène de petites intrigues sans intérêt comme sans vraisemblance. On l'accuse d'avoir composé jusqu'à dix-huit cents pièces de théâtre, et il en reste trois cents pour le convaincre et le condamner. Le génie n'avouera jamais cette fécondité monstrueuse. On pourrait croire que Molière imita cet Espagnol dans quelques dénoûmens romanesques, si Térence n'avait pas donné à Lope de Vega l'exemple de cette faute.

Le théâtre italien se vante aussi d'avoir fourni à Molière des traits, des scènes, des sujets entiers. Ce n'est pas qu'il daignât suivre ces auteurs étrangers, aujourd'hui décriés ou ignorés; mais en les étudiant (car il ne négligeait rien pour la perfection de son art) il voyait d'un coup d'œil tout le parti qu'ils auraient dû tirer d'un sujet qu'ils avaient manqué ou gâté; il réformait, il embellissait, et cela s'appelait *imiter*.

Les Italiens et les Espagnols avaient fait disparaître jusqu'à ces caractères généraux de Plaute et de Térence; la comédie avait perdu de vue son objet. Réduite à l'intrigue et aux incidens, ne peignant rien, ne corrigeant rien, elle n'était plus qu'un mauvais roman dialogué.

Corneille enfin, ce Corneille digne d'asservir à son génie les genres mêmes pour lesquels il n'était point né, s'essaya dans la comédie; il lui donna des mœurs, de la dignité, un langage décent; il fit même connaître en France le comique de caractère; mais entraîné par sa grande âme vers le tragique sublime, il remit à Molière le sceptre de la comédie.

C'était peu pour Molière d'étudier ces maîtres dont il eût bientôt été le maître lui-même. Le vrai modèle d'un homme de génie, c'est la nature; le livre du moraliste dramatique, c'est l'homme, et le

le chapitre important de ce livre, c'est l'amour propre.

Amour propre, essence de l'homme, agent universel! C'est le ressort du monde et la clef de toutes les âmes. Qui mieux que Molière en connut la force et l'étendue? Ses vues, ses réflexions, lui ont entiérement développé ce germe d'une vérité vaste et profonde, jeté dans les têtes pensantes par un courtisan (1) qui pensait lui-même, et qui, dans un séjour où tout se peint en beau et où tout se voit en petit, s'était fait une manière de voir en grand, et de peindre à grands traits.

Molière étend cette idée en l'appliquant à des détails. De l'amour propre modifié par les différentes circonstances, il voit sortir tous ces caractères si distincts et si marqués qu'il a semés dans ses pièces avec une profusion si intelligente. L'amour propre, exalté par une fausse éducation et par de fausses connaissances, produit les pédans; gâté par les romans et par le mélange des faux airs de Paris et des airs gauches de la province, il produit les Précieuses ridicules, et de la combinaison des précieuses et des pédans naissent les Femmes

(1) Le duc de Larochefoucauld, l'homme qui a le mieux démêlé toute l'activité de l'amour propre à travers tous ses déguisemens, et qui a le mieux su rapporter les actions humaines à leur véritable principe.

savantes. L'amour propre, nourri des chimères de la naissance et des idées d'agrément personnel, produit les Marquis (1), dont la copie, bien plus ridicule, est le Bourgeois gentilhomme, et du même tronc sort une autre branche de ridicule plus éloignée, Georges Dandin, un paysan qui a voulu s'allier à la noblesse. L'amour propre, dégradé et tourné vers la terre par les bassesses de l'intérêt et ses inquiétudes sordides, donne les Avares. Si les mêmes inquiétudes ont pour objet la santé au lieu de l'argent, elles font le Malade imaginaire. L'art d'abuser de cette dernière faiblesse pour gouverner et s'enrichir, nous a entourés de ces charlatans que Molière n'a jamais pu laisser en paix. Que si, abusant plus criminellement encore de la simplicité des

(1) Remarquons que *les Marquis* de Molière ont une nuance caractéristique qui a disparu; c'est la prétention à la faveur du maître, trait du tems, monument de ce respect sans exemple que Louis XIV imprima, même à la partie frivole de la nation.

> On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
> Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
> Le plus honnêtement du monde avec moi.
> (*dit Oronte.*)
> Fort aimé du beau sexe, *et bien auprès du maître.*
> (*dit Acaste.*)

Au contraire, au tems où l'on écrivait ceci, l'air des courtisans était de mépriser la cour.

hommes, l'amour propre veut réunir les profits du vice et les honneurs de la vertu, nous ne manquerons point de Tartuffes qui rendront à celle-ci l'horrible hommage d'en emprunter le masque. Si au contraire l'amour propre gâte la vertu même par l'humeur et par la colère, nous aurons le Misanthrope, dont l'âme est toute ouverte, mais dont on estime le caractère et dont on fuit le commerce. Dirai-je comment l'amour propre grossier et barbare, qui veut tout devoir à des précautions tyranniques et rien à l'art de plaire, produit les Arnolphes confondus par les Agnès, les Sganarelles et les dom Pèdre joués par les Isabelles et les Isidores, ou comment l'amour propre naturel des femmes remplit la bonne compagnie de coquettes brillantes, telles que Célimène, ou de prudes, telles qu'Arsinoé? C'est ainsi que Molière voit tout dans l'amour propre, en fait tout sortir, y fait tout rentrer. Son théâtre entier n'en est que le développement et le jeu : ses personnages parlent, agissent, se peignent avec une vérité qui fait rire l'âme; ils respirent, on les voit, on les a tous connus : point de trait deviné; tout a été vu sur le lieu et pris sur la chose. A la cour, à la ville, dans les voyages, dans les promenades, partout Molière portait ce regard observateur, ce coup d'œil philosophique. Quel étage de la société n'a-t-il point parcouru?

Quel rang, ou par l'élévation, a pu étonner son courage ? ou par l'obscurité, a pu échapper à sa pénétration ? De quel âge, de quelle condition, de quel caractère n'a-t-il pas saisi le ton propre et le travers distinctif ? Il a passé dans la province, et il y a démêlé des Pourceaugnacs, des comtesses d'Escarbagnas, des Harpins, des Thibaudiers, ridicules inconnus à Paris, mais dont la vérité frappe quiconque a vu de petites villes. Il a traversé nos campagnes, et il a saisi les mœurs et le jargon du village, surtout l'orgueil gothique des Sottenvilles. Dans nos cercles prétendus choisis, où brille la frivolité audacieuse, où souvent le génie déplacé s'ennuie, Molière n'est ni brillant, ni déplacé, ni ennuyé ; il se tait, et il observe ; c'est le silence du sage. « C'est aussi, dira-t-on, celui d'un ennemi » qui prend ses avantages. » Ah ! ne craignez rien d'un pareil ennemi ; celui qui voit bien, voit surtout qu'il faut être indulgent ; craignez plutôt l'être ignorant et léger, qui ne connaît ni les autres ni lui-même ; c'est celui-là qui ne pardonne rien, car il ne croit jamais avoir rien à se pardonner.

« Mais ce philosophe nous observe pour nous » produire sur la scène. »

Eh bien ! quel tort vous fait cela ? Ou votre caractère vous plaît, témoin ce Montausier qui s'honorait du titre de misanthrope : dans ce cas, pou-

vez-vous être fâché qu'on le remarque ? Ou votre portrait vous force à vous condamner vous-même ; dans ce cas, corrigez-vous, et vous rendrez grace à votre bienfaiteur.

SECONDE PARTIE.

Molière exécutant, ou art de Molière.

Molière ne s'était pas mépris sur son talent, comme Corneille. Né pour la comédie, elle avait été l'objet de ses études : son grand objet est toujours présent à ses yeux, la correction des mœurs. Le comique de caractère, cette carrière ouverte par Corneille, appelait Molière ; mais le comique d'intrigue s'était emparé de la scène ; il y régnait seul ; il ne fallait point l'en chasser : encore un coup, conservons, multiplions les genres, n'excluons rien. Loin de vouloir établir le nouveau genre sur les ruines de l'ancien, Molière commence par les unir. *L'Étourdi* est une machine composée de ces deux ressorts : Mascarille renoue sans cesse une intrigue toujours rompue, ou par l'étourderie de Lélie, ou par des contre-tems que le hasard amène. Il vaudrait mieux peut-être que ces contre-tems vînssent toujours de l'étourderie de Lélie et d'une étourderie condamnable, l'action en serait plus nette et plus morale ; mais d'ailleurs

quel essai ! Il a des défauts sans doute. Les vieillards qui abondent dans cette pièce, sont tous faibles et tous semblables comme des vieillards de Térence. Mais que d'invention ! quelle souplesse et quelle vivacité dans l'intrigue ! quelle variété d'incidens ! quelle vérité dans l'expression, toujours différente, de l'impatience et de la colère de Mascarille !

Dans le *Dépit amoureux*, c'est encore l'intrigue qui domine, intrigue bizarre, compliquée, peu décente ; mais déjà la main d'un maître sait répandre sur ce fonds ingrat des caractères d'un comique fort, des situations piquantes, des scènes exquises et dans des genres tout différens. Rapprochez la scène de Métaphraste avec Albert, de celle qui donne le nom à la pièce et qui égale presqu'une scène pareille de dépit amoureux dans *Tartuffe*, vous connaîtrez déjà l'immensité du génie de Molière.

Mais le voilà qui éclate tout entier : la bonne comédie vient d'éclore avec *les Précieuses ridicules* ; une révolution soudaine s'opère dans les esprits ; on reconnaît les traces du naturel et du vrai si longtems abandonnées : c'en est fait, le règne des romans ampoulés est passé, l'hôtel de Rambouillet changera de ton ou sera désert, et l'affectation n'aura plus d'asyle. Ce n'était pourtant pas encore la perfection du genre, mais c'était l'ébauche du

genre le plus parfait ; c'était à quelques égards une farce, mais une farce morale et philosophique : si le comique était un peu chargé, il était fort, il était vrai. Corneille avait oublié de punir son Menteur, et par-là il avait privé sa fable de moralité ; Molière punit ses Précieuses par un affront sanglant qu'elles s'attirent, et par-là il a mérité d'être regardé comme l'inventeur du comique de caractère moral.

Molière n'invente rien qu'il ne perfectionne : c'est ce qui le distingue des inventeurs ordinaires, déjà si rares. En travaillant sur le nouveau genre, il voit tous les écueils qui se présentent, et il les évite. Les premiers sont ceux qui concernent le choix du sujet. Si, pour être plus vrai, vous vous contentez, comme Térence, de produire des caractères communs d'âges et de conditions, c'est plutôt faire le procès à la nature et à la société, que corriger les hommes : tout le monde se reconnaîtra dans vos portraits, et dès-lors personne n'aura intérêt de se corriger : il faut donc s'attacher aux caractères personnels. Mais si, pour montrer plus de finesse et de sagacité, vous allez saisir un caractère peu connu, des traits trop délicats, des nuances trop légères, comme en ne peignant qu'un seul homme, vous n'aurez peint personne, le public ne vous entendra point, et vous ne produirez au-

cun fruit ; il faut donc, parmi les caractères personnels, choisir des caractères communs, et pour être plus utile donner la préférence parmi ceux-ci aux vices qui troublent le plus la société, ou aux ridicules qui la défigurent. C'est ici que Molière est au dessus de tous les éloges, et que notre reconnaissance ne peut trop lui prodiguer les respects ; c'est ici qu'en peignant son siècle il a instruit tous les âges et servi l'humanité entière. Le centre des ridicules qu'il attaqua, était à la cour ; ils avaient ébloui cette partie de la nation, qui donne le ton aux autres, et dont l'exemple seul est une séduction. Ils allaient former le goût dominant et l'esprit général. La société allait être composée de précieuses, de femmes savantes, de marquis ridicules, de pédans de tout état plus ridicules encore, et qui sait si la misanthropie même, établie à la cour, n'aurait pas fait fortune dans ce séjour qui la craint, mais qui l'inspire ?

Au reste, que sont des ridicules, en comparaison des vices combattus et démasqués par Molière ? l'avarice, qui ferme le cœur à toute vertu, à toute jouissance ? l'hypocrisie, vice qui couvre et protège tous les vices, qui met le crime et la perfidie sous la garde de la religion, qui les consacre par la vénération des hommes ? *Tartuffe !*..... quel génie et quel courage ! Quel était le plus difficile, ou de

composer un pareil ouvrage, ou de parvenir à le faire jouer ? Voyez et jugez quels périls il fallut affronter, quels obstacles il fallut vaincre : voyez les vrais dévots alarmés, les faux dévots frémissant, les uns défendant la religion, le bandeau du fanatisme sur les yeux ; les autres combattant la rage dans le cœur pour leur intérêt qu'on dévoile, et pour ce pouvoir de nuire qu'on veut leur ôter : voyez les lâches délations, les cabales sourdes de ces courtisans, qui, jaloux de garder leurs vices et forcés de les déguiser sous un roi pour qui la décence fut la vertu suprême, s'étaient retranchés dans l'hypocrisie comme dans un fort inattaquable : voyez le tribunal armé contre le théâtre, les magistrats faisant parler les lois, tous les ordres de l'État réunis pour perdre un comédien dans l'esprit du roi ; mais ce comédien était Molière, et ce roi était Louis XIV. *Tartuffe* triompha.

Comment Bayle, ayant sous les yeux l'*Avare* et *Tartuffe*, a-t-il pu reprocher à Molière de n'avoir fait qu'effleurer la superficie de quelques ridicules indifférens, et d'avoir laissé en paix les vices funestes à la société ? et comment Baillet s'applaudit-il de répéter un reproche si injuste ?

C'est peu d'avoir choisi des caractères dignes du théâtre : les auteurs qui auront assez de talent pour sentir la nécessité du travail, viendront apprendre

de Molière à dessiner ces caractères, à les contraster, à les mettre en situation, à tirer de ces caractères mêmes des résultats piquans et imprévus.

Dans la peinture des caractères, la vérité seule doit guider le crayon; que vos portraits soient d'après nature et de grandeur naturelle. S'ils sont trop chargés, tout ce qui excédera servira de prétexte à l'amour propre pour refuser de s'y reconnaître et de se corriger. Si pourtant les conjonctures vous rendent un peu plus maître de vos personnages, comme Molière l'était dans Agnès (1), apprenez par cet exemple à tracer le caractère et le plus original et le plus aimable, à embellir la nature en la suivant pas à pas, à ne pas dire un mot, à ne pas imaginer une démarche qui ne fasse rire le sage et qui ne touche l'homme sensible.

C'est surtout le contraste qui donne de l'éclat aux caractères, c'est l'indulgent Philinte qui fait tonner le misanthrope Alceste, c'est Arsinoé qui fait briller Célimène, c'est le jargon de Martine qui tranche avec le jargon des femmes savantes,

(1) Je dis que Molière était le maître du caractère d'Agnès, parce que ce caractère n'est pas absolument fourni par la société. Il fallait deviner ou supposer ce que devait être une jeune fille, heureusement née, mais abandonnée à elle-même, et dont l'éducation n'avait ni gâté ni formé le caractère.

c'est la bonhomie un peu grossière de Chrysale qui couvre de ridicule la vieille galanterie raffinée de Bélise, c'est la simplicité fine d'Henriette qui renverse la sublimité burlesque d'Armande, c'est son bon sens éclairé qui confond le bel esprit Trissotin et le pédant Vadius, c'est l'étourderie d'Horace, c'est l'ingénuité d'Agnès, c'est la stupidité d'Alain et de Georgette, qui déconcertent à tout coup la funeste prudence d'Arnolphe.

Remarquons dans la plupart des pièces de Molière deux contrastes différens, l'un de comique, l'autre de morale, l'un plus fort, l'autre plus étendu; le premier entre des caractères diversement vicieux ou d'un ridicule opposé, le second entre les personnages ridicules et les personnages sensés. Dans *l'Imposteur*, par exemple, c'est la malignité libertine de Dorine, c'est la colère impétueuse de Damis, qui contrastent le plus fortement avec la modestie affectée, le ton dévot, le langage affectueux de Tartuffe; mais l'honnête Cléante et la sage Elmire contrastent à la fois avec la scélératesse de Tartuffe, avec le radotage superstitieux de Pernelle, avec la crédulité imbécille d'Orgon, avec la violence de Damis, avec l'indiscrétion de Dorine, même avec l'imprudence de Valère et de Mariane, qui s'amusent à se brouiller et à se réconcilier, tandis que le danger presse et qu'il n'y a pas un

moment à perdre pour démasquer Tartuffe et désabuser Orgon.

De même c'est Chrysale, c'est Martine, qui contrastent le plus plaisamment avec les savantes et leurs amis; mais c'est Ariste, c'est Clitandre, c'est Henriette qui, par leur raison et leur esprit, contrastent avec tous les personnages.

Ici l'on pourrait faire à Molière, au nom des gens de lettres, un reproche assez grave. Pourquoi a-t-il trahi leur cause? Pourquoi les a-t-il livrés à la jalousie secrète des courtisans qui malgré eux les estiment? Pourquoi, devant toute son existence aux talens de l'esprit, ne les a-t-il jamais montrés que d'un côté ridicule? Pourquoi est-ce un homme de cour qui confond Lysidas? Pourquoi n'est-ce pas un véritable homme de lettres qui est le rival de Trissotin? Pourquoi ne pas opposer à des savans ridicules un savant aimable, un philosophe sensible? Quoi! la littérature entière n'avait-elle alors que des Trissotins, des Vadius et des Lysidas? Que ne prenait-il pour contraste un de ces hommes si grands et si simples, qui, par d'excellens ouvrages, formaient alors la langue et la raison? Que ne peignait-il Corneille ou Racine? Que ne se peignait-il lui-même?

De l'énergie et du contraste des caractères naît le comique de situation, Cléante qui emprunte, et

Harpagon qui prête ; l'un trouvant son père dans l'usurier qui le vole, l'autre trouvant son fils dans le dissipateur qui se ruine ; le mépris ridiculement généreux qu'affecte monsieur Jourdain pour le diamant qu'il a fait donner à Dorimène, et l'embarras où il jette Dorante, qui a donné le diamant pour son compte ; un misanthrope amoureux d'une coquette, un misanthrope qui a un procès et qui le perd, qui jure de rompre en visière à tout le genre humain, et à qui un homme de cour vient demander son amitié et lire des vers fades ; Orgon, caché sous une table, qui entend Tartuffe séduire sa femme ; Sganarelle, qui a joui de la confusion dont son frère va être couvert, et qui voit cette confusion retomber sur lui-même ; Arnolphe, qui, averti de tout par son rival, passe à tout moment de la joie d'avoir pris des mesures infaillibles, au dépit de les voir échouer, etc.

Mais c'est surtout dans certains résultats imprévus du jeu et du contraste des caractères, qu'on reconnaît la main du génie. Sganarelle est jaloux et sauvage ; il s'arme de verroux et de grilles contre la fragilité des femmes ; il sait que Valère aime Isabelle : comment concevoir qu'Isabelle et Valère puissent se voir, si ce n'est à son insu ? C'est ainsi que raisonnerait un auteur ordinaire : Molière en ordonne autrement. C'est Sganarelle lui-même qui

prendra le soin d'amener Isabelle à Valère ; il sera si finement trompé par Isabelle et par sa propre vanité, il croira sa pupille si fort dans ses intérêts, il sera si certain de sa victoire, que, sur un léger doute de Valère, il ne pourra se refuser la douceur de triompher à ses yeux et d'accabler de sa gloire un rival infortuné.

Arnolphe est prudent, Horace est étourdi, Agnès est innocente ; ses valets, plus simples qu'elle, sont dans la dépendance d'Arnolphe ; Arnolphe triomphera donc ? Non. Arnolphe est haï, Horace est aimé, Horace sera couronné. Tel est l'art de Molière.

Mais qui pourrait exprimer ce charme magique, cet intérêt attachant, cette chaleur continue que la vérité de son dialogue répand non-seulement sur l'ensemble, mais sur tous les détails ? Quand lui arrive-t-il de manquer, ou l'idée vraie, ou l'expression propre, ou le degré du ton ou l'inflexion juste ? Qui ne se sent placé au milieu de ses situations ? Qui ne croit assister aux entretiens de ses personnages ? Quel spectateur ne saisit la chose et n'oublie la représentation ? C'est là surtout l'art de Molière, et c'est dans ce grand effet théâtral qu'il n'a point d'égaux.

On lui a reproché de mauvais dénoûmens. Molière est trop grand pour que nous ne convenions pas

de ce défaut. Nous sommes fâchés pour Louis XIV et pour Molière, que *le Tartuffe* n'ait point d'autre dénoûment qu'une flatterie adressée par Molière à Louis XIV. C'est une singularité qui n'a peut-être pas été assez remarquée. Quinault mettait ses flatteries dans ses prologues : on en a quelquefois inséré dans les pièces mêmes, ou par allégorie, ou par forme d'épisode. Molière est le seul qui en ait fait une partie essentielle et nécessaire de son plus beau poëme. Observons, sinon pour le justifier, du moins pour l'excuser, qu'il s'agissait de faire passer *Tartuffe ;* c'était peut-être pour Louis XIV une raison de plus de rejeter cet éloge.

Mais si Molière a des dénoûmens peu dignes de lui, c'est aussi chez lui qu'on trouvera les plus parfaits modèles dans ce genre. Voyez *le Misanthrope*, dont le dénoûment, préparé au troisième acte par une scène de génie entre Acaste et Clitandre, n'en est pas moins imprévu. Voyez *l'Amour médecin*, le dénoûment pouvait-il sortir plus naturellement du fond du sujet ? Celui de *l'École des Maris* pouvait-il être plus hardi et plus plaisant ? Celui de *Georges Dandin*, plus adapté à la moralité propre de la pièce ? En est-il un plus piquant que celui du *Mariage forcé ?* Celui de *l'École des Femmes*, quoiqu'un peu romanesque, est habilement ménagé, et se développe avec une précision

rapide ; celui des *Précieuses ridicules* commence avec la pièce ; mais le plus parfait de tous peut-être est celui de *la Princesse d'Élide*. Comme il arrive à propos ! combien les personnages et les spectateurs en ont besoin ! combien ce mot de la princesse : *Il m'a méprisée*, est sublime par les circonstances ! comme il s'élance énergiquement d'un cœur fier et blessé, qui ne peut plus se contenir ! J'oserai risquer un paradoxe : cette *Princesse d'Élide*, dont on s'occupe peu aujourd'hui, est un des ouvrages qui me paraissent faire le plus d'honneur à Molière, et par son mérite propre, et parce qu'il est dans un genre entiérement différent des autres. Quel tableau noble et fin ! Quel mélange heureux de la sagesse et de la fierté d'une jeune princesse, avec ce fonds de coquetterie peut-être inépuisable dans le cœur des femmes ? Quelle passion fut jamais filée avec plus d'art et développée par des gradations plus justes ! C'est le modèle de *la Surprise de l'Amour*. La machine des *Amans magnifiques* est à peu près la même ; mais le dénoûment n'en est bon que parce qu'il montre la vanité de l'astrologie dans l'accomplissement même de ses prédictions.

On a encore reproché à Molière un défaut de moralité. Quelles mœurs, a-t-on dit, que celles d'Angélique dans *Georges Dandin*, et d'Isabelle dans *l'École des Maris !* Cette objection ne nous paraît

paraît qu'un contre-sens. La moralité théâtrale se tire des mauvaises mœurs comme des bonnes ; il faut considérer la moralité propre de chaque pièce : celle de *Georges Dandin* est *qu'un paysan qui a la manie de s'allier à la noblesse, en est puni par la honte et par l'esclavage ;* les mauvaises mœurs de la femme entrent naturellement dans cette moralité. Celle de *l'École des Maris* et de *l'École des Femmes* est que

Les verroux et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

C'est une leçon sur la nécessité de plaire, et sur l'abus de la tyrannie.

On aurait peut-être eu plus de raison de demander pourquoi un génie créateur et ami de la variété comme Molière, ne s'est pas quelquefois affranchi de l'usage des intrigues amoureuses ; pourquoi il n'a pas essayé de donner des pièces de caractère, sans amour et sans mariage. *La critique de l'École des Femmes*, malgré l'agrément et la vérité attachante des conversations qu'elle contient, n'est point un modèle de ce que nous demandons ; elle n'a, il est vrai, ni amour ni mariage ; mais, 1°. ce n'est point une pièce de caractère, quoique tous les caractères y soient très-marqués ; 2°. ce n'est pas même une pièce, puisqu'il n'y a ni action, ni nœud, ni dénoûment ; ce n'est qu'un excellent dialogue, dont tous les interlocuteurs arrivent à

la suite les uns des autres pour faire la coupe des scènes, quoique la scène ne change point.

Mais si l'on demande ce qu'a produit toute la moralité théâtrale de Molière, ouvrons les yeux : les vices, les ridicules qu'il a joués, ont ou disparu ou considérablement diminué. Il n'y a plus de précieuses, ou le peu qui en reste est bien moins ridicule. Notre siècle a beaucoup de femmes éclairées, peu *de femmes savantes*, et les plus instruites *savent ignorer même ce qu'elles savent.* La littérature est purgée des Trissotins, des Vadius et des Lysidas. La grossiéreté tyrannique des Sganarelle n'est plus connue dans la société ; les marquis ont adouci leur ton bruyant, les grands respectent au moins le public assemblé ; nos spectacles ne sont plus troublés par le fracas des *hommes à grands canons ;* les Alcestes ne sont peut-être que trop rares, et à peine reste-t-il quelques traces de ces nombreux ridicules que Molière a si vivement peints dans les *Fâcheux.* Peu de caractères singuliers, plus de manières bizarres. *Ne ressembler à rien* est devenu un tort, *être comme tout le monde* un devoir. Nos avares ne sont plus qu'avides, et souvent par prodigalité. Les tartuffes ont quitté leur masque, et les *fanfarons de vertu* ont peut-être cédé la place aux *fanfarons de vice.*

Et qu'on ne dise pas que vainement les vices ont-ils été corrigés s'ils ont été remplacés. Est-ce

la faute de Molière, si les hommes ont la facilité malheureuse de se précipiter dans tous les excès ? Il a corrigé les vices de son siècle ; c'est à ses successeurs à consommer son ouvrage, à chasser les hommes de ces vices nouveaux où ils se sont réfugiés, à ne leur plus laisser d'asyle que dans ce milieu où résident la raison et la vertu.

Si l'on considère Molière comme acteur, si l'on veut savoir quels furent ses talens pour la déclamation, l'auteur répond assez du comédien : on sent qu'il n'a pu lui manquer que les avantages extérieurs ; on dit qu'en effet ils lui manquèrent ; qu'une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité désagréable, le forcèrent d'abandonner le genre tragique, dont sa seule présence, en rappelant si vivement la comédie, devait trop affaiblir l'impression. A force de travaux et d'efforts dignes de Démosthène, il excella dans les grands rôles comiques ; il forma Baron dans le genre même qu'il abandonnait, et il ne le forma pas moins à la vertu qu'au talent ; il lui donna de grands exemples de l'un et de l'autre.

Sa vie privée fut celle d'un sage obscur, comme sa vie publique est celle d'un sage illustre ; il fut le conseil, l'arbitre, quelquefois même le réformateur de ses amis, comme il l'était du public au théâtre. Il plut à la bonne compagnie (il faut ex-

pliquer ce mot, surtout à des philosophes, car le vulgaire l'entend toujours *parfaitement*), je veux dire qu'il vécut avec un petit nombre choisi d'hommes moins distingués par leur rang que par leur mérite, qu'il en fit les délices, et que jamais la considération ne s'est unie plus intimement à la gloire.

On sait que Molière fut frappé à mort sur le théâtre, en contrefaisant le mort dans le *Malade imaginaire*, circonstance qui a fourni des épigrammes, tandis que l'événement devait arracher des larmes; on sait qu'il mourut dans les bras de la piété et qu'il s'en était rendu digne par sa charité (1); on sait jusqu'à quel point la rigueur de nos usages (qu'il ne s'agit pas ici de juger) fut adoucie en sa faveur, à la recommandation de Louis XIV. Toutes nos réflexions sur cette rigueur et sur cette indulgence ne vaudraient pas ce cri énergique de la femme de Molière : *Quoi ! l'on refuserait un peu de terre à un homme auquel on devrait élever des autels!* Juste, mais tardif témoignage que la vanité plus que la douleur de cette femme, rendait à un grand-homme dont elle avait trahi la tendresse et empoisonné la vie.

(1) Molière donnait l'hospitalité à deux de ces pauvres religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême; elles lui prodiguèrent par devoir et par reconnaissance les consolations et les soins dans ses derniers momens.

DISCOURS

QUI a remporté le prix d'éloquence à l'Académie de Marseille, vers l'an 1769 *ou* 1770, *par M.* GAILLARD, *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

ÉLOGE DE MASSILLON.

LA nature se montre, et dans son silence éloquent elle publie la gloire de son Auteur. L'éloquence humaine a moins d'avantages : ses idées faibles, ses expressions imparfaites, voudraient en vain s'élever jusqu'à la majesté de l'Être suprême ; la grandeur du sujet les accable. Le sublime emploi de parler de Dieu aux hommes, abandonné à la médiocrité de tant de talens subalternes, devrait n'être confié qu'à des prophètes inspirés de Dieu même.

Parmi ces dignes interprètes de la Divinité, on distinguerait encore le grand-homme dont nous entreprenons l'éloge. Il fut votre compatriote, Messieurs ; il naquit dans votre heureuse province, sous ce beau ciel toujours favorable aux talens. Bientôt sa gloire, répandue dans le monde, a cessé de vous être propre, mais elle n'a point cessé de vous

être chère. L'hommage que vous lui rendez aujourd'hui ajoute à cette gloire et à la vôtre.

L'épiscopat fut le prix des talens et des travaux de Massillon. Jamais on n'y parvint par un degré plus noble, et peut-être n'y devrait-on jamais parvenir par un autre degré ; peut-être un évêque devrait-il toujours être le plus éloquent comme le plus édifiant des ministres de l'Évangile. Mais, Messieurs, en proposant l'éloge d'un homme tel que Massillon, vous songez moins aux places qu'il a occupées, aux honneurs qu'il a reçus, qu'aux titres qui les lui ont mérités ; vous voulez moins qu'on vous entretienne de ce qu'il a été, que de ce qu'il a fait. Vingt-six années d'épiscopat, remplies par l'observation des devoirs que cet état impose, ont moins illustré Massillon que les vingt années où nos temples ont retenti de sa voix, et où la chaire l'a vu briller presque sans rivaux. Chez lui l'évêque est irreprochable, l'orateur seul est immortel ; c'est donc l'orateur qu'il faut peindre. Vous voulez, Messieurs, qu'on vous rappelle quel fut le caractère distinctif de l'éloquence de Massillon ; qu'on vous dise s'il imita, égala ou surpassa ses prédécesseurs ; par quels moyens et jusqu'à quel point ; qu'on démêle ce qu'il eut de commun avec eux, et ce qu'il eut de propre ; qu'on retrace les révolutions qu'il a opérées dans la chaire ; qu'on développe

enfin les grands traits, les ressources, les richesses de son génie.

Attachés à ce seul objet, nous traiterons, sans division comme sans art, ce sujet essentiellement un ; nous ne séparerons point la personne et les œuvres ; Massillon existe tout entier dans son éloquence.

La chaire, à ne considérer même que les intérêts temporels de l'humanité, serait encore le plus utile comme le plus noble de tous les genres. C'est là que s'évanouissent ces vains titres, ces distinctions frivoles, ouvrage et aliment de l'orgueil ; c'est là qu'on dépouille les grands de ce faste étranger qu'ils prennent pour eux-mêmes ; c'est là que tous les hommes sont frères ; que, ramenés à l'égalité naturelle de leur naissance, de leur mort, de leur misère, de leur néant, ils sont avertis sans cesse de se réunir, de s'aimer, de se consoler, de se secourir ; c'est là que tous leurs devoirs leur sont retracés ; il n'en est point que la religion n'ait consacrés, et que la charité ne renferme ; c'est là que la morale s'épure, que la vertu s'affermit, que la raison triomphante arrache le masque à l'hypocrisie, le glaive à la tyrannie, le flambeau des Furies aux passions ; c'est là que le crime frémit et que le vice rougit ; c'est là que les terreurs d'une autre vie règlent ou réforment la vie présente, et que l'ordre, interverti

par les passions, est rétabli par la justice ; c'est là surtout, c'est là qu'on dit la vérité aux rois et qu'on plaide la cause des peuples. O ministère divin! oh! si ma faible et profane voix eût été digne de te remplir, si le pouvoir invincible qui préside à nos destinées, qui donne ou refuse à son gré le talent, m'eût appelé à ces fonctions augustes, dogmes abstraits, mystères ineffables, je n'aurais point osé lever le voile respectable qui vous couvre ! La morale, la morale, ce lien sacré de l'homme avec l'homme et de l'homme avec Dieu, eût seule occupé mon zèle. J'aurais montré aux chefs des nations la chaîne effrayante de leurs devoirs violés, tous les désordres nés de leurs désordres, tous les crimes devenus leurs crimes ; j'aurais vengé le pauvre des outrages de l'homme riche et puissant. Infortunés, portion sainte de l'humanité, ou plutôt famille immense en qui réside l'humanité entière (car ceux qui profitent de vos malheurs sont à peine des hommes, et ceux qui les causent sont des monstres), j'aurais recueilli vos larmes, j'aurais défendu vos droits, j'aurais fatigué de vos cris l'oreille superbe des rois, l'oreille endurcie des ministres ; j'aurais glacé dans sa bouche la langue du flatteur ; j'aurais tiré du fond des âmes la vérité captive et l'indignation étouffée. Je vous aurais exhortés sans doute à recevoir vos maux avec res-

pect de la main de Dieu, avec patience de la main des hommes; mais les tyrans, mais les oppresseurs, j'aurais appelé sur eux les vengeances célestes..... Non, le ciel m'aurait mieux inspité; je les aurais rappelés eux-mêmes, par leur propre intérêt, à la justice et à la miséricorde. Mais que pourrait faire l'amour du genre humain, enflammé par le génie? que pourrait-il même imaginer que Massillon n'ait exécuté pleinement? Dire ce que l'art de la parole pourrait être, c'est dire ce qu'il fut sous cet orateur.

Les ptemiers siècles de l'Église avaient vu la chaire plus ou moins semblable à ce modèle de notre siècle, sous tant de Pères grecs et latins, dont saint Bernard termine avec éclat la liste vénérable. Il avait enrichi l'éloquence sacrée d'une onction, premier caractère du talent; mais peut-être en avait-il corrompu l'usage en l'employant contre les Infidèles avec un succès trop démenti par celui de nos armes.

Les siècles suivans virent dégénérer ce genre parmi nous. Les Raulin, les Menot, les Maillard, les Barlette, les Bening, les Boucher, avaient fait d'un sermon une farce pieuse. Les Hamilton, les Lincestres, les Aubris, en avaient fait l'instrument de la sédition et de la révolte. D'autres encore, imprimant à ce genre sublime la bassesse ou la

perversité de leur âme, avaient introduit la flatterie et la satyre dans la chaire de la vérité. Une érudition pleine d'ignorance et de mauvais goût, des citations pédantesques, des allusions bouffonnes, une confusion bizarre des objets les plus opposés, une mysticité moitié obscure, moitié burlesque, un jargon sans caractère comme sans harmonie, ou n'ayant d'autre caractère qu'une ignoble et stupide naïveté, le mélange d'un mauvais latin avec un plus mauvais français dans la construction d'une même phrase, donnaient à ces déclamations une forme analogue au fond. Du sein de cette barbarie, Lingendes, élevant sa voix, fournit à Fléchier des modèles que celui-ci embellit. La méthode créée par Descartes pénétra bientôt dans tous les genres, et leur assigna des limites qu'ils respectèrent : avec elle naquirent l'ordre, le choix et le goût ; chaque chose fut mise à sa place, chaque genre eut son ton propre : celui de la chaire fut noble et saint comme les vérités qu'on y annonçait. Des génies créateurs s'élancèrent dans cette carrière : Bossuet tantôt y lança la foudre, tantôt y déploya la majesté imposante des prophètes, et ce Père du dix-septième siècle égala tous ceux de la primitive Église ; il étala les triomphes de la mort ; il appela les grands et les rois à ce triste, mais utile spectacle : à sa voix on crut voir tressaillir d'admi-

ration et d'effroi ces ossemens humiliés dans la poussière des tombeaux. A côté de Bossuet se placèrent cet élégant Fléchier, qui, toujours plein d'esprit et de grâces, fut touchant en regrettant Julie d'Angennes, et sublime en célébrant Turenne ; ce Fénélon, qui rendit la vertu si aimable, et qui, condamné pour avoir trop aimé Dieu, s'en vengea en se soumettant et en faisant du bien aux hommes. Les la Rue, les Gaillard, les Anselme, les Mascaron, cueillirent quelques lauriers que le tems a flétris ; Cheminais, trop tôt moissonné, s'annonça par une onction, par un amour du genre humain, par de grands caractères d'éloquence qu'il n'eut pas le tems de développer. Massillon seul nous les a montrés dans tout leur éclat et toute leur énergie ; mais avant lui, Bourdaloue avait paru seul remplir la carrière de la chaire et l'idée d'un orateur chrétien. Logicien sublime, théologien éloquent, il raisonna tous nos devoirs depuis le premier principe jusqu'à la dernière conséquence ; il joignit à la solidité l'élévation et la profondeur. On n'admira plus rien, on ne desira plus rien, et Bourdaloue semblait ne pouvoir plus avoir de rival lorsque Massillon parut.

Les talens originaux passent seuls à la postérité, soit qu'ils introduisent un ordre nouveau de beautés, soit qu'ils portent, à un degré de perfection

inconnu, des beautés dont le germe existait déjà. Que l'on marche par une route solitaire, ou que, dans une route battue, on parvienne à s'en frayer une particulière, tout dépend d'avoir un caractère à soi, et d'être au premier rang dans son genre. Parmi les orateurs que nous avons nommés, ceux qui ont été vaincus par le tems, ou avaient trouvé des modèles plus parfaits, ou furent effacés après coup par des talens supérieurs du même genre. Ceux qui sont restés en possession de leur renommée, étaient les premiers chacun dans le sien. Bossuet eût monté plus haut, s'il est possible, dans ses élans sublimes, sans éclipser la correction élégante de Fléchier, ni la douce sensibilité de Fénélon. C'est que ce sont des empires divers; c'est que jamais un genre ne nuit à l'autre : ce sont les degrés du même genre qui se nuisent et s'excluent. Massillon ne se fût point élevé au premier rang, ou Bourdaloue ne s'y fût pas maintenu s'ils eussent décrit la même ligne. Tous deux y sont restés, parce que tous deux y sont parvenus par des routes différentes.

Massillon annonça de bonne heure ce caractère original qui distingue les grands-hommes. Tandis qu'il se formait en secret à l'ombre du sanctuaire, qu'il méditait sur le tems et sur l'éternité, qu'il contemplait Dieu dans ses ouvrages, qu'il étudiait

l'homme, il écoutait et jugeait nos orateurs sacrés; il leur applaudissait avec l'indulgence du génie; il excusait leurs défauts; il vantait leurs talens; *mais*, ajoutait-il, *je ne prêcherai pas comme eux*. Non, homme éloquent, ce n'est pas comme eux que tu dois prêcher; laisse le troupeau des esclaves se traîner sur les traces de leurs maîtres; le génie est lui-même, et n'a point de modèles. Observe la nature, suis ses lois, dis ce que tu sens; c'est dans le cœur du grand-homme qu'est la source de l'éloquence.

Lorsque Massillon monta dans la chaire, ceux qui la remplissaient, avaient conservé un usage qui tenait encore à l'enfance de l'art. Trop occupés des devoirs propres à chaque profession, ils s'appesantissaient sur des détails dont l'utilité particulière était perdue pour la multitude. Qu'importaient au militaire les devoirs et les prévarications de l'homme de loi? Qu'importaient à l'un et à l'autre les déprédations du financier? Dans ce plan mesquin et borné, les trois quarts de l'auditoire étaient sacrifiés à la moindre partie; les divers ordres d'auditeurs devenaient tour-à-tour étrangers à l'instruction du jour. Chaque classe pouvait avoir son tour; les fidèles assemblés n'avaient jamais le leur. C'est ainsi que, dans un art profane qui ne peut être comparé à celui-ci qu'avec des restrictions infinies,

quoiqu'il ait aussi pour but la correction des hommes, Plaute, Térence même, attaquaient des conditions plutôt que des caractères, des usages plutôt que des mœurs ; peignaient des pères, des enfans de famille, des esclaves, considérés comme tels et n'ayant que les défauts de leur condition et de leur âge : c'était faire le procès à la nature et à l'ordre civil, plutôt que travailler à la réforme du genre humain. Enfin il vint un homme de génie qui alla chercher dans les passions et dans l'amour propre la source véritable de tous les torts et de tous les ridicules.

Massillon y chercha celle des vices et des désordres. Ce fut aux passions qu'il déclara la guerre : elles sont de tous les tems, de tous les lieux, de tous les états, de tous les âges : par-là il réunit ses auditeurs dans un intérêt commun à tous et personnel à chacun d'eux : on se reconnut dans ses portraits, on se condamna, et la leçon destinée pour les grands ne fut pas perdue pour le peuple, qui retrouva dans son cœur le principe des mêmes faiblesses et le sentiment des mêmes besoins.

Ce desir de combattre les passions étendit encore les lumières de notre illustre orateur, et lui dévoila de nouveaux principes de son art. Il vit que, pour triompher de l'homme, c'était moins à son esprit qu'à son cœur qu'il fallait parler ; il vit qu'il s'agis-

sait moins d'opposer des raisonnemens à des sophismes, que des impressions à des impressions. L'homme pèche peu par ignorance : son aveuglement est presque toujours volontaire ; souvent lorsque l'esprit est persuadé, il manque au cœur d'être entraîné : les devoirs sont connus ; ils sont avoués, mais ils sont pénibles : on cherche à s'y soustraire ; telle est la marche des passions, et toujours elles trouvent des raisons pour justifier le coupable, pour tromper sa conscience, pour étouffer ses remords. Massillon vient au secours de la vérité trahie ; il pénètre dans les replis les plus cachés de l'âme ; il y répand la lumière ; il y réveille le remords, le pécheur reste seul avec sa conscience ; il reconnaît la trace de ses égaremens, la gradation de ses erreurs ; il s'étonne d'avoir succombé à des piéges si grossiers, mais il s'étonne encore plus de les voir si parfaitement découverts ; il s'écrie : « *Quel est donc cet homme qui me révèle le mystère* » *de mes iniquités, et à qui le secret de mes pensées* » *est plus connu qu'à moi-même !* »

Mais cette connaissance sûre et profonde du cœur humain serait une science stérile sans l'onction qui sait la féconder : le coup d'œil de Massillon ne suffit pas ; il faut avoir son âme. Un sec moraliste, un dur satyrique, pourraient confondre l'homme et ne faire que l'irriter ; ils pourraient, en lui ôtant

une sécurité funeste, ne lui laisser que l'horrible ressource de l'endurcissement et de l'impénitence. Massillon n'abandonne pas le pécheur qu'il a blessé; il lui rend les bras; il pleure avec lui; il le console; il l'encourage : s'il l'effraye par le tableau du vice, il l'anime par le tableau de la vertu. Quelle est belle sous son pinceau ! Qu'il est doux, qu'il est facile d'arriver jusqu'à elle sous un tel guide !

On voit des prédicateurs farouches qui semblent haïr leur auditoire. Leurs avis sont des menaces, leurs argumens des hostilités, leurs maximes des arrêts de réprobation : nulle consolation n'adoucit l'amertume de leurs leçons cruelles; on dirait que, quand ils ont averti le pécheur de son danger, leur tâche est remplie, et leur orgueil content. Hommes durs, cessez de rendre la vertu odieuse, et la religion accablante ! Réservez du moins vos foudres pour le méchant, prenez pitié du faible, ne repoussez point le cœur que Dieu rappelle et qui veut retourner à lui ! Massillon aime ses auditeurs pour eux-mêmes; il veut leur salut; il attire leur confiance et il la mérite; il ne les quittera point qu'il ne les ait conquis à la vertu. C'en est fait, cette persévérance de zèle et d'amour a consommé l'ouvrage. Voyez sortir de ses sermons ses auditeurs subjugués, emportant au fond du cœur l'aiguillon victorieux; voyez cet air morne et recueilli,

recueilli, ce silence de la componction et de la douleur, ce silence qui accuse leur vie passée, qui atteste leur conversion présente. Voilà les applaudissemens dignes de Massillon : c'est aux larmes de la pénitence à faire l'éloge de l'orateur chrétien.

Ce sont ces larmes qui loueront toujours les paraphrases attendrissantes du *de profundis* dans le *sermon du Lazare*, et du *proficiscere anima christiana* dans *la mort du pécheur et la mort du juste.*

Vils orateurs qui flattez les rois, venez apprendre à les instruire ; connaissez, respectez la dignité de votre ministère ; voyez, dans le préambule du sermon de la Toussaint, comment, après avoir emprunté le langage du monde pour étaler les merveilles d'un règne éclatant, les prospérités d'un grand prince, tous les titres d'une gloire purement humaine, l'orateur détruit d'un souffle ces magnifiques chimères par ce seul mot : *Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.*

Ames faibles, que ce monde a séduites par ses perfides caresses, et qui n'osez prévoir les retours qu'il vous prépare, relisez ce sermon *de la mort du pécheur et de la mort du juste*, et balancez encore, si vous pouvez, entre ce monde et Dieu !

Voyez dans le *Mauvais Riche* la vanité, le danger, et pour ainsi dire le crime des richesses ; dans *l'Enfant prodigue*, les trésors de la miséricorde divine ;

dans *le Lazare*, l'horreur du vice, et à côté les moyens d'en sortir, et osez encore desirer les richesses, céder au vice et désespérer de votre salut!

Et vous, âmes vertueuses, que l'amour de l'ordre enflamme et tourmente, qui contemplez avec horreur les succès du crime et l'oppression de l'innocence, rassurez-vous, consolez-vous, voyez dans le *sermon du bonheur du juste*, quels sont les tourmens secrets du coupable, et comment le juste seul est toujours heureux même dans ce monde, qui semble abandonné aux méchans.

Venez, incrédules, puiser la foi; venez, fidèles, vous abreuver dans cette source intarissable de vérités nécessaires et consolantes.

Mais s'il en est de consolantes, il en est aussi de terribles. Celle du petit nombre des élus a fourni de tout tems à l'incrédule ses plus spécieuses objections contre la justice et la bonté divines: Massillon entreprend de les justifier; il interroge les consciences; il demande à ses auditeurs ce que chacun d'eux a fait pour mériter de grossir le nombre des élus, ce qu'ils pourront alléguer au juge suprême. Tout à coup il avance le moment redoutable du jugement dernier, les cieux s'ouvrent, le juge paraît, on frémit : nul n'ose soutenir cet aspect. Paris se rappelle encore ce tressaillement universel, ce cri d'effroi qui, s'élevant de toute l'assemblée,

attestait peut-être l'inexistence d'un seul juste : chacun se condamna par sa propre terreur, et l'Être éternel fut absous d'injustice.

Je ne puis refuser encore à Massillon une louange presque unique ; il combat les incrédules (1) ; c'est son devoir ; mais je ne lui vois point contre eux ce zèle fougueux et amer, tant affecté par des incrédules mêmes (car on sait trop que l'intérêt et l'hypocrisie ont osé plus d'une fois donner à la religion des défenseurs).

Massillon en dit assez pour confondre les incrédules s'ils ne sont que raisonneurs, pour les convaincre s'ils sont raisonnables, pour les entraîner s'ils sont sensibles ; mais il ne descend jamais à l'aigreur si peu chrétienne des injures, à la véhémence si peu philosophique des déclamations ; il ne dénonce point de victimes à l'intolérance. Eh ! pourquoi persécuter ? pourquoi outrager quand il s'agit de convertir ? pourquoi déshonorer une cause si sainte par des emportemens qui, dans une cause profane, annonceraient l'insuffisance des raisons et le dépit d'être vaincu ? Massillon sait mieux respecter, et la religion, et l'éloquence.

(1) *Voyez* les sermons *sur la vérité de la religion, sur la vérité d'un avenir, sur l'évidence de la loi de Dieu, du véritable culte, des doutes sur la religion, etc.*

Quand je me bornerais à le considérer ici comme un orateur profane, quand je retrancherais de son éloge, et la dignité sainte de ses sujets si noblement remplie, et les difficultés du genre sacré si heureusement vaincues; quand j'oublierais le rang qu'il occupe parmi les Chrysostômes et les Cypriens, il gagnerait encore à être compaté aux Démosthènes et aux Cicérons. Je trouverais dans son style enchanteur, tantôt l'énergie rapide et les grands effets du premier, tantôt l'élégance nombreuse du second; j'y trouverais les grâces unies à la majesté, ce choix de pensées, cette proptiété d'expression, cette plénitude de sens, qui satisfont l'esprit; l'harmonie qui peint à l'oreille, la chaleur qui parle au cœur, tous les catactères de l'éloquence, et j'oserai dire du bel esprit, si par ce mot on veut n'entendre rien que de conforme au bon esprit et au goût le plus pur.

Des ennemis de l'éloquence, des sectateurs d'une simplicité basse, ont reproché à Massillon la pompe et les ornemens de son style. Mais si cette pompe est toujours assottie au fond général des sujets, à la couleur particulière des détails; si elle est toujours imposante sans être monotone, si ces ornemens n'ont rien de recherché ni d'ambitieux, s'ils sont la parute naturelle des idées, l'expression fidelle du sentiment; si loin de nuire à l'intétêt ils

le nourrissent et l'entretiennent, que prétend-t-on par ce reproche, sinon faire un crime à Massillon d'être éloquent?

C'est surtout au *Petit-Carême*, à ces instructions composées pour Louis XV dans son enfance, que la critique a prétendu appliquer le reproche de pompe et d'ornemens dans le style.

Ce fut alors l'ouvrage de Massillon, le plus souvent interrompu par les applaudissemens ou par les larmes des auditeurs; c'est encore aujourd'hui le plus lu et le plus goûté. La tendresse qu'il témoignait à cet enfant royal, l'intérêt qu'il inspirait pour lui, n'ont rien perdu de leur prix.

» Mais, dit-on, l'orateur parlait à un enfant! »

Oui, mais il parlait à un roi; il parlait devant une cour rassasiée des chefs-d'œuvre de l'éloquence, et qui avait été la cour de Louis XIV. Le style du *Petit-Carême* est aussi simple que noble. Ses ornemens sont une correction élégante, une pureté irreprochable, une onction touchante, un pathétique attendrissant.

Quels éloges d'ailleurs ne doit-on pas au choix, à la distribution des sujets, à l'importance hardie et sage des leçons? C'est un cours de morale et d'éloquence à l'usage des grands et des rois. Massillon, dans cet ouvrage, s'associe aux travaux des Bossuet et des Fénélon pour l'éducation des princes; il pose

avec eux les fondemens de la grandeur des rois et du bonheur des peuples : Bossuet les chercha dans l'Histoire, et Fénélon dans la Fable ; Massillon les trouva dans la religion. Ce monument, qui dut assurer la félicité publique, est un bienfait éternel envers l'humanité. Relisez-le sans cesse, ô petits-fils de Louis XIV et de Henri IV! tous vos devoirs y sont tracés.

Massillon admira Bourdaloue, et lui fit l'honneur de ne pas l'imiter. Bourdaloue avait rempli sa carrière; il fallait que Massillon fournît la sienne: on n'apperçoit entre eux que la ressemblance générale du génie : leur mérite commun, c'est d'avoir l'un et l'autre un talent original. Paris se partageait entre Massillon naissant et Bourdaloue vieillissant; celui-ci, plus propre à convaincre l'incrédule; celui-là, plus fait pour ramener le pécheur; l'un terrassant les esprits par la force du raisonnement, l'autre pénétrant dans les âmes par la douceur du sentiment. L'impie écoutait Bourdaloue, et frémissait de n'avoir rien à répondre ; l'homme injuste écoutait Massillon, rougissait de lui-même, et n'avait plus la force de vouloir résister. Bourdaloue, par l'élévation de ses vues, par la vigueur de ses argumens, par la fierté de son pinceau, mérita d'être comparé à Corneille; Massillon, par la tendresse de son âme, par la connaissance du cœur humain, par le

développement des passions, par le charme du style, fut le Racine de la chaire. Bourdaloue dispensa peut-être Massillon de raisonner autant que lui, parce qu'il avait tout prouvé; Massillon eût dispensé Bourdaloue de prouver tout, parce qu'il avait tout fait sentir. Bourdaloue devait arracher au maréchal de Grammont cet applaudissement bizarre, ce cri énergique : *Mordieu! il a raison* (1). Louis XIV devait dire à Massillon : *Quand j'entends vos rivaux, je suis content d'eux; quand je vous entends, je suis mécontent de moi-même.*

La philosophie a paru regréter que des réformateurs de la chaire, tels que Bourdaloue et Massillon, ne l'aient pas affranchie de quelques formules d'usage, qui sont autant d'entraves pour l'éloquence,

(1) Le maréchal de Grammont, entraîné par les raisonnemens du Père Bourdaloue, s'écria au milieu de l'église, sans songer où il était : *Mordieu! il a raison.* Madame était à ce sermon; elle rit beaucoup de cette saillie : les courtisans, dont cependant aucun ne savait aussi bien son métier que le maréchal de Grammont, tâchèrent de se scandaliser, et de juger que le maréchal de Grammont avait manqué de respect, non à la sainteté du lieu, mais à Madame, en interrompant ainsi le prédicateur; mais le prédicateur ne se tint pas pour interrompu, ni Madame pour offensée, et il n'est pas sûr que le maréchal de Grammont ne crût pas faire sa cour à Louis XIV en se montrant si naïvement touché des raisons du Père Bourdaloue.

Pourquoi, a-t-on dit, ce texte auquel on plie avec effort un pénible exorde; ce texte qu'on ramène de tems en tems par un jeu puéril, comme le refrain d'un poëme profane et frivole; ce texte d'où il faut absolument tirer une division forcée et des subdivisions inutiles? Pourquoi ce plan monotone et uniforme de divisions et de subdivisions qui, ne pouvant convenir également à tous les sujets, ne font qu'enchaîner l'art libre de la parole et que glacer le génie?

Sans vouloir répondre à ces objections, qui ne sont certainement pas sans force, observons du moins qu'un texte de l'Écriture paraît placé au commencement d'un discours chrétien, que les convenances sont d'accord à cet égard avec la piété qui a consacré cet usage, que le talent et le goût sont parvenus à en faire un mérite du discours par la justesse de l'application, que même dans les ouvrages profanes une épigraphe heureuse, une allégorie ingénieuse, n'est ni sans mérite ni sans succès.

Quant à l'usage des divisions, il est avantageux pour la méthode, favorable à l'attention et à la mémoire, mais peut-être en effet donne-t-il au discours une marche trop technique et trop mesurée; peut-être la méthode doit-elle être plutôt sensible à l'esprit par la gradation des idées, que

figurée pour ainsi dire aux yeux par le mécanisme de la division ; peut-être l'éloquence doit-elle être plus abandonnée à ses mouvemens et à ses transports ; peut-être enfin voit-on avec quelque regret, dans Bourdaloue et dans Massillon même, cette égalité de commande entre divers membres de division, dont les uns semblaient demander moins d'étendue, les autres plus de développement. Mais pourquoi nous occuper de ce que Massillon n'a pas pu ou n'a pas voulu réformer, tandis que le tems nous manque pour célébrer ce qu'il a fait, et comme orateur, et comme évêque ?

Si les rangs étaient réglés par les talens, la hiérarchie en serait plus respectée, et l'ordre public moins troublé : le citoyen le plus docile ne voit pas sans chagrin la sottise ou la médiocrité assise au premier rang, tandis que le mérite languit dans l'abjection ou dans l'obscurité. Le sot en place sent toujours malgré lui que la nature lui avait refusé le droit de commander aux hommes, et l'homme supérieur, forcé d'obéir à la main mal-adroite qui ose le conduire, sent que la fortune l'a trahi et que la soumission lui pèse ; mais qui ne verrait avec édification et avec plaisir Massillon placé parmi les pontifes et toujours orateur, enseignant, exhortant, donnant le précepte et l'exemple, gouvernant son diocèse comme son auditoire, par l'éloquence

et par la vertu? Chaque pasteur vient apprendre de lui à conduire la portion du troupeau confiée à ses soins, tous révèrent dans leur évêque un modèle et un père, et le respect dû à sa dignité se confond dans celui qu'inspirent sa réputation et son mérite. Je le retrouve partout dans ses instructions synodales, dans ses conférences ecclésiastiques; je le retrouve dans ces oraisons funèbres dont sa gloire n'a pas besoin, et qui, pour tout dire, n'ont point obtenu cette palme unique, réservée à ses *sermons* et à son *Petit-Carême*. J'oserai dire cependant que Fléchier lui eût envié l'oraison funèbre du grand prince de Conti, aussi applaudie, aussi critiquée que toutes les siennes, et que Bossuet lui-même n'aurait pas désavoué celle de Louis XIV, où les orateurs les plus consommés pourraient encore apprendre comment on loue un grand roi sans dissimuler ses faiblesses. J'aime surtout à voir l'éloge d'un monarque tel que Louis XIV, commencer par ce mot si chrétien : *Dieu seul est grand, mes frères!*

S'il est vrai qu'il existe une vie de Corrège écrite par ce grand orateur, je reconnais encore Massillon au choix du sujet : l'attrait de la sympathie lui aura mis la plume à la main; le Corrège était le Massillon de la peinture.

L'action, cette partie essentielle de l'éloquence, étonna chez Massillon par une simplicité dont rien

n'avait donné l'idée, et qui ne parut pas d'abord assez oratoire ; il ne débutait ni par des foudres et des éclairs, ni par cette froideur compassée qui ménage des forces dont l'emploi est prévu. Son début n'annonçait rien, ne préparait rien, ne prétendait à rien : ce n'était point un orateur qui haranguât un auditoire, c'était un homme qui parlait à des hommes, et chez qui la nature saisissait sans effort la proportion juste et l'accord parfait du ton, du geste et du discours. Peu à peu les choses l'emportaient ; il s'y laissait entraîner ; il s'animait ; il s'enflammait ; il s'attendrissait toujours à propos, toujours sans art, toujours avec vérité : tous ses accens alors, tous ses mouvemens, exprimaient le pathétique et le communiquaient. Le meilleur juge, le meilleur modèle de l'action théâtrale, qui a tant de rapports avec l'action oratoire, voulut l'entendre, et rendit témoignage à la supériorité de ce talent, mal jugé par la multitude : « *Mon ami*, » dit-il à un autre acteur qui l'accompagnait, *voilà* » *l'orateur ; nous ne sommes que des comédiens.* »

Pour connaître les hommes, il faut vivre avec eux ; pour les juger, pour les peindre, surtout pour les aimer, il faut quelquefois s'en éloigner. Ces chefs-d'œuvre, où la science du monde et surtout la science du salut sont renfermées, ont été composés dans la solitude du cloître ou dans la liberté

de la campagne. O retraite ! ô asyle du sage ! c'est là qu'on met à profit les idées accumulées dans le tourbillon du monde et dans les orages de la cour ; c'est là qu'on juge les passions et les vaines inquiétudes des hommes en ne les partageant pas ; c'est là qu'on plaint ses semblables sans être en danger de les haïr. Trop près de l'insensé qui vous frappe et qui vous blesse, un mouvement de colère prévient la réflexion : éloignez-vous, la colère fera place à la pitié. Tel est le monde : de près il irrite le sage, de loin il excite sa compassion. Dans la retraite, la nature reprend tous ses droits, le sentiment s'épure, la raison se perfectionne : c'est là que Massillon fortifia son âme et régla son éloquence. J'ai vu sur les bords de l'Oise un de ces séjours solitaires où il vécut, et d'où sont sorties tant d'instructions sublimes pour les peuples et pour les rois : on n'y prononce encore son nom qu'avec un respect tendre ; tout y est plein de son souvenir. La chambre qu'il habita, les bocages où il médita, sont montrés avec un intérêt mêlé d'admiration. Au bord d'une riante prairie ses regards dominaient sur un château antique, demeure et prison (1) du plus infortuné de nos rois (2). Ce spectacle rappelait à l'orateur

(1) Le château de Creil.
(2) Charles VI.

philosophe la triste fragilité des grandeurs et les misères humiliantes de la condition humaine, tandis que le calme de cet asyle et l'agrément d'un beau paysage portaient dans son âme des sentimens de douceur et de bienfaisance.

Oh ! si ces écrits où son âme est répandue, si l'aspect de ces lieux où ils ont pris naissance, m'avaient inspiré une partie de son éloquence, j'aurais pu prétendre à la gloire de le retracer fidellement dans ce discours à la province qui l'a vu naître, à cette congrégation illustre où il s'est formé, à la capitale qui l'admira, à la cour qu'il aurait corrigée si elle pouvait l'être, à l'Académie française dont il fut un des plus dignes ornemens, à cette autre Académie qui propose aujourd'hui son éloge, à l'église de Clermont qu'il a gouvernée avec tant de sagesse, à l'église de France qu'il a éclairée, à l'humanité entière qu'il a instruite et honorée.

ÉLOGE
DU CHEVALIER BAYARD.

Defensoribus istis
Tempus eget.
VIRG. *Énéid. liv. ij.*

VERS L'AN 1770.

NE désespérons jamais de la patrie, fixons nos regards sur les grands-hommes qu'elle a produits; que ce souvenir soit notre consolation et notre espérance dans les tems malheureux où nous pourrions dégénérer de leur vertu : leur exemple peut tout; il peut encore les reproduire, et la gloire ne se montre jamais en vain aux yeux des Français.

O mes conciroyens ! ô disciples et descendans de ces grands-hommes ! ne voyez-vous pas à leur nom seul, l'honneur, l'antique honneur rallumer ses flammes et créer des ressources, le titre de *Français* prendre un caractère plus auguste et vous imposer des devoirs plus saints ? Ne sentez-vous pas renaître dans votre âme élevée, agrandie, le courageux amour de l'ordre, le tendre amour de l'humanité, la passion pour la gloire, et l'indifférence pour les honneurs ? Ne respirez-vous pas cette noble

ardeur de servir l'innocence, la vertu, la beauté, la faiblesse, la pauvreté, l'État avant tout, l'État, fût-il ingrat et injuste ? Ah ! si le luxe empoisonneur, la mollesse meurtrière, la frivolité qui sappe tout principe et détruit toute vertu, la fausse politesse, toujours si voisine de la barbarie ; les perfidies de l'intrigue, les bassesses de l'intérêt ; si tous ces vices des cours pompeuses et des cités opulentes ont souillé nos cœurs, si surtout le vil empire de l'or nous a dégradés, que le nom des hommes verrueux soit pour nous ce bouclier magique à l'aspect duquel Renaud se réveille, rougit et brise ses fers.

La saine philosophie qui anime et dirige aujourd'hui les lettres, veille aussi sur la patrie et sur l'humanité : le bonheur public est son objet éternel. Tandis que le sot la craint, que le méchant la calomnie, que le peuple l'ignore, que des grands la dédaignent, que des rois mêmes s'en défient, elle sert et les rois et les peuples ; elle découvre les principes de corruption et de mort que l'État renferme dans son sein ; elle lui montre, et ses dangers, et ses ressources ; elle appelle l'éloquence au secours des mœurs expirantes ; elle appelle nos ancêtres au secours de nos contemporains. Voyez tous les corps littéraires ressusciter à l'envi les grands noms et les grandes actions. De tant de justes éloges donnés aux morts illustres, de tant de voix qui s'élèvent en

faveur du mérite qui n'est plus, se forme une voix unique et universelle, qui nous crie sans cesse : « Français, voilà ce que vous étiez, voilà ce qu'il » faut que vous redeveniez si vous craignez votre » ruine. »

Parmi les modèles dont notre faiblesse peut avoir besoin, en fut-il jamais de plus parfait que ce Pierre du Terrail, si connu sous le nom du *Chevalier Bayard?* Sa vie entière n'est qu'une suite d'exploits incroyables et d'actions généreuses, non moins incroyables peut-être aujourd'hui. Si tant d'héroïsme a droit d'étonner notre siècle, si ce siècle a le droit malheureux d'être incrédule sur la vertu, qu'il respecte au moins le témoignage de l'Histoire, qu'il ne juge point du passé par le présent, et qu'au lieu de rabaisser la grandeur de nos aïeux jusqu'à notre faiblesse, il cherche à élever jusqu'à eux leurs descendans.

Toujours vainqueur dans les tournois, dans les combats singuliers, hardi dans les coups de main, savant dans les expéditions plus importantes, Bayard fut le plus grand des guerriers. Doux, simple, modeste dans la société, amant délicat, ami sincère, franc chevalier, pieux, humain, libéral, il fut le meilleur des hommes. La bienfaisance, qui embellit et anima toutes ses vertus, joint un intérêt touchant à l'éclat imposant de sa gloire. Célébrons,

et

et cette gloire, et surtout cette bienfaisance. Défenseur de la patrie, consolateur de l'humanité, voilà les deux points de vue principaux sous lesquels nous allons considérer Bayard.

PREMIÈRE PARTIE.

Valeur et talens militaires du chevalier Bayard.

Rois, ministres qui commandez la guerre, la vengeance du Roi des rois vous apprendra un jour quel était le prix de ce sang des hommes *que vous répandiez sur la terre comme l'eau !* Le devoir des sujets est d'obéir sans vous juger, de vous défendre lors même que vous attaquez injustement, et de mourir pour vos caprices. Ce qui fait votre crime, fait ainsi leur gloire, et les victimes sont illustres autant que l'oppresseur du genre humain est odieux. Le sang des du Terrail coula toujours pour la patrie. Avant la réunion du Dauphiné à la France, ils mouraient pour les dauphins de Viennois leurs maîtres ; ils moururent depuis pour nos rois. Le trisaïeul de Bayard fut tué sous les yeux du roi Jean à cette funeste bataille de Poitiers, son bisaïeul à la bataille d'Azincourt, son aïeul à celle de Mont-Lhéri ; les du Terrail ne survivaient point aux désastres de la France quand ils pouvaient obtenir la mort. Leur fils malheureux ne put l'obtenir. Privé pour

toujours de l'usage des bras par les blessures qu'il avait reçues à Guinegaste, il consuma sa vie dans les langueurs de l'infirmité, dans la douleur d'être inutile pour avoir trop bien servi : le ciel le consola ; il fut père de Bayard.

Le jour arrive où ce père respectable assemble sa famille, non pour décider du sort de ses enfans selon le tyrannique abus que la vanité, la mode et l'intérêt ont introduit parmi nous, mais pour consulter ces mêmes enfans sur l'emploi que la nature et leur inclination les invitent à faire des talens qu'une éducation simple et chrétienne a cultivés en eux. « Mon père, dit du Terrail l'aîné de ses » quatre fils, permettez que je vous consacre mes » jours, et puisse la terre qui m'a vu naître me » voir mourir en vous servant ! » — « Mon père, » s'écria Bayard à peine âgé de treize ans, permettez » que je vous imite, et que je serve ma patrie. » Le père tressaille de joie ; il se jette dans les bras de Bayard : « Oui, mon fils, sois plus heureux que » moi ; remplis la carrière d'où le sort m'a chassé. » Ma vie n'est qu'une longue mort : on ne vit » qu'en servant l'État. Je vois sur ton visage tous » les traits des héros de ma race ; je lis dans tes » yeux leur valeur ; je te remets leur gloire. Je n'ai » pu l'égaler, mon fils ; il faut que tu l'effaces. Le » bruit de tes exploits, en parvenant jusqu'à ton

» père, pourra seul lui faire sentir qu'il vivait » encore..... » Bayard, ton cœur entendit ce vœu d'un chevalier, d'un citoyen et d'un père; ton cœur va le remplir : des armes ont paru, Achille s'est déclaré : la faiblesse de l'enfance, son inexpérience, rien ne l'arrête ; l'adresse et l'audace suppléent à tout. Le voilà qui s'essaie en maître aux exercices pétilleux de la guerre et de la chevalerie à la vue de sa famille enchantée, éperdue, qui va le perdre, qui le regrette et qui l'admire. Sa mère, appelée à ce spectacle par le bruit des applaudissemens, le regarde du haut d'une tour avec une joie timide, et se renferme pour pleurer avec une douleur tendre. Pleure, mère aimable, femme intéressante, pleure, obéis à la nature ; tu ne reverras plus ce fils que la gloire arrache de tes bras ; il n'est plus à toi, il est à la patrie ; mais la renommée prendra soin de t'en entretenir et de te consoler ; l'éclat de ses triomphes viendra souvent embellir ta retraite ; tu seras fière d'avoir donné ce fils à l'État ; tu béniras ce moment amer où il se sépare de toi ; achève, consomme ce douloureux sacrifice..... C'en est fait ; ses soins ont tout préparé ; sa tendresse a pourvu à tous les besoins de son fils avec ces détails dont le cœur d'une mère a seul le secret : elle lui a tendu les bras pour la dernière fois ; elle a versé sur lui les dernières larmes en s'efforçant de les retenir. L'hu-

manité, la piété, la vertu, ont parlé par sa bouche, et déposé leurs plus saintes leçons dans ce jeune cœur désormais livré à lui-même : l'enfant attendri a juré de les suivre ; c'est un serment de Bayard ; il ne sera point violé.

Déjà cet enfant sublime a triomphé dans tous les tournois avant l'âge d'y entrer : déjà, au jugement des *Dames* charmées et de ses rivaux étonnés, il a remporté le prix de tous ces jeux guerriers, aliment nécessaire de la valeur dans le tems où cette valeur était la juste confiance d'un brave homme dans une force et une adresse constamment exercées. Mais des jeux plus terribles appellent son courage : l'Italie conjurée attend Charles VIII à Fornoue pour lui fermer le chemin de la France et le séparer de ses sujets : dix mille Français, qui voient leur maître en danger, écrasent à Fornoue les forces réunies de l'Italie entière. Charles VIII, parmi ces braves qui l'entoutaient dans les batailles et qui le sauvèrent à Fornoue, distingue surtout Bayard, qui, démonté deux fois et toujours triomphant, vient déposer à ses pieds une enseigne ennemie. Bayard avait alors dix-neuf ans.

Louis XII règne ; Milan est son patrimoine ; Naples est celui de sa couronne. Les Sforces ont usurpé Milan ; la maison d'Arragon dispute Naples. Laissons les droits ou les prétentions des rois ;

songeons aux services des sujets. Quel est ce jeune téméraire que la victoire égare et enivre ? Il n'entend plus la voix de ses chefs qui le rappellent ; il poursuit seul un escadron ennemi jusqu'aux portes de Milan ; il voir ces portes s'ouvrir pour recevoir les vaincus, et loin de s'arrêter il entre avec eux en les renversant, et croit toucher au moment de porter à son nouveau maître, au lieu d'une enseigne, la couronne ducale. Bayard seul, à vingt-quatre ans, est capable d'une telle faute. O discipline antique ! ô lois utiles et sévères de la subordination ! il vous prévient, il se condamne quand la chevalerie l'absout, quand l'ennemi l'admire, quand Ludovic Sforce, prêt à tomber d'un trône ébranlé par de tels héros et mal soutenu par des mains peu fidelles, s'écrie en gémissant : « Heureux l'État et » le prince qui ont de pareils excès à réprimer ! »

Arrêtons-nous ici à considérer l'ascendant de la vertu, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'heureuse contagion de l'enthousiasme. Ce lâche Ludovic, l'empoisonneur de ses proches et de ses maîtres, odieux à sa nation par ses crimes, méprisable à l'Europe par sa bassesse, veut voir cet homme singulier qui a pensé prendre seul sa capitale, et qu'une armée entière a eu peine à réduire. Le héros paraît devant le tyran : ses discours répondent si noblement à son action, il parle de son

maître avec tant de fierté, de lui-même avec tant de modestie ; son audace décente et respectueuse joint avec tant d'éclat la dignité d'un sage à la vigueur d'un chevalier, que l'âme féroce de Ludovic en fut frappée ; il conçut enfin les plaisirs sublimes de l'honneur, et, s'élevant jusqu'au modèle qui lui était présenté, il ose rendre à son prisonnier sa liberté, ses armes, parce qu'il le juge le plus formidable de ses ennemis ; il mérita du moins une fois l'estime et la reconnaissance de Bayard.

Bayard est libre ; il vole aux combats : mais instruit par la faute unique et illustre qu'il a eu le bonheur de commettre, il saura modérer, par la prudence et la discipline, les écarts fougueux de la chevalerie. Ses exploits, mieux concertés, seront plus utiles, et n'en seront pas moins étonnans ; ils conserveront plus que jamais ce caractère magique, cette empreinte du merveilleux que la Fable à peine eût osé leur donner. Tantôt, nouvel Horatius Coclès, il défendra seul, contre deux cents Espagnols, un pont sur le Garigliau, et sauvera l'armée française ; tantôt, avec trente-six hommes d'armes, il arrêtera, au pont de Pavie, l'armée entière des Suisses ; tantôt, dans un combat plus inégal que celui d'un autre Horace contre les Curiaces, on le verra seul, avec le courageux d'Orose, soutenir pendant quatre heures, en champ clos, les efforts

de treize chevaliers choisis; tantôt, faible, mourant, consumé par la fièvre, ses amis le verront avec effroi descendre dans la lice contre le plus robuste et le plus vaillant chevalier de l'Espagne, l'ingrat Sotomaïore, qui, pour prix des égards les plus généreux, a voulu le diffamer. Bayard combat pour son honneur, Sotomaïore tombe sous ses coups. S'il combat pour l'amitié, il est plus redoutable encore. Les Suisses ont tué le brave Conti son ami; Achille court venger Patrocle; le lendemain sa douleur a immolé, dans un combat, cinq cents de leurs soldats aux mânes de Conti.

Ses innombrables combats sont autant de triomphes du petit nombre sur la multitude, de la valeur et de la conduite sur la force. Murs de Barlette et de Monervine, rives du Gariglian et de l'Éridan, barrières de Padoue, rochers de la Navarre, plaines de l'Artois, vous vîtes tour-à-tour ces expéditions rapides et savantes, ces succès toujours inattendus et toujours préparés, ces prodiges d'intelligence et d'activité qui étonnent les amis et déconcertent les ennemis. Le tems a emporté les intérêts et les haines; la gloire de Bayard est immortelle; ces lieux s'enorgueillissent encore de sa mémoire; ses exploits y semblent gravés à chaque pas; Bayard y respire. Ici coula son sang, digne prix de la victoire; là ses soldats ne purentsuffire à conduire ses

prisonniers ; ces remparts, il les escalada le premier ; ces forts, il les emporta presque seul. Ici un capitaine albanais, digne du nom de Scanderberg qu'il portait, tomba dans ses mains victorieuses ; là ce père des fidèles, toujours armé contre ses enfans ; ce pontife conquérant, qui préféra toujours le glaive de saint Paul aux clefs de saint Pierre, le tyran de l'Italie, l'implacable ennemi de Louis XII son bienfaiteur, Jules II, surpris par une marche habile, ne pouvait échapper à Bayard si les élémens n'eussent conspiré contre le projet de ce héros. Avec quel plaisir tous les bons Français auraient vu Jules II présenté à Louis XII par le chevalier Bayard ! On croit voir encore l'impétueux pontife, frémissant de colère et de terreur, sortir de sa litière, lever lui-même le pont, fermer de sa main tremblante les portes d'un château (1) où il se renferme à la hâte, et où il respire à peine. Ici l'inconstant Henri VIII, menacé du même danger, saisi de la même frayeur, se repentit du caprice qui l'avait engagé à porter la guerre en France, et rendit graces aux ordres timides qui retinrent le

(1) S'il eût autant demeuré qu'on mettrait à dire un *Pater noster*, il était croqué, dit l'historien du chevalier Bayard. Un brouillard épais et une neige abondante, qui faisaient qu'on ne pouvait se voir à quatre pas, sauvèrent le Pape en cette occasion.

bras de Bayard (1). Là Bayard lui-même tombe presque écrasé sous son cheval mourant. Déjà les Espagnols l'entourent : *Non, non*, s'écrient les Français éperdus, *on n'emmenera pas ainsi la fleur de la chevalerie.* Ils arrachent leur ami, leur modèle à l'Espagnol désespéré, qui apprend alors quel prisonnier il vient de perdre (2). Là encore les Vénitiens (car les variations de la politique donnent aux Français toute l'Europe à combattre, ou successivement, ou tout à la fois), les Vénitiens, conduits par le redoutable Manfron, saisissent deux fois Bayard ; deux fois ils sont forcés de lâcher leur proie, et Bayard bat trois fois Manfron en deux jours (3).

Oh ! si le succès général répondait à ces succès particuliers ; si les talens des chefs égalaient l'ardeur des chevaliers ; si ces chefs, tous braves, n'étaient pas tous imprudens, divisés et malheu-

(1) Ce fut en 1513, entre Calais et Théroüenne, peu de tems avant la bataille de Guinegaste, dite *des Épérons.* Bayard voulait attaquer Henri VIII, et espérait le faire prisonnier ; mais le seigneur de Piennes, qui commandait dans le pays, l'en empêcha, en alléguant des ordres contraires de la cour.

(2) C'était au passage du Gariglian, dans le royaume de Naples, vers l'an 1504.

(3) C'était dans les environs de Vérone en 1509, dans le cours de la guerre qu'entraîna la ligue de Cambrai.

reux ; si les perfidies du cabinet n'avaient pas, sur les opérations militaires, une influence si puissante et si funeste ; oh ! si le destin de la France était entre les mains de Bayard ! du moins la gloire et les exploits de ce guerrier la soutiennent et la consolent dans ses disgraces. Mais demanderez-vous quels honneurs, quelles récompenses on la vit prodiguer à son héros ? Des honneurs ! vous répondra la généreuse chevalerie, qu'en a-t-il besoin ? « C'est » quand l'honneur n'est plus qu'on accumule les » honneurs ; c'est l'orgueil qui s'empresse de les ob- » tenir pour se dispenser de les mériter. » Louis XII n'est point ingrat, mais Bayard est modeste. Le roi lui offre une compagnie de mille hommes d'infanterie. Écoutez, guerriers de nos jours et courtisans de tous les siècles, écoutez la réponse de Bayard : *Modérez vos faveurs, Sire, et mesurez-les au talent. Cinq cents hommes sont une assez forte charge pour un capitaine qui veut faire son devoir.* O le plus grand des hommes ! l'honneur de te récompenser n'est pas même au pouvoir des rois ; ta récompense est dans ton âme et dans ta renommée (1).

Je vois enfin Bayard servir sous un chef digne

(1) *Præmia pulcherrima primùm*
Dii moresque dabunt.
VIRG. *Énéid. liv. ix.*

de lui commander; c'est *ce foudre de l'Italie*, cet autre Achille français, cet invincible Gaston, qui brilla et passa comme un éclair. Ils n'ont tous deux qu'une âme et qu'une volonté: Bayard admire avec transport, dans Gaston, le génie qui à vingt ans subjugue tout; Gaston consulte avec respect, dans Bayard, une expérience déjà consommée à trente-six ans; ils volent ensemble à des victoires certaines; ils percent l'Italie en un moment; ils passent à travers des armées; fleuves, montagnes, forteresses, rien ne les arrête; l'ennemi les trouve partout; Bologne est délivré à la vue des Romains et des Espagnols; Baglion et ses Vénitiens sont précipités dans l'Adige; Bresse est forcée..... O douleur! à cet assaut fatal, Bayard est frappé d'un coup que l'on croit mortel: cet amour des Français, qui l'arracha trois fois aux Espagnols et aux Vénitiens, ce même amour devenu désespoir, va le venger sur les Bressans. *Enfans, vengeons la mort de ce brave chevalier!* C'est avec ce cri terrible que Gaston fait de tous ses soldats autant de Bayards. Vengez-le, braves amis de ce héros, mais ne le pleurez pas. Bayard vous est rendu; je le vois triompher avec vous dans les champs de Ravenne..... O larmes nouvelles et plus amères encore! victoire plus funeste au vainqueur par la perte d'un seul homme, que la défaite ne l'est au vaincu par la

ruine d'une armée ! Arrête, ô Gaston ! arrête, ton triomphe est complet ; laisse du moins à ces fiers Espagnols l'honneur d'une belle retraite ! Il croit les voir emporter avec eux une partie de sa victoire ; il s'élance seul au milieu de ce bataillon, comme autrefois Bayard était entté dans Milan. Hélas ! c'était au même âge, à l'âge de l'imprudence. Dieu varie à son gré les destinées mortelles : Bayard n'avait pas même perdu la liberté, Gaston perd la vie. Bayard rencontre ce même bataillon marchant dans le même ordre, et il respecte sa marche. Oh ! s'il savait que son ami, que son général vient de périr dans ces rangs ! Ciel ! ô ciel ! ne dissipez point son heureuse ignorance, et qu'une même témérité ne prive pas à la fois la France de ses deux appuis !

Parlerai-je de cette bataille ou plutôt de cette retraite de Thérouenne ou Guinegaste, qui parut une fuite, et où Bayard fut presque le seul qui combattit ? Bayard ne sait point fuir ; il aimera mieux être prisonnier..... Non, il ne le fut point ; il avait reçu le premier la foi du chevalier auquel il donna la sienne, et l'empereur et Henri VIII nos ennemis prouoncèrent qu'il était libre.

Louis XII n'est plus, mais la chevalerie règne avec plus d'éclat encore sous le nom de François Ier. Toujours Naples et Milan occupent l'ambition des Français, et les vicissitudes du sort dans le

Milanès, exercent particuliérement leur valeur.

Des prodiges ouvrent le nouveau règne; il faut pénétrer en Italie; tous les passages sont fermés; des barrières inébranlables sont posées partout; la vigilance italienne a commis à la fidélité helvétique la garde des Alpes, et rit en paix de la folie d'un jeune roi qui va se briser contre ce mur de fer. Tandis que l'insolente sécurité passe si aisément jusqu'au mépris et à l'outrage, les Français se fraient en silence, à travers des détours inconnus, une route pénible et nouvelle : c'est la marche d'Annibal avec tous ses travaux et tous ses périls, mais avec tous ses succès. Ils sont en Italie, et les ennemis qui les attendent au passage, sont derrière eux. Les Français en Italie! *Ils ont donc volé par dessus les montagnes*, s'écrie Prosper Colonne, le plus sage, le plus expérimenté des capitaines de l'Europe. Tandis qu'il s'étonne et qu'il doute, Bayard et ses compagnons ont forcé Villefranche. Colonne, surpris à table en plein midi, sans qu'aucune intelligence, aucune trahison ait préparé sa perte et excusé sa honte, prend tout ce qu'il voit pour un songe, et se console en disant : *La prudence peut prévenir les efforts humains; mais qui peut prévenir les miracles ?*

Bayard veille à tout, est présent à tout par des espions sûrs ou par lui-même; il est l'œil de l'armée,

comme il en est le bras ; ses avis dirigent les opérations de François Ier. et de cet illustre connétable de Bourbon, si utile et si funeste à la France. Un jeune roi, passionné pour la gloire, s'élevait au dessus de la gloire même en la sacrifiant à l'humanité : on le force de vaincre à Marignan. Marignan ! journée mémorable, qui répandit tant d'éclat sur le règne d'ailleurs malheureux de François Ier., mais journée horrible, marquée par la plus profonde plaie qu'un prêtre sanguinaire (1) ait faite au genre humain ; *combat de géans*, auprès duquel tous les combats n'étaient, selon l'expression du vieil et vaillant Trivulcé, que *des jeux d'enfans*. L'astre du jour, l'astre de la nuit, ont prêté tour-à-tour et dérobé leur lumière à ce vaste carnage ; le jour renaît, l'acharnement continue, et la destruction recommence. Le ciel est juste, les Suisses sont punis, et Scheiner humilié. Mais si vous demandez lequel des chevaliers français contribua le plus à cette victoire, c'est au héros à juger les héros, c'est aux rois à connaître leurs sujets. François Ier. donne à Bayard le prix de la valeur, en recevant de lui l'ordre de la chevalerie après l'avoir mérité. Voilà les honneurs dignes de tous les deux ; et c'est ainsi que François Ier. devait récompenser Bayard.

---

(1) Matthieu Scheiner, évêque de Sion et cardinal.

Il le récompense encore en lui confiant la garde difficile de ses frontières attaquées par Charles-Quint. Une armée formidable assiège Mézières: tous les Français avaient désespéré de cette place; armes, vivres, soldats, remparts, tout y manquait, mais Bayard y était. « Je voudrais qu'il y eût dans » la place deux mille soldats de plus, et que Bayard » n'y fût pas, disait un des chefs espagnols (1) qui » savait estimer son ennemi. Bayard est sommé de » se rendre : on sait sa réponse.

» *Avant que j'abandonne une place que mon maître* » *a bien voulu confier à ma foi, j'aurai formé des* » *corps entassés de ses ennemis, le seul pont par* » *où il me soit permis d'en sortir.*

Cependant sa faible garnison s'allarme et s'effraie : deux compagnies ont fui par les brêches ou se sont précipitées dans les fossés : Bayard rassemble le peu de soldats qui lui restent, et les habitans dont la valeur le seconda si bien dans cette occasion : « Mes amis, leur dit-il, nous sommes trop » heureux d'être délivrés de ces lâches qui gênaient » notre valeur, et qui cependant partageaient nos lauriers. » Il repousse les assauts ; il fait des sorties ; l'activité multiplie ses soldats ; la bonne conduite

(1) Dom Pedro de Paz, mais ce mot fut dit dans une autre occasion.

les ménage; des stratagêmes adroits portent la discorde et la guerre parmi les assiégeans, qui oublient de combattre les Français pour se déchirer eux-mêmes. Déjà, par ses soins, deux différens partis ennemis sont aux mains; il fond sur eux et les écrase tous les deux: on vit enfin une place dépourvue de tout et démantelée, réduire après deux mois de résistance, à une fuite honteuse toutes les forces de l'Espagne et des Pays-Bas.

Voilà ce que peut un seul homme.

Voici maintenant ce que peut une femme. Les passions ont troublé la cour de François Ier., et le contre-coup de ces agitations se fait sentir dans le Milanès. Bourbon n'est plus Français; il a outragé l'amour, l'amour désespéré s'est vengé avec bassesse : ce héros, dépouillé de ses biens, du prix de ses exploits, des droits de sa dignité, a versé des larmes qui vont coûter bien du sang à la France. L'empereur lui a tendu les bras, lui a promis sa sœur et un royaume, et lui a donné du moins les occasions de se venger. Cet invincible Bourbon, le jaloux, mais sublime Pescaire, sont à la tête des troupes impériales; un favori (1) est à la tête de l'armée française.

Bayard sert l'État sous ce favori : on ne le

(1) L'amiral de Bonnivet.

consulte

consulte plus, on lui commande; il parle et n'est pas écouté. Après bien des malheurs, tous causés par des fautes, tous prédits par Bayard et souvent réparés par lui, l'imprudent Bonnivet lui ordonne d'aller avec un faible détachement occuper un poste inutile aux Français, trop voisin des ennemis pour n'être pas attaqué, trop éloigné du camp de Bonnivet pour être secouru. Bayard s'étonne, représente et obéit. Il est défait; mais combien les plus belles victoires sont peut-être au dessous d'une telle défaite! Tant de blessures reçues dans tant de combats s'étaient ouvertes et envenimées, la fièvre le consumait; mais tant que Bayard respire, est-il rien qui puisse l'empêcher de faire son devoir? Il est à cheval; il combat dans les ténèbres; il dirige et couvre une retraite savante : les hommes sont conservés, le bagage seul est perdu. C'est dans cette journée peut-être que l'œil du connaisseur irait chercher Bayard tout entier.

Le sincère Bayard connaît peu le soupçon; mais ce profond mépris qu'un héros a roujours pour les courtisans et qui a perdu plus d'un héros, persuade à Bayard que Bonnivet a voulu lui attirer cet affront, Bayard qui, malgré les égaremens si communs de la chevalerie, n'a jamais combattu que les ennemis de l'État, est prêt à combattre Bonnivet comme ennemi de l'État; mais il jugea plus juste et plus

noble de mourir pour cet État qu'il croyait trahi.

Bonnivet a tout perdu ; il fuit du Milanès, des rivières l'arrêtent ; Bourbon le poursuit, Bourbon qui brûle d'immoler le complice et le favori de sa persécutrice (1) ; il l'atteint au bord de la Sesia ; sa fureur s'anime à l'aspect de sa proie ; Bonnivet frappé, ne peut plus ni commander ni combattre ; il appelle Bayard : *Je vous remets*, lui dit-il, *le sort de l'armée ; vous seul pouvez la sauver s'il en est temps encore.* — *Il est bien tard*, répond le chevalier, « *mais mon âme est à Dieu, ma vie* » *à l'État : oui, je sauverai l'armée aux dépens de* » *mes jours ; je vous rends graces, je vous pardonne,* » *je vais mourir.* »

Il tient parole : Bonnivet et l'armée échappent à Bourbon ; mais Bayard, frappé d'une de ces machines cruelles dont il avait toujours méprisé l'usage, et qui, par la main d'un lâche à couvert, lancent au loin une mort inévitable sur le brave qui s'expose, Bayard va expirer..... Retenons nos larmes, ne nous attendrissons point sur la mort d'un héros : c'est lui qui nous le défend ; c'est lui qui console ses ennemis mêmes gémissans autour de lui : Pescaire l'admire, Bourbon le plaint..... ou plutôt il l'envie, et c'est Bayard mourant qui plaint Bour-

(1) La duchesse d'Angoulême, mère de François Ier.

bon vainqueur. « Pleurez sur vous-même, lui dit-il; » pleurez sur vos affreux triomphes, vainqueur » malheureux de vos concitoyens! Pourquoi pleu- » rer sur moi? Ma vie fut innocente, ma mort est » glorieuse, et vous êtes trop grand pour n'en pas » être jaloux. »

Bourbon, c'est ton arrêt que prononce un héros mourant. Les faiblesses du roi, les fureurs de sa mère, les perfidies de Duprat, les intrigues de Bonnivet, semblaient t'excuser : c'est la vie, c'est la mort de Bayard, qui te condamnent. Compare ta carrière et la sienne : tu n'es qu'un guerrier illustre; Bayard seul fut un grand-homme.

SECONDE PARTIE.

Bienfaisance et vertus sociales de Bayard.

Si la bienfaisance ne peut réparer tous les maux que la valeur est si souvent forcée de faire, qu'elle console au moins quelquefois la malheureuse humanité, qu'elle s'unisse à la valeur même et qu'elle y préside. C'est de leur réunion que se forma autrefois cet esprit de chevalerie, erreur sublime, dont tous les siècles ne sont pas dignes, et à laquelle nous avons dû Bayard. L'honneur était le principe du courage; l'amour était l'âme de la bienfaisance. Pour plaire à la beauté vertueuse, il fallait vaincre

les ennemis de l'État ; mais il fallait surtout les consoler et faire du bien aux hommes ; il fallait conquérir tous les cœurs pour toucher le sien. La veuve et l'orphelin protégés, le pauvre servi avec respect, tous les malheureux soulagés, le genre humain délivré de la violence et de l'oppression, portaient aux pieds d'une femme attendrie, le nom de son amant à travers les bénédictions de l'amour, les cris de l'admiration et les larmes délicieuses de la reconnaissance ; elle s'applaudissait alors de l'hommage de son chevalier ; elle était fière de l'aimer ; elle l'avouait avec orgueil à l'Univers. O mœurs héroïques et saintes ! tems que les femmes regretteront toujours, que les hommes doivent regretter ! tems où ce fanatisme sacré enivrait des foux respectables, où le souvenir seul d'une femme était pour son amant *le regard de l'Être suprême*, où un mot de sa bouche était le prix de mille exploits, où ce sexe régnait bien plus sur l'imagination qui embellit tout, que sur les sens qui flétrissent tout ! Tel fut le pur et noble amour dont le chevalier Bayard brûla pour la dame de Fluxas, et dont son mari fut le premier confident. Ce fut au nom de cette femme héroïque et tendre que Bayard triompha dans les tournois et dans les batailles ; mais ce fut elle surtout qui nourrit dans son cœur ces douces vertus que la nature y avait mises pour

la consolation du genre humain. O infortunés ! ô portion vénérable de l'humanité ! jamais vous ne vîtes Bayard détourner de vos douleurs des yeux indifférens ; il cherchait vos maux pour les guérir, et vos larmes pour les sécher : sa fortune, son bras, son crédit, tout fut à vous ; les fruits de ses travaux distribués aux soldats, son faible patrimoine prodigué aux indigens, le rendaient toujours heureux en le laissant toujours pauvre : sa bienfaisance était aussi industrieuse à créer des ressources, que la cupidité l'est à forger des calamités. Il est pauvre ; mais jamais la misère ne paraîtra devant lui sans être soulagée. Que dis-je ? Le besoin fier et timide qui, dans les ténèbres, se nourrit de privations courageuses, ne pourra ni échapper aux recherches actives de son zèle, ni se refuser à la généreuse délicatesse de ses dons déguisés : il y met tant d'art et presque tant d'artifice, ses prétextes sont si plausibles, ses détours si ingénieux, que le malheureux qu'il oblige, pourrait douter du bienfait et prétendre lui-même à la reconnaissance.

Il est une espèce d'infortunés trop odieux pour être plaints : ce sont les grands et les princes que les passions agitent et entraînent dans les excès. Leur épargner la honte du crime et les tortures du remords, c'est les servir aussi utilement que les victimes qu'on dérobe à leur fureur. Jules II veut

perdre l'un par l'autre, Louis XII et le duc de Ferrare; il propose au duc de trahir les Français, et lui montre tous les trésors de l'Église ouverts : le duc de Ferrare s'indigne; il croit être juste en tournant la trahison contre le traître, et en trafiquant de la vie du pape avec l'émissaire même que ce pontife employait pour le corrompre; il parle confusément à Bayard de ce complot : *Dans huit jours*, lui dit-il mystérieusement, *Jules II ne vivra plus. — Vous avez donc parlé à Dieu !* s'écrie Bayard, qui ne pénètre rien. *Vous avez donc parlé à Dieu !* Que j'aime cette heureuse impuissance de concevoir le crime! Voilà Bayard. Depuis trente ans il marche à travers les attentats de la politique, et il n'en a pas même l'idée; le duc s'explique et Bayard est forcé de l'entendre. « Prince, au nom de l'hon-» neur et de l'amitié, répond-il, livrez-moi tout » à l'heure le scélérat insolent qui vous ose pro-» poser de telles horreurs, et je vous réponds qu'il » n'empoisonnera jamais personne. » Telle fut la réponse de Bayard. Le duc s'étonne; ouvre les yeux, et reconnaît enfin combien la haine et la vengeance sont des guides infidèles.

Le crime est trop affreux pour séduire; c'est le vice, qui est à craindre; il a quelquefois tant d'attraits ! Bayard, ta vertu même est en danger; l'avarice ou la misère t'a vendu l'innocence et la beauté;

te voilà seul avec elles : jamais tu ne combattis d'ennemis si redoutables. La victime se jette aux pieds de celui qu'elle croit son tyran : son visage est baigné de larmes, le désespoir étincelle dans ses yeux, l'honneur rougit sur son front, et tout lui prête de nouveaux charmes. « Vous voyez, lui dit-» elle, les effets de l'indigence ; c'est ma mère qui » m'a conduite ici ; je ne l'accuse pas ; je la plains ; » rendez-lui la vie et donnez-moi la mort. Que » j'emporte du moins ma vertu au tombeau : ce » seul bien me reste encore. Si la situation où je » parais devant vous dépose contre moi, si vous » n'en croyez point ma douleur, croyez-en l'amour : » j'aime, je suis aimée. Hélas ! c'est un malheur de » plus dans la pauvreté. » — « O ma fille ! s'écrie » Bayard éperdu, c'est à moi de rougir devant vous ; » mais du moins connaissez l'asyle où le ciel adresse » votre vertu ; je suis Bayard. Peut-être ce nom a » droit de rassurer l'innocence. » Il la met sous la garde d'une de ses parentes ; il va chercher lui-même, et la mère, et l'amant. « Madame, dit-il » à la mère après quelques reproches justes et ten-» dres, le ciel nous a sauvés ; mais Bayard ne vous » eût jamais pardonné si vous l'eussiez rendu cou-» pable. » Mes enfans, dit-il aux jeunes amans, comptez avec votre père. « Qu'en coûterait-il pour » faire votre bonheur? Quelle dot exigeriez-vous? »

La pauvreté honnête est modérée dans les vœux qu'elle ose former ; c'est l'opulence qui est toujours avide et toujours insatiable. Pleins de joie et d'amour, ils ont bégayé leur desir naïf et leur timide espérance. Bayard sourit. « Mes enfans, leur » dit-il, c'est donc assez pour vous ? Eh bien ! ce » n'est point assez pour votre père. » Il double la somme et les unit. Heureux époux ! quiconque a aimé, conçoit aisément votre ivresse ; mais, croyez-moi, Bayard en ce moment est encore plus heureux que vous.

Il goûta souvent ce bonheur fait pour lui. Tardieu son lieutenant, envoyé pour le seconder dans une expédition dont Bayard eut seul tout le péril et tout l'honneur, réclamait sa part d'un butin immense que Bayard avait fait dans cette occasion. Celui-ci soutient ses droits ; le conseil de guerre juge en sa faveur ; mais l'armée disait tout bas : *Nous ne reconnaissons plus le généreux Bayard.* Ce n'est pas tout. Le vainqueur étale, avec un éclat insultant, son triomphe et ses trésors aux yeux de son lieutenant affligé : il paraît prendre un plaisir inhumain à irriter les regrets de Tardieu, et l'armée disait : *Nous ne reconnaissons plus le modeste Bayard.* Tardieu gémit en voyant de près toute la fortune qui lui échappe. « *Hélas !* dit-il avec amer- » tume, *j'aurais été riche toute ma vie.* — Nous le

» serons donc tous deux, s'écrie Bayard en l'em-
» brassant : cette fortune que vous disputiez à votre
» supérieur, recevez-la de votre ami. » Il lui donne la moitié de la somme ; il distribue l'autre aux soldats. Tardieu pleure à ses pieds de joie et de tendresse, et l'armée reconnaît Bayard.

Tel était ce héros avec ses amis et ses concitoyens : il était le même avec les ennemis ; il n'en connaissait plus dès que les armes étaient posées. A ce terrible assaut de Bresse, il est porté mourant et vainqueur dans une maison qui s'attendait à toutes les horreurs du pillage : deux jeunes filles, malheureusement belles, s'étaient cachées pour éviter la brutalité du soldat : leur père s'était enfermé dans un monastère, leur mère tremblante n'espérait rien de ces précautions. Le droit affreux de la guerre les mettait, avec tous leurs biens, au pouvoir du vainqueur. Bayard rassemble autour de son lit tous ces infortunés ; il les rassure, les console, les garantit de péril et d'insulte : ses vertus prennent leur ascendant naturel : cette famille est devenue la sienne ; elle s'empresse d'égayer et d'accélérer, par des soins reconnaissans, sa longue et pénible convalescence. Le jour de son départ arrive, c'est un jour de douleur ; mais ce serait un jour de désolation et de ruine si le vainqueur était un autre que Bayard. Moitié crainte, moitié confiance, la

mère vient lui rappeler tous les bienfaits dont il a comblé cette maison ennemie, et lui montre l'espérance que sa bonté a fait naître. « Nous ne pou-» vons nous acquitter, dit-elle; tout est à vous, « et nous ne vous offririons que vos propres biens; » mais le généreux Bayard connaît-il le droit de la » force, et n'aimera-t-il pas mieux tenir de notre » amour une faible portion de ces mêmes biens, » que de devoir le tout à la violence? » En parlant ainsi, elle présentait sa rançon d'une main tremblante. « Combien y a-t-il dans cette bourse? » demande Bayard avec un sourire où cette femme effrayée ne vit plus que le fier dédain d'un vainqueur ordinaire. « Nous nous sommes, dit-elle, » proportionnés à notre fortune plus qu'à vos droits » et à vos services; mais vous êtes vainqueur, vous » êtes maître; vous êtes plus, vous êtes bienfaiteur, » ordonnez. — Oui, Madame, j'exige un bien plus » précieux, c'est votre amitié. Gardez vos trésors, » connaissez mes devoirs et mes sentimens : c'est » moi qui, avec tout l'or de la terre, ne pourrais » jamais payer vos soins obligeans; c'est moi qui » donnerais pour vous une vie que je vous dois » peut-être. Ne voyez en moi que votre chevalier » et votre ami si vous daignez l'avouer. — Ah! » vous voilà, s'écrie cette femme transportée d'ad-» miration; quelle était mon erreur! c'était votre

» générosisé que je devais craindre. » Elle insiste, elle exige que son présent soit reçu, du moins comme un gage de cette amitié que Bayard lui promet et lui demande. — « Vous le voulez, Ma» dame. Eh bien ! je l'accepte, et j'en dispose. » Bayard vous devra aujourd'hui l'honneur de do» ter la vertu et la beauté. » Il donne mille ducats à chacune des filles. Il restait cinq cents ducats. « Madame, vos malheureux concitoyens ont beau» coup souffert ; tandis que vous me sauviez la vie, » mon nom servait à leurs désastres ; on croyait » me venger en les accablant : j'allais partir sans » rien réparer ; c'est à vous encore que je dois le » pouvoir de les soulager : leurs maux et leurs be» soins vous sont connus, daignez vous charger de » leur disribuer en mon nom vos bienfaits. » Le cri de l'attendrissement, les larmes de l'admiration, sont leur seule réponse. Bayard va partir, les larmes redoublent. « Du moins, disent en sanglo» tant les deux jeunes filles, notre libérateur ne » refusera pas ces petits ouvrages de nos mains (1).

(1) « L'un estoit deux jolis et mignons bracelets faicts de » beaulx cheveulx de fil d'or et d'argent, tant proprement » que merveilles. L'autre estoit une bourse sur satin cra» moisi, ouvrée moult subtilement .... et pour plus les ho» norer, se faict mectre les bracelets au bras, et la bourse » meit en sa manche, les asseurant que tant qu'ils dure» raient, les porterait pour l'amour d'elles. »

» Les refuser ! jamais je ne m'en séparerai. Or-
» nez-en vous-même votre chevalier, et conservez
» son souvenir. » Voilà les adieux de cet ennemi ; il part, et le deuil de la mort semble avoir couvert cette maison. Va, chevalier sublime, héros de l'humanité, exemple nécessaire au monde, va désarmer tous les bras et attendrir tous les cœurs ; étends partout l'empire de la bienfaisance ; venge ton maître de tous ses ennemis, en les rendant bons et heureux. Pourquoi faut-il que ton pouvoir ait connu des bornes ? Ah ! si le ciel eût voulu le bonheur du monde, c'est sur le trône qu'il t'aurait placé !

Vains souhaits ! regrets frivoles ! il eût donc fallu encore le rendre immortel comme ses vertus, ou transmettre son âme à tous ses successeurs..... Mais elle existe, cette âme ; elle respire toute entière dans ce tableau qu'une main fidelle en a tracé dans ce livre (1) où la vertu est si naïve et si aimable, dans ce livre qui est aussi un bienfait pour l'humanité ; c'est le bréviaire du guerrier, du citoyen, de l'homme.

L'élève de Mars, dans ce berceau de l'honneur, dans cette école du courage et du talent, où il s'exerce aux combats et s'anime à la gloire, fait de ce livre utile les délices de son enfance et la règle

(1) La *Vie du chevalier Bayard*, écrite par son secrétaire.

de sa vie entière. Le vieux soldat le relit en pleurant dans cet asyle sacré, port tranquille des héros blessés, que Louis XIV et Louvois n'auraient point eu la gloire de leur ouvrir si Bayard eût été roi ou ministre : partout le sage nourrit son cœur de ce livre édifiant, et s'y pénètre du plaisir de faire le bien; l'homme juste et tendre vit avec Bayard, et devient meilleur encore.

Français, tous vos devoirs sont écrits dans son histoire : Bayard vous contemple des demeures éternelles. Malheur à vous si vous contristez ses regards, et si son exemple est perdu pour vous !

POÉSIES.

LA NÉCESSITÉ D'AIMER,

Poeme qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu l'accessit en 1764.

Aimons; c'est le principe et la fin de tout être :
Il est doux de penser et flatteur de connaître ;
Mais le sage est sensible avant d'être éclairé.
L'homme, digne en effet de ce titre sacré,
Sent le besoin d'aimer et la douceur de plaire,
Mieux que ces vils besoins, seuls connus du vulgaire.
O fille du néant ! insensibilité,
Triste et cruelle sœur de la méchanceté,
Par ton poison glacé l'existence est flétrie !
Ces mortels sans amis, sans parens, sans patrie,
Qu'amour même jamais n'a brûlé de ses feux,
Narcisses que le sort condamne à n'aimer qu'eux,
Méprisables objets de leur vaine tendresse,
Indignes de l'honneur d'avoir une faiblesse,
Ils végètent cent ans, mais vivent-ils un jour ?
Non, la vie est dans l'âme, et l'âme n'est qu'amour.

L'enfant même au berceau le sent, le fait entendre ;
A sa mère enchantée il sourit d'un air tendre ;
Les cœurs qu'il intéresse ont su l'intéresser,
Et ses bras innocens cherchent à caresser.

Mais il croît, il s'élève ; une plus vive flamme
Vient pénétrer ses sens et dévorer son âme :
Impatient d'aimer, il fait des vœux secrets
Dont il ignore encor les dangereux objets.
Il s'émeut, il frissonne à l'aspect d'une belle ;
Son cœur dit : *La voilà, je fus formé pour elle.*
Ce trouble, ces transports, ces accens du desir,
Ce cri de la nature appelle le plaisir;
Plaisir, nectar du cœur, puissant ressort du monde,
Amour, qui produis tout par ta chaleur féconde,
Roi des rois, dieu des dieux, on t'outrage, on te sert;
Ton flambeau redoutable, et nous guide, et nous perd;
Mais je ne craindrai point de t'offrir mes hommages
Dans ce temple sacré des Muses et des sages;
Le sage sait aimer sans profaner tes feux;
Il te rend respectable, et tu le rends heureux.

Vous qui bravez l'amour et rampez sous le vice,
Victimes de la mode, esclaves du caprice,
Tyrans qui pour régner osez feindre d'aimer,
Qui pour tout asservir voulez tout enflammer,
Redoutez d'un tyran plus fier et plus terrible
Le trait inévitable et le glaive invincible !
Vengeur des cœurs trompés, bourreau des cœurs pervers,
Il prépare à vos feux les tourmens des enfers.
Vos caprices fougueux, vos sombres jalousies,
Et la haine allumée au flambeau des Furies,
Étoufferont sans cesse, et produiront l'amour,
De vos cœurs déchirés indomptable vautour.

Nous, sans lui disputer d'infaillibles conquêtes,
Méritons que l'amour, après mille tempêtes,
Nous laisse au port heureux de la douce amitié.

O bonheur calme et pur, des dieux même envié,
Bonheur dont tout mortel jouit s'il en est digne,
Trop peu connu pourtant et rare autant qu'insigne,
Viens, épurant nos cœurs et réglant nos desirs,
Loin des bornes des sens nous créer des plaisirs !
Console, amitié tendre, et charme la nature,
Mais rejette l'encens qu'une lâche imposture,
Du pied de tes autels que sa main fait fumer,
Offre au vil intérêt qu'elle n'ose nommer !
Écarte pour jamais de ton noble cortège
La bassesse qui rampe et l'orgueil qui protège,
Le faux empressement qui flatte et qui séduit,
La superstition qui gouverne ou trahit,
Et des pédans bourgeois le plat et lourd ramage,
Et d'un faste orgueilleux l'insultant étalage,
Et ces airs triomphans d'un petit grand seigneur
Insolemment poli, plein d'esprit et sans cœur.
Non, ce ne sont point là des amis ni des hommes.

Remplissons nos destins, soyons ce que nous sommes.
Le ciel, pour être heureux, voulait nous former tous,
Et la félicité ne dépend que de nous :
Moins vive que l'amour, aussi tendre et plus sûre,
Ce bonheur qu'il promet, l'amitié le procure.
A tout âge, en tout rang l'homme est fait pour ses lois,
Et je n'en exclus point les femmes ni les rois.

Oui, le ciel veut qu'on aime ; oui, sa main bienfaisante
Confie au tendre amour la faiblesse innocente :
O nos premiers amis ! chers auteurs de nos jours,
Quel cœur rend ce qu'il doit à vos heureux secours ?
Ma mère ! ô quels tourmens te causa ma naissance !
Que de soins t'a coûté ma déplorable enfance !

Voyez

Voyez la poule active ou l'aglle perdrix,
Sous son aile inquiète assemblant ses petits,
Habile à les conduire, ardente à les défendre,
Craignant tout, bravant tout..... Ah! plus vive et plus tendre,
Tu veillais sur les maux qui m'allaient assiéger,
Et ton œil maternel écartait le danger.
Sans toi des passions la séduisante ivresse
Peut-être eût sans retour égaré ma jeunesse;
Mais j'avais tes leçons, tes exemples, tes pleurs,
Ces pleurs qu'à tes vertus arrachaient mes erreurs.
O nature! ô tendresse! ô divin caractère!
Le chef-d'œuvre d'amour, c'est le cœur d'une mère.
Mortel! pour ton bonheur tel fut le choix des dieux!
Ton cœur fera le sien, puisse-t-il être heureux!
Mais rends grace à ces dieux et bénis ta misère,
Qui te rend d'un ami le secours nécessaire;
Tu ne peux supporter, seul et privé d'appui,
Le mouvement sans trouble, ou la paix sans ennui.
La douleur te consume, et la vive allégresse,
Agitant trop tes sens, accable ta faiblesse.
Verse ce cœur trop plein dans un cœur tout à toi,
Dont l'austère vertu t'ait garanti la foi;
Qu'il sache tout, erreurs, vœux, amoureuse flamme:
Ne vous réservez rien, vous n'avez plus qu'une âme.
Ne confiez jamais un secret à demi;
Dès qu'il vous intéresse, il est à votre ami.
Vous le lui devez tout sans borne, sans partage.
Ah! périsse à jamais ce mot affreux d'un sage,
Ce mot, effroi du cœur et poison de l'amour:
Songez que votre ami peut vous trahir un jour!
Qu'il me trahisse, hélas! sans que mon cœur l'offense,
Sans qu'une douloureuse et coupable prudence

Dans le sombre avenir cherche un crime douteux.
S'il cesse un jour d'aimer..... qu'il sera malheureux!
S'il trahit l'amitié, je dois encor le plaindre;
Mon amitié fut pure, et je n'ai rien à craindre;
Qu'il montre à tous les yeux les secrets de mon cœur,
Ces secrets sont l'amour, l'amitié, la douleur,
La douleur de le voir, infidèle et parjure,
Oublier ses sermens comme moi mon injure.
Mais sans qu'un crime altère un bonheur vertueux,
L'inévitable mort vient briser tous les nœuds,
Et du tems destructeur la main lente et funeste
D'un souvenir usé sappe le faible reste.
Nous mourons tout entiers au fond des mêmes cœurs
Dont nous faisions la joie ou charmions les douleurs.
Ce songe fugitif qu'on appelle la vie,
Cet instant que le sort nous laisse et nous envie,
L'amitié peut du moins l'accroître et l'embellir;
C'est se multiplier que de savoir s'unir;
La tendresse étend l'âme, et double l'existence:
Aimons; trompons le tems, et la mort, et l'absence;
Que la parque m'enlève à la fleur de mes ans:
Ayant beaucoup aimé, j'aurai vécu long-tems.

ÉPITRE

AUX MALHEUREUX.

Pièce qui a eu l'accessit du prix de l'Académie française en 1766.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
VIRG. *Énéid. liv.* 1.

Où donc est le bonheur? Tout se plaint, tout murmure:
Un deuil injurieux accuse la nature.
Partout je vois des pleurs, partout j'entends des cris,
Et c'est à l'Univers peut-être que j'écris.
Vérité douloureuse..... et pourtant consolante!
Car si du crime altier la bassesse insolente
Assurait aux méchans ce bonheur odieux
Dont elle étale en vain le fantôme à nos yeux;
Si le sort n'accablait que le juste et le sage,
Eh! qui pourrait sauver sa vertu du naufrage?
Dieu n'a donc pas voulu qu'un mortel fût heureux!
Adorons ses décrets, et soyons vertueux;
Mais fuyons la rigueur des vertus inflexibles;
Aux malheurs des humains portons des cœurs sensibles.

Venez, vous qui souffrez, vous qui versez des pleurs,
Au sein de votre ami déposer vos douleurs.
Mais d'où vient qu'écrasés, courbés sous la misère,
Vos fronts humiliés rampent dans la poussière?
Ah! cessez d'avilir la noble pauvreté;

Connaissez du malheur la triste dignité ;
Connaissez les humains et leur sottise altière :
Si vous cédiez au sort une victoire entière,
Leur pitié dédaigneuse irait vous insulter.
Soyez fermes et fiers, ils vont vous respecter :
Le respect vous est dû, respectez-vous vous-même.
Non, je ne vous plains pas, chers amis ! je vous aime.
Remplaçons ces vils biens, source de tant de maux,
Par d'illustres vertus et d'immortels travaux.
Que m'importe le riche et son orgueil barbare,
Et son faste impudent ou sa bassesse avare,
Et sa fortune indigne et son superbe ennui ?
Je ne sens point de nœuds qui m'attachent à lui :
Qu'il jouisse, s'il peut, du malheur de ses frères ;
Sa joie ou ses douleurs me sont trop étrangères.....
Ses douleurs !..... Ah ! ce mot a droit d'intéresser.
Hélas ! est-il des torts qu'il ne puisse effacer ?
Je te plains de porter un cœur impitoyable,
D'être envié de tous, et d'être misérable.

Je te plains encor plus, toi coupable Séjan,
Qui rampas en valet pour régner en tyran.
Eh bien ! tu commandas les crimes de la guerre ;
Sous ton joug détesté tu vis trembler la terre :
Il est brisé, ce joug : un coup d'œil t'a détruit ;
De tes fureurs enfin tu recueilles le fruit.
Ton rival triomphant fait du mal en ta place :
Tu pleures, malheureux !..... Va, mon cœur te fait grace ;
Va, je n'insulte point a ce remords rongeur,
A ces chagrins cuisans, fléaux d'un dieu vengeur.
A Rome, un vil bourreau détruirait ta famille,
Avant de l'égorger violerait ta fille ;

Et le flatteur plus vil, qui t'aurait adoré,
Irait percer de coups ton cadavre abhorré.
Nous n'avons les vertus ni les fureurs de Rome;
Tu peux prétendre encore à l'honneur d'être un homme;
Tu peux vivre tranquille, et libre et généreux,
Tu peux sécher les pleurs de quelques malheureux:
Dans tes champs désolés efface au moins l'image
De ces malheurs publics qui furent ton ouvrage.
L'humanité t'excuse, et craint de te haïr;
Poursuis, fais qu'elle t'aime, et connais le plaisir.

Quels que soient les forfaits, le malheur les expie:
Ce brigand meurtrier, ce parricide impie,
Ces monstres dévoués à des tourmens cruels,
Doublement malheureux puisqu'ils sont criminels,
Je les livre, en pleurant, à la loi qui les tue;
Je les plains, je frissonne, et détourne la vue:
Mon cœur, épouvanté, respecte avec horreur
Jusqu'en un scélérat la mort et le malheur.

Mais combien d'autres maux méconnus du vulgaire!
Que je vous plains surtout, ô vous qu'on ne plaint guère,
Vous qu'on croit même heureux jusque dans vos tourmens,
Aimables insensés, trop fidèles amans!
O fières passions! ô fougueuse jeunesse!
Oh! qui tempérera cette brûlante ivresse?
Vole, vieillard agile; ô tems! presse ton cours,
Amène la sagesse, emporte les amours.
Mais toi, qui joins leur charme à ceux de l'innocence,
Reste de l'âge d'or, enfance, heureuse enfance,
Que ne peut-on sauver du ravage des ans
Ton ingénuité, tes jeux intéressans!
Enfans, goûtez toujours cette volupté pure:

Votre innocente joie honore la nature ;
Tous vos plaisirs sont vrais, tous vos transports sont doux,
Mais je vois l'avenir, et je pleure sur vous !
Bientôt des passions, peut-être criminelles,
Embrâseront vos sens de leurs flammes cruelles ;
Vous aimerez du moins, vous connaîtrez un jour
Le souris d'une belle et ce perfide amour !
Combien il vous vendra sa faveur passagère !
Oh ! quand d'une maîtresse, insensible ou légère,
Vous pleurerez l'orgueil ou l'infidélité,
Et toi, fidèle amant d'une tendre beauté,
Quand les vils préjugés, quand la fortune altière,
Mettront entre vos cœurs une indigne barrière,
Que ce fatal secret dans le mien soit versé !
Par les mêmes tourmens ce cœur fut exercé.
O jours ! ô souvenir plein d'horreur et de charmes !
Quel cœur a plus aimé ? Dieux, témoins de mes larmes !
Injustice, inconstance, on peut tout pardonner ;
Mais le trait de la mort ne peut se détourner.
Mes maux du sort barbare ont épuisé la rage ;
J'ai vu, j'ai vu périr au printems de son âge
Le chef-d'œuvre des dieux et l'honneur des mortels ;
L'amour dans tous les cœurs lui devait des autels ;
Son moindre charme, hélas ! fut d'être la plus belle ;
Les grâces !..... Ah ! ce mot, on l'eût créé pour elle.
Un air qu'on n'eut jamais et qu'on chercha toujours,
L'art piquant d'irriter, d'enchaîner les amours ;
L'art brillant de parler, l'art prudent de se taire,
L'art de n'en avoir point (est-il d'autre art de plaire ?) :
Nul mortel n'eût été digne de l'enflammer ;
Mais son cœur indulgent était digne d'aimer.
Il donna tous ses vœux par un grand caractère,

(La vertu l'ordonnait), il fut ferme et sévère;
Mais que son amitié, plus tendre chaque jour,
Savait bien imiter et remplacer l'amour!
Amans, le croirez-vous? Non, la volupté même
N'a point ces traits touchans, cette douceur suprême.
Voilà ce que j'aimais et ce que j'ai perdu;
Voilà ce qui jamais ne me sera rendu.
Et je n'ai pu mourir de ma douleur profonde!
Et le ciel me condamne à rester dans ce monde
Où tu fus malheureuse, où l'on dut t'adorer,
Où tu n'as fait qu'aimer, que plaire et que pleurer,
Où tu n'es plus, hélas! où déjà l'on t'oublie,
Où chaque instant détruit ton idée affaiblie!
Ah! mon cœur la conserve, oui, l'amour dans mon cœur
Te venge de la mort et du tems destructeur.

Mais qui consolera ma vie infortunée,
A de nouveaux malheurs peut-être destinée?
S'il était un mortel dont la noble pitié
Daignât m'offrir encor les soins de l'amitié,
Que son âme exercée ait connu la tendresse,
Que sa douce vertu pardonne à la faiblesse,
Ah! cet ami charmant, ce trésor de mon cœur,
Mon appui, mon espoir, mon dieu consolateur:
Si c'était une femme!..... et qu'elle fût fidelle!.....
Une femme! Ah! du moins qu'elle ne soit point belle!
Loin de moi le poison des grâces, des appas!
Qu'elle anime mon cœur et ne le trouble pas.
O fureurs de l'amour! n'agitez plus ma vie.

Beaux arts, douces erreurs de la philosophie,
Charmes moins dangereux, mais, hélas! moins puissans,
Comblez ce vide affreux, et de l'âme, et des sens!

Et toi, fille du ciel, toi, volupté du sage,
Amitié, de mon cœur sois l'unique partage;
Donne-moi la vertu..... Dirai-je le bonheur?
O mes amis! ô monde! ô séjour de douleur!
Ici la mort exerce un empire suprême;
Le bonheur peut-il être où l'on perd ce qu'on aime?

Nota. J'avais envoyé au même concours une autre pièce de vers, qui fut aussi distinguée par l'Académie française, et dont plusieurs morceaux, lus dans l'assemblée publique, eurent beaucoup de succès, nommément le trait concernant Marc-Aurèle.

Voici la pièce entière.

DOIT-ON PLEURER A LA MORT DES OBJETS QU'ON AIME?

Quis matrem, nisi mentis inops, in funere nati
Flere vetet?

OVID.

Le sage Lœlius a perdu son ami :
Du sommeil éternel Scipion endormi
Dépose au sein des dieux son âme vertueuse.
« Ah ! puisqu'il est des dieux, elle doit être heureuse :
» Le juste Scipion avec eux est monté
» Au séjour de la paix et de la vérité.
» Séchons d'indignes pleurs (1), respectons sa mémoire ;
» C'est à ses envieux à pleurer de sa gloire.
» Rome perd son appui, Rome dans ses malheurs,
» A besoin de mon sang et non pas de mes pleurs :
» Par d'immortels exploits allons apprendre à Rome
» Que l'heureux Lœlius fut l'ami d'un grand-homme. »

J'admire Lœlius, sa vertu me surprend ;
Mais..... est-il assez tendre et n'est-il pas trop grand ?

Eurydice est ravie au chantre de la Thrace :
O transport ! ô prodige, et d'amour, et d'audace !
Il n'attend rien des dieux ; il n'atteud rien du sort ;
Jusque dans son empire il va braver la mort ;

(1) Cic. *Lælius, seu de amicitiâ.*

Il arrache aux enfers l'épouse qu'il adore;
Par un excès d'amour il la reperd encore;
Il vit pour la pleurer; il meurt en la nommant (1).....
Lælius n'est qu'un sage, Orphée est un amant.

Avec des cœurs divers l'insensible et le sage
Auront de Lœlius le sublime langage.
N'allons pas, trop épris de ces fiers sentimens,
Fournir un beau prétexte à des indifférens:
Laissons aux durs Romains leur sauvage sagesse,
Soyons hommes, osons avoir quelque faiblesse!
Ah! peut-être il en est qui valent des vertus,
Et malheur au grand cœur qui ne les connaît plus!

Ce héros bienfaisant, ce divin Marc-Aurèle,
Pleurait l'heureux vieillard, son ami, son modèle,
Guide de son enfance, et qui, même à la cour,
Avait nourri son cœur de vertus et d'amour.
Le vieillard succombait, appesanti par l'âge;
Le prince, en l'embrassant, oubliait son courage;
Il pleurait. Antonin, observant ses douleurs,
Dit aux durs courtisans qui condamnaient ses pleurs:
« Laissez pleurer mon fils (2), permettez qu'il soit homme:
» Ces pleurs feront sa gloire et le bonheur de Rome;
» Je l'ai nommé César; il l'a bien mérité:
» Sur la foi de ces pleurs je l'aurais adopté. »

Vous qui sûtes aimer, à qui le ciel sévère
Enleva d'un ami le secours nécessaire,
Ou qui, plus malheureux, avez vu, dans vos bras,
Les yeux qui vous charmaient, éteints par le trépas;

(1) Virg. Géorg. liv. iv.

(2) L'empereur Tite-Antonin avait adopté Marc-Aurèle.

Vous, hélas ! qui fermez ceux d'un fils ou d'un père,
Vous qui perdez les soins et l'amour d'une mère,
Ah ! pleurez, ah ! goûtez ces funestes douceurs ;
Vos chagrins renfermés dévoreraient vos cœurs ;
Pleurez, c'est bien assez pour vos douleurs mortelles
De respecter des dieux les sentences cruelles,
D'adorer en tremblant ces maîtres rigoureux ;
Hélas ! ils peuvent tout, et l'homme est malheureux !
Pleurez, faibles mortels, voilà votre partage :
La triste humanité demande cet hommage.
Pour pleurer vos amis oubliez l'Univers,
Allez avec leur ombre habiter les déserts.
Vous ne dérobez point ces jours à la patrie ;
Elle n'exige rien de votre âme flétrie :
Votre douleur la touche, et vous pleurez ses fils ;
Vous aimerez la terre où vivaient vos amis.
Cette terre est sacrée ; elle contient leur cendre :
Vivez pour la servir, mourez pour la défendre.
Portez dans votre cœur l'objet qui vous fut cher ;
Que la mort, que le rems, ne l'en puisse arracher ;
Oublier ses amis, abjurer la tendresse,
C'est des plus vils humains la plus vile faiblesse.
O tendresse ! ô bonheur d'aimer et d'être aimé,
Ton souvenir charmant, dans notre âme imprimé,
Est le principe heureux de l'amour invincible
Que la patrie inspire à tout mortel sensible !
Ici j'ai connu l'être, ici s'ouvrit un jour
Mon œil à la lumière, et mon cœur à l'amour ;
Ici peines, plaisirs, parens, amis, maîtresse,
Ont marqué chaque objet du sceau de la tendresse :
Tous ces nœuds réunis forment le nœud puissant
Qui lie à la patrie un cœur reconnaissant.

Le regret vient encor fortifier ces chaînes :
Ces parens moissonnés par des lois inhumaines,
Cet ami si fidèle et cet objet si beau,
Ici fut leur demeure, et là..... c'est leur tombeau ;
Là nous pouvons payer à leur ombre présente
Ces pleurs, tribut touchant d'une amitié constante.

Si pourtant leur bonheur fut l'objet de nos vœux,
Devons-nous les pleurer ? Ils étaient vertueux (1) :
Le doute est une offense, et nous rendrait coupables.

Non, je n'outrage point leurs mânes vénérables ;
Mais s'ils aiment encore, et s'ils sont généreux,
Même au sein du bonheur peuvent-ils être heureux ?
Leur ami, privé d'eux, aux douleurs est en proie.
Sans doute cette idée empoisonne leur joie.
Ils veillent sur nos jours ; ce soin leur est bien doux ;
Mais j'ose encor les plaindre, ils sont privés de nous ;
Eh ! qu'importent la gloire et le bonheur suprême,
Si l'on ne les partage avec l'objet qu'on aime ?

Mais pourquoi raisonner ? Interrogeons nos cœurs,
Nous les verrons toujours respecter ces douleurs,
Chérir les feux constans, en garder la mémoire :
Ces monumens d'amour font l'orgueil de l'histoire.
Des sincères amis, des fidèles amans,
La Terre a consacré les noms, les sentimens.
(Sans offrir pour modèle à votre âme constante
Ce caliphe (2) expiré sur le corps d'une amante,

---

(1) *Cui censemus cursum ad deos faciliorem fuisse quàm Scipioni ? Quocircà mœrere hoc ejus eventum, vereor ne invidi magis quàm amici sit.* Cic. *Lælius, seu de amicitiâ.*

(2) Yezid II. Il mourut au bout de dix-huit jours, de douleur et de faim.

Ces tendres courtisans morts d'amour pour des rois,
Phénomène étonnant que Paris vit deux fois (1).
Et ce fils (2) qui, le cœur trop plein des maux d'un père,
Tombe et meurt à l'aspect d'une cendre si chère.)
Voyez dans ces tombeaux la triste Grœcina (3),
Observez la pâleur du front de Paulina (4);
L'une au sein de la terre, errante, ensevelie,
A pleuré quarante ans la perte de Julie (5);
L'autre a suivi Sénèque aux portes de la mort.....
Dieux! Néron s'attendrit! Il prolonge ton sort;
Mais une sainte horreur grave sur ton visage
De ton noble attentat l'éternel témoignage!

O de Montmorenci (6) digne et tendre moitié!
O respectable objet d'amour et de pitié!
Souffrez qu'en frémissant j'arrose de mes larmes
L'asyle où la douleur a consumé vos charmes!
Que ce grand Richelieu, ce ministre immortel,
Aux pieds de ce sépulchre est petit et cruel!

---

(1) Aux obsèques de Charles VIII, deux de ses officiers moururent de douleur. Dominique de Vic mourut aussi de douleur de la perte de Henri IV.

(2) Louis de Montpensier.

(3) Pompeia Grœcina.

(4) Paulina, femme de Sénèque. Elle se fit ouvrir les veines en même tems que son mari; mais Néron fit arrêter son sang : *Cui addidit paucos posteà annos, laudabili in maritum memoriâ, et ore ac membris in eum pallorem albentibus, ut ostentui esset, multùm vitalis spiritûs egestum.* Tacite.

(5) Julie, fille de Drusus, amie de Pompeia Grœcina.

(6) Marie-Félice des Ursins, veuve du maréchal de Montmorenci, décapité à Toulouse. On connaît le superbe mausolée qu'elle lui fit ériger à Moulins.

Livre ! ô livre de flamme ! ô brûlante Héloïse !
O transports éloquens d'une âme bien éprise !
Monument immortel de génie et d'amour !
Lisez (1) : Julie est morte, et Claire voit le jour.
D'un désespoir profond connaissez l'énergie,
Connaissez la fureur des larmes d'une amie,
Et ne demandez plus si l'amour épetdu
A le droit de pleurer quand il a tout perdu.
Toi qu'en larmes de sang ra France pleure encore,
Qui plains du haut des cieux ce peuple qui t'implore,
Qui seul pourrais encor nous rendre heureux et bons,
Henri ! t'offenses-tu des pleurs que nous t'offrons ?
Eh ! quel plus digne hommage honorerait ta cendre !.....
Ne désespérons point d'un peuple juste et tendre :
Les vices l'ont flétri, les maux l'ont abattu ;
Mais puisqu'il t'aime encore, il connaît la vertu !
O fanatisme ! ô main patricide et cruelle !
Deuil encore accablant ! perte à jamais nouvelle !
Le vieillard désolé le conte en soupirant
A l'enfant attendri qui l'écoute en pleurant.

Pour toi, qui sut ton cœur affectant la victoire,
Verses, en rougissant, des pleurs qui font ta gloire,
Tu résistes en vain : sage insensé, crois-moi,
La nature est plus forte et plus sage que toi !

(1) Lettre dernière de madame d'Orbe.

CONTRE LES MARIAGES SANS INCLINATION (1),

POEME qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu l'accessit en 1768.

D'UN préjugé fatal je combats l'imposture ;
J'ai pour moi la raison, l'amour et la nature ;
Je voudrais que l'hymen fût le lien des cœurs ;
Je voudrais dans Paris ressusciter les mœurs,
Ramener le bonheur, arracher des victimes
A ce vil intérêt, père de tant de crimes.
O sages vertueux ! daignez m'encourager,
Daignez..... c'est le talent que le goût va juger ;
Je n'emporterai point cette palme immortelle,
Trop content si vos vœux sont le prix de mon zèle.

(1) De quelque manière que ce titre exprime le sujet, on se propose d'attaquer l'usage où l'on est dans nos grandes villes, de se marier presque toujours par des vues d'intérêt ou d'ambition, soit que les parens se chargent du choix sans consulter l'inclination de leurs enfans, soit que des personnes libres s'unissent volontairement, mais toujours par les mêmes motifs. On soutient qu'un choix si important devrait toujours être déterminé par une inclination raisonnable, fondée sur la connaissance des caractères : on croit que l'abus contraire paraîtrait monstrueux s'il était moins commun ; on le regarde comme la source des plus grands désordres.

Puisque l'on prend des fers pour n'en jamais changer,
D'une main libre au moins il faudrait les forger:
Mon bonheur est pour moi, j'en dois seul être arbitre.
De cette liberté Dieu respecte le titre:
Ce Dieu, qui nous conduit par l'attrait du plaisir,
Nous fit un cœur sensible, et nous laisse choisir.
Parens! objets sacrés de respect, de tendresse,
Vous avez sa puissance, imitez sa sagesse;
Je ne mets point de borne à vos augustes droits,
Mais..... l'amour peut en mettre, et le cœur suit ses lois.
On sait quel fut Mézence, et par quelle torture
Sa rage industrieuse effraya la nature:
Vil bourreau des vivans, affreux tyran des morts,
Il voulut qu'enchaînés, et pressés corps à corps,
Le vivant attachât sa bouche épouvantée
Aux lèvres du cadavre, à sa bouche infectée,
Et, savourant la mort, expirât lentement
Dans les convulsions de cet embrassement.
Parens dénaturés! vous voyez votre ouvrage:
L'humanité par vous reçoit le même outrage
Quand vos avares soins ou vos tristes erreurs
Sans l'aveu de l'amour pensent unir deux cœurs;
Quand, traînant à l'autel ses victimes ornées,
L'intérêt par vos mains joint leurs mains enchaînées.
O tigres endurcis aux pleurs de vos enfans!
Qui dévorez leur âme et déchirez leurs sens;
Qui commandez chez eux, d'une voix imbécile,
Au dégoût inflexible, au penchant indocile;
Qui par le désespoir voulez les rendre heureux,
Vous chargez-vous d'aimer ou de haïr pour eux?
Connaissez-vous l'amour? Connaissez-vous la haine,
Ces fiers élancemens d'un cœur qui rompt sa chaîne,

Qui

Qui, sentant par instinct et non point par devoir,
Avait seul de choisir le dangereux pouvoir?

« *Dangereux !* direz-vous ; ce mot seul doit suffire.
» Souffrez donc qu'en tremblant, la sagesse l'inspire.
» Loin d'ici toute erreur et toute illusion;
» Arrachons le bandeau de la séduction.
» Les piéges sont tendus autour de l'innocence :
» Veillez sur elle, Amour, Nature, Expérience !
» N'arrêtons point le bras qui doit la protéger,
» Et que l'œil paternel écarte le danger ! »

Tombe sur moi du ciel la vengeance sévère,
Si d'un devoir si saint j'ai voulu vous distraire !

Oui, prépatez de loin le choix par les penchans ;
Que votre exemple parle au cœur de vos enfans :
Cachez l'autorité, déployez la tendresse.
D'amour et de vertus nourtissant leur jeunesse,
Du séducteur impie émoussez tous les traits;
Éclairez, inspirez, mais ne forcez jamais !
Si malgré tous vos soins la fraude ou l'imprudence
Dicte un choix dont l'honneur ou la raison s'offense,
Reprenez par pitié le pouvoir paternel,
Imposez à ces feux un silence éternel.....
Mais les biens..... Quoi ? quels biens? Parlez-vous d'avarice ?
Je n'ai rien à répondre à l'esclave du vice.

Oh ! ce vice effronté, malgré tous nos mépris,
Avec quelle insolence il règne dans Paris !
Comme il y pèse tout au poids de la bassesse !
L'honneur n'est qu'un vieux mot, l'amour qu'une faiblesse,
La beauté qu'une fleur, les talens qu'un poison ;
Le calcul règle tout, et s'appelle raison ;

Il doit seul assortir les nœuds où l'on s'engage,
Et le cœur le plus vil est l'esprit le plus sage.
On n'a plus à forcer ces cœurs qui n'aiment rien,
De se vendre au tyran qu'ils ont nommé *le bien :*
De coupables parens, fils encor plus coupables,
Ils sont ambitieux dans l'âge d'être aimables ;
Ils n'aimèrent jamais, et dès leur premier jour
La débauche a tari les sources de l'amour ;
L'hymen achète encor du sang de la patrie
Leurs noms déshonorés et leur grandeur flétrie :
Tout est bon pour l'hymen, excepté les vertus.
Les honneurs tiennent lieu de l'honneur qui n'est plus ;
L'argent tient lieu de tout, c'est le dieu de notre âge :
Règne donc, dieu honteux, règne, et vois ton ouvrage.
Vois ces nœuds mal tissus et réprouvés du sort,
Empoisonner la vie, accélérer la mort ;
Vois l'infidélité désormais nécessaire,
Et l'affront de l'amour vengé par l'adultère.
La bouche a tout juré, le cœur ne promit rien,
L'orgueil a fait son choix, l'amour fera le sien.
Sans lui toute union n'est qu'un concubinage
Honoré par les lois du nom de mariage ;
De quel front osiez-vous disposer pour toujours
Des trésors amoureux sans l'aveu des amours ?
L'or est-il l'art d'aimer ? Donne-t-il l'art de plaire,
Ou celui de fixer une femme légère ?

En qui revivras-tu ? Regarde autour de toi :
Dans ta triste famille es-tu père ? es-tu roi ?
Es-tu trompé du moins ? Ces fils que tu caresses,
T'inspirent-ils du sang les naïves tendresses ?
Le crime de leur mère éclate sur leur front ;

La nature énergique y grava ton affront ;
La honte t'environne, et la douleur t'accable ;
Tu ne peux rien aimer..... Où fuis-tu, misérable ?
D'infames voluptés tes sens vont s'assouvir,
Mais ton cœur ne sait plus se venger ni jouir.

Je te plains, et du ciel j'adore la justice :
L'amour que tu bravas te devait ce supplice ;
Tu voulus être riche, et non pas être heureux :
L'intérêt et l'intrigue avaient formé tes nœuds.

Dirai-je ces marchés pour tout rang, pour tout âge,
De nos courtiers d'hymen infâme brigandage,
Valets à tant par droit fournissant des tyrans.....
De l'empire de l'or voilà les monumens.

Oh ! qui délivrera nos villes infectées ?
Oh ! qui préservera nos campagnes tentées
De cet or exécrable et de ces arts honteux ?
Oh ! quel dieu nous rendra de nos simples aïeux
La bonhomie altière, et la galanterie,
Et la démence illustre, et la chevalerie ?
O jours de la tendresse ! ô jours de la valeur !
Où l'amour fut le guide et le prix de l'honneur,
Où le droit des talens fut de s'unir aux grâces,
Oh ! de ces saintes mœurs s'il reste encor des traces,
Fuyez, cœurs innocens, ce riche et vil séjour
Où l'on vend le plaisir, et l'honneur, et l'amour !.....
Ah ! du moins le bonheur ne se laisse point vendre :
Prix touchant des vertus, il se donne au cœur tendre.
Dans la cabane obscure où travaille Baucis,
Entre elle et Philémon le bonheur est assis.
Un souvenir constant des feux de leur jeunesse,
Pénètre encor leur âme, et charme leur vieillesse :

La vertu fut leur dot, l'amour est leur trésor,
Et leurs cœurs chaque jour se choisissent encor.

Tel l'heureux hymenée, aux premiers jours du monde,
Cultivait la vertu dans une paix profonde;
L'un par l'autre éprouvés, deux cœurs qui s'estimaient,
S'unissaient pour aimer, et parce qu'ils aimaient;
La grandeur perdit tout : malheureuse et cruelle,
Famille, amour, patrie, on quitta tout pour elle;
Sur un trône étranger la grandeur s'exila,
La nature gémit, et le cœur s'immola;
Non moins qu'elle exilé dans sa cour solitaire,
Le monarque attendit son épouse étrangère;
La fière politique en prescrivit le choix :
Elle parle, il suffit; c'est le tyran des rois.
Sans joie et sans amour, allez, malheureux princes,
Jouets du rang suprême, épouser des provinces.

A votre exemple aussi vos fades courtisans
Se feront malheureux et se croiront puissans;
Et la mode entraînant le vulgaire volage,
Laisse à peine à l'amour un asyle au village.

Ah! conservez long-tems dans ces heureux déserts,
Le seul consolateur des maux de l'Univers!
Croyez, sages mortels, malgré l'erreur commune,
Croyez que le bonheur peut valoir la fortune;
Qu'il faut choisir l'objet qu'on doit toujours aimer;
Que c'est à votre cœur enfin à le nommer.

Illâ sunt annis juncti puerilibus, illâ
Consenuere casâ.

OVID.

LES VOLCANS,

Ode qui, au jugement de l'Académie de Marseille, a remporté le prix le 25 août 1769.

Ingens terrarum portentum.

PLIN.

PARTHENOPE (1) régnait sur une mer tranquille :
D'innombrables cités dans sa plaine fertile
S'élevaient autour d'elle et composaient sa cour.
Virgile avait chanté sur cet heureux rivage,
Eurydice aux enfers, et Didon à Carthage,
Les bergers et l'amour.

Le crime était puni, la terre était vengée.
Des Caïus, des Nérons heureusement purgée,
Rome voyait les lois triompher à leur tour.
Titus, Titus régnait sur Rome et sur lui-même,
Titus, l'amour du ciel, dans la grandeur suprême,
N'avait perdu qu'un jour.

Assuré des bienfaits d'un prince qu'il adore,
Le laboureur joyeux a salué l'aurore,
Le vif émail des prés, le tendre azur des cieux.
On bénissait le prince, on servait la patrie :
Tout aimait, tout chantait : la nature attendrie
Remerciait les dieux.

(1) Parthenope ou Naples.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope.

Ciel !..... ô ciel ! quels torrens de cendre et de fumée !
Le Vésuve en fureur, de sa cime enflammée,
Vomit des rocs brûlans et des métaux fondus ;
La lave roule au loin jusqu'aux mers écumantes :
Herculane est couvert de ces masses fumantes,
Pompéia n'est plu.

Le soleil est éteint. Les feux de ce tonnerre
Ont seuls droit d'éclairer et d'embrâser la terre.
A cette lueur sombre, à ces longs tremblemens,
Neptune avec effroi s'élançant du rivage,
Court aux bords africains annoncer ce ravage
Par des mugissemens.

Le choc des élémens a brisé ces montagnes ;
La solfatare ardente a brûlé ces campagnes ;
Ces pins sont arrachés, ces murs sont renversés ;
Tous les vents échappés de leurs grottes profondes,
De cent vaisseaux épars ont semé sur les ondes
Les débris fracassés.

O terreur ! ô vengeance ! ô dévorans abîmes !
Épargnez l'innocent, choisissez vos victimes ;
Corrigez l'Univers par ces calamités ;
Écrasez ce brigand qui désole la terre,
Ce sybarite affreux qui commande la guerre
Du sein des voluptés.

Non, réservez plutôt pour l'injuste et l'impie
Le tourment de survivre à leur triste patrie,
A leur père, à leur fille, à l'hymen, à l'amour,
A tous ces nœuds charmans qui consolent nos âmes :
O mort ! ô paix profonde ! heureux qui dans ces flammes
N'a perdu que le jour !

L'une auprès d'un fils mort tombe désespérée,
L'autre appelle en tremblant sa famille égarée;
Il hésite, il frissonne, il veut fuir, il revient;
De sa chaumière à peine il reconnaît la place;
De ces bords abîmés l'épouvante le chasse,
Et l'amour l'y retient.

La mort produit la mort. La famine et la peste
Vont de ces malheureux consumer ce qui reste.
Des cadavres pressés l'horrible exhalaison,
L'air infecté partout d'une vapeur mortelle,
Un ciel impitoyable, une terre infidelle
N'ont plus que du poison.

Dieux! où fuir? Tout éprouve ou tout craint sa ruine.
Les gouffres sont ouverts de Lisbonne à la Chine;
L'effroi, d'un vol léger, parcourt tous les climats;
La terre a ses fléaux, la mer a ses tempêtes,
Le danger est partout, la foudre est sur nos têtes,
L'abîme est sous nos pas.

Le Midi trop souvent, de ces tristes lumières,
Voit brûler au Pérou le front des Cordillères;
Il vit le Callao tomber avec Lima,
Et des antres du Nord une flamme cruelle
Sil one en mugissant cette glace éternelle
Qui couronne l'Hécla.

Si sous un ciel plus doux je cherche un bord tranquille,
Théocrite me guide aux champs de la Sicile,
Aux sources d'Aréthuse, au beau vallon d'Enna:
Tout rit à mes regards dans cet asyle aimable;
Mais Typhon y frémit, et sa rage indomptable
Y soulève l'Etna.

La nature en courroux n'étonne point le vice.
Voyez dans ces volcans l'intrépide avarice,
D'une ardeur téméraire aller tenter le sort.
Des citoyens pillaient Lisbonne chancelante,
L'intérêt demandait à la terre tremblante
La fortune ou la mort.

Que dis-je?..... ô guerre ! ô honte ! ô barbare industrie !
Ces volcans ont servi d'exemple à ta furie.
La race humaine habite au milieu des horreurs ;
Elle a multiplié ses malheurs par ses crimes :
Tombez, monstres, tombez, exécrables victimes
De vos propres fureurs.

Ah ! ne maudissons point nos amis et nos frères ;
Déplorons ces fureurs à leur âme étrangères.
Non, malheureux humains ! je ne puis vous haïr ;
Cessez de vous détruire et même de vous craindre ;
Laissez-moi vous aimer, vous consoler, vous plaindre ;
Laissez-moi vous servir !

Venez, que nos besoins, que nos maux nous unissent ;
Que de l'humanité tous les vœux s'accomplissent ;
Que l'amour et la paix viennent tout ranimer.
Jurons par nos malheurs, par ces fléaux terribles ;
Jurons d'être à jamais bienfaisans et paisibles ;
Jurons de nous aimer.

REGULUS DANS LE SÉNAT,

Poeme qui, au jugement de l'Académie de Marseille, a eu l'accessit dans la même séance (25 août 1769.)

Atqui sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet.

HOR.

[*Régulus, en entrant dans le lieu où le sénat est assemblé, jette les yeux sur le Capitole, et dit d'un ton de regret et de consternation :*]

VOILA ce Capitole où triomphait un homme
Que redoutait Carthage, et dont s'honorait Rome.
Je suis parti consul, et surtout citoyen :
Quel retour, justes dieux ! Régulus n'est plus rien.

[*Le consul fait signe à Régulus de venir prendre son ancienne place parmi les sénateurs. Régulus s'étonne, et s'écrie :*]

Osez-vous profaner cette faveur insigne,
Consul ? D'un tel honneur Régulus est-il digne ?
Sénateurs, de vos droits n'êtes-vous plus jaloux ?
Depuis quand un esclave a-t-il rang parmi vous ?

[*Les sénateurs s'asseient, et Régulus continue :*]

Carthage vous demande une paix nécessaire,
Romains : il sera tems d'exaucer sa prière

Lorsqu'aux bords africains, pressés par vos exploits,
Sous leurs murs renversés ils recevront vos lois.
C'est Carthage aujourd'hui qui prétend en prescrire,
Et vous n'exigez pas que je daigne les dire!
Mais un échange heureux, par un juste traité,
A tous les prisonniers rendant la liberté,
Nous permettrait encor de servir la patrie :
Par ma voix, par mes fers Carthage vous en prie,
Et moi, je la démens au nom des mêmes fers.
Défiez-vous, Romains, de ces piéges couverts :
On veut accoutumer vos cœurs à l'infamie,
On veut que de nos lois la rigueur endormie,
Au rang des citoyens compte encor des soldats
Qui, sous les yeux du chef, ont fui dans les combats;
Qui, les armes en main ont demandé des chaînes;
Qui n'ont pas su mourir sous les aigles romaines.
Ils m'ont même arraché de leurs bras insolens
Le fer dont j'arrêtais leurs escadrons tremblans;
Et me foulant aux pieds, dans leur timide rage,
Ils m'ont livré mourant au destin de Carthage.
J'ai vu ces vils Romains, enchaînés et soumis,
Aux autels détestés de ces dieux ennemis;
J'ai vu, j'ai reconnu ces aigles, ces épées
Qui du sang africain n'ont point été trempées.
Sur ces bords qu'autrefois embrâsa ma valeur,
Mes paisibles soldats, sans remords, sans douleur,
Fertilisent un champ, décorent une ville :
Mes yeux sont fatigués de leur douceur servile.
Ah! laissons-les ramper; ils sont nés pour les fers.
Les dieux à nos vertus ont promis l'Univers,
Et nos seules vertus accompliront l'oracle;
Mais à ces grands destins n'apportons point d'obstacle.

De nos lois, de nos mœurs la sainte austérité,
L'amour de la patrie et de la liberté,
La discipline antique et sa force inflexible,
Voilà de nos grandeurs le garant infaillible.
Ainsi toujours des dieux méritons les secours;
Suivons toujours la gloire, et nous vaincrons toujours.

[*Les sénateurs semblent balancer.*]

O Rome ! je t'entends; je vois ce qui t'arrête :
Ta tendresse au trépas voudrait ravir ma tête.
Sénat, et vous consul, vous plaignez un ami.....
Ah ! ne soyons Romains ni justes à demi.
Eh quoi ! mes intérêts combattraient ceux de Rome ?
A la patrie enfin préférez-vous un homme ?
Laissez vivre le lâche en ses honteux liens,
Et laissez-moi mourir dans la gloire des miens.
Je sais quel sort m'attend, et je connais Carthage.
Pour braver des tourmens faut-il tant de courage ?
C'est ici qu'il me manque..... O regrets superflus !
Je fus père..... Un esclave à Rome ne l'est plus.....
Citoyens, de mes bras écartez ma famille ;
Éloignez de mes yeux, et ma femme, et ma fille;
De ces infortunés épargnez-moi les cris.
Consul, servez de guide et de père à mes fils !
Ils sont dignes de nous : déjà sur leur visage
J'ai vu l'honneur romain et les traits du courage.
Oh ! si tous mes soldats avaient eu cette ardeur !.....
Allons, je suis esclave, et je mourrai vainqueur.
J'espère en mes bourreaux : leur barbare industrie
Pour des maux renaissans prolongera ma vie.
Je verrais la vengeance !..... O mes dignes amis !
Oh ! parmi mes vengeurs j'embrasserais mes fils !
Régulus vous attend; venez voir son outrage;

Venez apprendre encore à détester Carthage :
Mutilé, déchiré dans le sein de la mort,
Que Rome enfin triomphe, et je bénis mon sort.
Si déjà vers les dieux mon âme est envolée,
Vos succès calmeront mon ombre consolée.
Je reçois vos sermens de poursuivre à jamais
Sur ce peuple odieux mon sang et leurs forfaits.
Les lâches ont jugé de moi par leur bassesse.
Pour le vil intérêt d'une triste vieillesse
Ils ont cru qu'un Romain apprendrait à trahir ;
Ils ont cru Régulus effrayé de souffrir.
Qu'ils vont trembler eux-même en me voyant paraître !
« Voici ce Régulus que vous avez cru traître, »
Leur dirai-je. « En vos fers le voilà retenu :
» Rome refuse tout, et j'ai tout obtenu. »
Amis, de ce moment commence ma vengeance :
Leur terreur me l'annonce, et j'en jouis d'avance.

[*On entend les cris du peuple, qui s'émeut en faveur de Régulus, et qui veut le forcer de rester. Régulus est supposé parler au peuple, à la porte du temple.*]

Mais quel transport hardi porte jusqu'en ces lieux
D'un peuple mutiné les flots séditieux ?
La guerre ! dites-vous, *mais que Régulus reste.*
O coupable tendresse ! égarement funeste !
Parjure et fugitif, l'injuste Régulus,
Protégé des Romains, ne les connaîtrait plus.
Vos indignes secours flétriraient ma mémoire :
J'aime mes fers, amis ; ils consacrent ma gloire :
Vous êtes assez grands pour me les envier.

Mais un libre serment pouvait seul me lier !
Le mien me fut dicté par un vainqueur inique !

Ah! que l'honneur romain laisse à la foi punique
Des détours si honteux, des prétextes si vains!
Tout engage un cœur droit, tous les sermens sont saints.
Amis, que le devoir rentre en vos cœurs fidèles :
Si vous m'aimez, jettez ces armes criminelles ;
Que ces tristes débats n'affligent point mes yeux ;
Que la tendre amitié préside à nos adieux.....
O peuple de héros! va conquérir la terre.
O puissant Romulus! du séjour du tonnerre
Abaisse tes regards sur ce peuple et sur moi :
Je vais mourir pour lui, qu'il triomphe par toi!
Citoyens, regrettez votre ami, votre père ;
Consolez ma famille, et qu'elle vous soit chère :
Que toujours ma mémoire habite en ce saint lieu!
Vous vous attendrissez; je vois vos pleurs..... adieu.

DISCOURS

Prononcé par M. Gaillard, à son élection par MM. de l'Académie française, à la place de M. l'abbé Alary, lorsqu'il vint y prendre séance le jeudi 21 mars, 1771, en même tems que M. le prince de Beauvau, qui remplaçait M. le président Hénault.

MESSIEURS,

Quand j'ai osé solliciter vos suffrages, je n'ai point eu la présomption de regarder mes faibles essais comme des titres; j'ai seulement espéré beaucoup d'indulgence, parce que j'avais pour juges des hommes supérieurs; j'ai demandé, non la récompense de mes travaux, mais le plus puissant encouragement à de nouveaux efforts plus dignes de vous. Vous m'avez exaucé, Messieurs; j'ai reçu le prix d'avance.

Je viens le reconnaître et en faire gloire; je viens goûter le plaisir de me voir entouré de bienfaiteurs

et d'amis dont la France s'honore, et que l'Europe écoute ; je viens, Messieurs, dans ce temple des Muses, jurer, par vos exemples et par le bienfait dont je vous rends graces, que tous mes écrits respireront la justice et la bienfaisance ; qu'également éloigné de la licence qui se permet tout, et de cette timidité lâche qui s'interdit des vérités utiles, je détesterai toujours les souplesses de l'intrigue, les bassesses de la flatterie, les fureurs de la satyre. Si je suis en butte à la critique, je renonce au triste avantage d'en repousser les traits, non par orgueil ou par mépris, mais parce que l'écrivain qui veut être utile doit se perdre de vue pour n'envisager que son siècle et la postérité, parce qu'il vaut mieux profiter de la censure que d'y répondre ; enfin, parce que ces querelles de l'amour propre ont trop souvent avili les lettres, et que je voudrais concourir avec mes illustres confrères à les honorer. Si ce vœu est rempli, Messieurs, je vous aurai prouvé ma reconnaissance

Le jour où l'auteur de la Henriade vint s'asseoir parmi vous, apporta un changement dans la forme des remercîmens académiques : une route nouvelle fut ouverte à l'éloquence ; elle sortit du cercle étroit des éloges usés pour traiter devant vous un de ces sujets dont vous aimez à vous occuper. Cet exemple a été suivi et il me servira de règle ; je choisirai le

sujet que le moment m'indique ; je commencerai à me pénétrer de l'esprit de votre institution ; je montterai la protection des rois encourageant la liberté littéraire, mais ce beau sujet ne sera qu'ébauché.

Les grands-hommes sentent le besoin qu'ils ont de leurs semblables. L'esprit le plus vaste est toujours bien borné, mais il voit ses bornes, et il cherche à les reculer par la communication des lumières : de là les sociétés littéraires, de là aussi la liberté qui y règne, et sans laquelle on est inutile à soi-même et aux autres.

Les grands princes ont intérêt d'avoir des sujets éclairés ; ils ont pris plaisir à former et à protéger ces sociétés savantes.

Charlemagne eut le malheur de faire des conquêtes, parce qu'il vivait dans un siècle qui méritait des conquérans par la stupide admiration qu'il leur prodiguait ; mais le principe de la vraie grandeur était dans l'âme de ce prince. Charlemagne, averti par Alcuin, qu'il existait un autre genre de gloire favorable à l'humanité, s'empressa de le saisir. Son palais devint l'asyle des talens échappés à la barbarie ; il forma un corps littéraire dont il voulut être membre, et les Académies auraient le même droit que les Univetsités, de regarder Charlemagne comme leur premier fondateur ; il assistait aux assemblées ;

assemblées; il proposait et permettait des doutes; il instruisait et voulait être instruit.

Après la mort de Charlemagne, on crut avoir des affaires plus importantes : on s'égorgea, on s'empoisonna. La terre fut couverte de crimes; les lettres épouvantées s'enfuirent de nouveau devant la barbarie.

Saint Louis rassembla quelques livres et quelques savans, mais les croisades arrêtèrent tout le bien que ce grand prince était si digne de faire.

Charles V voyait le destin de la France attaché au destin des lettres. « Tant qu'elles seront hono-» rées, disait-il, cet empire sera florissant. Si ja-» mais on les néglige, leur chute entraînera la » sienne (1). » L'Histoire nous représente ce roi sage, goûtant les plaisirs de la raison et de l'égalité avec les Raoul de Presle, les Oresmes et tous ces savans qu'il engageait à traduire les bons auteurs de l'antiquité.

Le Père du Peuple, ainsi nommé par le peuple même, Louis XII, aurait cru manquer aux obligations qu'impose un si beau titre s'il eût négligé

(1) Voici les propres mots de Charles V :

« Les clercs où a sapience l'on ne peut trop honorer, et » tant que sapience sera honorée en ce royaume, il conti-» nuera à prospérité; mais quand déboutée y sera, il » décherra. »

d'étendre les lumières de la nation et les siennes : ses bienfaits et des égards encore plus flatteurs arrirèrent en France les Lascaris et les Aléandre ; la liberté les y fixa.

Avec plus de zèle encore et plus d'éclat le Père des lettres déposait aux pieds de la philosophie les lauriers de Marignan. Combien la supériorité de l'esprit dut alors exciter d'envie ! Elle est si enviée lorsqu'elle ne procure ni rang ni fortune ! Elle était la principale route de la faveur sous François Ier. Sa cour était une Académie qui cultivait toutes les connaissances humaines. A table, à la chasse, en voyage, aux promenades, partout son cortège littéraire l'accompagnait. Ses délassemens étaient de s'instruire. Ses amis étaient des savans vertueux : la postérité prononce encore leurs noms avec respect. C'étaient l'archevêque de Sens, Étienne Poncher, que François Ier. choisit pour ami, parce qu'il avait dit la vérité à Louis XII ; les Dubellay, Budée, qu'il suffit de nommer ; l'évêque de Montpellier, Pelissier ; l'évêque de Senlis, Guillaume Petit, homme juste, prélat plein d'humanité dans un siècle d'intolérance ; Duchatel, le seul homme dont les questions avides de François Ier. ne purent épuiser la science, le seul aussi dont les malheureux ne purent épuiser la bienfaisance ; Duchatel, le fléau des faux savans, des courtisans et des op-

presseurs, qui disait à un cardinal persécuteur : *J'ai parlé en évêque, vous agissez en bourreau ;* qui entendant un courtisan trahir le roi par une lâche adulation, lui dit : « *De quel front osez-vous hasar-* » *der devant François Ier, des flatteries qui feraient* » *baisser les yeux aux Nérons et aux Caligulas ?* » Les tyrans et les esclaves se liguèrent contre lui. Duchatel fut averti par des âmes faibles, que la liberté hardie de ses discours pourrait blesser l'oreille du maître. « *Et moi*, lui dit François Ier., » *je vous ordonne de déployer en toute occasion cette* » *liberté généreuse dont j'ai besoin : ma protection*, » *mon amitié, sont à ce prix.* »

Charles IX..... Ne frémissons point, Messieurs, au nom de ce prince déplorable. Médicis l'entraîna dans le crime, mais il était né avec de la grandeur. Amyot et Cipierre avaient nourri son âme de principes vertueux ; il aimait les lettres ; elles règnent sur les âmes (1) : les rois, selon lui, ne dominent que sur les corps. Charles IX se trompait : les

(1) L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.
Vers de Charles IX à Ronsard.

rois règnent sur les âmes quand ils le veulent, et Charles IX lui-même appelant Ronsard à Amboise par des vers plus naturels que tous ceux de ce poète (1), ou allant chercher ce même Ronsard et ses amis dans la solitude de Saint-Victor pour penser avec eux, déposant la majesté royale et permettant aux lettres de confondre les rangs, Charles IX alors régnait sur les âmes. S'il n'eût écouté que les accens des Muses et que les leçons d'Amyot, la France n'aurait point à rougir de cette nuit affreuse dont il faut qu'elle conserve le souvenir pour craindre toujours le fanatisme.

Henri IV, qui disait : Qu'on retranche de ma table pour payer mes lecteurs, eût encouragé les talens. Ce roi populaire leur eût assuré la liberté qu'il aimait à voir briller sur le front du moindre citoyen ; il leur eût demandé la vérité qu'il allait chercher parmi le peuple ; il venait de rendre la vie au corps politique, il allait le fortifier par les lois et l'embellir par les arts : le fanatisme renversa tout.

Un grand ministre reprit l'ouvrage. Au nom de Richelieu, la reconnaissance seule doit ici se faire

---

(1) Il faut suivre ton roi qui t'aime par sur tous
Pour les vers qui de toi coulent nobles et doux ;
Et crois, si tu ne viens nous trouver à Amboise,
Qu'entre nous surviendra une très-grande noise.

Du même au même.

entendre. Détournons nos regards de cette administration sévère, qui excite encore un étonnement mêlé d'effroi, et qui plia pour un tems le caractère national au caractère d'un seul homme. N'examinons point si le calme ne pouvait être rétabli que par des tempêtes ; s'il fallait que le sang coulât sur les échafauds pour ne plus couler dans les guerres civiles ; s'il est des tems où l'on ne puisse conduire que par la terreur ce peuple qu'on mène si loin par l'amour : laissons la politique admirer dans Richelieu les projets vastes et les grands coups d'autorité, ne voyons en lui que le restaurateur des lettres et le fondateur de l'Académie française. Richelieu voulut que les titres et les talens réunis concourussent à la gloire des lettres ; il sentit que quand la liberté serait détruite dans l'État, elle devrait être l'âme d'une société littéraire, comme un grand roi a dit : *Que si la foi et la vérité étaient bannies du reste du monde, elles devraient se retrouver dans la bouche des rois.*

Depuis Charlemagne on n'avait point eu l'idée d'unir en un corps les écrivains qui honoraient la nation, de les intéresser tous à la gloire les uns des autres, d'en former comme un sénat littéraire, objet d'ambition, ressort d'émulation, moyen de récompense pour les talens distingués. Voilà le bienfait de Richelieu.

Seguier, qui s'était associé à son zèle bienfaisant pour les lettres, Seguier fut digne de le remplacer : le jeune duc d'Enguien lui enviait cette gloire, et ce sentiment annonçait déjà le Grand-Condé.

La liberté est si essentielle aux lettres, que ces premiers académiciens, comblés des bienfaits du gouvernement, regrétaient toujours comme l'âge d'or de l'Académie, ce tems où, n'ayant pas encore attiré sur eux les regards de Richelieu, leur choix seul et l'amitié les rassemblaient en silence chez Conrart.

Aussi Louis XIV et Colbert jugèrent-ils que, pour assurer à l'Académie la plénitude de cette liberté, il fallait lui donner ses rois pour protecteurs. L'espace immense que le rang suprême laisse entre le souverain et les sujets, tourne au profit de l'égalité académique. Cette protection, Messieurs, vous est nécessaire; elle vous est due, et vous en jouirez tant que l'esprit et la raison seront comptés pour quelque chose, tant que la gloire et la vertu seront chères aux Français, tant que la barbarie n'aura point accompli la prédiction de Charles V.

La liberté que nous réclamons, Messieurs, n'a rien de dur ni de farouche; elle est tempérée par l'aménité que les lettres répandent, et que doit augmenter encore le commerce de ce que la cour a de

plus grand et de plus éclairé. Cette aménité, dont tant d'exemples illustres semblent nous avoir fait une loi, distingua toujours ces vieillards respectables que la mort vient de moissonner coup sur coup. Toute la France sait que l'homme illustre dont vous venez d'entendre l'éloge, joignait à des vues profondes et à des vertus douces le génie des graces, si l'on peut s'exprimer ainsi, et le sublime de l'art de plaire. La tendresse que je lui avais vouée, doit s'applaudir qu'une voix plus éloquente ait été chargée de lui rendre l'hommage que mon cœur lui devait. M. l'abbé Alary, moins heureux que M. le président Hénault, m'est tombé en partage; il sera du moins loué par l'estime et regrété par l'amitié.

Ce savant modeste rechercha l'obscurité comme on recherche la gloire. Dès l'enfance il étonnait les savans par ses dispositions pour les langues, et par ses connaissances précoces; mais, content de s'instruire, il négligea d'instruire les autres par des écrits, car peu d'hommes ont plus instruit que lui par la conversation, talent rare, qui suppose celui de plaire et d'attacher; il racontait beaucoup et on l'écoutait toujours; c'est qu'il avait vu en philosophe, et qu'il parlait en homme du monde; c'était le goût qui mettait en œuvre les trésors de l'étude et de l'expérience. Il composa plusieurs ouvrages,

mais à peine les a-t-il communiqués à un petit nombre d'amis : son éloquence naturelle et sa discrétion le firent initier aux mystères les plus importans de la politique ; la douceur et la sûreté de son commerce le rendirent agréable aux grands, et précieux à la société.

Qui pourra se flatter d'échapper à la calomnie ? Elle n'a point épargné cet homme indulgent et sage dont jamais personne n'eut à se plaindre. On voulut le perdre à la cour avant même qu'il y fût connu, et ce fut la source de sa fortune. M. le régent n'était pas de ces princes faibles qui commencent par condamner l'innocent sur la foi du délateur qu'ils méprisent ; il mit M. l'abbé Alary à portée de se défendre, et quand il l'eut entendu : « Vos accusateurs, lui dit-il, nous auront servis » l'un et l'autre en me procurant l'occasion de vous » connaître. » Il le chargea d'enseigner au jeune roi la science des rois, l'Histoire. M. l'abbé Alary parcourut avec Louis XV les annales du monde ; il lui montra pour résultat général des révolutions guerrières et politiques l'éternelle inutilité, par conséquent la folie cruelle de la guerre. Si, comme on ne peut en douter, les leçons de l'instituteur ont nourri dans le cœur de son auguste élève cet amour de la paix, ce principe heureux de modération et d'équité dont l'Europe éprouve en ce

moment des effets sensibles, et qui n'est pas un des moindres droits de ce grand prince à notre amour, le nom de M. l'abbé Alary ne peut être indifférent à l'humanité.

Il eut quelque tems le même emploi auprès de feu M. le dauphin. Rendu à lui-même, son prieuré de Gournay fut pour lui ce que l'abbaye d'Aulnai avait été pour le savant M. Huet : là, il vivait heureux avec des amis et des livres également choisis, jugeant tout avec indulgence, ne s'exposant point à être jugé; mais ayant prouvé plus d'une fois, Messieurs, dans vos séances particulières, qu'au dessous de ces hommes rares qui se recommandent à la postérité par des chefs-d'œuvre, il est un ordre d'hommes que le goût et les lumières peuvent rendre utiles au génie même.

DISCOURS

Que j'ai fait au roi Louis XVI, sur son sacre en 1775, comme directeur de l'Académie française.

SIRE,

Un prince dont la gloire aurait été sans tache s'il n'avait eu le malheur d'être un conquérant, Henri V, roi d'Angleterre, disait à ses sujets qui voulaient lui prêter serment avant qu'il eût été couronné : *Attendez, pour me jurer obéissance, que j'aie moi-même juré obéissance aux lois.* Chez nous, Sire, l'obéissance n'attend pas cette solennité : impatiente comme l'amour avec lequel elle se confond et dont elle prend toujours le caractère, vous l'avez vu éclater dès les premiers momens de votre règne.

C'est une maxime de cet empire, que, malgré le tems et la mort, la royauté est éternelle, que l'autorité n'est jamais suspendue, que la plénitude du pouvoir passe sans intervalle au successeur avec

l'amour des Français, portion sacrée de ce noble héritage. Que peut donc ajouter à la grandeur de nos rois cette imposante, cette attendrissante cérémonie de leur sacre? Elle les marque du sceau de la religion, et les engagemens que la majesté royale vient y prendre, redoublent le zèle de la nation, en confirmant ses espérances. Ce vœu, ce vœu divin de travailler au bonheur de vingt millions d'hommes, si c'est à Dieu seul qu'il est fait, s'il n'est écrit que dans le ciel, il n'en est que plus inviolable. Eh ! quel autre garant de son exécution pourrions-nous desirer, que le cœur de Votre Majesté ? Il vous éclaire, Sire, sur tous vos devoirs; il vous a seul inspiré ce dessein de maintenir ou de rétablir les mœurs en leur donnant pour règle votre exemple, et pour base l'économie; il vous dira toujours qu'une guerre nécessaire est un fléau, qu'une guerre inutile est un crime; que les deux plus funestes ennemis de la religion (après l'impiété qui l'outrage) sont l'intolérance qui la ferait haïr, et la superstition qui la ferait mépriser; qu'un roi doit à ses peuples la justice, et des juges dignes de la rendre, et des ministres nommés par la voix publique; qu'enfin il doit aux lettres une protection puissante, non-seulement parce qu'elles font la gloire ou même, selon Charles-le-Sage, la destinée des empires, mais surtout parce qu'elles

fortifient les vertus en étendant les lumières. C'est une vérité, Sire, dont votre Académie française me fournirait de fortes preuves et de grands exemples si je pouvais oublier qu'ayant l'honneur d'être ici son interprète, je ne dois parler à son auguste protecteur que de son respect et de sa reconnaissance.

HISTOIRE ABRÉGÉE
DE
L'ESCLAVAGE
ET
DE LA SERVITUDE.

Discours lu à l'Académie française, le 25 août 1780, au sujet de l'abolition de la servitude dans les domaines du roi.

Vous venez d'entendre, Messieurs, et le sujet que l'Académie avait proposé au zèle et aux talens des poètes, et le jugement qu'elle a porté de leurs efforts. Peut-être la haute idée qu'elle s'est faite d'un sujet où il s'agit d'un des plus grands intérêts de l'humanité, d'un des plus grands bienfaits du gouvernement, a-t-elle contribué à la rendre plus sévère.

Si cette assemblée, accoutumée aux mouvemens de l'éloquence, aux charmes de la poésie, et attirée par l'espérance d'entendre de beaux vers, veut bien suspendre un moment sa juste impatience, et descendre avec indulgence jusqu'à la simplicité de l'Histoire, un écrivain dont le seul mérite sera

d'être fidèle, va, sans prétendre traiter ce sujet, en rappeler quelques particularités.

L'esclavage est un de ces présens funestes que la guerre est en possession de faire au monde.

L'institution est digne de son origine.

Quand on peut défendre l'humanité, nulle considération ne doit retenir; quand des nations qui se croient éclairées font encore la guerre, il faut oser leur redire *qu'une guerre nécessaire est un fléau, qu'une guerre inutile est un crime.* Quel droit pourrait résulter de pareils titres?

Un conquérant, dans l'ivresse de la victoire et du carnage, s'est arrêté, non par humanité, non par justice, mais par intérêt (croirait-on qu'il fallût un intérêt aux hommes pour ne pas faire tout le mal qui est en leur pouvoir?) il a suspendu le glaive sur la tête du vaincu; il lui a permis de vivre à condition de servir et de consacrer tout son être au vainqueur.

Ceux qui n'ont pu supporter l'idée de la vie sans l'honneur et sans la liberté, ont rejeté cette clémence avilissante et intéressée. Mais quel prix la faiblesse humaine n'attache-t-elle pas à la vie! L'esclavage fut établi, et l'homme devint la propriété de l'homme.

Faisons grace à un principe vicieux en lui-même, dont l'effet a été de dépraver la nature dans le

maître, de la dégrader dans l'esclave, mais qui a pu rendre les guerres moins meurtrières, et mettre des bornes à la fureur d'exterminer.

L'abus le plus monstrueux, quand il est établi, trouve des apologistes. On a voulu faire de l'esclavage un droit en le fondant sur un principe d'équité. Le vainqueur, a-t-on dit, n'avait-il pas droit de dire au vaincu :

« Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

» Vous étiez mon ennemi; j'ai pu vous ôter la » vie; je vous l'ai laissée; vous me la devez; elle » est à moi. »

Elle est à vous, si vous êtes humain, pour vous faire sentir à tous les momens la satisfaction de me l'avoir conservée; mais peut-elle être à vous pour la rendre honteuse et infortunée?

Les sophismes cruels par lesquels la tyrannie prétendait prouver la légitimité de l'esclavage, ont été mis en poudre par l'auteur de *l'Esprit des lois*.

Le genre humain avait perdu ses titres; Montesquieu les lui a rendus, a dit M. de Voltaire.

Les idées de Montesquieu, à force d'être lumineuses et solides, sont devenues d'abord populaires: nous les voyons tous les jours répétées et affaiblies, ou même combattues par ces auteurs charlatans, dont le métier est de faire de mauvais livres avec de

bons livres, des livres longuement superficiels avec des livres substantiels et profonds.

L'esclavage et la tyrannie se répandirent bientôt par toute la terre, car on peut s'assurer que tous les abus funestes et outrageans pour l'humanité, l'esclavage, les sacrifices humains, l'intolérance, la guerre, etc. ont fait le tour du globe. Il faut des lois même pour régler les abus.

Dictées par la force, les lois de l'esclavage furent faites en faveur de la force. Le même esprit oppressif qui avait présidé à cet établissement, en régla les conditions. Les nations policées calculèrent jusqu'à quel point et en combien de manières l'intérêt public, combiné avec l'intérêt particulier, permettait de contrarier la nature par l'esclavage, et de détruire l'égalité qu'elle a établie parmi les hommes.

Les mœurs sont le frein naturel des mauvaises lois. Tant que les Romains furent vertueux, tant qu'ils eurent pour chefs des Curius et des Fabricius, tant que la pauvreté, la simplicité, la frugalité, les laissèrent près de la nature, ils ne virent dans leurs esclaves que des amis malheureux, que des enfans déshérités par la loi, et qui devaient être dédommagés par la tendresse. L'esclavage alors ne se distinguait point de la dépendance filiale, c'est-à-dire, du respect et de l'amour.

Mais

Mais lorsque le luxe, plus funeste que les armes, eut soumis les vainqueurs de la terre au joug des besoins et des passions, l'esclavage ne consista plus à rendre à un maître des services nécessaires, mais à obéir à toutes les fantaisies d'un tyran; le faste multiplia les esclaves, le caprice multiplia les services, la liste des divisions et des subdivisions des divers emplois de tant d'esclaves dans la maison d'un citoyen opulent fut un objet de scandale pour les sages, et est aujourd'hui un objet de recherches pour les savans. Les vices de l'esclavage s'armèrent contre les vices du maître : il n'y eut plus, de part et d'autre, ni sûreté ni confiance. La tyrannie voulut, selon l'usage, substituer la terreur au respect : la terreur retomba sur la tyrannie; elle-même accrut ses dangers par les lois cruelles qu'elle inventa pour les prévenir. Le peuple romain en corps eut aussi ses esclaves, dont l'emploi fut de mourir avec grâce dans les jeux du cirque, pour le plaisir des maîtres de l'Univers.

L'abus de la puissance en est tôt ou tard l'écueil : l'injustice à la fin produit l'indépendance; le mal qu'on fait à ses semblables ne produit que du mal; les hommes n'ont qu'une mesure de patience : ces vérités éternelles, toujours avouées, souvent oubliées, gouvernent le monde malgré les mauvaises lois et les mauvaises mœurs. Quand le joug des despotes d'Asie

s'appesantit, il est brisé, et le despote est immolé. Parcourez les climats et les âges; voyez dans l'empire romain, la fin des Caligula, des Néron et de leurs semblables; voyez partout les grandes époques de tyrannie devenir de grandes époques de liberté, les Tarquin développer les Brutus, les Grisler produire les Guillaume Tell, le duc d'Albe donner à l'Europe Guillaume de Nassau et un peuple libre. Tels sont les effets de l'esclavage politique. Il en est de même de l'esclavage civil. Partout où il fut supportable, il fut supporté : doux et modéré chez les Athéniens, il n'y causa point d'orages; dur et affreux chez les Lacédémoniens, il remplit Sparte de troubles. Les Ilotes, rassasiés de tourmens et d'outrages, se rappelèrent qu'ils étaient des hommes : leur désespoir fut plus d'une fois funeste à leurs tyrans. Les Romains, devenus vicieux, opprimèrent leurs esclaves : la guerre des esclaves pensa renverser la république romaine, et le nom du gladiateur Spartacus en est encore illustre.

Passons à des tems plus heureux, puisque l'humanité y fut plus respectée, et bénissons cette loi sainte, qui, toujours favorable à la liberté, toujours ennemie de l'oppression, toujours prenant la défense du faible et du pauvre, est parvenue à établir parmi nous ce principe : *Que tous les*

hommes sont frères, et que tous les Français sont libres.

Mais cette heureuse influence de la religion ne put agir que lentement contre un abus accrédité par le temps et pat l'exemple de toutes les nations. En ptoscrivant le nom, les peuples modetnes conservèrent la chose; au lieu de l'esclavage, ce fut une servitude tantôt réelle, tantôt personnelle, tantôt mixte. Nos coutumes, ces usages barbares de nos ancêtres, étigées en lois, ont consacré autant d'espèces différentes de servitude, qu'il y avait d'emplois et de degrés dans l'esclavage chez les Romains. La distinction difficile de ces différentes espèces et des prétendus droits qui en résultent, est encore aujourd'hui un objet d'érudition pour les jurisconsultes, et une source de procès entre les particuliers.

Pourquoi la royauté, si souvent attaquée, si souvent profanée en Angleterre, a-t-elle presque toujours été chérie et respectée en France? Et quelle est l'origine de cette diffétence? C'est qu'en Angletetre, sous Jean-sans-Terre et Henti III, dans le tems où la constitution de l'État se formait, les grands furent les protecteurs de la liberté publique contte des rois tyrans, et qu'en France des rois bienfaisans affranchissaient le peuple de la tyrannie des seigneurs. En Angletette, la grande charte fut

l'ouvrage des nobles; en France, l'établissement des communes fut un bienfait des rois.

La France doit révérer à jamais la mémoire de Louis-le-Gros, premier auteur de l'affranchissement des serfs et de l'établissement de ces communes, dont l'objet, l'intérêt et le devoir étaient de veiller au maintien de la liberté nouvellement acquise.

Un si grand bien ne pouvait se faire sans contradiction. Les seigneurs, tant ecclésiastiques que laïcs, qui regardaient comme le premier de leurs droits celui d'opprimer le peuple, conjurèrent contre la liberté naissante. Ingelran de Boves, comte d'Amiens, voyant une commune s'établir dans cette ville, prit les armes pour l'abolir, et défendit pendant deux ans dans une tour, contre le roi et contre le peuple, les priviléges de la tyrannie féodale. Ces petits tyrans rebelles, que toute l'activité, toute la constance de Louis-le-Gros, eurent tant de peine à réduire, n'avaient pas, pour la plupart, d'autres motifs de troubler l'État.

Un évêque de Laon, qui avait introduit dans sa ville épiscopale tous les désordres et tous les crimes, sans en excepter le sacrilége et l'assassinat aux pieds des autels, s'opposa d'autant plus fortement à l'établissement d'une commune, qu'il l'avait rendue nécessaire pour remédier à tant de maux. Ses intrigues ne réussirent qu'à la cour : le peuple in-

digné punit ses crimes par un crime ; il fut tué dans une sédition excitée par la suppression même de la commune.

Guibert, abbé de Nogent au douzième siècle, s'élève avec force contre les communes, nom nouveau et funeste, *novum ac pessimum nomen*, dont l'effet terrible est, dit-il, d'affranchir les censitaires de tout servage au moyen d'une redevance annuelle. Il observe avec complaisance, que le *vénérable et sage archevêque de Rheims* a prêché solennellement à la messe *contre ces exécrables communes, execrabilibus communiis*. On croit entendre la colère burlesquement impitoyable d'un chasseur à qui sa proie échappe, et qui lui fait un crime du soin qu'elle prend de sa vie ; car dans les plaisirs comme dans les affaires, dans les petites choses comme dans les grandes, la puissance trouve fort mauvais que la faiblesse prétende fuir sa violence, et qu'on entreprenne de vivre quand elle a résolu qu'on meure, ou d'être libre quand elle veut asservir.

Cependant des seigneurs plus équitables, des prélats plus humains, jugeant que tous les intérêts, tous les avantages viennent se réunir dans la paix, et que la paix ne peut avoir de base plus solide que la liberté, eurent la générosité politique de solliciter eux-mêmes à la cour l'établissement des communes. De ce nombre fut Baudry, évêque de

Noyon ; il mérite d'être nommé ; il eut même dans le clergé quelques imitateurs : ce serait une prévarication de le dissimuler.

L'Histoire n'embellit rien ; c'est son mérite suprême. Nous voyons alléguer dans les chartes de communes les motifs les plus nobles de justice et d'humanité : *c'est l'oppression des pauvres qu'on veut faire cesser ; ce sont leurs droits qu'on veut les mettre en état de défendre contre les puissans de la terre et contre les violences du clergé* (1). Cependant, il faut l'avouer, les premiers de nos rois qui établirent les communes, n'avaient pas dans le cœur le principe pur du bien qu'ils faisaient ; ils n'accordaient point aux pauvres la liberté ; ils la leur vendaient, et il n'était pas rare qu'après avoir reçu cinq ou six fois le prix de ce bienfait, ils négligeassent, soit par faiblesse, soit par indifférence, d'en faire jouir les concessionnaires. La tyrannie et la liberté plaidaient leur cause au tribunal de la politique, l'intérêt pesait leurs raisons, c'est-à-dire, leurs offres, et la victoire restait toujours au plus offrant. Le peuple de Laon avait acheté du roi le droit de commune, et avait payé bien cher le

(1) *Pro nimiâ oppressione pauperum ; ob enormitates clericorum ; propter injurias et molestias à potentibus terræ pauperibus frequenter illatas ; ut sua propria jura meliùs defendere possent, et magis integrè custodire.*

consentement des nobles, des ecclésiastiques, et surtout de l'évêque, qui n'en cabalait pas moins à la cour pour traverset cet établissement. Les bourgeois en furent instruits, et offrirent au roi 400 liv. pour obtenir la confirmation de la commune; l'évêque en offrit 700, qu'il paya des deniers du peuple, et la commune fut supprimée; mais nous avons dit quelles furent les suites de cette injustice.

Il ne suffit pas de faire le bien au hasard ou par une politique passagère et pour l'intétêt du moment; il faut que le bien soit fait par un principe digne de lui; il faut qu'il soit fait d'une manière générale, perpétuelle, et par de grandes considérations; il faut qu'il soit fait en un mot comme il l'est par l'édit du mois d'août 1779, qui supprime la servitude dans les domaines du roi, qui éteint et abolit pour jamais ces noms flétrissans d'*hommes de corps, de serfs, de main-mortables, de mortaillables, etc.*; qui efface enfin jusqu'au moindre vestige de la condition servile. L'Académie a dû inviter la poésie et l'éloquence à célébrer ce beau moment de la législation française, ce moment qui répare douze siècles de barbarie; mais ce qui est beau peut se passer d'être orné. L'Histoire, en consetvant cette loi dans ses fastes, en la montrant à tous les siècles et à toutes les nations, en fera plus dignement l'éloge, et sera plus éloquente que

les transports mêmes de la poésie. On verra un roi *mettre sa principale gloire* (ce sont ses termes) *à commander une nation libre et généreuse*; on le verra se pénétrer du plaisir touchant de rétablir l'humanité dans ses droits. Ici le plus grand admirateur du passé, le plus grand accusateur du présent, est forcé d'accorder la supériorité à son siècle. L'esprit le plus disposé à la défiance par tant d'édits bursaux qui parlaient de soulagement au peuple dans le préambule, en l'accablant dans le dispositif, ne peut soupçonner aucun intérêt caché, aucune arrière-pensée politique. Je me trompe. Une politique éclairée a découvert au législateur un puissant intérêt, celui de tirer des hommes un plus grand parti par un travail volontaire. Transcrivons ses termes; ils sont sacrés, et (si l'éloge n'est pas trop petit quand il s'agit d'un si grand bien) ils sont éloquens.

« La servitude, dit notre auguste monarque, » n'est propre qu'à rendre l'industrie languissante, » et à priver la société des effets de cette énergie » dans le travail, que le sentiment de la propriété » la plus libre est seul capable d'inspirer. »

Que le gouvernement voie toujours ainsi ses intérêts, et le peuple voudra toujours lui confier les siens.

Mais pour que le vœu de l'humanité, pour que le vœu du roi soit rempli, il faut que tous ceux de

ses sujets qui ont encore des serfs dans leurs domaines, entrent dans les vues bienfaisantes et désintéressées du gouvernement : le roi leur offre son exemple et des facilités pour le suivre ; il respecte d'ailleurs les droits de la propriété ; il ne prescrit rien, mais jamais roi eut-il plus le droit de dire :

Toutefois en ces lieux je ne connais personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

Ici, qui pourrait s'empêcher de regréter que cet homme utile au monde, l'honneur des lettres dans le dix-huitième siècle, qui employa si souvent en faveur de l'humanité les droits et les ressources du génie, qui se chargea d'annoncer tant de vérités importantes, d'essuyer le premier feu des contradictions, et de préparer les voies à la raison, le défenseur des Calas, des Sirven et des serfs de Saint-Claude, n'ait pas assez vécu pour jouir avec nous de ce bienfait royal ? que ses yeux, du moins en se fermant, n'aient pas vu cet accomplissement de ses vœux, ce fruit et ce prix de ses travaux ? Il a pu dire au moins, comme le célèbre roi de Pont :

J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.

Pour nous, que ne pouvons-nous pas attendre d'un roi qui veut le bien, et d'un ministre qui sait le faire ! Et quel terme devons-nous mettre à nos espérances ? Nommer des abus, c'est peut-être en

obtenir la réforme. Ne dissimulons rien : il reste encore sur cette matière des contradictions qui affligent la raison. Des intérêts de commerce ne nous ont pas encore permis de regarder comme des hommes ces malheureux que notre avidité arrache au sein de l'Afrique pour les enchaîner au fond de l'Amérique, ou plutôt c'est nous qui ne pouvons pas nous vanter d'être des hommes à leur égard. Nous les faisons Chrétiens, et nous les rendons esclaves ! En France même, dans cette heureuse patrie de la liberté, au sein du Christianisme qui affranchit tout, nous avons un *Code noir*, un code de servitude ! Ce code (il n'est pas inutile de l'observer) est de 1685, année trop fameuse par les maux qu'a causés, au moins dans son exécution, l'édit qui a révoqué celui de Nantes. Le *Code noir* et les *Dragonades* attestent que cette époque n'était pas favorable en France à l'humanité. Un jour plus serein luit maintenant sur elle : tous les soupirs de la faiblesse souffrante ou opprimée sont entendus. En ce moment même une nouvelle loi de bienfaisance, perfectionnant l'administration des hôpitaux, ouvre aux malheureux de nouvelles sources de secours, et le peuple, plein de confiance dans un roi si juste et si bon, sent que, s'il existe encore des abus inhumains, c'est que le gouvernement ne peut pas tout faire à la fois.

RÉPONSE

De M. Gaillard, directeur de l'Académie française, au discours de réception de M. le duc d'Harcourt, élu à la place de M. le maréchal-duc de Richelieu, le 26 février 1789.

MONSIEUR,

Aucun nom, aucun rang, ne donne de droit à l'Académie, afin que les suffrages de cette compagnie, étant toujours libres, soient toujours flatteurs pour celui qui les obtient. Malgré la faveur que la reconnaissance attache ici au nom de Richelieu, l'académicien auquel vous succédez, est le seul de ce nom qu'on ait vu assis parmi nous depuis notre fondateur. Un autre académicien, dont le nom nous est recommandable à peu près au même titre, est aussi, depuis le chancelier Seguier, le seul de son nom qui air été de l'Académie. Leur mérite personnel fut leur titre véritable et le principal motif de nos suffrages.

Quant aux places, s'il en était quelqu'une qui pût donner des droits ici, ce serait sans doute celle d'instituteur de nos rois; cependant pour nous renfermer dans l'honorable et difficile emploi confié à vos talens et à vos vertus, jamais aucun gouverneur d'aucun enfant royal n'était encore entré dans cette compagnie, et c'est un honneur qui commence à vous. L'Académie n'a compté parmi ses membres, ni les deux maréchaux de Villeroi, ni les Charost, ni les Châtillons, ni même ce célèbre Montausier, quoiqu'il aimât les lettres autant qu'il haïssait et la flatterie et la satyre, ni ce vertueux Beauvillier, digne coopérateur de Fénélon et son fidèle ami dans la disgrace, Beauvillier, fils et frère d'académiciens. L'exemple n'a donc rien fait pour vous, Monsieur; et tout vous est purement personnel dans l'honneur qui vous est déféré.

Le roi a vu par lui-même comment vous gouvernez sous ses lois cette belle province, berceau de votre race antique, et dont l'un des princes ses fils porte le nom. Il l'a vu, et il vous a choisi pour former l'héritier du trône; mais ce choix, tout glorieux qu'il est, n'aurait point entraîné nos suffrages s'il n'avait eu aussi pleinement un aveu que le choix des rois n'obtient pas toujours, l'aveu de la nation. Puisse-t-elle applaudir ainsi en tout aux vues paternelles et patriotiques de ce monarque! Puissent

tous ses ordres réunis y concourir ! Nous la voyons chargée enfin de se régénérer elle-même : le roi, pour assurer notre bonheur, le remet dans nos mains ; répondons à sa confiance. Le génie tutélaire et réparateur qui veille auprès de lui au salut de cet empire, prépare avec lui ce grand ouvrage de la restauration : ne nous opposons point à ses bienfaits. Il me semble entendre l'auteur de *Brutus* et de *la Mort de César* nous adresser en ce moment ces vers prophétiques :

Vous pouvez raffermir par un accord heureux
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.....
Vous, Français, seulement consentez d'être heureux;
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux.

Cette même nation, Monsieur, au milieu des grands objets qui l'occupent, a les yeux sur vous et sur vos augustes élèves, et vous entendez sa voix qui vous crie sans cesse :

Songez qu'en ces enfans tout Israël réside.

Vous savez quels vœux la philosophie a osé former ; elle voudrait que les princes, nés pour nous gouverner, ignorassent, s'il était possible, les hautes destinées qui les attendent ; que, pour devenir de grands rois (disons mieux, de bons rois),

ils ne fussent long-tems que de simples particuliers, exercés par les besoins, éprouvés par le malheur. Si ce vœu ne peut être exaucé, vous saurez du moins diminuer pour eux (et pour nous) le danger de ces hommages précoces, de ces respects corrupteurs qui commencent avec l'enfance des princes; et puisqu'ils sont toujours trop tôt instruits de leurs droits sur les peuples, vous les instruirez de tous les droits des peuples sur eux. Je n'entreprendrai point d'exposer ici ces devoirs sacrés, dont l'étendue ne peut être mesurée, et que nous apprendrons tous de vous en vous les voyant tous remplir.

Je me borne à l'objet qui nous est propre, la littérature. Ici, Monsieur, je trahirai votre modestie. Confident très-infidèle de vos secrets littéraires que je vous ai arrachés, je les révélerai à cette assemblée; je dénoncerai au public le mystère injuste que vous lui avez fait d'un excellent Traité de la décoration des jardins et des parcs, Traité qui, ayant été composé avant que la théorie des jardins irréguliers fût connue en France, vous aurait assuré l'honneur de l'invention, comme vous en avez le mérite; vous ne vouliez qu'embellir vos jardins d'Harcourt et vos bois paternels, et vous auriez éclairé le goût français par la comparaison du goût chinois et du goût anglais, modifiés encore

par vos savantes observations ; c'est par vous que la nature, délivrée des fers de la symmétrie, et rétablie dans tous ses droits, aurait repris toute son énergie et se serait parée de toute sa variété ; par vous l'art, soumis et respectueux, aurait appris à laisser agir cette nature *infiniment belle quand elle est infiniment libre* : vous reconnaissez vos propres termes, Monsieur. Je dirai plus encore : le chantre brillant des jardins aurait trouvé chez vous des principes et des idées qu'il n'aurait pas même été obligé d'embellir, tant votre style animé, pittoresque, varié comme le sujet, parle toujours à l'imagination, sans jamais cesser de parler à la raison ! Vous vous permettez quelquefois de plaisanter avec grâce sur les erreurs de l'ancienne routine, sur ces parallélogrammes éternels, ces longues allées qui *vont porter la géométrie à plusieurs milles des châteaux ;* sur cette petite étoile où l'usage veut qu'on s'arrête, qu'on regarde froidement ces lignes droites qui la traversent, et qu'on dise avec toute l'hypocrisie de la politesse : *Voilà une belle partie de jardin.* Vous voulez qu'on laisse couler et serpenter en liberté ces eaux qu'on emprisonne à grands frais dans des conduits souterrains ou dans des figures régulières. « On a de moins, dites-vous, la dépense des ca-
» naux, des regards, des tuyaux, leur entretien
» dont on se plaint partout où il y a des eaux, et

» l'on n'avertit pas le samedi que les eaux joueront » le dimanche pendant trois heures. »

Discerner les vraies beautés de la campagne, en jouir, les décrire, les faire naître, était pour vous, Monsieur, un amusement presqu'étranger, que vous vous étiez rendu propre à force de goût. La gloire des héros vous est plus naturellement familière, et quand vous la célébrez, vous écrivez votre histoire.

Si l'éloge de l'homme illustre que vous remplacez était un de ces devoirs pénibles auxquels on cherche à se soustraire, j'en serais dispensé par tout ce que vous venez de dire à sa louange. Le desir de lui procurer un digne panégyriste dans un témoin, dans un juge éclairé de sa gloire militaire, est entré dans les vues qui ont fixé sur vous notre choix : nous lui avons donné pour successeur son compagnon d'armes, son élève, son émule ; vous avez été choisi pour le louer ; moi, c'est le sort aveugle qui m'associe à cette fonction. Je rends graces cependant à ce sort qui règle tout ici, de m'avoir nommé pour rendre un témoignage public à la mémoire d'un tel homme. Eh ! qui ne m'envierait le plaisir de louer (quoiqu'après vous, Monsieur) un des vainqueurs de Fontenoi, un des libérateurs de Gênes, le conquérant de Mahon, *le débellateur* de Closter-Severn (car il faut faire ou refaire

refaire un mot pour lui), le général vraiment français et fait pour guider des Français, qui obtenait tout du soldat en le menaçant seulement d'être privé de l'honneur de monter à l'assaut ou de servir à la tranchée ? l'homme aimable qui conquérait les cœurs comme les États, qui savait plaire comme il savait vaincre, qui forçait l'envie à lui pardonner ses talens et ses succès de tout genre, en faveur de ses grâces ? le négociateur habile, l'homme de cour fin et délié, sous les traits de l'audace et de la vivacité chevaleresques ? le héros brillant célébré par nos Muses les plus brillantes, et, pour tout dire en un mot, l'Alcibiade de Voltaire ?

Mais l'Alcibiade français fut plus heureux que celui d'Athènes ; il fut constamment heureux ; ce qui le distingue des héros de l'Histoire : c'est dans la Fable qu'il faut lui chercher des objets de comparaison ; il est semblable en tout à ce demi-dieu dont Théramène retrace à son élève, tantôt la valeur *intrépide consolant les mortels de l'absence d'Alcide*, tantôt *la foi partout offerte et reçue en cent lieux*. Pendant qu'il punit les oppresseurs et qu'il venge l'Univers, il permet à l'amour de le récompenser sans arrêter sa course. Les Hélènes, les Péribées, les Arianes, *tant d'autres dont les noms lui sont même échappés*, éblouies de sa gloire,

charmées de ses grâces, briguent sa conquête, déplorent son inconstance; toutes le préfèrent, toutes sont préférées : on retrouve encore ici le vainqueur à qui rien ne résiste. La galanterie française applaudit à ces nouveaux triomphes qui n'ont rien coûté à la gloire; elle rapproche avec complaisance les deux brillantes *moitiés d'une si belle histoire*, qu'on voit ensuite avec respect se terminer aussi noblement qu'heureusement, dans le sein de la confiance, de la tendresse et de la vertu.

Ici la scène change : le héros prend un caractère plus imposant et plus vénérable; c'est le Nestor dont nous avons admiré la vigoureuse vieillesse, le Nestor des guerriers, le Nestor de l'Académie, qui a vu cette compagnie se renouveler tant de fois; qui, plus long-tems académicien, plus long-tems doyen de l'Académie que Fontenelle lui-même, a paru fortifier cette erreur populaire : *Que l'Académie a toujours un Richelieu à sa tête ou dans son sein*; le Nestor enfin dont la carrière et si vaste et si pleine embrasse par ses fortunes diverses, par ses exploits, par ses mariages les trois plus longs règnes de la monarchie; car, confondant mes vœux avec mes espérances, je vois déjà le règne présent s'étendre dans l'avenir, égaler ou surpasser la durée des précédens, et répandre

au loin son influence bienfaisante sur les générations futures.

Je trouve encore dans M. le maréchal de Richelieu, un sentiment dont la mesure et les bornes légitimes peuvent laisser lieu à la dispute, mais dont il faut estimer beaucoup le principe; ce sentiment, c'est son juste respect pour la mémoire du cardinal de Richelieu son grand-oncle.

Ce zèle pour la gloire du cardinal fut longtems regardé aussi comme un devoir pour chacun de nous, et c'en est un à quelques égards. On ne peut trop vanter surtout son amour pour les lettres, et l'esprit qui a présidé à notre institution; on ne peut trop admirer que ce ministre si absolu, si accusé de despotisme, ait su, dans cet établissement, consacrer avec tant de noblesse les droits de l'esprit humain, la liberté, l'égalité. Si l'équitable et inflexible Histoire, si la vérité inexorable, mettent à son éloge des restrictions sévères, M. le maréchal de Richelieu, ou n'admettait pas ces restrictions, ou les restreignait elles-mêmes considérablement, et ne voulait voir dans un grand-homme son parent, que la grandeur et que la gloire. Gardons-nous de blâmer cette disposition, sous prétexte qu'elle ne serait pas rigoureusement juste. Je craindrais bien plutôt qu'une indifférence coupable, nous détachant des vertus de nos pères,

ne nous rendît trop étrangers à leur gloire. Le poète le plus philosophe et le plus aimable de l'antiquité desirait que les illusions de l'amour s'étendissent jusqu'à l'amitié ; qu'une heureuse erreur nous aveuglât sur les défauts d'un ami comme sur ceux d'une maîtresse, et que cette erreur s'appelât vertu. Qu'il en soit ainsi de la piété envers les parens ; qu'un peu d'excès et d'illusion soit permis dans un sentiment qui peut être la source de tant de vertus : aimons nos aïeux, ou illustres, ou simplement vertueux ; voyons-les plus grands qu'ils n'étaient, pour devenir plus grands encore s'il est possible.

Combien vous devez aimer les vôtres, Monsieur ! Combien doit vous être chère la gloire de ces illustres Harcourts, qui, sous les premiers Valois, dans les champs de Crécy et de Poitiers, faisaient la destinée de la France et de l'Angleterre ! Vous ne retrancherez point de cette race immortelle ce sensible, ce redoutable Godefroy, tour-à-tour la terreur et l'appui du trône, qui, armé contre des maîtres injustes, leur apprit à ménager des sujets nécessaires, mais qui, plus intéressant dans son repentir, ramené promptement au devoir par le spectacle d'un frère mort à ses pieds en défendant la patrie, sentit la patrie et la nature reprendre leurs droits dans son cœur, s'empressa d'expier des

succès funestes par des exploits vertueux, et monrra comment un grand-homme sait réparer une grande faute. Heureux si de nouveaux orages..... Mais laissons ces tems déplorables, où les droits étaient confondus, les talens égarés, les vertus déplacées.

Vous préférerez un autre exemple domestique, plus assorti à nos tems, à nos mœurs, aux vôtres, Monsieur; ce premier duc d'Harcourt, qui fut si aimable pour être plus utile, qui fit de l'art de plaire le grand art de négocier, qui ne dicta point le testament du dernier roi d'Espagne autrichien, mais qui l'inspira en faisant aimer aux Espagnols mêmes la France et ses maîtres; qui eut la gloire enfin d'éteindre pour jamais ces haines nationales que la rivalité de Louis-*le-Cauteleux* et de Charles-*le-Téméraire* avait fait naître, et que trois cents ans de guerre avaient nourries et envenimées. On cherche avec raison des ambassadeurs qui fassent respecter leur nation : ayons-en qui la fassent aimer; c'est là l'empire du monde, c'est celui que nous assurait à Madrid votre illustre aïeul.

Combien, je le répète, combien on doit révérer de tels ancêtres! Qu'il est heureux d'en descendre! et qu'il est beau de leur ressembler!

DE LA FRATERNITÉ DES CORPS LITTÉRAIRES OU ACADÉMIES;

Par M. GAILLARD, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1).

ANACHARSIS vient d'entendre ce que l'esprit, le goût et l'éloquence avaient à lui dire, au nom de l'Académie française, dans ce jour de triomphe;

(1) Ce discours avait été composé pour être lu à la réception de M. l'abbé Barthélemy, après le discours du directeur. L'intention de l'auteur était que ce fût une surprise pour le récipiendaire; mais la nécessité de communiquer aux trois officiers ou aux trois anciens ce qu'on doit lire, est un obstacle à ces sortes de susprises. D'ailleurs, la réception s'étant faite extraordinairement le jour de Saint Louis, jour destiné à l'annonce des prix et à la lecture des pièces couronnées, l'auteur n'a pas cru devoir surcharger la séance de cette espèce de hors-d'œuvre. Enfin, la séance même lui a fourni une troisième raison plus forte de se condamner au silence; c'est le mérite et le juste succès du

il faut qu'il entende encore ce que l'amitié et une confraternité de trente ans dans l'Académie des belles-lettres inspirent à ses anciens confrères, charmés de s'unir à lui par un nouveau lien, et flattés de voir une des plus savantes productions sorties de l'Académie des belles-lettres, devenir le titre le plus brillant pour l'Académie française.

Il me semble (et le desir de rendre un hommage public à un tel récipiendaire contribue à me le persuader) que c'est à moi d'être aujourd'hui l'interprète de leurs sentimens, puisque je suis ici l'ancien de cette colonie d'associés de l'Académie des belles-lettres, adoptés par l'Académie française.

L'ambition d'un bel esprit ordinaire est non-seulement d'arriver à l'Académie, mais encore d'y arriver de bonne heure. La littérature reçoit aujourd'hui l'exemple d'y arriver tard, pour y entrer

---

discours du directeur. L'auteur a senti qu'il n'était plus permis alors à personne de louer M. l'abbé Barthélemy après M. le chevalier de Boufflers; il n'a pas voulu cependant se priver entiérement du plaisir de rendre un hommage public à un ami, l'ami de tous les gens de lettres. Ce discours a été imprimé à la suite de celui du directeur. Le titre seul et plusieurs traits répandus dans l'ouvrage pourront rappeler à quelques personnes des nuages passagers qui s'étaient élevés entre les deux Académies, et que l'admission de M. l'abbé Barthélemy, dans l'Académie française, achevait de dissiper.

avec plus de gloire, pour y être porté en triomphe. Un homme de lettres, né pour l'éclat et la renommée, a eu le courage de disparaître pour ainsi dire pendant plus de trente ans, de se priver des hommages du public pour les mériter, d'élever lentement en silence un monument unique, mais éternel. Il sacrifiait sa vie à sa mémoire, ne travaillant que pour la postérité (le ciel est juste); il a reçu sa récompense; il jouit de sa gloire, nous jouirons de ses lumières.

Ce moment où le doyen des associés de l'Académie des belles-lettres porte dans la première des sociétés littéraires, avec les talens qu'elle exige, les vertus sociales qu'elle desire, et qui depuis plus de quarante ans le font chérir et respecter de tous ses premiers confrères, ce moment est encore intéressant pour les lettres, en ce qu'il resserre les nœuds qui unissent deux illustres Académies, dont l'une, née de l'autre, et toujours plus digne de son origine, s'en souvient toujours, et laisse dans le cœur de la plupart de ses membres un desir secret de remonter vers sa source.

Tous les arts sont frères, toutes les Académies tendent au même but, le progrès des lettres et de la raison; mais cette union est plus intime encore entre l'Académie française et l'Académie des belles-lettres. Celle-ci, plus rapprochée de la pre-

mière qu'aucune autre, par les objets mêmes de ses travaux, lui a toujours fourni de plus abondantes recrues.

C'est dans l'Académie des belles-lettres que la muse de l'Histoire réside comme dans son temple. L'étude de l'antiquité, la recherche des monumens, la critique, sans laquelle l'érudition serait si peu de chose, et qui serait encore quelque chose sans elle, voilà ses attributs distinctifs, mais non pas uniques. « Société savante et laborieuse, que l'on » croit voir, le flambeau à la main, errante sur les » débris du monde, lutter sans cesse contre le tems » pour lui arracher la vérité qu'il s'efforce d'ense- » velir. » Ainsi parlait l'éloquent secrétaire de l'Académie française, succédant ici à un secrétaire de l'Académie des belles-lettres, M. de Bougainville.

Le passé instruit le présent et prépare l'avenir. Tout ce qu'on a fait ne doit pas servir d'exemple, mais peut toujours servir de leçon. « L'utilité de » l'histoire, dit Anacharsis, n'est affaiblie que par » ceux qui ne savent pas l'écrire, et n'est mécon- » nue que de ceux qui ne savent pas la lire. »

Les travaux de l'Académie des belles-lettres en tout genre tendent visiblement de jour en jour vers le plus grand bien possible. Les Mémoires de ses membres, les sujets de ses ptix, ont presque

tous en ce moment un but politique et patriotique. Pour se mettre en possession de toute l'utilité dont elle était susceptible, elle n'attendait qu'un gouvernement qui voulût le bien, qu'un roi qui aimât la vérité; car ce n'est plus le temps où l'on n'avait pas honte d'enfermer dans le séjour du crime le vertueux et savant Fréret, pour avoir donné, sur les premiers temps de notre Histoire, des instructions qu'il eût fallu lui demander avec respect, et recevoir avec reconnaissance. On sait enfin aujourd'hui que l'ignorance n'est bonne à rien, que toute vérité importante est bonne à dire, mais qu'il faut s'assurer de la vérité, et qu'on ne peut s'en assurer que par une discussion libre.

Aucun genre n'est exclu du partage de l'Académie des inscriptions. Les arts agréables, plus utiles qu'on ne pense, *ce superflu, chose très-nécessaire*, lui appartient aussi. Si elle est l'Académie du savoir, elle n'est pas moins celle du goût, c'est l'Académie des belles-lettres; elle a compté parmi ses membres, comme l'Académie française, Thomas Corneille, Boileau, Racine, Fontenelle, Quinault, Duché, Danchet, etc.

Alceste, *Thésée*, *Atys*, *Isis*, *Proserpine*, *Persée*, *Phaéton*, furent composés sous la direction de l'Académie des belles-lettres. Quinault avait ordre de la consulter, et n'obtenait le suffrage de Louis XIV

qu'après avoir obtenu celui de l'Académie. Lorsque Danchet y fut reçu, il n'avait fait que des opéra. Ce genre, que la pédanterie seule se permettrait de dédaigner, rentre dans l'étude de l'antiquité, par la connaissance de la mythologie, qu'il suppose et qu'il exige. D'ailleurs, n'accusons point de frivolité ce qui demande du talent et qui produit du plaisir.

Un philosophe, secrétaire de l'Académie française, et qui était aussi de l'Académie des belles-lettres (M. Duclos), avait aussi fait un opéra. Un de ces savans, qui, n'étant que savans, ne veulent pas qu'on soit autre chose, jugeait que c'était déroger à la dignité d'académicien. « Eh » quoi ! lui dit Duclos, ne commentez-vous pas » tous les jours Pindare et Anacréon ? Trouvez-» vous donc plus de mérite à commenter une chan-» son qu'à l'avoir faite ? »

L'Académie française ne rejette aucun genre, et n'invite à aucun par préférence ; elle prend indistinctement dans tous les états, dans tous les genres de littérature, dans la chaire, au barreau, dans les tribunaux, au théâtre, dans les Académies, dans le monde, à la cour, tout ce qui se distingue par le talent d'écrire, par l'éloquence, par le goût, par une connaissance particulière de la langue. C'est ce temple de Délos, décrit par Anacharsis, ce

temple d'Apollon, où des théories religieuses viennent de toutes les îles, de tous les ports, de toutes les contrées de la Grèce et de l'Asie, porter en tribut leurs hommages et leurs offrandes, et former un spectacle unique dans le monde, par la réunion de ce que les talens et les grâces offrent de plus choisi et de plus varié.

Quand l'Académie française emprunte aux Académies ses filles ou ses sœurs, quelques-uns de leurs meilleurs écrivains, loin de les détourner des travaux propres à leur compagnie, elle couronne en eux ces mêmes travaux, rendus plus utiles par l'art d'écrire. Si elle a montré, dans tous les tems, une prédilection plus marquée pour l'Académie des belles-lettres, c'est parce que celle-ci, accoutumée à la simplicité antique par l'étude continuelle des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, conserve dans toute sa pureté le dépôt de la saine littérature et des vrais principes du goût.

Mais que jamais l'amour de la vénérable antiquité ne serve de prétexte aux injustices de la haîne! ce serait une profanation. Des savans sans goût, et non pas sans envie, ennemis-nés de tout talent contemporain ou seulement moderne, disent qu'ils adorent les Anciens : n'en croyons rien; ils n'ont pas en eux de quoi les aimer. Celui qui peut négliger Racine et Voltaire, qui peut enten-

dre *Phèdre* sans transport, et *Zaïre* sans attendrissement, qui ne sait point par cœur les beaux vers de *la Henriade*, se vante en disant qu'il aime Homère, Sophocle et Virgile.

Boileau aime les Anciens, puisqu'il les traduit en beaux vers; mais son hommage n'est pas assez digne d'eux; il hait trop leurs détracteurs.

Ah ! c'est Fénélon qui aime les Anciens d'un *amour pur* et sans haïr personne; c'est lui qui ornait véritablement l'Académie française, et qui a manqué à l'Académie des belles-lettres. Comme il reproduit partout Homère ! comme il traduit en prose pathétique le Philoctète de Sophocle, aujourd'hui si bien traduit en vers ! Il est heureux par le seul souvenir des beautés antiques : vous le voyez frissonner de tendresse et de plaisir en se rappelant ces vers où Virgile peint le bonheur tranquille, le doux loisir d'un vieux berger assis à l'ombre des arbres qui l'ont vu naître, au bord des fleuves, des fontaines sacrées que connut et aima son enfance.

Le chantre des jardins, le traducteur des *Géorgiques*, n'a pas besoin de nous dire qu'il aime Virgile. Ephestion est aussi Alexandre.

Je vois Voltaire pleurant aux vers de Virgile, lorsqu'il fait au Marcellus de la France, au prince élève de Fénélon, une application aussi ingénieuse

qu'attendrissante, de ces regrets éloquens qu'une mère ne put entendre sans s'évanouir de douleur, et sans vouloir les entendre encore.

Quel est le véritable admirateur d'Homère ? Ce n'est pas celui qui s'obstine mal-adroitement à le défendre et à le louer sur tous les points, ni celui qui, voulant seulement en indiquer les principales beautés, se trouva l'avoir sousligné tout entier. C'est Phidias, à qui un vers d'Homère fit faire son Jupiter olympien ; c'est l'écrivain sage et sensible, qui, en convenant avec Horace qu'Homère sommeille quelquefois, lui applique ce qu'Homère lui-même dit du maître des dieux, qu'il se réveille en lançant le tonnerre ; et cet écrivain, auquel il faut toujours en revenir, c'est toujours Anacharsis.

Quelle foule de héros antiques peints souvent d'un seul trait, toujours en traits ineffaçables ! Ce Socrate, qui, à force de connaissances et de travaux, croyait à peine avoir acquis le droit d'avouer qu'il ne savait rien ; cet Alcibiade, que, malgré tout son orgueil et toute sa gloire, Socrate forçait à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur son orgueil même, et qui ne pouvait être heureux, ni avec un tel maître ni sans un tel ami ; cet Alexandre, qui a rempli la terre d'admiration et de deuil, et dont toutes les volontés eurent l'inflexibilité du destin ; cet Épaminondas, à la mé-

moire duquel suffirait ce regret d'un ami : *Il y a trente ans, il n'y a qu'un moment que je l'ai perdu;* ce Xénophon, qui avait tout à la fois le courage des grandes choses (la fermeté), et celui des petites, beaucoup plus rare et plus nécessaire (la patience).

Un seul trait peut peindre aussi les nations : ce peuple généreux, sensible et spirituel, mais inconstant et léger, auquel on nous a comparés tant de fois, les Athéniens, au déclin de leurs beaux jours, possédaient un juste et un sage qui pouvait seul sauver la république : c'était Phocion; ils le possédaient, et ils disaient : « *Ne souffrons* » *pas qu'avec ce cortège de vertus surannées et de* » *mœurs antiques, Phocion soit assez fort pour corri-* » *ger la plus aimable nation de l'Univers !* »

FIN DES ŒUVRES ACADÉMIQUES.

MÉLANGES POÉTIQUES.

L'INDULGENCE,

POEME.

O MORTEL ! est-ce à toi d'oser être sévère?
Composé monstrueux d'orgueil et de misère,
Ta faiblesse est égale à ta férocité.
D'un Dieu toujours propice et toujours irrité,
Je te vois implorant et lassant la clémence,
Lever au ciel des bras armés pour la vengeance.
Quel est donc ton espoir? Crois-tu, dans ta fureur,
Tromper l'œil de Dieu même, et lui cacher ton cœur?

Mais je veux que ce cœur, dépouillé d'injustice,
D'un courroux vertueux n'accable que le vice.
Eh bien ! il faut encor tempérer ce courroux :
C'est trop peu qu'il soit juste, il faut qu'il soit plus doux.
Le vice est moins affreux qu'un zèle trop sauvage :
Pardonnons. L'indulgence est l'équité du sage.
Heureux qui pourra dire au juge souverain :
« Seigneur, toi seul es juste, et moi je fus humain! »
Ce juge est descendu. La justice en silence
A remis dans ses mains le glaive et la balance;
Mais je vois près de lui la clémence et l'amour.
Toi, qui jugeais ton frère, il t'appelle à ton tour.

Tu

Tu frémis, tu le dois ; crains ta rigueur extrême,
Crains tes propres arrêts ; ils t'ont jugé toi-même.
Malheur ! malheur à toi si tu fus sans pitié,
Si ta vertu brava le vice humilié !
Eh ! quel cœur sait jamais s'il vit dans l'innocence ?
Tout mortel en tout tems a besoin d'indulgence ;
Tout mortel est coupable aux yeux de l'Éternel,
Et le plus rigoureux est le plus criminel.
Mais ce maître des cœurs plaint la faiblesse humaine :
S'il estime le zèle, il réprouve la haine.
Le misantrhope amer, le dévot emporté,
Destructeurs ou tyrans de la société,
Prennent pour la vertu l'humeur et la colère.
Homme farouche et dur, prends pitié de ton frère !
Es-tu faible ? pardonne. Es-tu fort ? soutiens-moi ;
Éclaire ma raison et raffermis ma foi.
Des folles passions si j'ai subi l'empire,
Le ciel t'a-t-il chargé du soin de me maudire ?
Ou si d'un doute encor mon esprit agité,
A travers ce bandeau voit mal la vérité,
Crois-tu qu'à tes fureurs ce doute se détruise ?
Et dois-tu m'outrager quand je veux qu'on m'instruise ?
Mais laissons ce docteur, ardent à discourir,
S'indigner de mes maux au lieu de les guérir.
Il est bien d'autres torts qu'il faut que je pardonne :
L'amour qui me trahit, l'ami qui m'abandonne ;
Et l'indigne rival que l'on m'a préféré,
Et le vil concurrent qui s'est déshonoré
En usurpant ma place, en ravissant ma gloire,
En frustrant mes travaux des fruits de la victoire.....
Il faut oublier tout, profiter du malheur,
Habiter en soi-même et jouir de son cœur.

C'est par de tels conseils que la philosophie,
Ne pouvant l'embellir, console au moins la vie.
Si l'on ne peut aimer, il est doux de sentir
Qu'on a su pardonner, qu'on ne sait point haïr.
La médiocrité n'a pas tant d'indulgence;
Le mérite l'aigrit, et la vertu l'offense:
Tout succès noble et juste est horrible à ses yeux;
Le cœur de l'intrigant est toujours envieux.
Ciel! ô ciel! étouffez cette exécrable envie,
Ou sauvez de ses traits la vertu poursuivie.
Femmes, d'une rivale admirez la beauté;
Amis, soyons rivaux en générosité,
Sachons goûter l'esprit, respecter le génie,
Honorer les talens que le ciel nous dénie.
Je ne vous parle point d'excuser les défauts,
De plaindre les méchans et d'épargner les sots:
C'est le plus faible effort d'une vertu commune:
Peut-être il en faut plus pour souffrir leur fortune,
De leurs basses hauteurs l'insolente bonté;
Mais pour chérir loin d'eux l'auguste pauvreté,
Pour savoir dédaigner le faste et la mollesse,
Voyez à qui le ciel prodigua la richesse.
De leur or accablés ont-ils pu découvrir
Que partager ses biens est tout l'art d'en jouir?
Oh! que je plains un goût dédaigneux et sévère!
Écoutez ces mortels; tous demandent à plaire.
Qu'ils obtiennent d'aimer, ils seront trop heureux.
L'amour embellit tout, il comble tous les vœux:
Amour, mets dans nos cœurs ton indulgence aimable,
Répands sur l'Univers ce charme inexprimable
Qui sait tout transformer, et pour qui chaque objet
Est tout ce que tu veux, et tout ce qui nous plaît!

Si la sœur de l'Amour, l'amitié douce et tendre,
Sur la terre à ma voix daignait encor descendre,
Songeons qu'elle n'admet que des cœurs indulgens,
Qu'elle ne doit plus rien aux amis exigeans;
Qu'il faut tout excuser, froideur, oubli, caprice,
Le partage surtout, et même l'injustice.
Toi qui sus à la fois, et vaincre, et gouverner,
Henri ! tu sus encore aimer et pardonner.
Laissons à Richelieu ses grandeurs despotiques,
Sa digue, ses fureurs, ses chagrins politiques.
Tu daignas épargner Conchine et d'Épernon ;
Ton cœur voulut trois fois faire grace à Biron;
Montpensier à tes pieds adora ta clémence (1),
Et Mayenne attendri publia ta vengeance (2).
Tu jugeas qu'être bon c'érait plus qu'être grand;
Ta gloire est immortelle, et voilà ton garant.
O modèle sacré d'amour et d'indulgence !
De tes douces vertus daigne animer la France,
Daigne éclairer notre âme, et fais-nous concevoir
Qu'aimer est un bonheur, pardonner un devoir.

---

(1) Après la prise de Calais par les Espagnols en 1595, des seigneurs français, factieux et ambitieux, engagèrent le duc de Montpensier à proposer au roi de rendre les gouvernemens héréditaires et souverains, sous la seule condition de l'hommage, c'est-à-dire, de renouveler l'ancien régime féodal qui avait désolé la France et perdu la seconde race. Henri IV fit rougir le duc de Montpensier de cette proposition, lui en fit sentir toutes les conséquences, relativement à ses propres intérêts (à lui Montpensier), et cette triste conférence finit par un attendrissement réciproque.

(2) De l'avoir lassé à la promenade : *Mon cousin*, lui dit-il, *voilà la seule vengeance que je prendrai de vous.* Mot divin, qui suffirait pour faire adorer ce prince.

Le Curé, le Pauvre Homme et son Chien.

MALGRÉ la pauvreté cruelle
Un malheureux n'enviait rien;
Il avait un ami fidèle.
Un ami! dites-vous? Eh! oui; c'était son chien:
Tous deux vivaient d'aumône. Un prêtre charitable
(Car..... il en est), du pauvre entretenait la table
Sans superfluités, comme l'on peut juger.
« Bonhomme, eh bien! avez-vous à manger?
» J'ai réglé votre part de pain et de potage.
» Mes ordres sont donnés; les exécute-t-on? —
» Oui, Monsieur, mais... — Quoi! mais!... — Ah! vous êtes si bon!...
» Si j'osais..... J'ai ma part, oui, mais je la partage;
» Médor en mange la moitié.
» — Qui Médor? — De mon sott, Monsieur, ayez pitié;
» C'est... mon chien. — Votre chien? Quittez-le, je vous prie.
» Ma bonté jusqu'aux chiens n'étend pas ses bienfaits.
Le pauvre en sanglotant s'écrie:
» O mon chien! Eh! qui donc m'aimera désormais? »

TRADUCTIONS

Et imitations libres en vers, de quelques fragmens de divers poètes latins, tant anciens que modernes.

DE VIRGILE.

IIIe. ÉGLOGUE.

. . . . . .

DAMETAS.

Novimus et qui te, transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles nymphæ risêre, sacello.

MENALCAS.

Tùm, credo, cùm me arbustum vidêre Myconis,
Atque malâ vites incidere falce novellas.

DAMETAS.

Aut hîc ad veteres fagos, cùm Daphnidis arcum
Fregisti et calamos, quæ tu, perverse Menalca,
Et cùm vidisti puero donata, dolebas;
Et si non aliquâ nocuisses, mortuus esses.

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent cùm talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multùm latrante Lyciscâ?
Et cùm clamarem: Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus; tu post carecta latebas.

DAMETAS.

An mihi cantando victus non redderet ille,
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit, et mihi Damon
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum, aut unquam tibi fistula cerâ
Juncta fuit? Non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?

DAMETAS.

Vis ergò inter nos, quid possit uterque, vicissim
Experiamur? Ego hanc vitulam, ne fortè recuses,
Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus,
Depono.

. . . . . .

IMITATION.

DAMÉTE.

Nous savons tes exploits : ni le respect des lieux,
Ni des boucs indignés les regards furieux,
Ni le rire moqueur des nymphes indulgentes,
Rien n'a pu contenir tes flammes impudentes.

MÉNALQUE.

Est-ce quand de Mycon je coupai, sous leurs yeux,
Les tendres arbrisseaux et les vignes naissantes?

DAMÉTE.

Ou quand du beau Daphnis, ton rival préféré,
Tu brisas les pipeaux d'un bras désespéré :
Daphnis a l'art de plaire, et toi, l'art de détruire.
Tu mourrais de douleur si tu n'avais pu nuire.

MÉNALQUE.

Que dirait donc son maître alors, qu'un tel fripon.....
T'ai-je vu, vil brigand, du troupeau de Damon

Enlever un chevreau? J'en avertis Philène.
A ses chiens irrités, te dérobant à peine,
Tu cachas dans des joncs ta honte et ton butin.

DAMÉTE.

J'y déposai le prix qu'on retenait en vain,
Que me devait Damon, le prix de ma victoire.

MÉNALQUE.

Toi, vainqueur de Damon! toi, tu connais la gloire!
Tes misérables chants, perdus sur nos coteaux,
Sont l'opprobre du siècle et l'effroi des échos.

DAMÉTE.

Eh bien! fier Menalcas, c'est toi que je défie!
Je brave également tes chants et ta furie.
Cette blanche génisse, honneur de mon troupeau,
Est le prix qu'à ta flûte offre mon chalumeau.

IVe. ÉGLOGUE.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem,
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
Incipe, parve puer, cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

IMITATION.

Ouvre enfin, cher enfant, les yeux à la lumière!
Regarde ces parens dont tu combles les vœux;
A ce souris touchant reconnais une mère
Qui t'a porté neuf mois dans ses flancs douloureux;
C'est aux parens surtout qu'il importe de plaire.
Si la nature ne sourit
Aux grâces d'un enfant aimable,
Nul dieu ne l'admet à sa table,
Et nulle déesse à son lit.

Vᵉ. ÉGLOGUE.

DAPHNIS.

Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri sylvæque loquuntur.
Daphnis et armenias curru subjungere tigres
Instituit; Daphnis thyasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.....
Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores : mandat fieri sibi talia Daphnis;
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen;
Daphnis ego in sylvis, hinc usque ad sidera notus,
Formosi pecoris custos, formosior ipse.

IMITATION.

L'Univers est en deuil lorsque Daphnis expire :
Du puissant dieu du vin Daphnis accrut l'empire.
Par toi, Daphnis, au char de ce dieu fortuné,
Le tigre en frémissant se sentit enchaîné.
Le thyrse arma les mains des Ménades terribles,
Des vengeances du dieu ministres inflexibles.
De ces grands changemens Daphnis seul est l'auteur.
Mais vous, tendres bergers, vous dont il fut l'honneur,
De verdure et de fleurs jonchez ces vastes plaines;
Du plus épais feuillage ombragez ces fontaines;
Surtout d'un juste éloge honorez ce tombeau;
Dites qu'heureux pasteur du plus heureux troupeau,
Bornant à ce doux soin son bonheur et sa gloire,
Ce beau nom de Daphnis vivra dans la mémoire,
Et qu'au fond de ces bois, soigneux de se cacher,
La gloire au fond des bois vint encor le chercher.

VIe. ÉGLOGUE.

Tùm canit errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum;
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis;
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Flotibus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ
Ascræo quos antè seni, quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
His tibi Grynæi nemoris dicatur origo;
Ne quis sit lucus, quo se plus jactet Apollo.
Quid loquar, ut Scyllam Nisi, aut quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis?
Aut ut mutatos Tetei nattavetit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?

IMITATION.

Des poètes divins, Gallus, unique reste,
Hésiode et Linus vous cèdent leurs crayons.
Que dans ces bois sacrés, éteignant ses rayons,
Le dieu du jour, banni de la voûte céleste,
Garde encor les troupeaux du tendre époux d'Alceste :
Chantez, chantez ces bois, délices d'Apollon;
Transportez-y le Pinde et le sacré vallon;
Que ces ormes touffus, détachés des montagnes,
Descendent en cadence au pied de ces campagnes!
Sur ces rians coteaux, sur ces aimables bords,
Muses! répétez-nous vos sublimes accords!
Dirai-je de Nisus, la fille criminelle,

Ou celle dont les chiens, dans leur rage éternelle,
Sortant, rentrant sans cesse et déchirant ses flancs,
Sont l'effroyable écueil des nautonniers tremblans ?

O Térée ! ô fureur ! ô mère trop vengée !
Quels mets offre au tyran une femme outragée !
Voyez-vous ces oiseaux, s'élançant dans les airs,
L'un aux toits des cités, l'autre au fond des déserts ?
Ithis aux bords du Phase, et d'une aile cruelle,
L'ardent Térée encor poursuivant Philomèle ?

VIIe. ÉGLOGUE.

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ,
Cùm primùm pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco, projectâ vilior algâ,
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite domum pasti, si quis pudor, ite, juvenci.

IMITATION.

CORYDON.

Fille du dieu des mers, charmante Galatée,
Plus blanche que le cygne à la plume argentée,
Plus douce que le miel, plus belle que les fleurs,
Au retour des troupeaux viens charmer mes douleurs.

THYRSIS.

Ramène tes troupeaux, bergère fortunée !
Si ce jour pour Thyrsis n'est plus long qu'une année,
Qu'il soit vil à ton cœur, et que, moins odieux,
Le rire affreux du Sarde épouvante tes yeux.

Xe. ÉGLOGUE.

GALLUS.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.....
Sic tibi, cùm fluctus subterlabêre Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
Incipe, sollicitos Galli dicamus amores.....
Venit et upilio; tardi venere bubulci:
Uvidus hyberna venit de glande Menalcas.
Omnes, undè amor iste, rogant? Tibi vènit Apollo:
Galle, quid insanis? inquit, tua cura Lycoris
Perque nives alium, perque horrida castra secuta est.
Venit et agresti capitis Sylvanus honore...
Pan deus Arcadiæ venit.....
Ecquis erit modus? inquit. Amor non talia curat,
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.

Tristis at ille tamen: Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris; soli cantare periti,
Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!.....
Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori:
Hîc nemus, hîc ipso tecum consumeter ævo.....
Tu procul à patriâ (nec sit mihi credere tantùm)
Alpinas, ah! dura, nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!.....
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.....
Non illum nostri possunt mutare labores.....
Omnia vincit amor, et nos cedamus amori..... etc.

IMITATION.

GALLUS.

D'une muse expirante accepte encor l'hommage,
Aréthuse, et fais grace à mon dernier ouvrage!
Puisse Alphée, en roulant ses flots et ses amours,
A tes flots enflammés unir enfin son cours
Sans que jamais Doris, dans les mers de Sicile,
Trouble l'heureux cristal de votre onde tranquille!
Chère onde! inspire-moi des chants dont la douceur
De Cloris pour Gallus amollisse le cœur!
Gallus est l'ornement de nos danses légères,
L'honneur de nos bergers, l'amour de nos bergères.
Peut-il aimer encor l'infidelle Cloris?
Gallus peut-il apprendre à souffrir des mépris?
Tous les dieux des forêts, des vallons, des montagnes,
Pour consoler Gallus désertent nos campagnes;
Des maux de son ami Phœbus est consterné,
Et se souvient encor des rigueurs de Daphné (1).
« L'objet de tant de vœux n'aime qu'une volage,
» Dit-il: du traître amour, tel est le badinage;
» Il se nourrit de sang, il s'abreuve de pleurs,
» Il enchaîne, et jamais il n'assorrit les cœurs.
» Favori des neuf Sœurs, enfant gâté des Grâces,
» Quand mille cœurs soumis s'empressent sur tes traces,
» Le seul qui t'abandonne et qui trahit sa foi,
» Est le seul qui t'engage et qui règne sur toi.
» O destin des mortels! ô faiblesse! ô misère!

(1) Primus amor Phœbi Daphne Peneïa, quem non
Sors iguara dedit, sed sæva cupidinis ira.
OVID. *Metam. lib.* 1.

» Vain espoir du retour ! séduisante chimère !
» Dans l'empire amoureux tout cœur est égaré,
» Et loin des biens offerts cherche un bien desiré. »
Le berger rompt enfin son silence farouche,
Et le nom de Cloris est toujours dans sa bouche ;
Viens, Cloris, viens revoir ces bords délicieux,
Ce vif émail des prés, ce tendre azur des cieux,
L'ombre de ces ormeaux, la fraîcheur de ces ondes,
La douce obscurité de ces grottes profondes,
Ces berceaux arrondis par les mains de l'Amour,
Où ma vie avec toi s'écoulait comme un jour.
Vous qui charmez nos maux, dieux de la mélodie,
Pasteurs harmonieux, honneur de l'Arcadie,
Chantez, faites redire aux échos attendris,
Et le nom de Gallus, et le nom de Cloris ;
Ramenez dans nos bois, par l'art de Thessalie (1),
(S'il n'est plus d'autre attrait) l'ingrate qui m'oublie,
Qui m'aimait, qui me fuit, qui, sous une autre loi.....
Hélas ! eh ! qui jamais aimera comme moi ?
Insensée ! où fuis-tu ? Dans quel climat barbare
Ton infidelle ardeur te transporte et t'égare ?
Quel aspect ! quels frimats ! Ah ! qu'un pouvoir divin
Adoucisse pour toi les bords glacés du Phin !
Que pour toi ces rochers, dépouillant leur rudesse,
De tes pas amoureux respectent la mollesse !
Que dis-je ? quels dangers volent autour de toi !
Que de sujets nouveaux de douleur et d'effroi !
D'où te vient cette audace et cette ardeur guerrière ?
Ce casque étincelant, cette armure étrangère,

(1) Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim!
VIRG. *Eglog. viij. Pharmaceutria.*

Qui presse et qui meurtrit tes membres délicats ?
Quoi! Cloris dans un camp et parmi des soldats !
Je reconnais l'Amour : cet enfant redoutable
Impose à l'Univers son joug inévitable ;
Cédons à ce vainqueur des mortels et des dieux ;
Allons revoir Cloris, et mourir à ses yeux.

ÉNÉIDE.

LIVRE II.

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens, trepidusque repentè refugit
Attollentem iras, et cœrula colla tumentem.

IMITATION.

Tel, lorsque d'un serpent foulé sous des buissons,
La rage et la douleur exaltent les poisons,
L'homme effrayé s'enfuit en voyant la vipère
Enfler son cou bleuâtre et siffler de colère.

LIVRE IV.

Mort de Didon.

Dixit, et os impressa toro : Moriemur inultæ?
Sed moriamur, ait : sic, sic juvat ire sub umbras.
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostræ secum ferat omina mortis.
Dixerat, atque illam media inter talia ferro
Collapsam aspiciunt comites, ensemque cruore
Spumantem, sparsasque manus ; it clamor ad alta
Atria. . . . . .
. . . . . Resonat magnis plangoribus æther.

Non aliter quàm si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros flammæque futentes
Culmina perque hominum volvantur perque deorum.
Audiit exanimis trepidoque exterrita cursu,
Unguibus ora soror fædans et pectora pugnis,
Per medios ruit, ac morientem nomine clamat :
Hoc illud, germana, fuit ? me fraude petebas !.....
. . . . . Comitemne sororem
Sprevisti moriens ? . . . . . .
. . . . . Date, vulnera lymphis
Abluam ; et extremus si quis super halitus errat,
Ore legam. . . . . .
Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit, infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro est ; oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

IMITATION.

Tout est fini, moutons..... Quoi ! sans punir l'offense ?.....
Ah ! laissons aux destins le soin de ma vengeance.
Mourons. Que mon bûcher, de son lugubre éclat
Poursuivant sur les flots les regards de l'ingrat,
De ma sanglante mort lui porte le présage.
Infidèle Troyen, tu verras ton ouvrage !
Sichée, illustre époux ! seul digne de mon cœur,
Reçois ta tendre Élise, et pardonne une erreur !
Elle dit : un essaim de femmes éplorées
La voit lever au ciel ses mains désespérées,
Se frapper, se débattre : un cri remplit les airs,
Tel que, dans Tyr en cendre ou dans Carthage aux fers,
Le deuil universel pourrait le faire entendre :

Anne accourt, cette sœur si chérie et si tendre ;
Elle accourt, la terreur et la mort dans les yeux,
Se meurtrissant le sein, arrachant ses cheveux.
O Didon ! ô ma sœur ! tu me trompais, barbare !
Ingrate, espères-tu que la mort nous sépare ?
Tes vœux seront déçus !..... Amis, secondez-moi,
Compagnons, dont toujours elle éprouva la foi,
Lavons, fermons sa plaie. A sa rage affaiblie
Dérobons, s'il se peut, les restes de sa vie.....
A ce courroux si tendre, à cet espoir si vain,
Didon connut sa sœur, et lui tendant la main,
Entr'ouvre un œil mourant qui cherchait la lumière ;
La lumière l'accable, et ferme sa paupière.
Déjà son ombre errante habite ce séjour,
Ces bosquets consacrés aux victimes d'amour (1).
Là, toujours rappelant sa gloire et son outrage,
Elle invoque Annibal (2) et l'annonce à Carthage.

LIVRE VI.

Dédale et Icare.

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro ;
Bis patriæ cecidere manus.

---

(1) Hîc quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, et myrtea circùm
Sylva tegit, curæ non ipsâ in morte relinquunt.
Énéid. lib. vj.

(2) Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos.
Ibid. lib. iv.

O déplorable Icare ! ô profonde douleur !
Trois fois il s'efforça d'y tracer ton malheur,
Trois fois son cœur frémit en figurant tes ailes,
Et le burin tomba de ses mains paternelles.

D'HORACE.

Palinodie, lib. I, ode XVI.

O matre pulchrâ filia pulchrior !
Quem criminosis cumque voles modum
Pones ïambis, sive flammâ,
Sive mari libet Adriano.
Non Dyndimene, non adytis quatit
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Liber æquè, non acuta
Sic geminant Corybantes æra,
Tristes ut iræ : quas neque Noricus
Deterret ensis, nec mare naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipse ruens tumultu.
Fertur Prometheus addere principi
Limo coactus particulam undiquè
Desectam, et insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.
Iræ Thyesten exitio gravi
Stravere, et altis urbibus ultimæ
Stetere causæ, cur perirent
Funditùs, imprimeretque muris
Hostile aratrum exercitus insolens.
Compesce mentem : me quoque pectoris
Tentavit in dulci juventâ
Fervor, et in celeres ïambos

Misit furentem. Nunc ego mitibus
Mutare quæro tristia, dùm mihi
Fias recantatis amica
Opprobriis, animumque reddas.

IMITATION.

Fille plus belle encor que ta charmante mère,
Quoi ! j'ai pu t'outrager ! Ma jalouse colère
A pu les enfanter, ces indignes écrits
Où j'affecte pour toi de coupables mépris !
Ni les sons éclatans des fougueux Corybantes,
Ni les cris forcenés des terribles Bacchantes,
N'égalent la fureur des amours irrités ;
Elle ébranle le monde et détruit les cités.
Amour, tu perdis Troye, et tu trahis Mégare.
Nisus est opprimé par sa fille barbare,
Et le cheveu fatal à Minos est livré
Par un cœur, de démence et d'amour enivré ;
Progné, Médée, Atrée !..... O parricide rage !
Soleil, tu reculas ! Amour, c'est ton ouvrage !
De l'Amour en fureur rien ne suspend les coups ;
Il brave, et la tempête, et les dieux en courroux.
Quand Prométhée au ciel alla ravir la flamme,
Des ardeurs du Lion il embrâsa notre âme.
O toi ! dont la douceur égale les attraits,
Oui, contre ta vertu j'osai lancer mes traits ;
Mais vois mon repentir, vois l'ardeur qui m'anime,
Et pardonne à l'amour qui fit seul tout mon crime !

TRADUCTION comique, ou Parodie de l'ode VII du livre III.

Quid fles, Asterie, quem tibi candidi

Primo restituent vere favonii
Thynâ merce beatum
Constanti juvenem fide
Gygen? Ille notis actus ad Oricum
Post insana capræ sidera, frigidas
Noctes non sine multis
Insomnis lacrymis agit.
Atqui sollicitæ nuntius hospitæ
Suspirare Chloën, et miseram tuis
Dicens ignibus uri
Tentat mille vafer modis.
Ut Prætum mulier perfida credulum
Falsis impulerit criminibus, nimis
Casto Bellerophonti
Maturare necem refert.
Narrat penè datum Pelea tartaro
Magnessam Hippolyten dum fugit abstinens;
Et peccare docentes
Pellax historias monet.
Frustrà: nam scopulis surdior Icari
Voces audit adhuc integer: at tibi
Ne vicinus Enipeus
Plus justo placeat, cave.
Quamvis non alius flectere equum sciens
Æquè conspicitur gramine Martio,
Nec quisquam citus æquè
Tusco denatat alveo.
Primâ nocte domum claude, neque in vias
Sub cantu querulæ despice tibiæ,
Et te sæpè vocanti
Duram, difficilis mane.

IMITATION.

Ne pleurez point ; allez, votte époux reviendra :
Croyez qu'on voit toujours revenir ces gens-là.
Il reviendra bien riche ; il vous verra bien belle,
Vous trouvera bien tendre, et vous croira fidelle.
Seul au lit maintenant il y périt d'ennui,
Excepté lorsqu'il rêve et vous croit avec lui.
Son hôtesse rusée en veut à votre couche,
Lui dit mille douceurs, le baise sur la bouche,
L'assomme de poulets, l'entoure de grisons
Qui parlent des Prætus et des Bellérophons,
Et font cent contes bleus, enseignant à mal faire ;
Il les envoie au diable ou bien à la chimère.
Les rocs battus des vents sont moins durs et moins sourds ;
Elle perd ses baisers, ses billets, ses discours.

Mais vous, la belle, avec le voisin Énipée,
N'allez pas cependant faire quelque équipée ;
Vraiment il est bien fait, a bon air à cheval,
Danse comme Vestris, et ne chante point mal,
Sage, et de votre époux l'ami sur toute chose ;
Mais n'en fermez que mieux votre porte, et pour cause.

TRADUCTION ou imitation nouvelle de la fameuse ode Donec gratus eram tibi, etc. *Ode IX du livre III.*

HORATIUS.

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

LYDIA.

Donec non aliâ magis
Arsisti, neque erat Lydia post Chloën,
Multi Lydia nominis
Romanâ vigui clarior Iliâ.

HORATIUS.

Nunc me Thressa Chloe regit
Dulces docta modos et citharæ sciens,
Pro quâ non metuam mori
Si parcent animæ fata superstiti.

LYDIA.

Me torret face mutuâ
Thurini Calaïs filius Ornithi,
Pro quo bis patiar mori
Si parcent puero fata superstiti.

HORATIUS.

Quid si prisca redit Venus,
Diductosque jugo cogit aëneo,
Si flava excutitur Chloe
Rejectæque patet janua Lydiæ?

LYDIA.

Quanquam sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Iracundior Adriâ,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

IMITATION.

HORACE.

Quand je plus à tes yeux, quand je t'aimais, Lydie,
Quel délire enchanteur embellissait ma vie!
Esclave fortuné, je régnais; *le grand roi* (1),
Au trône de l'Asie, était moins grand que moi.

(1) On appelait ainsi le roi de Perse.

LYDIE.

Oui, j'étais reine alors, ton cœur fut mon empire;
J'aurais fait mon bonheur d'aimer jusqu'à la mort;
Je craignais peu Chloé, j'enviais peu sa lyre (1),
Et l'heureuse Ilia (2) put envier mon sort.

HORACE.

Je brûle pour Chloé d'une ardeur éternelle :
Tu connais ses talens, tu vois comme elle est belle;
Dieux ! qui me consolez par ces nouveaux liens,
Retranchez de mes ans pour ajouter aux siens.

LYDIE.

Mirtil m'a su charmer : pour la tendre Lydie
Mirtil est le seul bien qui soit dans l'Univers;
Pour prolonger ses jours j'irais jusqu'aux enfers,
Aux déités du Styx offrir cent fois ma vie.

HORACE.

Mais..... si quittant Chloé, si t'aimant seule enfin
Je rentrais pour toujours dans ma première chaîne,
Si j'osais suivre un dieu qui vers toi me ramène,
O toi qui m'aimas tant ! quel serait mon destin ?

LYDIE.

Le liége est moins léger que ton cœur n'est volage :
Moins que toi l'Océan est sujet à l'orage;
Plus constant et plus doux Mirtil a plus d'appas;
Mais..... je vis pour toi seul, et mourrai dans tes bras.

---

(1) Chloé était grande musicienne.

Dulces docta modos et citharæ sciens.

(2) Ilia, mère de Romulus, devenue une divinité chez les Romains.

RÉSIGNATION DU SAGE,

ÉPITRE XVI, LIVRE PREMIER.

DIALOGUE entre un sage et un tyran.

Vir bonus et sapiens audebit dicere : Pentheu,
Rector Thebarum, quid me perferre patique
Indignum coges? — Adimam bona. — Nempè pecus, rem,
Lectos, argentum? Tollas licet. — In manicis et
Compedibus sævo te sub custode tenebo. —
Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit : moriar; mors ultima linea rerum est.

IMITATION.

Le crime à la vertu peut-il donner la loi?
Fier tyran des Thébains, que peux-tu contre moi? —
Je peux t'ôter tes biens. — Prends-les; ils t'appartiennent.
Sans doute plus qu'à moi ces vils biens te conviennent. —
Toi, si tu peux souffrir l'affreuse pauvreté,
Tu pleureras du moins ta chère liberté.
Les fers ébranleront ce superbe courage,
Les tortures..... tu ris? — Oui, de ta vaine rage :
Un dieu, quand je voudrai, saura changer mon sort. —
Eh! quel est donc ce dieu plus fort que moi? — La mort.

D'OVIDE.

MÉTAMORPHOSES.

CADMUS et HERMIONE changés en serpens.

Dum spatium victor victi considerat hostis,
Vox subitò audita est; neque erat cognoscere promptum
Undè, sed audita est, quid Agenore nate, peremptum
Serpentem spectas? Et tu spectabere serpens.
Jamque malis annisque graves, dùm prima retractant
Fata domûs, releguntque suos sermone labores,
Num sacer ille meâ trajectus cuspide serpens,
Cadmus ait, fuerit? . . . . . .
Quem si cura Deûm tam certâ vindicat irâ, etc.....
Dixit, et ut serpens in longam tenditur alvum.....
Ille quidem vult plura loqui, sed lingua repentè
In partes est fissa duas. . . . . .
Nuda manu feriens exclamat pectora conjux
Cadme, mane, teque his infelix, exue monstris!.....
. . . . . Cur non
Me quoque cœlestes in eumdem vertitis anguem?
. . . . . .
Et subitò duo sunt junctoque volumine serpunt.
Nunc quoque nec fugiunt hominem nec vulnere lædunt,
Quidque priùs fuerint placidi meminere dracones.

IMITATION.

Cadmus à sa compagne, après tant d'infortunes,
Rappelait leurs douleurs et leurs pertes communes.
« Ce serpent qui gardait la fontaine de Mars,
» Ce monstre que ma main perça de mille dards,
» De remords importuns agite ma pensée;

» La majesté du dieu serait-elle offensée ?..... »
Tout à coup il se tait et sa langue se fend,
Son corps se rétrécit et s'alonge en serpent.....
Hermione s'écrie : O prodige effroyable !
Cadmus, que deviens-tu ? Quel puissant dieu t'accable ?
Mon père !..... (1) Ah ! que je suive un époux malheureux ;
Transformez votre fille en un serpent affreux !.....
A ces mots dépouillant leur stature superbe,
Ils rampent sur la terre, ils se glissent sous l'herbe ;
Mais ils n'ont point pour nous de dards ni de venins.
On ne les voit point fuir à l'aspect des humains :
De tout ce qu'ils étaient ils gardent la mémoire ;
Ils voudraient nous conter leur déplorable histoire ;
Leurs regards attendris disent : *Pleurez sur nous,*
Ne nous redoutez point ; nous fûmes comme vous.
Ainsi fut accompli cet oracle funeste
A Cadmus annoncé par une voix céleste,
Quand les bras tout sanglans, l'œil ardent de courroux,
Il contemplait le monstre expirant sous ses coups :
« Tu vois, et ta gloire, et ton crime
» Que tu dois expier un jour.
» Fils d'Agénor, prends ta victime,
» Tu seras serpent à ton tour. »

Doctrine de Pythagore.

Subripit hæc ævi demoliturque prioris
Robora, fletque Milon senior, cùm spectat inanes,
Illos qui fuerant solidorum mole tororum,
Herculeis similes, fluidos pendere lacertos.
Flet quoque ut in speculo rugas aspexit aniles

(1) Hermione était fille de Mars.

Tyndaris, et secum cur sit bis rapta requirit.
Tempus edax rerum, tuque invidiosa vetustas,
Omnia destruitis, vitiataque dentibus ævi,
Paulatim lentâ consumitis omnia morte.

IMITATION.

Où sont tes bras d'Hercule et tes puissantes armes,
Vieux Milon? Tu les vois, et tu verses des larmes.
Et toi que sans aimer nul mortel n'a pu voir,
Est-ce toi qui gémis à l'aspect d'un miroir?
Beauté, qui perdis Troye et causas tant d'envie,
Est-ce toi que Pâris et Thésée ont ravie?
O tems qui détruis tout! ô destin des mortels!
Jouissances d'un jour et regrets éternels!

De Arte amandi.

Ite per exemplum, genus ô mortale! Dearum,
Gaudia nec cupidis vestra negate viris.
Ut jam decipiant, quid perditis? Omnia constant,
Mille licet sumant, deperit indè nihil.

IMITATION.

Belles, récompensez vos fidèles amans!
Loin d'ici les refus, les rigueurs, les tourmens.
Vont-ils porter ailleurs leur inconstant hommage?
Ils vous ont tout laissé, l'amour et le bel âge;
Jouissez, triomphez, répandez le bonheur;
Des belles et des dieux c'est l'immortel honneur.

De Remedio amoris.

Ut possis odisse tuam, Pari! funera fratrum
Debueras oculis substituisse tuis.

Imitation et développement de ces deux vers.

Tes frères ne sont plus, Pâris ! et dans tes bras
Je vois l'objet fatal, auteur de leur trépas.
Que l'amour fraternel allume ici ta haine !
Redemande leur sang à ta perfide Hélène.
Si pour cette beauté l'amour te parle encor,
Tu deviens son complice et l'assassin d'Hector.

Imitations libres de quelques autres fragmens du même ouvrage.

Quamvis infelix mediâ torreberis Ætnâ
Frigidior glacie fac videare tuæ.
Et sanum simula. . . . . .
Jam ponet fastus, cùm te languere videbit,
Hoc etiam nostrâ munus ab arte feres.

Feignez d'être guéri si vous voulez guérir;
Elle en sera moins fière, et peut-être sa flamme.....
Mais de ce vain espoir pourquoi flatter votre âme?
Songez à l'oublier, et non à l'attendrir.

Tu quoque qui causam finiti reddis amoris,
Deque tuâ dominâ multa quetenda refers,
Parce queri, meliùs sic ulciscere tacendo,
Dum desideriis effluat illa tuis.
Et malim taceas quàm re desîsse loquaris,
Qui nimiùm multis, non amo, dicit, amat.....
. . . . . Odio qui finit amorem,
Aut amat, aut ægrè desinet esse miser.....

Qui silet, est firmus; qui dicit multa puellæ
Probra, satisfieri postulat ille sibi.

Ah! je respire enfin; j'ai su briser ma chaîne,
Me dit cent fois l'amant de la coquette Ismène:
Je cherchais dans ses yeux ce calme de son cœur;
Ses yeux étincelaient d'amour et de fureur.
Il exhale en sermens l'ardeur qui le dévore:
Sermens de n'aimer plus disent qu'on aime encore:
Tu triomphes tout haut et tu gémis tout bas;
Prouve ta guérison en ne t'en vantant pas.
Point d'éclat; l'oubli seul venge d'une infidelle;
Tu vas lui pardonner puisque tu te plains d'elle.

PARAPHRASE des vers suivans, du même ouvrage.

Sæpè reas faciunt et amant.....
Fortè aderam juveni, dominam lectica tenebat,
Horrebant sævis omnia verba minis.
Jamque vadatarus, lecticâ prodeat, inquit;
Prodierat: visâ conjuge mutus erat.
Et manus, et manibus duplices cecidere tabellæ.
Venit in amplexus, atque ita: vincis, ait.

« Oh! combien je rougis de ma folle constance!
» Combien l'illusion te prêta de puissance,
» Sylvie! âme sans foi, que mon cœur égaré
» Adora si long-tems comme un objet sacré! »
Ainsi parlait Sylvandre, et sa douleur amère
Méconnaissait l'amour masqué par la colère,
Quand d'un souris flatteur, fait pour charmer les dieux,
A ses yeux éperdus Sylvie ouvrit les cieux.
Quel moment! quel combat pour son âme attendrie!
Elle approche; il pâlit, il se trouble, il s'écrie,

Frémissant de courroux, de tendresse et d'effroi :
« Tu l'emportes, cruelle, et mon cœur est à toi.
» Un seul de tes regards assure ta victoire ;
» T'aimer est ma vertu, t'enflammer est ma gloire. »

IMITATION plus rapprochée de l'original dans les vers suivans, encore du même ouvrage.

Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas,
Submoveo dotes impius ipse meas.
Callimachum fugito, non est inimicus amori,
Et cum Callimacho, tu quoque, Coë, noces!
Me certè Sappho meliorem fecit amicæ,
Nec rigidos mores Theïa Musa dedit
Carmina quis potuit tutò legisse Tibulli?
Vel tua, cujus opus Cynthia sola fuit?
Quis potuit lecto durus discedere Gallo?
Et mea nescio quid carmina dulce sonant.

Un poète amoureux va donner aujourd'hui
Un trop sage conseil qu'il ne prend pas pour lui.
Vous qui craignez d'aimer, écartez ces poètes,
Des transports de l'amour éloquens interprètes,
De qui les vers touchans portent au fond des cœurs
L'attrait des voluptés et les tendres langueurs.
Redoutez Callimaque, évitez Simonide,
A leurs hymnes sacrés Vénus même préside.
L'amour dictait vos chants, aimable Anacréon,
Sapho, qui charmais tout hors le cœur de Phaon!
Qui lirait sans danger ou Properce ou Tibulle?
Ne vous fiez pas même à ce galant Catulle,
Pas même à moi, mes vers ont un son tendre et doux;
Amans infortunés, tout est poison pour vous!
Soyez sourds, comme Ulysse, à la voix des sirènes.

IMITATION des vers de Silius Italicus, qui répondent au discours que le Campanien Pacuvius tient à Pérolla son fils dans Tite-Live, pour le détourner du projet que ce jeune homme avait formé d'assassiner Annibal à table pendant son dîner, où il serait sans gardes et sans armes.

Fallit te mensas inter quod credis inermem :
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus, armat
Majestas æterna ducem ; si admoveris ora,
Cannas et Trebiam antè oculos Thrasymenaque busta,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Sans armes, sans défense, assis dans un festin,
Annibal d'un coup d'œil confondra l'assassin.
Eh ! n'est-il pas toujours entouré de sa gloire ?
N'a-t-il pas en tous lieux pour garde la victoire ?
Annibal d'un échec ne connaît point l'affront ;
Cannes et Thrasymène, imprimant sur son front
De leurs grands monumens la majesté terrible,
Arment de tous leurs traits ce héros invincible :
Paul Émile, ombre illustre, Émile, ce grand cœur,
Debout à ses côtés défendra son vainqueur.

ÉPIGRAMME connue sur la prétention qu'avait Néron de descendre d'Énée.

Quis neget Æneæ magnâ de stirpe Neronem ?
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.

Oui, Néron par Énée est issu de Cypris,
L'un aux feux enlève son père,
L'autre au jour enlève sa mère :
Pieux Énée, observe, et reconnais ton fils.

ADIEU d'une jeune femme mourante, à un mari tendrement aimé.

Immatura perî, sed tu felicior annos
Vive tuos, conjux optime, vive meos.

Je meurs dans mon printems : joignez, destins plus doux,
Les jours qui m'étaient dus, aux jours de mon époux.

ADIEU à la Fortune et à l'Espérance.

Inveni portum : Spes et Fortuna, valete.
Sat me lusisris, ludite nunc alios.

Inconstante Fortune, et vous Espoir si doux,
Adieu ; je suis au port, séduisez d'autres foux.

SUR une mère et un fils, tous deux monocules.

Lumine Acon, dextro, capta est Leonilla, sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque deos :
Parve puer, quod habes lumen concede parenti,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Tous deux privés d'un œil par un destin funeste,
Et tous deux plus beaux que le jour,
Bel enfant, à ta mère offre l'œil qui te reste :
Elle sera Vénus, et toi l'aveugle Amour.

IMITATION des vers de Santeuil, qu'on lisait au bas de la belle statue en marbre du grand Condé, par Coysevox, sur le grand escalier de Chantilly, avant que la barbarie et l'avarice eussent détruit ce beau lieu.

Quem modò pallebant fugitivis fluctibus amnes
Terribilem bello, nunc docta per otia Princeps
Pacis amans, lætos dat in hortis ludere fontes.

Les fleuves effrayés dans les champs du carnage,
Cédaient à ce vainqueur leur onde et leur rivage:
Leurs jeux dans ces jardins enchantent nos regards,
Et Condé n'aime ici que la paix et les arts.

TRADUCTION de l'épitaphe du célèbre docteur Arnauld, par le même Santeuil.

Son cœur seul fut apporté à Port-Royal-des-Champs, ses autres restes ayant été ensevelis dans les Pays-Bas, où il était resté caché jusqu'à la mort.

Ad sanctas rediit sedes, ejectus et exul,
Hoste triumphato, tot tempestatibus actus,
Hoc portu in placido, hâc sacrâ tellure quiescit
Arnaldus, veri defensor et arbiter æqui.
Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus,
Huc cœlestis amor rapidis cor transtulit alis,
Cor nunquam avulsum, nec amatis sedibus absens.

Après trente ans d'exil, de combats et d'orages,
Le martyr de la foi, le fléau des erreurs,
Arnauld vient dans ce port, à l'abri des naufrages,
Braver ses ennemis et ses persécuteurs.
N'envions point sa cendre à la terre étrangère

Qui

Qui leur cacha sa vie et trompa leur colère :
L'amour rapporte ici son cœur reconnaissant,
Qui de ces lieux sacrés ne fut jamais absent.

Les vers de Santeuil sont d'une sensibilité touchante. Un grand poète ne pouvait rien dire de plus convenable ni de plus éloquent de l'éloquence propre au sujet ; mais aussi le plus grand Janséniste ne pouvait rien dire de plus fort à la louange de M. Arnauld, et le *hoste triumphato*, malgré les victoires que ce docteur était censé avoir remportées sur le ministre Claude et les Protestans, avait bien l'air de désigner les Jésuites. Ceux-ci firent un grand crime à Santeuil du *veri defensor* ; ils le dénoncèrent au Pape et à Louis XIV comme panégyriste et fauteur d'hérétiques ; ils le menacèrent, s'il ne se rétractait, de lui faire ôter une pension qu'il avait du roi ; mais pourquoi fallait-il que des moines eussent le crédit de faire enlever à un homme de mérite la juste récompense de ses talens ? Pourquoi fallait-il qu'ils persécutassent l'illustre Arnauld après sa mort, dans la personne de son panégyriste ? Santeuil, effrayé de leurs menaces, fit un poëme en vers ïambes, où il protestait de sa soumission au Saint-Siége, et déclarait que si Arnauld eût été frappé des foudres du Vatican, ce célèbre docteur aurait cessé d'être pour lui un objet d'estime et de respect :

Ictus illo fulmine
Trabeate doctor, jam mihi non amplius
Arnalde saperes.

C'était répandre un doute sur la condamnation et l'hérétricité de M. Arnauld; mais les Jésuites n'admettaient pas le doute sur ce point; ils exigeaient qu'au lieu du conditionnel *saperes*, on mît le positif *sapies*. Enfin par accommodement, on prit un milieu, qui fut de mettre *sapias*, mot assez équivoque en cet endroit, et que chacun put interpréter à sa manière. C'est bien le cas de s'écrier avec Perse: *O curas hominum!* Que de futilité, mais que de mauvaise foi dans les querelles théologiques!

Épitaphe de Santeuil, par M. Rollin.

Quem superi præconem, habuit quem sancta poetam
Relligio, jacet hoc marmore Santolius.
Ille etiam heroas, fontesque et flumina et hortos
Dixerat; at cineres quid labor iste juvat?
Fama hominum merces sit versibus æqua profanis;
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Santeuil chantant des saints les vertueux exemples,
D'hymnes harmonieux fit retentir nos temples;
S'il chanta les héros et les enfans des rois,
Ce grand nom de Condé fameux par tant d'exploits,
Des eaux de Chantilly la fraicheur et les charmes,
Et les arts de la paix, et le fracas des armes,
La gloire a couronné ses profanes écrits;
Mais de ses vers sacrés que Dieu seul soit le prix!

INSCRIPTION pour la fontaine du parc de Fleury-d'Argouges en Gâtinois, à l'ouest de Fontainebleau, par M. Rollin.

Dives aquæ, mox pauper, aquæ nunc rursùs abundans,
Sperare adversis didici, meruisse secundis,
Atque alium cuncta undè fluunt agnoscere fontem.

Source long-tems tarie, et deux fois renaissante,
Instruit par la leçon que ton cours me présente,
Espérant dans l'adversité,
Craignant dans la prospérité,
Je remonte à la source éternelle et féconde,
Qui verse en tous les tems ses bienfaits dans le monde.

VERS pour être mis au bas du portrait de Louis Racine, fils de Jean Racine, et auteur du poëme de la Religion, par M. Coffin.

En quem religio sibi vindicat unica vatem,
Cujus scripta velit vel pater esse sua.

De notre auguste foi, voici le chantre heureux :
Son père eût envié ses vers religieux.

JUSTIFICATION de la Providence.

Junior fui, etenim senui; et non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem. (Ps. 36, vers. 25.)

J'ai vieilli dans le monde, et ma longue carrière
M'a fait voir des humains l'erreur et la misère;
Mais je n'ai jamais vu le juste abandonné,
Ni son fils à l'opprobre, à la faim condamné.

Attollite portas principes vestras, et elevamini portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. Quis est iste Rex gloriæ? Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ. (Ps. 23, vers. 9 et 10.)

Ouvrez-vous, portes éternelles;
L'éternel Roi de gloire entrera dans ces murs.
Rois mortels, soyez bons; peuples, soyez fidèles,
Que vos mains soient sans tache, et que vos cœurs soient purs.
Quel digne hommage offrir à sa grandeur suprême?
Quel est ce Roi de gloire, et que veut-il de nous?
C'est l'hommage des cœurs, c'est la vertu qu'il aime,
C'est l'auteur de tout bien, c'est Dieu, c'est Dieu lui-même
Qui vient habiter parmi vous.

ÉPITAPHE du fameux Abraham Duquesne.

De Duquesne en ce lieu, c'est le cœur qui repose.
Ruyter eut un tombeau chez ses concitoyens:
Ne cherche point, passant, par quelle étrange cause
Le vainqueur de Ruyter n'en a pas chez les siens.
N'accuse point ses fils, n'accuse point la France.....
Le respect *du grand Roi* me condamne au silence.

FIN DU TOME PREMIER.

656200

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

MÉLANGES ACADÉMIQUES.

Préface..... Page j

Éloge de René Descartes, discours qui a remporté le prix de l'Académie française en l'année 1765..... 1

Les avantages de la paix, discours qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie française, en janvier 1767..... 51

Éloge de Pierre Corneille, discours qui, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, a remporté le prix d'éloquence donné en 1768, etc..... 90

Éloge de Henri IV, discours qui, au jugement de l'Académie royale de la Rochelle, a remporté le prix en 1768..... 133

Éloge de Molière, discours qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu l'accessit en 1769 ou 1770..... 184

Éloge de Massillon, discours qui a remporté

le prix d'éloquence à l'Académie de Marseille, vers l'an 1769 ou 1770..... 213

ÉLOGE DU CHEVALIER BAYARD, 1770. 238

DE LA NÉCESSITÉ D'AIMER, poëme qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu l'accessit en 1764..... 270

ÉPITRE AUX MALHEUREUX, pièce qui a eu l'accessit du prix de l'Académie française en 1766..... 275

DOIT-ON PLEURER A LA MORT DES OBJETS QU'ON AIME?..... 281

CONTRE LES MARIAGES SANS INCLINATION, poëme qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu l'accessit en 1768..... 287

LES VOLCANS, ode qui, au jugement de l'Académie de Marseille, a remporté le prix le 25 août 1769..... 293

RÉGULUS DANS LE SÉNAT, poëme qui, au jugement de l'Académie de Marseille, a eu l'accessit dans la même séance (25 août 1769.).... 297

DISCOURS prononcé par M. Gaillard à son élection par MM. de l'Académie française, à la place de M. l'abbé Alary, le jeudi 21 mars 1771, etc. 302

DISCOURS de M. Gaillard au roi Louis XVI, sur son sacre en 1775, comme directeur de l'Académie française..... 314

HISTOIRE ABRÉGÉE DE L'ESCLAVAGE ET DE

LA SERVITUDE, discours lu à l'Académie française, le 25 août 1780, au sujet de l'abolition de la servitude dans les domaines du roi..... 317

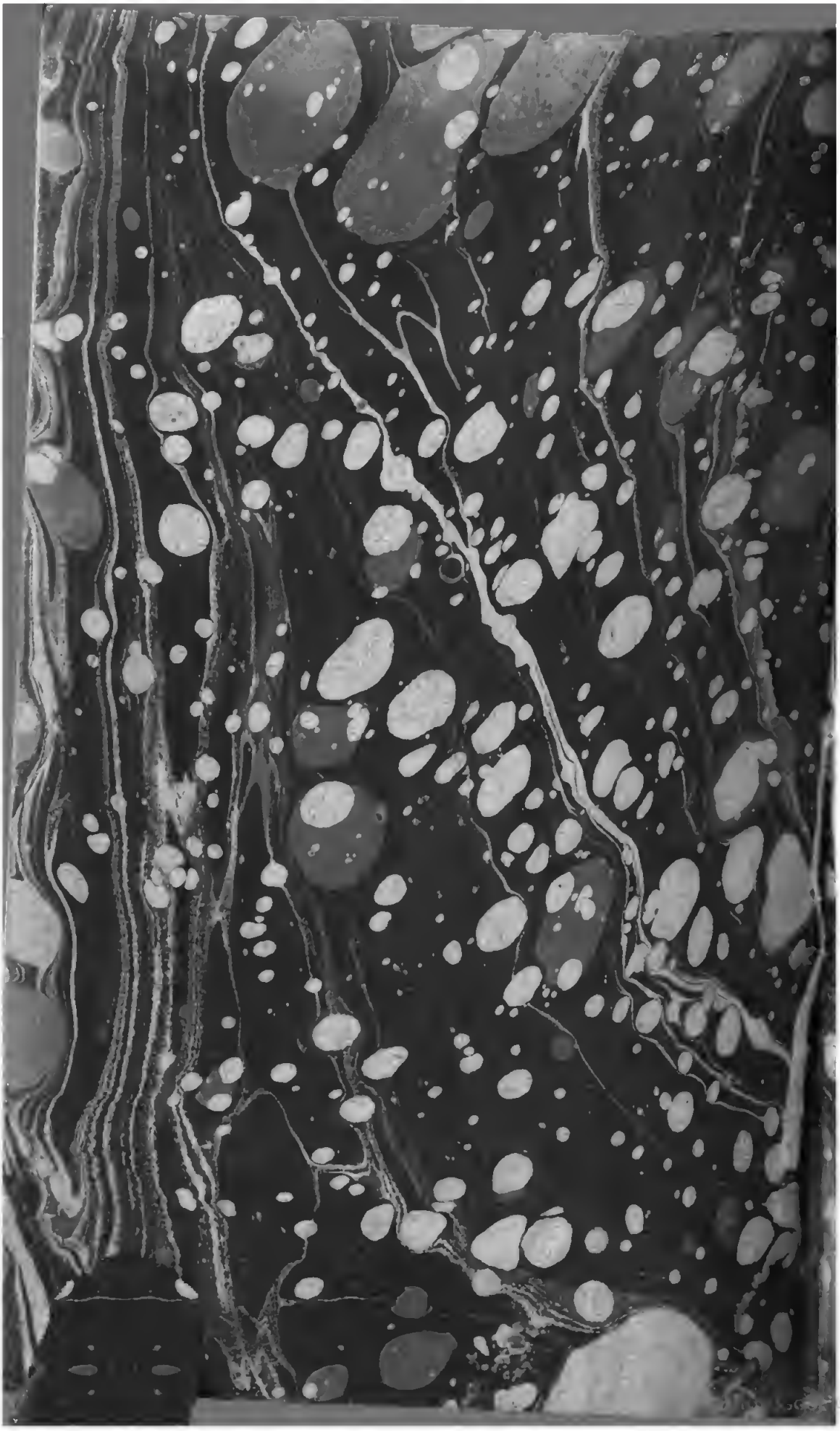
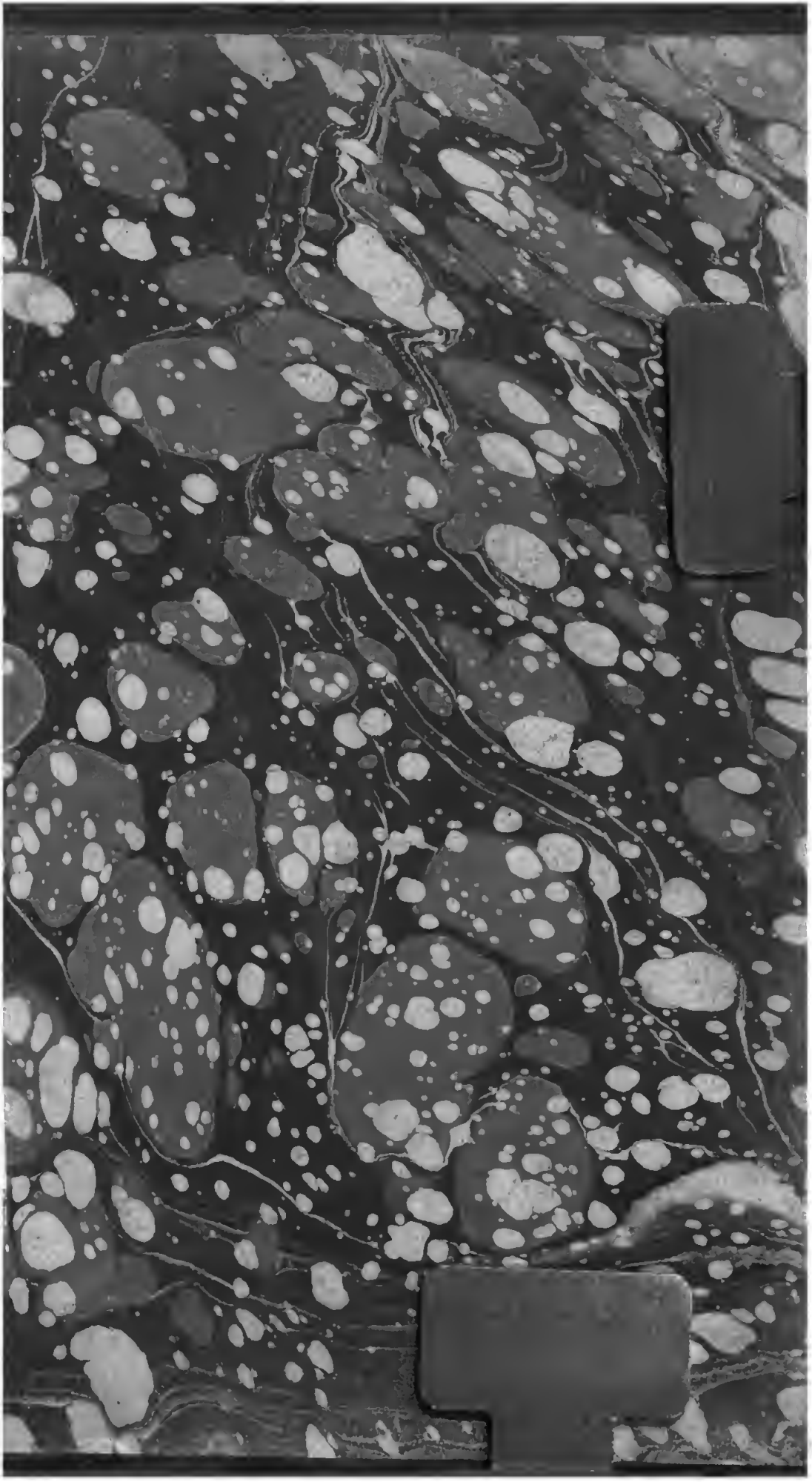
RÉPONSE de M. Gaillard, directeur de l'Académie française, au discours de réception de M. le duc d'Harcourt, élu à la place de M. le maréchal-duc de Richelieu, le 26 février 1789..... 331

DE LA FRATERNITÉ DES CORPS LITTÉRAIRES OU ACADÉMIES; par M. Gaillard, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres..... 342

MÉLANGES POÉTIQUES.

L'INDULGENCE, poëme..... 352

Le Curé, le Pauvre Homme et son Chien..... 356

TRADUCTIONS ET IMITATIONS libres en vers, de quelques fragmens de divers poètes latins, tant anciens que modernes..... 357

FIN DE LA TABLE.